

Vol. 22/2 | 2003

Vol. 22/2



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/communication/4528>

DOI : 10.4000/communication.4528

ISBN : 978-2-921383-52-3

ISSN : 1920-7344

Éditeur

Université Laval

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2003

ISBN : 2-89518-159-4

ISSN : 1189-3788

Référence électronique

Communication, Vol. 22/2 | 2003, « Vol. 22/2 » [En ligne], mis en ligne le 26 septembre 2013, consulté le 03 octobre 2021. URL : <https://journals.openedition.org/communication/4528> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.4528>

Ce document a été généré automatiquement le 3 octobre 2021.



Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

SOMMAIRE

Articles

« Crétins internationaux », « rancis de la Guerre froide » et autres suicidés

Retour sur un corpus polémique
Claire Oger

Le rédacteur et la fabrication du sens d'un texte persuasif

Céline Beaudet

Les interactions dans Internet

Mailing listes et forums dans le domaine de la santé et de la santé mentale
Bernard Convert et Lise Demailly

Les usages militants d'Internet

Vers un espace public transnational ?
Éric George

Internet : « oubli » de l'intermédiaire technique et avènement d'un « monde » nouveau

Mise en perspective des discours contemporains sur l'Internet au regard des discours sur les techniques de communication à distance du XIX^e siècle
Aurélie Laborde

Contribution à la validation initiale de la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS)

Denise Moreau

Document

Abraham Moles ou l'information et la communication

Au carrefour des sciences, de la vie quotidienne et de l'esthétique
Michel Mathien

Lectures

Laurence ALFONSI (2000), L'aventure américaine de l'œuvre de François Truffaut /

Laurence ALFONSI (2000), Lectures asiatiques de l'œuvre de François Truffaut

Paris, Éditions L'Harmattan
Ruud van der Helm

Olivier BARROT et Raymond CHIRAT (2000), Noir et Blanc. 250 acteurs du cinéma

1930-1960

Paris, Flammarion
Yves Laberge

Réal BRISSON (2000), Oka par la caricature. Deux visions distinctes d'une même crise

Québec, Les Éditions Septentrion.
Estelle Lebel

Gilles BRUNEL et Claude-Yves CHARRON (dir.) (2002), La communication internationale. Mondialisation, acteurs et territoires socioculturels
Montréal, Gaëtan Morin éditeur
Larbi Chouikha

Louise CÔTÉ (2000), En garde ! Les représentations de la tuberculose au Québec dans la première moitié du XX^e siècle
Québec, Les Presses de l'Université Laval (Coll. « InterCultures »)
Frédérique Calcagno-Tristant

Éric DACHEUX (2000), Vaincre l'indifférence. Les associations dans l'espace public européen
Paris, CNRS Éditions (Coll. « CNRS Communication »)
Bernard Lamizet

Pierre DELCAMBRE (dir.) (2000), Communication organisationnelle : objets, pratiques, dispositif
Rennes, Presses universitaires de Rennes
Mustapha Belabdi

Eytan GILBOA (dir.) (2002), Media and Conflict : Framing Issues, Making Policy, Shaping Opinions
Ardsley, Transnational Publishers
Gérald Arboit

Hanno HARDT (2002), Social Theories of the Press: Constituents of Communication Research, 1840 to 1920
Lanham, Rowman & Littlefield (deuxième édition)
Jean-Pierre Chamoux

Yves LABERGE (dir.) (1998), Esthétique, littérature et modernité
Actes du colloque (décembre 1994) du Centre de recherche sur l'Imaginaire (CRI), « Ruptures et modernité », Les Cahiers de l'Imaginaire, n° 16, Paris, L'Harmattan.
Valérie de Courville Nicol

Sylvain LAFRANCE et Pierre C. BÉLANGER (dir.) (2001), La radio à l'ère de la convergence
Actes du colloque tenu à Ottawa le 11 octobre 2000, Presses de l'Université de Montréal.
Philippe Viallon

Rowland LORIMER and Mike GASHER (2001), Mass Communication in Canada
Don Mills (Ontario), Oxford University Press, (quatrième édition)
François Demers

Roberto MIGUELEZ (2001), Les règles de l'interaction, essais en philosophie sociologique
Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan (Coll. « Zêtêsis »)
Alain van Cuyck

Stéphane OLIVESI, La communication au travail : une critique des nouvelles formes de pouvoir dans les entreprises
Grenoble, Presses universitaires de Grenoble (Coll. « La communication en plus »)
Éric Dacheux

Paul RASSE, Nancy MIDOL et Fathi TRIKI (dir.) (2001), Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation
Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques sociales »)
Bernard Lamizet

Leslie REGAN SHADE (2002), Gender and Community in the Social Construction on the Internet
New York, Peter Lang
Barbara Crow

Sébastien ROUQUETTE (2002), Vie et mort des débats télévisés 1958-2000
Paris/Louvain-la-Neuve, INA/de Boeck (Coll. « Médias recherches »/« Études »)
Patrick Amey

Jean-Jacques WUNENBURGER (2000), L'homme à l'âge de la télévision
Paris, Presses universitaires de France
Pierre Gosselin

Comité de lecture

Nous remercions

Articles

« Crétins internationaux », « rancis de la Guerre froide » et autres suicidés

Retour sur un corpus polémique

Claire Oger

- 1 Le temps est loin, en apparence, où les Léon Bloy, les Rebatet ou les Céline, ne reculant devant aucune des « figures de l'agression », ensevelissaient leurs adversaires sous des chapelets d'invectives scatologiques (Angenot, 1995 : 235-273). Pourtant, sous des formes à peine euphémisées, la pratique de l'injure subsiste, émaillant nombre de polémiques d'attaques personnelles, de sous-entendus insultants¹, de qualifications dégradantes.
- 2 Nul besoin pour cela de fréquenter de confidentiels pamphlets dont se délecteraient quelques extrémistes, ni même de s'adresser à Jean-Marie Le Pen, dont on sait le talent pour les équivoques et les formes d'humour les plus douteuses (Bonnaïfous, 2001). Nul besoin non plus de convoquer les excès d'une presse satirique qui ferait de la provocation son fonds de commerce.
- 3 Des journaux comme *Le Monde*, et dans une moindre mesure des revues comme *Esprit* ou *Le Monde des débats*, ont pu ces dernières années servir de tribune à des intellectuels qui se décernent réciproquement des prix de crétinerie ou des titres de « cire-bottes », à moins qu'ils n'adressent des condoléances faussement navrées à l'intelligence défunte de leur adversaire.
- 4 De telles publications, qui sont censées alimenter une saine confrontation des points de vue, constitutive de la démocratie, fournissent ainsi un cadre légitimant l'émergence de la violence verbale, rendant à cette occasion quasiment invisible la frontière entre le débat et le combat, entre l'argumentation et l'attaque personnelle.
- 5 L'une des polémiques que nous avons choisi d'étudier est encore dans les mémoires : elle s'est développée autour de la prise de position critique de Régis Debray à propos de l'intervention au Kosovo en 1999. Nous l'étudierons principalement telle qu'elle s'est déployée dans les pages « Horizons » du *Monde*². Plus récemment, les réactions à un

article de Jean Baudrillard qui méditait sur les attentats du 11 septembre 2001 nous fourniront quelques exemples.

- 6 Nus nous référerons également aux démêlés particulièrement houleux de J. Benveniste avec la communauté scientifique, qui sont bien loin de ces empoignades récentes sur fond de politique internationale : fort de ses expériences sur la dégranulation des basophiles, ce scientifique de renom avait cru pouvoir annoncer des résultats révolutionnaires, publiés dans la revue *Nature*, puis popularisés par des articles de vulgarisation sur la « mémoire de l'eau ». Accueillies d'abord avec scepticisme, ses prétentions ont très vite été rejetées avec la dernière violence par une très large majorité de la communauté scientifique, avant que ne pleuvent les accusations d'aveuglement coupable, de falsification, de délire...
- 7 Enfin, nous évoquerons également quelques articles empruntés à des revues comme *Le Monde diplomatique*, *Esprit* ou *Le Monde des débats* qui nous fourniront des exemples ponctuels des procédés évoqués.
- 8 Nous proposons dans un premier temps de discerner comment s'opère — parfois insensiblement — le passage de l'argumentation à l'injure, puis d'examiner la manière dont l'adversaire est mis en scène dans le discours. Ces deux premières parties privilégieront une approche descriptive, permettant, par la citation de nombreux extraits, un accès au corpus étudié. Nous examinerons ensuite les hypothèses qui peuvent être formulées à l'issue de ce double parcours dans le corpus, en tentant de les situer par rapport aux concepts et aux catégories des travaux de recherche cités au fil de l'analyse.

Investir le discours

Du dialogisme à la subversion

- 9 Sur le chemin qui mène de l'argumentation à l'injure, la première étape nous semble constituée par le recours à un procédé largement répertorié, par lequel le locuteur construit dans son propre discours une caricature du discours adverse. La variante la plus banale s'appuie sur la « stratégie de l'amalgame » qui permet de faire apparaître le discours de l'autre dans des « fenêtres guillemetées » (Mouillaud et Tétu, 1991 : 140-141). Un bref commentaire suffit alors à créer un effet de dérision³ :

Voilà Baudrillard philosophe du « modèle terroriste » [sic] (Baudrillard/Minc).

Dans ce contexte, même « pardonner les tueries » (expression de l'auteur) a un sens (Baudrillard/Huber).

- 10 L'effet de cette ressource peut être intensifié au profit d'une reconstruction du discours adverse entièrement fictive, tel le scénario de la politique américaine vu par Régis Debray :

Pour vendre une guerre à l'opinion, [...] la Maison Blanche doit [...] d'abord raconter une bonne histoire. Un film d'action moderne [...] : l'indigène, fugitive apparition, se limitant à la couleur locale, comme le couple de Français apeurés dans le Soldat Ryan, ou les Mexicains huileux chez John Ford. « Good guy », résolu mais n'échappant pas aux états d'âme [...] contre « bad guy », œil torve et groin de cochon. Psychopathe, pervers, nationaliste buté. [...]

Côté Docteur Nô, planqués dans leurs bunkers, les barbares et les dictateurs. [...]

Gros bras contre coupe-jarret, c'était pourtant un script honorable (Kosovo/RD 1)⁴.

- 11 Mais le procédé trouve toute sa force polémique dans le recours à la « sermocination », « discours direct fictif par lequel on fait parler quelqu'un, en particulier son adversaire »⁵.

[Régis Debray] dit [à J. Chirac], en substance : Vous avez, d'un côté, les témoignages de centaines et de centaines de médecins, humanitaires, [...] journalistes ; vous avez la presse du monde entier, qui accumule, depuis dix ans, les preuves [...]. Eh bien ! tout ce beau monde vous bourre le mou ; j'ai moi, petit Régis, parlé à deux observateurs qui ne sont « pas des bleus » ; j'ai vu une poignée de soldats serbes « monter la garde devant une boulangerie albanaise » (Kosovo/BHL).

Les Occidentaux s'acharnent sur quiconque ne leur obéit pas au doigt et à l'œil. Il ne fait pas bon être petit et faible, par les temps qui courent, car on va « s'ingérer » chez vous, vous allez voir comme ! (Kosovo/Badiou)

- 12 Comme on l'aura remarqué, ce simulacre de discours adverse est parsemé d'indices dévalorisants (termes familiers, lieux communs, etc.)⁶.

Pour Baudrillard, le monde est un alibi ; les terroristes et nous vivons réellement sur une scène primitive binaire, où l'Autre et le système remplacent papa, maman (Baudrillard/Huber).

On va mesurer jusqu'à quel point on peut humilier les Russes, et aussi, tant qu'à faire, les Chinois. Et puis en fin de « crise », comme au bon vieux temps, c'est avec ces mêmes Russes qu'on délibérera et qu'on réglera la question (Kosovo/Badiou).

On distingue assez bien le tréfonds de l'argumentaire mi-libéral mi-poujadiste qui nourrit ces hurlements : l'Ena, ma chère, c'est l'auto-reproduction de la noblesse d'État ! Savez-vous qu'on y accède exclusivement par la faveur de la reproduction bourdivine, qu'on y cultive l'arrogance en serre avant de se répartir les postes à fric et à cocarde, qu'on y apprend exclusivement le pantouflage juteux et l'art de mépriser le bon peuple ? Au bout du compte de ses méfaits, la « brève de comptoir » tombe comme un couperet de guillotine, avec toute l'assurance niaiseuse du populisme commode : oui mon p'tit pote, tout ça c'est mafia et compagnie ; y s'valent tous, mais ces mecs-là (où sont passées les filles ?) sont les rois (Divers/Rioux).

- 13 Dans la même veine, on s'empresse parfois d'attribuer ainsi à l'adversaire des propos injurieux, forgés de toutes pièces. Simulant un climat de violence, ce dialogisme fictif légitime par avance les excès de langage auxquels pourra se livrer le locuteur, qui se présente en situation de légitime défense.

C'est devenu un cri presque unanime, une sorte de sport national, un réflexe conditionné dont profite, tout heureux, le lepénisme ambiant : honte à l'Ena, la pelée, la galeuse ! Laissons-la au piquet, la vieille chienne, quelque part entre Paris et Strasbourg (Divers/Rioux).

[Selon Benveniste,] les biologistes du monde entier abusent les politiques. Tous coquins et crétins (Benveniste/Ghazi).

- 14 Cette production d'un simulacre de discours adverse nous semble une des formes privilégiées de ce que Gilles Gauthier appelle l'argument de « l'homme de paille », qui « consiste à réduire la position adverse à sa version la plus faible et donc la plus contestable⁷ ».

- 15 À travers la mention du « lepénisme ambiant », l'un des derniers extraits cités combine l'argument de l'homme de paille avec une autre forme de l'argument *ad hominem* : la « culpabilité par association » dont « l'objectif est de discréditer l'adversaire en le rendant en quelque sorte responsable d'une action supposément répréhensible commise par une autre personne⁸ ». Le recours à ce procédé constitue le pivot d'une

deuxième étape, qui ne concerne pas seulement le discours de l'autre, mais son comportement.

De l'argument ad hominem à l'injure spécifique

- 16 Le recours à l'analogie permet en effet de jeter, par un nouvel amalgame⁹, le discrédit sur l'adversaire. La plupart du temps, ces associations s'organisent autour de quelques figures hautement répulsives : collaborateurs et historiens révisionnistes par exemple.

Il faut se souvenir qu'on a tenu le même discours à propos de Hitler (Baudrillard/Huber).

Debray n'est pas Drieu. Ni Belgrade, Berlin. Mais enfin... d'une certaine façon, nous y sommes (Kosovo/BHL).

Le ralliement de Debray aux thèses révisionnistes va très loin (Kosovo/Joxe).

Certains historiens révisionnistes ont commencé à utiliser, ailleurs, ce procédé (Benveniste/Ghazi).

- 17 Plus généralement, le jeu de métaphores et des métonymies permet de dessiner des ressemblances entre l'adversaire et toutes les figures caractéristiques d'une oppression supposée indiscutable. Celles-ci se répartissent autour de points de condensation qui se prêtent à des effets de polarisation : traité de gourou ou de shaman, tel protagoniste figurera volontiers ses adversaires en inquisiteurs et déclarera faire l'objet d'un procès en sorcellerie.

Avec Debray, nous quittons le thème de l'aliénation pour entrer dans le domaine de la sorcellerie (Kosovo/Bruckner).

Ta lettre [...] a été versée à charge par les instructeurs d'un procès en sorcellerie (Kosovo/Dhombres 2/Cabanes)¹⁰.

Les ayatollahs appellent nos expériences la « percée satanique » (Benveniste/Fottorino 2/Benveniste).

Demain, le premier gourou venu, fort simplement de l'appui d'une rédaction, peut attaquer dans l'esprit du public le crédit attaché à tel ou tel champ scientifique (Benveniste/Ghazi).

- 18 Dans les polémiques les plus vives, les dérives irrationnelles de l'adversaire se combinent avec un climat de terreur et sont dénoncées conjointement¹¹ :

En réalité, cet escadron de redresseurs de torts a fait régner durant cinq jours dans notre laboratoire un climat de peur et de suspicion constant, de pression psychique et intellectuelle, avec une mise en scène hollywoodienne qui interdisait tout travail scientifique véritable (Benveniste/Benveniste).

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'une véritable comédie scientifique, une parodie d'investigation effectuée par un magicien et par un procureur scientifique travaillant dans le plus pur style des sorcières de Salem ou de l'idéologie maccarthyste ou soviétique (Benveniste/Benveniste)¹².

- 19 Du procès en sorcellerie à la chasse aux sorcières, le pas est vite franchi en effet. De même que la thématique religieuse alimente les assimilations croisées à l'irrationalisme sectaire et à l'inquisition, la politique a sa figure bifrons avec le communisme : la barbarie des goulags a aussi son envers, celle de l'impérialisme¹³.

Un véritable goulag scientifique, je n'exagère pas, est en train de se mettre en place (Benveniste/Benveniste).

Pas de conquistador sans curé apportant la vraie foi, ni de colonial sans importation à coups de fouet, chez les cannibales, de la civilisation avancée, ni de parachutiste tortionnaire sans argumentaire occidental contre la subversion communiste (Kosovo/Badiou).

- 20 Quoi qu'il en soit, une fois que l'adversaire a revêtu la défroque du bourreau¹⁴, la voie est libre pour ce qu'É. Larguèche appelle l'injure spécifique¹⁵.

« C'est fini », dit l'un. « Adieu » dit l'autre. Les bourreaux ne sont pas loquaces devant la fosse commune (Kosovo/Dhombres 2/Cabanes).

Voilà que surgissent les profiteurs du courage, les charognards de l'audace (Kosovo/Delacomptée).

Disposer du corps

Du marquage axiologique à la caricature express

- 21 Parfois un cheminement parallèle emprunte des voies plus surnoises, qui mènent de la disqualification des propos de l'adversaire à la forme, plus brutale encore, de « l'injure non spécifique » et du « mot d'injure »¹⁶.

- 22 Les premières traces en sont perceptibles dans le recours au « marquage axiologique » (Angenot, 1995 : 131-136) sous sa forme la plus élémentaire : l'adversaire est un « mauvais » journaliste, un « mauvais » étudiant (voire un « mauvais » gaulliste !), un pseudo-chercheur, et même un imposteur :

[Il] se retrouve dans la situation grotesque d'un mauvais reporter qui s'est fait manipuler par le système du mensonge serbe, avec en plus une tentative avortée pour nous faire croire qu'il est naïf et honnête (Kosovo/Joxe).

Une telle accumulation d'erreurs élémentaires — on parle ici d'un point de vue strictement professionnel, du minimum exigible d'un élève de première année en école de journalisme [...] — est une catastrophe (Kosovo/RD 3/Georges).

En voilà une manière de traiter le problème de la dictature ! Un étudiant de première année de Sciences Po serait plus prudent (Kosovo/Joxe).

RD tente de situer ce dialogue sous l'égide de De Gaulle. Mais son gaullisme est de pacotille (Kosovo/Joxe).

On en a la démonstration éclatante avec cet spécimen exemplaire de recherche sur un faux objet entièrement préconstruit par le sens commun politico-médiatique du moment, puis « vérifié » par des données glanées au fil de reportages d'hebdomadaires, de sondages d'opinion et de publications officielles, mais dûment « authentifiées » (aux yeux du lecteur novice) par quelques rapides visites dans les quartiers incriminés (au sens littéral du terme) qu'est [cet] ouvrage [...]. On trouve ici réunis tous les ingrédients de la simili-science politique dont raffolent les technocrates de cabinets ministériels [...] : un sondage qui ne mesure pas grand-chose de plus que l'activité de l'institut qui le produit, et une série de fausses alternatives répondant à une logique d'intervention bureaucratique... (Divers/Wacquant).

Quant au discours de M. Benveniste, il est, à première vue, à la physique, ce que la mathématique de Lacan était aux mathématiques tout court (Benveniste/Ghazi).

- 23 Dans le cas des polémiques qui nous intéressent, l'intérêt d'une telle (dis)qualification est qu'elle concerne un intellectuel ou un scientifique : on rappelle volontiers la position éminente de l'adversaire dans le champ intellectuel, en soulignant avec toutes les variantes possibles (de la feinte admiration au sarcasme) le caractère impardonnable de son faux pas :

[Cette apologie du terrorisme] vient d'un intellectuel en majesté, un de ces penseurs dont la classe médiatique ne prononce le nom qu'avec respect... (Baudrillard/Minc).

Ce qui est grave et ne passe pas, c'est l'hallucinante naïveté de ce maître médiologue, expert en soupçon et en pensée critique... (Kosovo/BHL).

Je puis bien comprendre ce changement de discours de la part d'un citoyen abreuvé de promesses non tenues [...]. Je suis plus perplexe quand cela vient d'un authentique et excellent scientifique (Benveniste/A. Kahn).

A-t-on vu nos dignitaires de l'éthique journalistique proposer le bombardement immédiat de Zagreb ? (Kosovo/Badiou)

Notre philosophe a décidé d'adopter la posture, si traditionnelle en France, du grand intellectuel prophète de l'événement, garant de sa légitimité et naturellement caution de la révolution en marche (Baudrillard/Minc).

- 24 Le manquement aux règles les plus élémentaires de l'esprit critique ne fait pas seulement de l'adversaire un mauvais journaliste ou un mauvais étudiant, il en fait l'envers d'un intellectuel, un idiot ou un fou :

Régis Debray déraile et c'est pitié (Kosovo/Joxe).

Pour faire parler de lui, il gonfle le groupe des « crétins internationaux », très bien défini par S. Rushdie (Kosovo/Joxe).

Dans la lutte pour le titre chaudement disputé de crétin international de l'année, deux poids lourds se détachent du lot. L'un est l'écrivain Peter Handke qui a stupéfié [...] par une série d'apologies passionnées du régime génocidaire de Slobodan Milosevic. [...] Son rival actuel dans la folie de niveau planétaire est la star de cinéma Charlton Heston. [...] Heston considère que l'Amérique devrait armer ses professeurs (Kosovo/Rushdie).

Handke se fait « le compagnon de route, à moitié fou et cynique, du mal » (Kosovo/Rushdie).

Un homme qui prétend avoir raison contre tous est souvent un malade mental (Benveniste/Ghazi)¹⁷.

- 25 Ou bien encore, venant d'un intellectuel ou d'un scientifique renommé, les déficiences du propos font peser sur l'auteur le soupçon de mauvaise foi. Défaut de cohérence vaut donc escroquerie.

C'est, me semble-t-il, de la pure tartuferie. Régis Debray n'est ni si ignorant, ni si naïf (Kosovo/Joxe)¹⁸.

M. Benveniste [...] en badigeonnant son propos de vernis scientifique, se pare de la caution de la science. [...] Il y a là plus qu'une perversion : une véritable escroquerie intellectuelle (Benveniste/Ghazi).

- 26 Crétin ou escroc : l'injure non spécifique est là dans son élémentaire simplicité, projectile verbal¹⁹ lancé contre l'adversaire.

Mise à mort

- 27 Dès lors, c'est le corps de l'adversaire que l'on représente volontiers, dans une mise en scène dévalorisante : une métaphore transforme parfois les intéressés en gloutons, capables de s'abreuver aux sources les plus suspectes, coupables d'une infantile gourmandise :

On voit [R. Debray] gober sous nos yeux les plus énormes bobards de la propagande serbe — avec toutes proportions gardées, l'appétit de ceux de nos aînés qui faisaient, dans les années 30, le voyage de Berlin ou Moscou (Kosovo/BHL).

C'est jusqu'au dernier Serbe [...] que nos « penseurs » assouvirent dans la presse distinguée leur soif humanitaire (Kosovo/Badiou).

Nos cire-bottes impériaux à qui il faut quotidiennement une bonne ration télévisuelle de malheur kosovar... (Kosovo/Badiou).

- 28 Le sens de cette goinfrerie est sans doute que l'adversaire-crétin y abdique le discernement emblématique de la fonction d'intellectuel²⁰ : d'autres mises en scène du corps le suggèrent : ainsi, à Régis Debray, qui dénonce une « Europe somnambule »

(Kosovo/RD 1), Pascal Bruckner rétorque qu'il « fait de nous des ventriloques » (Kosovo/Bruckner).

- 29 Ainsi, à la figure de l'adversaire-escroc on substitue volontiers celle du magicien, dont la supercherie, sans nuisances dans le monde du spectacle, n'est guère tolérable dans l'univers du savoir :

Le tour de bonneteau devient de plus en plus osé. [...] Tout à son désir d'escamotage, il fait, dans un autre tour de magie, disparaître le débat sur l'islam (Baudrillard/Minc).

Prestidigitateur, Fukuyama fait disparaître d'un coup de baguette toute la construction qu'il avait échafaudée. [...] Il chante à pleins poumons un hymne à la science (Divers/Touraine).

Chaque soir le magicien du bateau Métamorphosis près de chez moi vous donne une ficelle à couper. Après un tour de passe-passe, la ficelle est de nouveau entière. [...]

C'est pareil avec Benveniste (Benveniste/Fottorino 2/Charpak)²¹.

- 30 La mise en scène du corps de l'autre se déploie beaucoup plus largement, et les attitudes corporelles figurées dans le discours relèvent moins du portrait que de la « caricature express »²², qui isole le fragment d'une expression, d'une attitude, d'un vêtement, ou qui fige le corps dans une posture imaginaire, si possible grotesque :

[...] au-delà de la dimension ludique, sa posture est pitoyable (Baudrillard/Minc).

L'essentiel, c'est la pose anti-impérialiste (Kosovo/Bruckner).

[...] ceux qui se sont fait une seyante chasuble de cette tragédie (Kosovo/J.-F. Kahn).

Nous fournissons le plus considérable contingent de plumitifs cire-bottes de ladite expédition. On n'aura sans doute pas vu, depuis la guerre de 14-18, autant de gens en pantoufles exhorter les bombardiers et les grenadiers à faire régner l'ordre moral chez les barbares balkaniques (Kosovo/Badiou).

Peu importe que Charlton Heston, avec son visage aussi subtilement expressif que le mont Rushmore, ait aidé des millions de cinéphiles à tirer quelques heures de somme tranquille dans les salles obscures (Kosovo/Rushdie).

Régis Debray a eu, autrefois, du courage et du talent. Le sens du geste et celui de la phrase. [...] Depuis quelques années déjà les choses s'étaient compliquées. Des poussées récurrentes de fièvre chevènementiste. Des appels, un peu ridicules, au retour des blouses grises dans les écoles et des coups de menton nationalistes qui ne lui ressemblaient pas. [...] Des anathèmes de curé boudeur contre mai 68 et son héritage. Bref, un côté serial writer tirant sur tout ce qui bouge dans les parages de l'esprit moderne... (Kosovo/BHL).

- 31 Dès lors le simulacre d'adversaire peut être utilisé comme un pantin, se prêtant à des postures diverses, dans lesquelles se lisent parfois l'humiliation du perdant, celle du lâche ou celle du condamné :

Très bientôt tu vas te ramasser une veste dont tu sortiras tout nu jusqu'à la fin de tes jours (Benveniste/Fottorino 2/M.-F. Kahn).

Ce que votre enquête [...] ne montre pas, c'est le poids du silence amusé de nombreux collègues, plus redoutable encore que la dérision violente ou la haine exprimées par une minorité. [...] S'il était démontré que Jacques Benveniste a raison, ceux-là sortiraient de dessous leur paillasse pour déclarer qu'ils s'en doutaient, et applaudir au génie de l'ex-hérétique (Benveniste/Courrier/Testart).

G. Charpak se déclare prêt à examiner les expériences de Benveniste « si M. Benveniste veut bien mettre sa tête sur le billot, c'est-à-dire consentir à les effectuer dans des conditions de contrôle satisfaisantes » (Benveniste/Fottorino 2/Charpak).

- 32 Nombre de passages enfin nous semblent reprendre sous des formes allusives euphémisées des registres largement exploités jadis par la littérature pamphlétaire : si

les injures sexuelles, scatologiques ou les assimilations animales²³ semblent avoir disparu, elles affleurent dans les polémiques contemporaines, perceptibles et comme tangibles sous l'allusion :

Pour toute cette gauche [...], [l'Amérique] représente le chancre lové dans nos têtes et dans nos cœurs et qu'il faut extirper à tout prix (Kosovo/Bruckner).

Certains restent comme le peuple serbe « captifs d'un passé qui ne passe pas. Ce sont des kystes de l'Histoire » (Kosovo/Delacomptée).

Pour ces rancis de la guerre froide [...], Satan parle anglais et paye en dollars (Kosovo/Bruckner).

[Le Monde] se permettait [...] de nous noyer dans la fange glauque et nauséabonde des benvenisteries²⁴ (Benveniste/Courrier/Mayaux).

L[a] dernière éruption benvénitesque²⁵ [des journalistes du Monde] est un chef d'œuvre dans le genre horrible (Benveniste/Courrier/Job).

Neuf grossesses d'un mois ne représentent pas une grossesse à terme²⁶ (Benveniste/Fottorino 2/M.-F. Kahn).

- 33 Tout l'art réside désormais dans un usage doublement indirect de ces procédés : d'une part, on substitue à une mention directe et explicite une image plus allusive, d'autre part et surtout, on en attribue la responsabilité à l'adversaire par le procédé de reconstruction fictive de son discours que nous avons évoqué plus haut²⁷ :

[L'Ena] est à vrai dire le bouc émissaire idéal. [...] On tient mordicus qu'elle était prédestinée à devenir ce virus omniprésent entretenant la fusion indistincte de toutes nos élites, le chien de garde du « mal français », la mouche du coche de la pagaille tatillonne, la fausse couche de la politique moderne et franche. Sont donc mises tacitement à l'abri des aboiements de la meute toutes les autres élites non énarchiques (Divers/Rioux).

- 34 En dépit de ce double détournement, les protagonistes de ces polémiques évoquent bien souvent les péripéties de la polémique comme une mise à mort sociale²⁸.

Ils ont essayé de me crucifier. À titre individuel, ils vont perdre la face (Benveniste/Fottorino 2/Benveniste).

Tout s'est passé comme si l'on avait fait sortir l'alouette du champ de blé pour mieux la tirer (Benveniste/Benveniste).

- 35 Là encore, il est rare que le meurtre, même métaphorique, même traité sur mode la dérision, soit assumé comme tel et nous n'en avons trouvé qu'un seul exemple, d'ailleurs euphémistique.

Traité de « monstre » par Alain Finkelkraut... [...] [P. Handke] mérite d'être « fini », comme l'a succinctement déclaré Susan Sontag. [...] [Charlton Heston] mérite d'être « fini » lui aussi (Kosovo/Rushdie).

- 36 La mort de l'autre prend beaucoup plus facilement une forme indirecte, détournée, qui est celle du suicide :

Fukuyama élimine tous ses adversaires d'une épée qui semble invincible. Et quand le champ de bataille est couvert de morts, il se retourne contre lui-même et se suicide intellectuellement au bout d'une tirade enflammée (Divers/Touraine).

Haine des « démocrates » et de l'Europe ? Haine de soi ? Passion de s'aveugler, de décevoir ? Suicide, en direct, d'un intellectuel. Dommage. Adieu Régis (Kosovo/BHL).

- 37 François Jacob, qui accuse Jacques Benveniste de fraude, évoque un scientifique qui abusait le monde en peignant des pattes de crapaud et il ajoute : « Le gars s'est suicidé » (Benveniste/Fottorino 3/Jacob).

- 38 L'actualité récente a fourni de ce meurtre détourné à la fois une illustration et une interprétation : à Baudrillard fasciné par le « suicide » des tours du World Trade Center,

répondant « au suicide des avions suicides » (Baudrillard/Baudrillard), le psychanalyste Gérard Huber répond par une interprétation qui se fait rétorsion :

[Baudrillard] a la même attitude vis-à-vis de la scène d'interprétation psychanalytique que le terrorisme vis-à-vis de la modernité. [...] Le terrorisme est comme un patient qui se tue sur la scène psychanalytique, pour tuer le système d'interprétation de son psychanalyste, mais n'en continue pas moins de vivre. [...] Ce patient fictif voudrait obtenir par l'imagination de sa propre mort, que son psychanalyste se tue. Pour le dire autrement, Baudrillard semble engagé dans une lutte psychique profonde entre le fantasme de se suicider et la volonté que ce soit l'autre qui se suicide (Baudrillard/Huber).

- 39 Nous proposerons quant à nous pour achever cette lecture un autre rapprochement, en rappelant le cri des opposants à Milosevic, qui refusait de céder le pouvoir : « Suicide-toi²⁹ ». Le rêve de meurtre s'efface devant le fantasme du suicide de l'autre³⁰, comme l'injure tend à se déplacer, sous ses formes les plus outrées, dans le discours de l'autre.
- 40 Ainsi se rejoignent les deux procédés de construction de l'autre dans le discours que nous avons évoqués : le simulacre du discours de l'adversaire et le simulacre de son corps servent une même destitution de l'autre et permettent en même temps de rejeter sur lui l'initiative de la violence.

Retour sur le parcours proposé

- 41 Dans ces conditions, l'injure nous semble se porter mieux qu'on ne le pense communément : si le genre pamphlétaire semble en recul, la plupart des procédés que nous avons relevés en sont directement inspirés. Et depuis l'argumentation, fût-elle polémique, qui s'attaque au discours de l'autre, plusieurs voies d'accès à l'attaque directe de la personne, et à l'injure, sont ouvertes.
- 42 La première de ces voies passe par l'argument *ad hominem* « circonstanciel » décrit par Gilles Gauthier, la seconde par la disqualification de l'adversaire comme véritable intellectuel : réduit au statut de pantin, figé dans de grotesques postures, il est la cible de ces substituts du négatif que sont les mots d'injure, et même l'objet d'un désir de meurtre inavoué. En ce point précis les deux chemins que nous avons explorés nous semblent se rejoindre.

L'argumentation périphérique

- 43 De la lecture que nous avons proposée du corpus étudié ressort une impression de brouillage des catégories, qui peut être interrogée à partir des analyses proposées par G. Gauthier. Rappelons succinctement dans quel cadre elles s'inscrivent : pour étudier la communication politique, G. Gauthier propose de distinguer trois constituants (1995 : 169 et sqq.) :
- « l'image », ensemble de traits physiques et psychologiques qui construisent la représentation d'une personnalité politique, produits selon une stratégie de séduction qui s'adresse à l'affectivité des citoyens-électeurs et qui s'appuie sur un « modèle marketing »,
 - « l'argumentation idéologique », qui renvoie au « modèle dialogique », gouvernant un « espace public », où l'argumentation est définie comme échange d'idées et circulation des idéologies,

- « l'argumentation périphérique », qui se déploie « en marge de » la précédente et qui comprend les arguments qui « ne portent pas sur les enjeux idéologiques de la politique », mais qui ont trait au caractère contradictoire et conflictuel de la communication politique : l'argumentation périphérique, c'est donc l'ensemble des procédés discursifs de la communication politique qui se rapportent formellement à sa nature polémique.
- 44 Cette argumentation périphérique vise l'homme, la personnalité politique, et l'un des principaux arguments périphériques est bien l'argument *ad hominem* dont nous avons relevé dans les pages qui précèdent plusieurs exemples. Plus précisément, G. Gauthier distingue trois types d'argument *ad hominem* (1995 : 177 et sqq.) :
- l'argument *ad hominem* logique qui s'attaque à une contradiction interne du discours³¹,
 - l'argument *ad hominem* circonstanciel, qui dénonce une contradiction entre discours et comportement (ou disqualifie le discours en attaquant le comportement)³² et qui s'adresse donc « indirectement » à la personne,
 - l'argument *ad hominem* personnel du type : « il est incompetent » (Gauthier, 1995 : 173-176), qui vise « directement » la personne et non son discours.
- 45 Les arguments que nous avons relevés plus haut en adoptant la terminologie de G. Gauthier (le tartuffe, l'homme de paille et la culpabilité par association) relèvent tous trois du type circonstanciel et pointent donc une contradiction entre un discours et un comportement : on comprend dès lors l'effort des polémistes pour investir le discours de l'adversaire tout autant que pour mettre en scène son corps, pour broser en somme un portrait à charge d'un dire et d'un faire qui sont tous deux visés.
- 46 Si le cœur de l'argumentation polémique qui nous intéresse ici semble bien constitué par l'argument *ad hominem* circonstanciel, il faut peut-être en chercher la raison dans le fait que les protagonistes des polémiques que nous avons étudiées sont des intellectuels et des scientifiques (nous avons vu dans la deuxième partie l'importance de leur disqualification comme intellectuels — ou scientifiques — dignes de foi).
- 47 En effet, certains motifs décrits s'appliquent particulièrement bien à des individus censés privilégier la lucidité et la pensée critique, ou la connaissance : irrationalité, égarement, fausse naïveté trouvent dans les figures de l'argument *ad hominem* circonstanciel des formes particulièrement adaptées. Le comportement vient y démentir les prétentions du discours, et plus l'adversaire peut faire valoir son expertise et sa compétence, plus les postures de son corps représenté l'enracinent dans la matière et le figent ainsi dans le grotesque. Esprits supérieurs et grands discours finissent ainsi — par le jeu des métaphores et en dépit des euphémismes — par apparaître comme englués dans les aspects les plus misérables de l'existence charnelle³³. C'est peu de dire que leur « image », tout autant que l'efficacité de leur discours, en souffre : comme les hommes politiques, auxquels s'intéresse G. Gauthier, les intellectuels et les scientifiques sont censés articuler fonction discursive et fonction sociale, et sommés de rendre des comptes à ce sujet.
- 48 Il nous a semblé plus difficile de démêler si les autres procédés mis en évidence relevaient de l'une ou l'autre des catégories proposées par G. Gauthier, tant le portrait proposé de l'adversaire mêle les allusions, les glissements, les transferts du discours à la personne. Ainsi, nombre des procédés analysés dans la deuxième partie seraient probablement répertoriés par G. Gauthier dans l'argument *ad hominem* « personnel » : mauvais reporter ou escroc, les qualifications semblent s'adresser davantage à la personne qu'à son discours. De même, évoquer, à propos de Charlton Heston, son « visage aussi expressif que le mont Rushmore » tient de la caricature la plus

personnelle. Mais les « coups de menton nationalistes » de R. Debray, ou la « seyante chasuble » dans laquelle se sont dignement drapés les adversaires, renvoient plutôt à la corporalité imaginaire de l'*ethos* de l'énonciateur³⁴ (les coups de menton qu'est supposé donner l'orateur nationaliste) qu'à la morphologie réelle de l'énonciateur lui-même... De manière plus générale, le corps qui est convoqué dans la polémique et les postures dans lesquelles il est saisi sont bien davantage qu'une image de l'adversaire, une subversion de l'*ethos* sur lequel s'appuie son discours. Et dans cette attaque contre l'*ethos* de l'adversaire nous semble s'abolir la distinction entre argument *ad hominem* personnel et circonstanciel puisque la « personne » qui est attaquée est à la fois celle de l'énonciateur réel (à travers les mentions du visage de C. Heston ou d'éléments de la biographie de R. Debray) et l'*ethos* présumé que dessine son discours (les coups de menton de l'orateur nationaliste).

Frontières incertaines de l'argumentation

- 49 Au-delà de cette restriction, le rapprochement entre l'argument *ad hominem* circonstanciel, tel qu'il est défini par G. Gauthier, et la distinction opérée par É. Larguèche entre injure spécifique et injure non spécifique permet de rendre compte de notre hypothèse centrale qui postule l'intrication étroite — plutôt que la discontinuité radicale — entre argumentation polémique et injure.
- 50 On peut ainsi relever que l'injure spécifique, reposant sur des métonymies ou des métaphores, revêt une dimension argumentative au sens de l'argument *ad hominem* circonstanciel (vous instaurez un goulag scientifique = vos pratiques entrent en contradiction avec les principes d'une politique scientifique [supposée transparente et démocratique], et je ne vous reconnais donc aucune légitimité). Mais on peut également, à ce stade de l'analyse, restituer — dans le cas des polémiques entre intellectuels, qui nous intéressent ici — une dimension argumentative semblable de l'injure non spécifique (vous êtes un idiot ou un fou = vous vous exprimez en tant qu'intellectuel, mais vous ne développez pas un discours raisonnable ni raisonné, et je ne vous reconnais donc aucune légitimité dans ce débat).
- 51 De manière générale, la plupart des injures que nous avons analysées relèvent en dernier ressort de l'argumentation périphérique, au sens où les qualifications ne prennent pleinement leur sens injurieux que dans ce contexte de contradiction entre discours et comportement (vous vous réclamez de la science et vous vous comportez comme un *gourou*, vous êtes un intellectuel et vous faites de la *prestidigitation*).
- 52 Nous avons donc moins affaire à une translation de l'argumentation polémique à l'injure, dans laquelle le discours changerait de nature, qu'à des échanges réversibles entre des procédés mal partagés, l'argumentation se faisant injurieuse, l'injure se soutenant d'une dimension argumentative.
- 53 D'autre part, même si nous avons affaire à des procédés qui se situent aux marges extrêmes — voire en marge — de l'argumentation, il nous semble hasardeux d'interpréter en termes de « manipulation » les pratiques que nous avons observées à travers l'étude de ce corpus. Nous avons cité plus haut les travaux de P. Breton relatifs à l'amalgame cognitif et affectif, et qualifié d'« amalgame », comme lui, une comparaison de l'énonciateur adverse avec les nazis, par exemple³⁵. L'ensemble de la problématique que nous adoptons ici s'articule d'ailleurs, comme celle qu'il adopte dans les travaux que nous avons cités, autour d'un questionnement sur les « dérives »

de l'argumentation et sur les formes de violence — directe ou indirecte — qui peuvent investir ou sous-tendre les débats publics. Toutefois, notre problématique nous conduit à aborder d'une manière différente le « rapprochement indu » (Breton, 2001 : 431) que constitue l'amalgame.

- 54 Les principaux critères retenus par P. Breton pour le passage de l'argumentation à l'amalgame relèvent de la distinction qu'il établit entre argumentation et manipulation :

Une figure proche de l'amalgame le devient lorsqu'elle ne laisse pas d'autre choix à l'auditoire que de l'accepter [...]. La liberté de réception implique qu'on reste dans l'ordre du discutable. La manipulation sape, à la base, cette dimension du « discutable » qui est au fondement de l'argumentation. La manipulation est une « simulation d'évidence » obtenue par l'émotion à laquelle on fait jouer le rôle de raisonnement (2001 : 433).

- 55 Or il ne nous paraît nullement indispensable de postuler, pour rendre compte du succès que peuvent rencontrer les argumentations polémiques, que la capacité d'analyse des lecteurs soit inhibée ou abolie, ni qu'ils se trouvent aveuglés par la charge émotionnelle que véhicule, par exemple, le rappel du génocide nazi. Outre le fait que la banalisation même de cet amalgame — relevée par P. Breton (2001 : 466) — a probablement érodé sa capacité à bouleverser à ce point les esprits, il ne nous semble pas impossible que la perception même de la violence du procédé, et de sa visée disqualifiante, loin d'échapper à l'auditoire, participe à sa séduction.
- 56 Ainsi, si nous considérons avec P. Breton que de tels procédés font sortir le discours de l'espace normé de l'argumentation et des procédures licites pour gagner l'adhésion du public, le critère central que nous retenons est celui de l'effet de violence, et de la séduction paradoxale qu'il peut exercer : que cette séduction — cette jouissance ? — du public s'abrite derrière des formes de dénégation, qu'il s'efforce de la rationaliser au nom de la valorisation d'un « parler vrai » (ou d'une critique du « politiquement correct »), qu'elle repose plus banalement sur la connivence amusée que peut susciter un « mot d'esprit » un peu cruel, c'est bien cette articulation problématique entre violence et adhésion que nous interrogeons.

Effet de violence

- 57 On comprendra dès lors pourquoi nous nous sommes tournée vers les travaux de la psychanalyste É. Larguèche pour approcher ce qu'elle appelle « l'effet injure ». Il est impossible de citer ici le détail de ses analyses, qui s'appuient sur l'œuvre de Freud, et nous nous bornerons à quelques citations qui nous paraissent particulièrement fécondes.
- 58 Dans le cas de l'injure spécifique, la situation de l'injurié est supposée entraîner un « sentiment de honte », lié à « l'exposition de soi sous une image négative ». C'est en tout cas ainsi qu'elle apparaît aux yeux du tiers qui en est le témoin. Quant à l'injurié lui-même, « l'effet traumatique » que l'on cherche à lui faire subir repose, selon la « théorie traumatique de la névrose », sur une représentation de l'injuteur en « séducteur ». L'ensemble de ce dispositif permet de différencier, dans le cas qui nous intéresse (où l'effet visé concerne le public, dont on cherche à gagner la « complicité »³⁶), le trait d'esprit de l'injure :

Si l'injure spécifique [peut] être considérée comme un trait d'esprit à tendance hostile, elle s'en différencie néanmoins par le fait que, dans l'injure, l'injurié est

présent (ou du moins il a connaissance de ce qui se dit à son propos). La complicité dans ce cas n'est plus de même nature : d'hostile dans le trait d'esprit, elle devient, dans l'injure, sadique, c'est-à-dire que, étant donné l'effet traumatique sur l'injurié et son corollaire, la tendance sadique chez l'injuteur, le tiers devient en quelque sorte complice d'une agression sexuelle (Larguèche, 1983 : 132)³⁷.

- 59 Dans l'injure non spécifique, les mots d'injure, « substituts du négatif », sont assimilés aux « objets partiels » ambivalents évoqués par Mélanie Klein, et visent également un effet traumatique sur l'injurié, mais cet effet repose ici sur une angoisse devant la perte de puissance. Pour le public, témoin de l'injure, la complicité se double du « plaisir de l'utilisation des mots d'injure ».
- 60 Comme on le voit, l'ensemble de ces effets, pour reposer sur des mécanismes inconscients, n'en est pas moins parfaitement compatible avec la perception du caractère indu de l'analogie qui peut être mobilisée par l'injuteur.
- 61 Quoi qu'il en soit, la fonction de ce résumé, très réducteur, est moins de rendre compte des thèses d'É. Larguèche que de souligner un aspect de la situation polémique essentiel à notre démarche : le caractère public de l'injure et le rôle essentiel joué par le tiers, témoin et complice de l'effet traumatique visé par l'injuteur.
- 62 Il nous semble d'autre part probable que la mise en œuvre de ces ressorts inconscients peut très bien s'accompagner, chez le lecteur, de justifications conscientes qui accompagnent la perception de la violence (et la reconnaissance du caractère indu de l'analogie), mais contribuent à faire passer pour licites les procédés discursifs que nous avons cités. Nous évoquerons deux de ces justifications ou rationalisations possibles : la première concerne le phénomène d'énonciation collective qui caractérise les polémiques auxquelles nous nous intéressons, la seconde concerne l'interprétation de la violence verbale comme l'expression d'une juste indignation.

Effets cumulatifs et énonciation collective

- 63 Si, aux yeux du lecteur lui-même, sa propre complicité apparaît comme licite, ou tout au moins comme tolérable, c'est probablement en raison des effets limités de violence que l'on peut enregistrer à l'échelle de chacun des textes, lus séparément. Nous avons mentionné plus haut les deux principaux effets d'atténuation des procédés pamphlétaires, qui consistent soit à les euphémiser, soit à attribuer l'initiative de violence à l'adversaire. Il faut y ajouter une dilution de la responsabilité énonciative, liée à une situation d'énonciation collective. Si telle ou telle personnalité se trouve la cible d'attaques convergentes, la polémique n'est jamais concentrée en un seul texte (dans le cas présent en un seul article), mais se déploie au contraire en un réseau de textes, de déclarations, de prises de position. C'est donc à l'échelle de l'ensemble de ce réseau que doit être évaluée la violence subie par l'injurié. Inversement, à l'échelle du texte singulier, le lecteur ne se rend complice que d'attaques qui peuvent lui sembler mesurées.
- 64 Nous voyons ici ce qui accrédite l'idée d'un « lynchage médiatique », contribuant au succès de l'expression : le terme de « lynchage » rend admirablement compte de l'exposition publique à l'hostilité, de la mise à mort métaphorique et symbolique qui peut en résulter, ainsi que du caractère collectif et cumulatif des attaques portées³⁸.

- 65 En occultant cette dimension, le lecteur peut ainsi facilement se rassurer sur sa propre complaisance puisqu'à chaque lecture, il n'est témoin (et ne se rend complice) que d'une ou deux de ces attaques, aucune d'entre elles n'ayant le pouvoir d'être décisive.
- 66 Tout comme la proximité entre mot d'esprit et injure, l'énonciation collective contribue à masquer l'intensité de la violence verbale.

Scène publique et émotions

- 67 L'autre raisonnement disponible pour disculper le lecteur repose sur la place accordée à l'expression des émotions sur la « scène publique ». Le recours à cette notion nous permettra, pour plus de clarté, de nous démarquer de la vision d'un « espace public » accueillant la libre confrontation des points de vue dans l'« univers de bienséance ouatée et de convenances rhétoriques » (François et Neveu, 1999 : 51), qui constitue la version vulgarisée de l'espace public habermassien.
- 68 La lecture critique de l'œuvre d'Habermas par L. Quéré apporte en effet ici un élément qui nous semble intéressant, en distinguant au sein de la notion d'espace public « deux idées essentielles : celle d'une "sphère publique" de libre expression, de communication et de discussion [...], [et] celle d'une "scène publique", c'est-à-dire d'une scène d'apparition, où accèdent à la visibilité publique aussi bien des acteurs et des actions que des événements et des problèmes sociaux » (Quéré, 1992 : 77). Selon L. Quéré, la problématique d'Habermas le conduit à mettre l'accent sur « le caractère discussionnel et procédural de la sphère publique » et sur le caractère normatif du concept, négligeant la « figure concrète » d'un espace public qui est « d'abord et avant tout une réalité phénoménale, une réalité qui advient, et qui se manifeste comme réalité sensible, à travers des pratiques sociales ». C'est à ce titre qu'il se tourne vers l'œuvre d'H. Arendt pour y rechercher une réflexion de phénoménologue, orientée vers la mise en évidence de la « scénarité de la vie sociale ». Un tel cadre d'analyse privilégie une approche socio-anthropologique de la vie et des relations en public, qui s'efforcera de dégager de l'étude des « pratiques socialement organisées, relevant des croyances, désirs et habitudes d'action constitutifs d'une forme de vie », un « mode historique d'institution symbolique du collectif ».
- 69 Selon une conception voisine, Patricia Paperman s'intéresse à ces « conduites ouvertes » que sont les émotions, visibles et directement lisibles dans leur caractère public. Il s'agit d'envisager en effet les émotions non pas comme des « manifestations pulsionnelles » qu'il faudrait exclure de l'espace public, ni même comme un outil de prévision des conduites d'autrui, mais comme des manifestations qui participent à l'institution du commun, en tant qu'elles ont « une fonction et une valeur démonstrative, indiquant aux autres ce qu'il importe de regarder dans une situation » (Paperman, 1992 : 105). La colère, l'indignation dans cette perspective, valent comme indication d'un jugement moral, indication de la manière dont il convient d'apprécier une situation :
- C'est donc le caractère ou la valeur prescriptive (et non descriptive) des émotions qu'il convient d'examiner lorsqu'on s'attache à l'analyse de l'espace public. Elles rappellent, incarnent ou figurent, une dimension morale de la réalité commune à laquelle celle-ci doit une part au moins de son caractère sensé.
- 70 Nous n'entrerons pas ici dans la discussion détaillée du point de vue proposé dans cet article, mais il nous paraît utile pour élucider la manière dont les émotions peuvent

être reçues et traduites par le public. Que, bien loin des débats sociologiques, les émotions puissent être lues comme la manifestation d'un jugement moral, qu'elles puissent par là-même apparaître non seulement comme acceptables, mais comme légitimes, et qu'elles puissent avoir droit de cité sur la « scène publique » nous semble plus que vraisemblable si l'on interroge les représentations communes : ainsi, si le recours à la violence verbale peut être lu comme une manifestation de la colère, et si l'on considère la colère comme l'expression d'une position morale qui désigne l'inacceptable, si en d'autres termes les émotions participent à la reconnaissance des limites de l'acceptable et de l'inacceptable dans une société donnée, comment ne pas y voir un abri confortable pour le lecteur déjà séduit, et qui peut se rassurer en acceptant sans plus de contestation les signes d'une « juste » indignation.

- 71 Là encore, nous retrouvons une ressource connue et exploitée des pamphlétaires étudiés par Marc Angenot : « La volonté de démonstration ne peut être exempte d'éléments d'indignation, de prophétie, de dénégation, d'obsécration, de dérision » (1995 : 35).
- 72 Dans le pamphlet, « la vérité n'est pas contemplation mais *hybris* » (Angenot, 1995 : 79). *Pathos* et intensités affectives se trouvent placés au centre d'une dialectique qui se défend de la « tiédeur » ou de l'objectivité. À la lumière d'un tel modèle, les excès de l'invective se parent d'une aura de sincérité et d'authenticité qui contribue certainement à entretenir, aujourd'hui encore, dans l'esprit des lecteurs, la licéité des attaques que nous avons citées. Aussi pensons-nous que ce n'est pas l'émotion du lecteur qui est ici sollicitée pour se substituer au raisonnement, mais celle de l'énonciateur qui, soutenant un *ethos* de la vertueuse indignation, prescrit l'exclusion de l'injurié.

Conclusion : l'espace public entre approche des normes et jugement normatif

- 73 Ainsi, au terme de ce parcours, il nous semble que les relations entre violence verbale et argumentation, entre violence et normes ou entre injure et rationalité ne peuvent être envisagées uniquement sous l'angle de la discontinuité et de la rupture. Plus précisément, il existe entre ces domaines apparemment étanches des formes complexes de continuité qui contribuent à rendre tolérable — voire séduisante parfois — pour le public l'émergence de la violence verbale.
- 74 La difficulté principale de l'analyse en ce domaine réside dans l'élucidation du niveau auquel se situent les différentes interprétations proposées.
- 75 Le *premier niveau* est celui de la qualification des procédés observés : peut-on (doit-on) qualifier d'injure, d'argument, telle ou telle configuration discursive ?
- 76 Sur ce point, nous avons été amenée à considérer, à la suite d'É. Larguèche, que l'injure pouvait comporter (et même comportait généralement, dans le corpus que nous avons étudié) une dimension argumentative. De manière symétrique, l'argumentation (entendue comme « argumentation périphérique » au sens de G. Gauthier, et représentée dans ce corpus principalement sous la forme d'arguments *ad hominem* circonstanciels³⁹) peut comporter, sous différentes formes, un « effet injure », qui nous semble défini par la violence symbolique imposée à autrui.

- 77 Le *deuxième niveau* est celui des hypothèses formulées sur les ressorts psychologiques de l'adhésion du public : la capacité de raisonnement du lecteur est-elle inhibée ou altérée par l'émotion ? Perçoit-il la violence du procédé ? Nous avons repris ici les analyses d'É. Larguèche concernant les soubassements inconscients ou préconscients de la pratique ou de la réception de l'injure, avançant que la séduction d'un procédé peut procéder de sa violence même. Cette satisfaction inavouée peut s'assortir d'ailleurs de rationalisations reposant sur des formes de raisonnement, dont nous avons proposé des exemples possibles.
- 78 C'est précisément à cet égard qu'un *troisième niveau* peut être dégagé, s'efforçant d'identifier des normes partagées, de repérer ou de deviner les points d'ancrage de la légitimation des discours et des comportements perçus comme acceptables dans une communauté donnée. C'est ainsi par exemple que nous avons compris et repris les propositions de P. Paperman concernant les usages sociaux des émotions. Le phénomène d'énonciation collective nous semble également participer à l'évaluation dissymétrique de l'effet de violence, par une victime, qui se voit comme la cible de toutes les attaques, et par un public, presque amusé, qui ne se rend coupable à chaque lecture que d'une complicité limitée.
- 79 Cette analyse bien sûr ne préjuge pas de l'évaluation de ces procédés à l'aune des normes reconnues et assumées par le chercheur lui-même, qui relève d'un *quatrième niveau*. Celui-ci concerne les critères de légitimité énoncés par le chercheur pour définir les conditions du débat public, ou les définitions qu'il propose lui-même des phénomènes, découlant de ses choix théoriques.
- 80 De ce point de vue, par exemple, l'amalgame est bien à nos yeux un « rapprochement indu », en tant qu'il s'appuie sur une relation analogique *pour* induire un effet de violence et, en ce sens, expliquer son succès de manières diverses aux deuxième et troisième niveaux ne conduit pas à le légitimer au quatrième.
- 81 Dans l'analyse que nous avons proposée, des propositions utilisées pour l'analyse de niveau 3 (les émotions peuvent être *perçues comme* la manifestation d'un jugement moral et à ce titre apparaître comme une composante légitime de l'apparition sur la scène publique) ne relèvent pas de nos propres choix théoriques (ce qui supposerait que l'on considère que les émotions *sont* la manifestation d'un jugement moral). Le recours répété aux travaux d'une psychanalyste suffit d'ailleurs à le signaler...
- 82 Or la valeur normative attachée au concept d'espace public (qu'il s'agisse de la « sphère publique » ou de la « scène publique »⁴⁰) tend à favoriser, sur ce type de sujet, les glissements, des normes mises en évidence aux normes souhaitées ou souhaitables. La confusion qui en résulte entre les différentes formes de normativité contribue peut-être à maintenir en dehors du champ de l'analyse ce qui permet à des pratiques condamnables d'être si largement et si impunément déployées sur la scène publique.
- 83 C'est ce qui fait à notre sens le paradoxe d'un usage de l'injure si unanimement réprouvé et pourtant si largement répandu. C'est peut-être aussi ce qui, dans un registre voisin, continue à assurer le succès du discours du Front National, et singulièrement de J.-M. Le Pen : la condamnation normative de ses propos et de ses pratiques n'atteint guère sa maîtrise exceptionnelle du jeu sur les frontières de l'acceptable (Bonnafous, 2001 : 61).

BIBLIOGRAPHIE

- ALIX, François-Xavier (1998), « La déontologie : un appel, et non une recette », *Panoramiques*, 35 : 37-47.
- ANGENOT, Marc ([1982] 1995), *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot.
- BERQUE, A. (1990), *Médiance ; de milieux en paysages*, GIP Reclus
- BILGER, Philippe (1998), « Le droit peut-il empêcher le lynchage ? », *Panoramiques*, 35 : 26-29.
- BONNAFOUS, Simone (2001), « L'arme de la dérision chez J.-M. Le Pen », *Hermès*, 29 : 53-63.
- BRETON, Philippe (1997), *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.
- BRETON, Philippe (2001), « Analyse de l'amalgame entre le génocide commis par les nazis et les crimes des troupes serbes pendant la guerre du Kosovo », dans Michel MATHIEN (dir.), *L'information dans les conflits armés, du Golfe au Kosovo*, p. 429-446.
- CAILLAVET, Henri (1998), « Battue aux sangliers, traque nauséabonde », *Panoramiques*, 35 : 59-63.
- COHEN, Philippe, et Franck ADLER (1998), « T comme Pierre-André Taguieff », *Panoramiques*, 35 : 134-143.
- DOMECQ, Jean-Philippe (1998, entretien avec), « A comme Art contemporain », *Panoramiques*, 35 : 90-93.
- FEUERHAHN, Nelly (2001), « La dérision, une violence politiquement correcte », *Hermès*, 29 : 187-197.
- FRANÇOIS, Bastien, et Érik NEVEU (1999), « Pour une sociologie politique des espaces publics contemporains », dans Bastien FRANÇOIS et Érik NEVEU (dir.), *Espaces publics mosaïques ; acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Presses universitaires de Rennes, p. 13-58.
- GAUTHIER, Gilles (1995), « L'argumentation périphérique dans la communication politique. Le cas de l'argument *ad hominem* », *Hermès*, 29 : 167-185.
- GUILLEBAUD, Jean-Claude (1998, entretien avec) « La médiatisation peut tuer un innocent », *Panoramiques*, 35 : 21-25.
- KRIEG-PLANQUE, Alice (2003), « *Purification ethnique* ». *Une formule et son histoire*, Paris, CNRS Éditions.
- LARGUECHE, Évelyne (1983), *L'effet injure. De la pragmatique à la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France.
- LEGAVRE, Jean-Baptiste (1999), « Les intellectuels dans l'espace public », dans Bastien FRANÇOIS et Érik NEVEU (dir.), *Espaces publics mosaïques ; acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Presses universitaires de Rennes, p. 209-228.
- MAINGUENEAU, Dominique (1999), « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth AMOSSY (dir.), *Images de soi dans le discours ; la construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 75-100.
- MAINGUENEAU, Dominique (2000), « Lecture, interprétation et monde éthique », *Études de linguistique appliquée*, 119 : 265-275.
- MERCIER, Arnaud (2001), « Pouvoirs de la dérision, dérision des pouvoirs » (Introduction), *Hermès*, 29 : 9-17.

MOUILLAUD, Maurice, et Jean-François TÉTU (1991), *Le journal quotidien*, Presses universitaires de Lyon.

OGER, Claire (1999), « Le foulard entre tchador et mantille : enquête de voisinage dans le tissu journalistique », *Langage et société*, 90 : 29-56.

OLERON, Pierre (s.d.), « Sur l'argumentation polémique », *Hermès*, 16 : 15-27.

PAPERMAN, Patricia (1992), « Les émotions et l'espace Public », *Quaderni*, 18 : 93-107.

PERELMAN, Chaïm, et Lucie OLBRECHTS-TYTECA (1992), *Traité de l'argumentation*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 5^e éd.

QUÉRÉ, Louis (1992), « De la théorie politique à la métathéorie sociologique », *Quaderni*, 18 : 73-91

SOULEZ, Guillaume (1998), « La scène morale », *Panoramiques*, 35 : 48-58.

TAGUIEFF, Pierre-André (1998), « Les écrans de la vigilance », *Panoramiques*, 35 : 65-78.

ANNEXES

Corpus

Généralement, les références abrégées rappellent le nom que nous avons donné à la polémique, puis le nom de l'auteur de l'article. Lorsque l'énonciateur responsable de la citation produite est différent de l'auteur, nous avons ajouté son nom à la suite des précédents.

Ex. : Benveniste/Fottorino 1/M.-F. Kahn : citation de M.-F. Kahn, rapportée par E. Fottorino dans son récit de la polémique relative aux travaux de Benveniste.

« Benveniste »

Benveniste/Benveniste	:	« “Une véritable comédie scientifique” nous déclare le docteur Benveniste » (entretien avec J.-Y. Nau), <i>Le Monde</i> , 27 juillet 1988.
Benveniste/Ghazi	:	Ghazi (Alexandre), « M. Benveniste, la science et “Le Monde” », <i>Le Monde</i> , 29 mai 1996.
Benveniste/A. Kahn	:	Kahn (Axel), « Entre savoir et pouvoir, les gourous », <i>Le Monde</i> , 29 mai 1996.
Benveniste/Fottorino 1	:	Fottorino (Eric), « La mémoire de l'eau 1. Du rêve au soupçon », <i>Le Monde</i> , 21 janvier 1997.
Benveniste/Fottorino 2	:	Fottorino (Eric), « La mémoire de l'eau 2. Le temps des passions », <i>Le Monde</i> , 22 janvier 1997.
Benveniste/Fottorino 3	:	Fottorino (Eric), « La mémoire de l'eau 3. Une vérité hautement diluée », <i>Le Monde</i> , 23 janvier 1997.

De nombreux autres articles du Monde évoquent cette polémique (voir notamment 6 mars 1985, 30 mai 1988, 6 juin 1988, 15 juin 1988, 30 juin 1988, 27 juillet 1988, 1^{er} août 1988, 9 août 1988, 8 juillet 1989 et 12 juillet 1989).

Quant aux articles (Benveniste/Ghazi et Benveniste/A. Kahn), ils répondent à un article de J. Benveniste : « L'ARC, les vaches et les recherches folles » (Le Monde, 22 mai 1996).

La rédaction du Monde a répondu à son tour à A. Ghazi dans un article intitulé « Le débat public sur la science » sous la plume de son médiateur André Laurens (Le Monde, 2-3 juin 1996).

« Kosovo »

Kosovo/RD 1	:	Debray (Régis), « L'Europe somnambule », <i>Le Monde</i> , 1er avril 1999.
Kosovo/Bruckner	:	Bruckner (Pascal), « Pourquoi cette rage anti-américaine ? », <i>Le Monde</i> , 7 avril 1999.
Kosovo/Dhombres 1	:	Dhombres (Dominique), « La valse hésitation des intellectuels étrangers sur le Kosovo », <i>Le Monde</i> , 8 mai 1999.
Kosovo/Rushdie	:	Rushdie (Salman), « De Pristina à Littleton », <i>Le Monde</i> , 11 mai 1999.
Kosovo/RD 2	:	Rushdie (Salman), « De Pristina à Littleton », <i>Le Monde</i> , 11 mai 1999.
Kosovo/BHL	:	Lévy (Bernard-Henri), « Adieu, Régis Debray », <i>Le Monde</i> , 14 mai 1999.
Kosovo/Joxe	:	Joxe (Alain), « Contre le "crétinisme international" », <i>Le Monde</i> , 14 mai 1999.
Kosovo/Dhombres 2	:	Dhombres (Dominique), « Les "choses vues au Kosovo" de Régis Debray dans "Marianne" », <i>Le Monde</i> , 18 mai 1999.
Kosovo/Badiou	:	Badiou (Alain), « La Sainte Alliance et ses serviteurs », <i>Le Monde</i> , 20 mai 1999.
Kosovo/Delacomptée	:	Delacomptée (Jean-Michel), « Dire "non" », <i>Le Monde</i> , 25 mai 1999.
Kosovo/RD 3	:	Debray (Régis), « Une machine de guerre », <i>Le Monde diplomatique</i> , juin 1999.

Signalons également les articles de Michel Eltchaninoff (« Dormez tranquille, Bernard-Henri Lévy ») et de Lilly Marcou (« Bonjour, Régis Debray ») qui dénoncent la violence de l'article de Bernard-Henri Lévy dans Le Monde du 20 mai 1999. Leurs articles ne contenant pas d'injures, nous ne les avons pas cités. En revanche, ce sont ces deux auteurs qui sont qualifiés de « charognards de l'audace » par J.-M. Delacomptée quelques jours plus tard (25 mai).

Le 20 mai, le journal publiait également une lettre de Peter Handke qui répondait à l'article de S. Rushdie du 11 mai.

« Baudrillard »

Baudrillard/Baudrillard	:	Baudrillard (Jean), « L'esprit du terrorisme », <i>Le Monde</i> , 3 novembre 2001.
Baudrillard/Minc	:	Minc (Alain), « Le terrorisme de l'esprit », <i>Le Monde</i> , 7 novembre 2001.
Baudrillard/Huber	:	Huber (Gérard), « Refuser l'éloge du terrorisme », 10 novembre 2001.

Divers

Divers/Rioux	:	Rioux (Jean-Pierre), « Pourquoi l'Ena fut créée en 1945 », <i>Esprit</i> , octobre 1997, p. 12-18.
Divers/Wacquant	:	Wacquant (Loïc), « Ce vent punitif qui nous vient d'Amérique », <i>Le Monde diplomatique</i> , avril 1999.
Divers/Touraine	:	Touraine (Alain), « Du culot au délire », <i>Le Monde des débats</i> , juillet-août 1999.

NOTES

1. À la suite d'E. Larguèche (1983 : 6), nous ne reprendrons pas la distinction qu'elle mentionne en introduction entre insulte et injure, mais celle qu'elle établit par la suite entre injure spécifique et injure non spécifique (voir *infra*).
2. Nous avons rassemblé en annexe les références du corpus.
3. Bon nombre des citations relevées ici pourraient être analysées sous cet angle : l'expression « trait d'esprit hostile », employée par E. Larguèche, traduit bien le fait qu'un même comportement langagier peut être analysé à la fois comme un effet humoristique et comme une agression (Larguèche, 1983 : 132). Nous reviendrons sur ce point dans la dernière partie.
4. Harold Pinter proposait dans le *Guardian* la version suivante : « La politique américaine se définit de la façon suivante : baise mon cul ou je t'écrase la gueule » (Kosovo/Dhombres 1/Pinter).
5. « Le plus souvent, chez le pamphlétaire, elle impute à l'adversaire des propos que jamais il ne tiendrait, en prétendant reconstituer son absurde logique et lui mettre par force dans la bouche l'aveu de ses inconséquences » (Angenot, 1995 : 290). Sur la « subversion du contre-discours » : *ibid.*, p. 290-293.
6. Ces « discordances stylistiques » sont également relevées par Marc Angenot (1995 : 252).
7. Souvent le procédé radicalise le discours adverse (Gauthier, 1995 : 178) : « L'anti-humanisme, qu'on croyait englouti avec le communisme, est là, bien présent, et Baudrillard le pratique avec componction : rien ne vaut rien » (Baudrillard/Minc).
8. « Dans la communication politique, l'argument de culpabilité par association consiste souvent à associer un politicien à une doctrine ou à une idéologie impopulaire » (Gauthier, 1995 : 179).
9. À la différence de la « stratégie de l'amalgame » citée plus haut (qui renvoie au dispositif énonciatif), le procédé évoqué ici relève de l'amalgame cognitif ou affectif (voir Breton, 1997 : 91 et 120-121). Pour une proposition de rapprochement entre trois formes d'amalgames (« lexical », « énonciatif » et « cognitif ou affectif »), voir Oger (1999).

10. Ces deux extraits qui concernent Régis Debray ne renvoient pas au même article. Dans l'extrait précédent, P. Bruckner réagit à l'article de Régis Debray que nous avons noté Kosovo/RD 1. Claude Cabanes renvoie ici à l'intensification de la polémique après la parution de Kosovo/RD 2.
11. Nous avons trouvé dans un ouvrage universitaire un exemple de ce double amalgame : le géographe A. Berque, après avoir comparé M. Serres à un shaman en transe (« Tel le shaman sibérien avec le tigre des neiges, mais en plus cosmique, Serres dit qu'il faut passer contrat avec la Terre »), n'hésite pas à ajouter : « Serres ne s'est pas rendu compte que sa voile inspirée nous ramenait à deux encablures de la rue Lauriston » (Berque, 1990 : 63).
12. Sur les deux personnages évoqués ici, voir *infra* note 25 : on reconnaît James Randi dans le « magicien » et dans le « procureur scientifique », Walter Stewart.
13. Dans la polémique relative à l'intervention au Kosovo, nous n'avons pas relevé les nombreuses références à la guerre d'Algérie, ni à la situation en Israël, car elles répondent directement à des parallèles suggérés par R. Debray dans l'article Kosovo/Debray 2. On peut donc considérer qu'il ne s'agit pas d'attaques personnelles par voie d'amalgame, mais plutôt de passages d'argumentation dans lesquels on reproche à R. Debray d'avoir lui-même pratiqué l'amalgame.
14. Ainsi par exemple l'OTAN a-t-elle pu figurer comme bourreau de la population serbe (lors des bombardements), des réfugiés kosovars (lors des fameuses « bavures ») et même de l'ONU : « L'opération de l'OTAN est mal pensée, mal évaluée, mal jugée, mal calculée, désastreuse. Elle est aussi totalement illégale et enfonce probablement le dernier clou dans le cercueil des Nations unies » (Kosovo/Dhombres 1/Pinter).
15. L'injure spécifique, qui prétend rendre compte de la spécificité de l'injurié, repose sur des relations métonymiques ou métaphoriques entre l'injurié et la qualification injurieuse (ainsi R. Barre est-il qualifié par F. Mitterrand de « Tartarin des indices »). Elle contient donc une dimension argumentative qui repose sur l'analogie (Larguèche, 1983 : 69-93).
16. Le concept d'injure non spécifique (Larguèche, 1983 : 96-114) renvoie notamment aux « mots d'injure » qui « représentent d'emblée du négatif » (« idiot ») ou qui sont susceptibles de prendre une signification injurieuse stéréotypée (« andouille »). Dans le cas de l'injure non spécifique, « les mots ne sont plus véhicules d'un sens mais substituts du négatif » (*ibid.* : 100).
17. Alexandre Ghazi ajoute que comme, très rarement, il peut aussi s'agir d'un génie, on doit redouter que le grand public ne retienne plutôt cette dernière interprétation. Marcel-Francis Kahn évoque quant à lui le « délire psychotique » de Jacques Benveniste (Benveniste/Fottorino 1/Kahn).
18. Nous relevons ici un exemple de « l'argument du tartuffe », qui constitue selon Gilles Gauthier l'un des principaux arguments *ad hominem* en usage dans la communication politique (Gauthier, 1995 : 177).
19. Sur les mots d'injure et les jurons comme substituts d'objets, voir Larguèche (1983 : 102-103 et 108).
20. Loïc Wacquant accuse « les chercheurs les plus accordés à la problématique médiatico-intellectuelle du moment » d'« abjurer [leur] autonomie intellectuelle » (Divers/Wacquant).
21. Dans le cas de Jacques Benveniste, l'accusation est d'ailleurs à prendre au premier degré puisque la commission dépêchée dans son laboratoire par la revue *Nature* comprenait, outre son rédacteur en chef (John Maddox), un expert en fraudes scientifiques (Walter Stewart) et un prestidigitateur américain (James Randi, célèbre pour avoir confondu Uri Geller). Voir Benveniste/Fottorino 1. Voir aussi *Le Monde* du 27 juillet 1988.
22. Comme les « portraits et ethopées » évoqués par Marc Angenot (1995 : 315-317), qui cite néanmoins quelques portraits développés (le portrait de Mitterrand par Jean Cau constituant un étonnant morceau de bravoure).

23. Pour Marc Angenot, « l'injure se ramène en général à deux domaines de prédilection [...] : celui de l'obscénité [...] et celui de la scatologie. [...] La vieille dichotomie idéaliste fonctionne pleinement ici : l'homme qui est esprit ne peut être sexe, corps, matière, sans régresser au règne animal » (1995 : 269-270). Sur la relation entre dérision et sexualité, voir Mercier (2001 : 13-14) et Feuerhahn (2001 : 190).
24. « La boue est une litote de la merde » (Angenot, 1995 : 269).
25. « Benvenisteries », « benvenitesques » : les néologismes ou jeux de mots sur les noms propres sont une des « figures de l'agression » (Bonnafous, 2001 : 57-58). L'adjectif le plus remarquable dans ce domaine est l'adjectif « bourdivin ».
26. Telle était la réponse de Marcel-Francis Kahn à Jacques Benveniste qui déclarait avoir réalisé 150 expériences significatives.
27. Telle était la réponse de Marcel-Francis Kahn à Jacques Benveniste qui déclarait avoir réalisé 150 expériences significatives.
28. Telle était la réponse de Marcel-Francis Kahn à Jacques Benveniste qui déclarait avoir réalisé 150 expériences significatives.
29. La formule, popularisée par une chanson, a connu quelques variantes, comme « Sloba, pends-toi et sauve la Serbie » (voir *Le Monde*, 3 et 7 octobre 2000). Plusieurs membres de la famille de Milosevic et de celle de sa femme s'étant suicidés (voir *Le Monde*, 7 octobre 2000), on a voulu parfois y voir une allusion biographique. Quoi qu'il en soit, indépendamment de cette éventuelle allusion, la formule fonctionne très bien comme cri de haine, comme l'a prouvé le « Carla, suicide-toi », lancé par une poignée de manifestants hostiles à Carla del Ponte, procureur du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, lors de sa visite à Belgrade (*Le Monde*, 27 janvier 2001).
30. Le mauvais goût de ce suicide imaginaire devrait sans doute être évalué à l'aune des suicides, bien réels, qui ont parfois conclu l'usage de tels procédés. Pierre Oléron rappelle notamment les cas célèbres de P. Bérégovoy et de R. Salengro (Oléron, 1995 : 21). Voir aussi Guillebaud (1998 : 21-25) et Caillavet (1998 : 62).
31. Il correspond à l'argument *ad hominem* de C. Perelman et L. Olbrecht-Tyteca (1992 : 148-153).
32. Il correspond à l'argument *ad personam* de Perelman.
33. Dans le « miroir brisé » que tendent les journalistes aux intellectuels, on trouve, sous une autre forme, le même procédé : « Sous la plume des rédacteurs, les représentants de l'universel des Lumières redeviennent ainsi des êtres de chair ramenés à l'universelle condition d'humiles mortels : de (petites) compétitions, des affects et des intérêts » (Legavre, 1999 : 217).
34. Nous nous référons ici au concept d'*ethos* tel qu'il a été proposé par D. Maingueneau : « Le "garant" dont le lecteur doit construire la figure à partir d'indices textuels de divers ordres, se voit ainsi affecter un caractère et une corporalité [...]. L'*ethos* implique ainsi une police tacite du corps appréhendé à travers un comportement. Caractère et corporalité du garant s'appuient donc sur un ensemble diffus de représentations sociales valorisées ou dévalorisées » (1999 : 79). Voir aussi Maingueneau (2000).
35. Nous avons cité plus haut *La parole manipulée* (Breton, 1997). Nous nous référons ici également à l'article dans lequel P. Breton analyse l'amalgame entre le génocide commis par les nazis et les crimes des troupes serbes pendant la guerre du Kosovo (Breton, 2001). Plusieurs des textes cités dans cet article se retrouvent dans le corpus que nous étudions ici. Sur cet amalgame particulier, voir également Krieg-Planque (2003, en particulier p. 371-376).
36. Dans le jeu politique, remarque E. Larguèche, l'effet visé ne porte pas tant sur l'injurié que sur le public qui en est le témoin (1983 : 120).
37. Dans le jeu politique, remarque E. Larguèche, l'effet visé ne porte pas tant sur l'injurié que sur le public qui en est le témoin (1983 : 120).
38. Il nous semble plus problématique, au moins dans le cas que nous avons étudié, de le qualifier de « médiatique », dans la mesure où les auteurs des articles que nous avons cités ne sont

qu'exceptionnellement des journalistes, et beaucoup plus généralement des intellectuels ou des scientifiques. La responsabilité des médias n'est engagée ici qu'en tant qu'ils fournissent une tribune à ces énonciateurs (la rédaction du *Monde* a par exemple été mise en cause par R. Debray ou par les adversaires de J. Benveniste). D'autre part, si le lynchage médiatique se caractérise par un climat d'« unanimité vengeresse » (Guillebaud, 1998 : 24), par le « silence des victimes » (Bilger, 1998 : 26), ce n'est pas exactement le cas des polémiques entre intellectuels ou scientifiques, dont les feux croisés se nourrissent de réponses, de rétorsions et de ralliements divers. En ce sens d'ailleurs l'affaire dite des « Rouges Bruns », qui a visé notamment P.-A. Taguieff en 1993 (Taguieff, 1998 et Cohen et Adler, 1998) ou les débats sur l'art contemporain (Domecq, 1998) nous semblent relever davantage de la polémique que du lynchage, dont une définition plus rigoureuse rejoindrait probablement celle des deux types de victimes définis par F.-X. Alix (1998 : 38) : ceux qui ont des comptes à rendre à la société par la justice et ceux dont la vie personnelle attire la curiosité.

39. Soit directement lisibles comme tels (arguments de l'homme de paille, du tartuffe...), soit interprétables comme tels (dans la mesure où les attaques dirigées en apparence « contre la personne » sont pour nous généralement des attaques contre l'*ethos*, donc contre le discours).

40. Dans un cas, la validité normative obéit à ces critères strictement procéduraux, dans l'autre, l'analyse s'attache à « un ensemble de procédures normatives d'institution du commun » (Quéré, 1992 : 91).

RÉSUMÉS

Cet article propose une lecture de l'émergence de la violence verbale — sous la forme de l'invective — à l'occasion du déploiement de polémiques entre intellectuels dans la presse écrite. On tentera dans un premier temps de dégager les inflexions du chemin qui mène graduellement et presque insensiblement de l'argument à l'injure, puis on montrera comment cette transformation se soutient d'un dispositif de mise en scène de l'adversaire dans le discours. Enfin, à la lumière de ce double parcours dans le corpus, on tentera de proposer quelques hypothèses et de les situer par rapport aux concepts développés par d'autres chercheurs.

This article proposes a reading of the emergence of verbal violence — in the form of invectives — during the unfolding of polemics between intellectuals in the written press. Firstly, we will attempt to tease out the inflections on the road that leads gradually and almost insensitively from insult to injury, and we will show how this transformation is held together by an apparatus of putting the adversary into a particular scenario in the discourse. Finally, in light of this double pathway into the corpus, we will attempt to propose a few hypotheses and situate them in relation to concepts developed by other researchers.

Este artículo propone una lectura del surgimiento de la violencia verbal — en forma de invectiva — durante el incremento de las polémicas entre intelectuales en la prensa escrita. En primer lugar este texto trata de identificar las desviaciones del camino que conduce gradualmente y de manera casi imperceptible del argumento a la injuria. En segundo lugar, describe cómo esta transformación se apoya en un mecanismo de puesta en escena del adversario en el discurso. Finalmente, a partir de este doble recorrido en el corpus, se sugieren algunas hipótesis, situándolas en relación con conceptos desarrollados por otros investigadores.

INDEX

Palabras claves : invectiva, prensa escrita, polémica, argumentario, discurso

Mots-clés : invective, presse écrite, polémique, argumentaire, discours

Keywords : invective, newspaper, polemic, argumentative, discourse

AUTEUR

CLAIRE OGER

Claire Oger est rattachée aux laboratoires CREC-Saint-Cyr et CEDITEC (EA 3119 – Paris XII).

Courriel : claire.oger@club-internet.fr Cet article constitue une version remaniée et augmentée de la communication qu'elle avait proposée au colloque *Violences médiatiques* (Historial de la Grande Guerre, Péronne, 23-24 janvier 2002). Les deux premières parties reprennent pour l'essentiel le texte de cette communication. La troisième tente de mettre en perspective la démarche adoptée en explicitant les concepts.

Le rédacteur et la fabrication du sens d'un texte persuasif

Céline Beaudet

- 1 Dans cet article, nous nous proposons d'examiner le rôle du rédacteur dans la fabrication du sens d'un texte persuasif, étant postulé que sa maîtrise de diverses techniques d'écriture joue en faveur de l'efficacité communicationnelle du texte et de la clarté du sens. Il est aussi ici présumé que la maîtrise des procédés langagiers et métatextuels qui caractérisent les techniques d'écriture utilisées par le rédacteur professionnel ou le chargé de rédaction fonctionnelle en milieu de travail (Labasse, 2002) est déterminante et nécessaire, sans être suffisante à elle seule, pour obtenir un texte efficace et qui, de surcroît, a du sens. Il en résulte qu'une partie de la clarté textuelle est certainement attribuable à la maîtrise de techniques d'écriture agissant sur la lisibilité et l'intelligibilité des textes (Clerc-Beaudet, 2002), mais que cette partie n'est pas suffisante pour expliquer que le texte persuasif ait du sens, ce que nous allons discuter plus loin.
- 2 La maîtrise des procédés logico-linguistiques¹, en particulier des procédés d'argumentation, constitue un puissant levier d'influence entre les mains du rédacteur. C'est donc de cette part de responsabilité et de liberté du rédacteur dans le processus de fabrication de la clarté textuelle et de l'efficacité communicationnelle dont il sera question ici. Après avoir expliqué le sens que nous donnons à ces procédés, nous allons illustrer notre propos par un exemple.
- 3 Dans notre perspective, les textes utilitaires à visée persuasive doivent être vus comme des actions langagières (Bronckart, 1996 ; Charaudeau, 1998). Ils font partie d'une stratégie globale de communication, liée à l'atteinte d'objectifs pragmatiques comme assurer le développement de l'organisation, chercher de l'argent, faire valoir sa spécificité, son utilité et sa nécessité, représenter la clientèle et défendre une cause, résoudre un problème, gérer des relations hiérarchiques et des conflits, changer des perceptions ou des comportements, influencer un processus de décision, évaluer une situation, parmi d'autres. Leur statut d'action est ainsi résumé par Charaudeau (1998 : 9) :

[...] tout acte de langage ne signifie qu'en fonction de la situation de communication dans laquelle il est produit, de l'identité et de l'intentionnalité du sujet qui en est responsable, du propos dont il est question (la thématization) et des circonstances matérielles dans lesquelles il se trouve. L'argumentation est donc considérée comme une pratique sociale (ordinaire ou savante) dans laquelle le sujet voulant argumenter se trouve à la fois contraint par les données de la situation de communication qui le surdétermine et, en même temps, libre de jouer avec ces contraintes, disposant d'une marge de manœuvre qui lui permet de réaliser son propre projet de parole et faire œuvre de stratégies. C'est donc au croisement de ces deux espaces de contrainte et de liberté que se constitue la spécificité d'un acte de langage.

- 4 L'objet spécifique de notre recherche est de décrire les procédés qui témoignent de cette marge de manœuvre du rédacteur/argumentateur². La rédaction professionnelle ou fonctionnelle exige des choix de divers ordres, choix qui influenceront le sens du texte.
- 5 En effet, la clarté textuelle est tributaire de facteurs intrinsèques et extrinsèques au texte, facteurs en relation dynamique (Beaudet, 2002 ; Clerc et Beaudet, 2002) ; parmi les facteurs intrinsèques, sur lesquels le rédacteur est amené à intervenir directement, on compte :
 - le genre et le type (organisation séquentielle dominante) du texte,
 - les mécanismes de textualisation de type logico-linguistique responsables de la cohésion et de la cohérence dans la progression thématique et
 - les procédés de gestion des voix d'énonciation et des jugements.

Genre et type de texte

- 6 Les textes utilitaires à visée persuasive se présentent dans des genres différents : rapport annuel, brochure, mémoire, lettre de sollicitation, demande de subvention ou de commandite, site Web de revendication, écrits aux médias, parmi d'autres. La sélection d'un genre agit sur sa structure de surface ; elle détermine une certaine organisation de son contenu, des thèmes retenus, de la présence de marques énonciatives ou non, et de l'intentionnalité de l'acte de langage. Le mémoire est structuré et pensé pour soutenir des recommandations ; la demande de subvention, pour persuader un donateur de la valeur d'un projet à réaliser. Les genres d'écrits fonctionnels émanent des besoins du monde du travail et sont reconnaissables comme tels par les membres d'une communauté. Conséquemment, les genres d'écrits suscitent des attentes chez le lecteur quant au contenu qu'ils contiennent.
- 7 Dans tout texte utilitaire à visée persuasive sera présente l'argumentation, définie comme assemblage raisonné d'arguments, liés par des raisonnements et ayant pour but de valider une thèse. Toutefois, il arrive qu'un texte à visée persuasive ne soit pas cadré, dans sa structure profonde, dans un type textuel argumentatif. Pour Jean-Michel Adam (1992), les types textuels traduisent des procédures cognitives, des manières d'appréhender la réalité et de donner à cette vision une structure typifiée qui agit en profondeur sur le texte. Ces types de textes se reconnaissent par une dominante dans leur organisation séquentielle, dans leur plan de base. Les principaux types de textes utilitaires à buts persuasifs sont les textes narratifs, expositifs, explicatifs, procéduraux et argumentatifs. Ces types sont, en principe, liés à des finalités : raconter (type narratif), décrire (type expositif), analyser (type explicatif), faire faire (type

procédural) et persuader (type argumentatif). Leur mode d'organisation profonde conditionne la structure d'enchaînement des idées.

- 8 Ces textes ont des caractéristiques reconnaissables, pensées en fonction de leur finalité. Toutefois, dans les textes utilitaires à visées persuasives, on remarque l'usage d'un type textuel ou l'autre, sans préférence pour le type proprement argumentatif. Ainsi, dans la littérature ésotérique, on explique (recherche de causalité) comment les lignes de la main traduisent l'avenir de la personne. En publicité, on décrit (addition de caractéristiques) l'effet d'une crème sur les rides de la peau. Sur un registre plus dramatique, on a longtemps expliqué la supériorité de la race caucasienne sur les autres races ; l'explication a pour prémisse que l'objet sur lequel elle porte existe, est pris pour vrai. Ainsi étaient validés, sans discussion, les concepts de race et de supériorité raciale. Le propre du type textuel argumentatif est de poser la thèse comme vraisemblable, donc discutable. Il donne à voir, d'emblée, son intention, tandis qu'en cherchant à persuader par des textes de types autres, l'intention persuasive fait l'objet d'un brouillage.
- 9 Autrement dit, la visée persuasive englobe non seulement divers genres de textes mais aussi différents types de textes. Dans l'exemple que nous traiterons plus loin, l'argumentation se loge dans un texte de type expositif. Le rédacteur de textes persuasifs est placé devant des choix significatifs, choix qui orienteront le sens du texte.

Cohésion et cohérence

- 10 L'autre dimension du texte dont le rédacteur est responsable est la construction de sa cohésion et de sa cohérence. La cohésion et la cohérence sont vues dans cette recherche sous deux angles différents. D'une part, elles sont vues comme des propriétés des textes, perceptibles, entre autres, grâce à la présence d'*opérateurs* (énoncés) et de *marqueurs* (lexèmes, syntagmes et organisateurs métatextuels) distribués par l'énonciateur pour informer le lecteur sur la cohésion et la cohérence du texte. La cohésion sera définie ici comme la propriété du texte d'être constitué de parties reliées entre elles de manière logique et reconnaissable. La cohérence, pour sa part, a pour principes de base la continuité référentielle et la progression thématique : un texte cohérent traite d'un sujet reconnaissable et circonscrit sur lequel des renseignements s'accumulent et font sens. La cohésion et la cohérence sont souvent vues comme le recto et le verso d'une feuille de papier : nous discuterons plus loin de cette opinion.
- 11 Dans le travail du rédacteur s'insère constamment le souci d'informer le lecteur sur la structure d'ensemble du texte, sur la segmentation de ses parties, leur séquentialisation et sur leur emboîtement, bref, sur la cohésion du texte. Ainsi, pour y arriver, il dispose d'opérateurs, définis comme des énoncés de récapitulation, d'anticipation, d'explication de liens logiques entre ce qui suit et ce qui précède. Ces opérateurs prennent la forme de phrases complètes ou peuvent s'étaler sur un paragraphe. Le rédacteur dispose aussi de marqueurs, qui font partie du lexique courant et expriment, en un seul mot (lexème) ou en une expression (syntagme), ce que les opérateurs font avec moins d'économie. Au nombre de ces marqueurs bien connus on compte les *d'une part, d'autre part, en premier lieu, en deuxième lieu, d'abord, ensuite, enfin*, etc. C'est l'ensemble du lexique de structuration et de connexion que manipule le

rédacteur pour installer dans son texte un système de signalisation qui crée un effet construit et entraîne le lecteur sur des pistes de lecture balisées.

- 12 Aux marqueurs linguistiques s'ajoutent les organisateurs métatextuels, c'est-à-dire tout l'appareil de titrage, la numérotation, les alinéas, les paragraphes, les sommaires et tables des matières, ainsi que tous les procédés typographiques rendus accessibles par l'usage de l'informatique, ensemble de procédés qui ont également pour fonction d'informer le lecteur sur la structure d'ensemble du texte, l'addition de ses parties et les liens qu'elles entretiennent entre elles.
- 13 Un effet dérivé de l'usage des opérateurs et des marqueurs de cohésion est de créer la présomption que le texte a du sens, donc qu'il est cohérent.
- 14 Les principaux procédés créateurs de cohérence sont, pour leur part, des procédés de discours, liés au développement du texte, à sa thématisation et à l'identification des personnes de l'énonciation (qui parle à qui?). Ce sont la nominalisation, la caractérisation, la reprise lexicale et la constitution de chaînes synonymiques, la description, l'explication, la définition, l'exemplification et l'analogie. Ce sont là les principaux procédés de discours à la disposition du rédacteur pour assurer la continuité référentielle dans son texte, la progression thématique et la stabilisation des voix de l'énonciation. La construction de l'identité du locuteur ou du producteur anonyme d'un texte fait partie de l'édification de la cohérence textuelle puisque la parole doit émaner d'une source identifiable et reconnaissable.
- 15 La cohésion et la cohérence sont également vues comme tributaires d'un jugement porté par le lecteur. Ce dernier décode (ou ne décode pas) les instructions mises en place dans le texte, visant à l'informer sur la structure du texte, sur son développement thématique et sur sa visée illocutoire. Le jugement du lecteur est lié à sa capacité inférentielle, à ses connaissances encyclopédiques, à son intérêt pour le sujet, bref à la somme d'efforts que le lecteur doit consacrer pour parvenir à l'effet de sens souhaité par le rédacteur en écrivant son texte, ce que Sperber et Wilson (1986) nomment la pertinence. À cela s'ajoute la présence active d'un présupposé posant que le texte est cohérent et a du sens (Sperber et Wilson, 1986 ; Charolles, 1992, 1994 ; Charaudeau et Maingueneau, 2002).
- 16 Il y a donc dans la cohésion et dans la cohérence une dimension logico-linguistique et configurationnelle ainsi qu'une dimension interactionnelle, liées à la situation et aux acteurs de la communication. Les choix du rédacteur au regard de la dimension logico-linguistique/configurationnelle de son texte traduisent l'analyse qu'il fait de la dimension interactionnelle de l'action langagière dans laquelle il prend place. C'est ce qui fait émerger un *schéma d'intelligibilité*, soit la rencontre d'une stratégie de rédaction correspondant aux contraintes de la situation de communication. Avant de définir le schéma d'intelligibilité, toutefois, nous allons distinguer entre lisibilité et intelligibilité en regard de leur rapport avec la cohésion et la cohérence textuelles.

Lisibilité et intelligibilité

- 17 Lorsqu'elles sont vues sous l'angle de leur dimension interactionnelle, nous préférons englober les notions de cohésion et de cohérence dans le concept d'intelligibilité. C'est le lecteur qui pose un jugement d'intelligibilité. La lisibilité, pour sa part, est reliée à la dimension logico-linguistique et configurationnelle de surface des textes. La lisibilité

englobe toutes les marques de surface qui informent le lecteur sur l'existence d'un schéma d'intelligibilité (Clerc et Beaudet, Actes du Forum Alpha, 2002). La lisibilité se mesure et devient ainsi la partie émergente de l'intelligibilité.

- 18 Outre tous les opérateurs et les marqueurs de cohésion et de cohérence (informant sur la superstructure et la macrostructure des textes), la lisibilité inclut des considérations microstructurelles affectant la syntaxe et la stylistique des phrases. C'est au niveau microstructurel, par exemple, qu'un texte adapté pour un faible lecteur se démarquera le plus d'un texte écrit pour des lecteurs plus expérimentés. La longueur des phrases, la présence de sujets actifs, le choix de mots courants, le respect de l'ordre canonique des mots, une ponctuation limitée au point et à la virgule sont autant de caractéristiques microstructurelles d'un texte révisé pour augmenter sa lisibilité. La lisibilité devient ainsi l'ensemble des opérations logico-discursives décodables dans un texte et conduisant le lecteur à reconstituer le schéma d'intelligibilité sous-jacent, ou à l'inciter à en présumer l'existence.

Schéma d'intelligibilité

- 19 Le schéma d'intelligibilité correspond à la stratégie que le rédacteur doit concevoir (et le lecteur, reconstituer) pour résoudre la difficulté de jongler avec trois types de contraintes :
- des contraintes idéologiques et situationnelles, associées à l'identité et aux visées du mandant (construction de l'*ethos* de l'énonciateur) ;
 - des contraintes logico-linguistiques, associées à la mise en texte du message (construction du *logos*) ;
 - des contraintes rhétoriques et communicationnelles, associées à la prise en compte du lecteur (construction du *pathos*).
- 20 Nous avons réservé le terme de clarté au résultat obtenu ou souhaité par le rédacteur lorsque le texte utilitaire atteint les objectifs fixés, que ce soit d'informer, de faire comprendre, de faire agir ou de changer une croyance. Par sa dimension pragmatique, ce résultat est mesurable par des tests diagnostiques. Nous posons que la clarté est en lien avec la conception d'un schéma d'intelligibilité du texte. Dans la conception d'un schéma d'intelligibilité, les décisions à prendre ne relèvent pas que de la connaissance des techniques de rédaction liées à l'émergence de la dimension logico-linguistique du texte ; elles englobent l'analyse de la situation de communication, impliquant l'existence, en amont, d'un mandant et, en aval, d'un destinataire dans une situation particulière.
- 21 Les procédés logico-linguistiques producteurs de lisibilité et d'intelligibilité ne fonctionnent pas en vase clos ; ils ne produisent pas à eux seuls la clarté. Ces procédés agissent sur la clarté des textes pour autant qu'un schéma d'intelligibilité ait été pré-établi, faisant en sorte que les stratégies d'écriture découlent de la prise en compte du triple niveau de contraintes (idéologiques et situationnelles, logico-linguistiques, rhétoriques et communicationnelles) pesant sur une situation de communication.
- 22 Au mieux, si ces procédés sont utilisés sans l'apport d'un schéma d'intelligibilité, ils contribuent à la mise en scène des communications professionnelles, où clarté ne signifie pas toujours sens, mais apparence de sens.

- 23 L'idée que la lisibilité des textes puisse s'obtenir en dehors de leur intelligibilité a été exprimée par Beacco (1992), qui a déjà noté que certains textes très lisibles (respect des consignes de langage clair et simple, prolifération des indicateurs de cohésion, etc.) ne sont pas intelligibles parce qu'à l'origine, ils sont pensés ainsi ; le manque d'explications, de descriptions, de définitions, d'exemples, d'information contextuelle, bref de planification des développements thématiques, fait en sorte que le texte n'a pas de sens ou que ce sens n'est pas perceptible par la plupart des lecteurs. Après la lecture de tels textes, il serait impossible d'en faire un résumé, comme s'ils étaient vides de contenu. On pourrait porter ce jugement de non-sens sur de nombreux magazines grand public ou, dans un autre domaine, d'aussi nombreux discours politiques ou administratifs, conçus et rédigés en langue de bois. Les communiqués de presse qui accompagnent les discours politiques creux sont très lisibles ; leur intelligibilité est plus difficile à cerner. Philippe Breton (1997) parle de rhétorique de la clarté pour désigner ce phénomène, Jean-Michel Adam (2000), de mise en spectacle de l'information.
- 24 « Avant que d'écrire, apprenez à penser », disait Boileau (*L'art poétique*, XVII^e siècle), ce que nous pourrions reformuler par « Avant que d'écrire, imposez-vous de penser ». La tâche d'écrire avec clarté, estimons-nous, est plus complexe que ne le laissent entendre les apôtres de la lisibilité et du langage clair et simple, qui abordent les tâches rédactionnelles sous un angle microstructurel étroit. La tâche d'écrire exige des compétences avancées de la part des rédacteurs de textes utilitaires, œuvrant en milieu de travail, pour autant que le mandat soit de produire du sens. Il doit y avoir intention de signifier quelque chose de la part du mandant et du rédacteur pour que le texte signifie. La langue n'est ni claire ni obscure en soi. Sa maîtrise est instrumentale, car elle rend manifestes les opérations cognitives englobées dans la conception du schéma d'intelligibilité et les transforme en objet de communication.

La planification de l'écrit

- 25 La clarté textuelle, en somme, passe par cette phase de planification identifiée par Hayes et Flower (1980) que Fayol (1992 : 107) résume ainsi :
- Chez l'expert, la planification apparaît comme une stratégie de résolution de problèmes dans laquelle les sujets s'appuient sur leurs connaissances – du thème ; des types rhétoriques ; des destinataires réels ou potentiels ; etc. – pour définir la tâche en termes de buts et de sous-buts accessibles et de procédures gérables et pertinentes pour les atteindre.
- 26 La connaissance des procédés d'écriture favorisant la lisibilité des textes fait partie des compétences que doit maîtriser le rédacteur de textes utilitaires en milieu de travail. Toutefois, ces connaissances de type logico-linguistique doivent s'arrimer de près à un savoir socio-communicationnel tout aussi important. Le rédacteur au travail s'inscrit dans un lieu socio-économique, dont il est chargé de véhiculer les valeurs, la culture, la vision du monde ; il doit comprendre les enjeux idéologiques propres aux situations de communication où il intervient et reproduire le langage qui convient.
- 27 Il mobilise ce que Bourdieu (1982 : 14) esquisse dans cette réfutation de la linguistique saussurienne orthodoxe, lorsqu'il affirme qu'« [...] il faut se garder d'oublier que les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont

aussi des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs ».

- 28 Le rédacteur de textes persuasifs doit schématiser les enjeux idéologiques de son mandat et identifier clairement les contradictions, les hiérarchies en présence et la position dominante à partir de laquelle s'énonceront les jugements dont il parsèmera le texte. Il doit être capable de situer les valeurs dominantes qui motivent les actions choisies par son mandant. Sa connaissance des enjeux idéologiques dépasse l'expérience pratique personnelle et s'appuie sur des modèles d'analyse circulant dans la société et sur une culture générale étendue.
- 29 Pour prendre un exemple simple mais combien caractéristique de la nature idéologique des mandats d'un rédacteur de textes utilitaires à visée persuasive, en cas de conflit de travail, le discours de la direction et celui des syndiqués n'auront pas la même teneur : les faits ne sont plus les mêmes, leurs qualifications et leur importance différent ; le rôle des acteurs n'est pas perçu de la même manière. Les causes du conflit et leurs conséquences relèvent de deux interprétations différentes.
- 30 On observe une même dualité de discours lorsque deux organisations œuvrent dans un même domaine social, mais à partir de perspectives idéologiques irréconciliables. Par exemple, un organisme s'occupant des soins aux personnes malades en phase terminale ne tiendra pas le même discours sur la mort selon que l'organisation est d'orientation chrétienne ou laïque. Pour la première, l'euthanasie sera un crime, une faute morale grave ; pour la deuxième, ce pourrait être une option de gestion de la maladie, un droit individuel à défendre. Le caractère irréconciliable des prémisses affectera profondément la logique ou la cohérence de l'argumentation.

Présupposés idéologiques

- 31 Le rédacteur, selon qu'il œuvre dans un groupe ou dans l'autre, devra imprégner son discours des valeurs propres à son mandant. Cette capacité s'appuie sur des connaissances socioculturelles qu'il doit mobiliser pour élaborer un schéma d'intelligibilité approprié. Le sens du texte est fondamentalement tributaire de ses présupposés idéologiques (Amossy, 2000) et ces présupposés vont guider le rédacteur dans la sélection des objets du discours et des jugements s'y rapportant. *C'est une part capitale de l'orientation de sens que prendra le texte, et, par le fait même, de son intelligibilité.*
- 32 Le rédacteur doit également chercher à comprendre la dynamique des échanges avec le lecteur pour représenter textuellement le rapport entre énonciateur et énonciataire. Ce rapport se manifeste par un langage de proximité, mais surtout par la mise en relief de valeurs présumées communes et par la construction d'un *ethos* rendant l'argumentateur crédible, digne de confiance. Comme le signalait bien avant moi le philosophe français Blaise Pascal, « ... l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison » (cité par Garcia-Debanc, 2001 : 196). On ne saurait dire mieux.
- 33 Quelle que soit l'importance que l'on accorde aux mécanismes de structuration et de textualisation dans les textes persuasifs, leur rôle n'est possible que s'ils expriment la présence d'une vision schématique globale, dont ils sont le système de signalisation. Le système prend son sens de la schématisation de l'action langagière où il prend place. *Et dans la construction de ce schéma d'intelligibilité, nous accordons une importance*

prépondérante à la prise en compte des contraintes idéologiques et situationnelles ainsi que des contraintes logico-linguistiques ; les contraintes rhétoriques et communicationnelles, pensées pour tenir compte du lecteur, nous apparaissent se surajouter aux deux autres et agir en surface plutôt qu'en profondeur.

- 34 Une première conclusion se dégage des remarques qui précèdent, conclusion qui affecte en profondeur la méthodologie de la rédaction professionnelle.

Le point de vue du mandant

- 35 Dans sa démarche de schématisation du sens, le rédacteur professionnel ou fonctionnel en milieu de travail se place toujours du point de vue de son mandant, c'est-à-dire qu'il conçoit et façonne un message qui traduit les objectifs et les valeurs du mandant. *Écrire pour son lecteur*, le mantra des conseillers en communication relayé dans tous les manuels de rédaction, est pour nous un leurre, car la formule laisse entendre que la communication ne recouvre pas d'enjeux idéologiques. Pourtant, il n'y a pas de situation de communication neutre.
- 36 Nous estimons que la formule occulte l'important travail de création et d'orientation dans l'élaboration et la structuration (*inventio, dispositio*) du propos, du message, au profit de sa seule stylisation (*elocutio*), comme si la mise en forme du texte n'était pas d'abord pensée pour faire ressortir l'orientation du message. Dans le discours actuel sur la communication écrite en milieu de travail est retenue comme prioritaire la stylisation du discours, sa conformité avec l'idéal de simplicité et de légèreté auquel on associe maintenant le concept de clarté de la communication. Dans ce discours, la clarté emprunte une définition rhétorique (Breton, 1997) : elle est le plus souvent synonyme de texte court, répétitif, au contenu allégé et où l'accent est mis sur tous les aspects dits accrocheurs d'un acte de communication écrite, point de vue à partir duquel toute forme de développement du contenu est d'ailleurs jugée suspecte. Cela laisse supposer que le lecteur moyen est une créature fuyante et plutôt faible d'esprit.
- 37 Dans la perspective hégémonique actuelle, l'emballage importe davantage que le contenu, étant présumé que le lecteur ne s'arrêtera que *s'il est séduit par la forme d'un document*. Le lecteur présumé et ses caractéristiques deviennent ainsi la cause d'une démarche d'écriture muselée par des considérations stylistiques. Cette pseudo-cause rend le destinataire responsable de la prolifération des messages ineptes qu'il reçoit. Cette idéologie de la séduction-à-tout-prix légitime le recours à des techniques de rédaction où le sens coupe court au profit de la forme. Et c'est ce discours qu'entendent le plus souvent les rédacteurs en milieu de travail lorsqu'ils sollicitent des conseils de communication.
- 38 Pourtant, si la séduction se révèle une excellente stratégie dans des situations de communication où le message est identifié à une personne connue ou à un objet de convoitise, il n'en est pas de même pour de nombreuses situations de communication en milieu de travail. Les textes sont lus parce qu'ils sont utiles, nécessaires même, dans un contexte donné. Ils remplissent des fonctions comme participer à la résolution d'un problème, défendre une cause, gérer des relations, changer des perceptions ou des comportements, etc.
- 39 Les actions de communication en milieu de travail ne sont pas toujours simples, loin de là, et la première préoccupation du rédacteur ne peut pas être de séduire le lecteur en

toutes circonstances. La clarté de ces actions de communication dépend d'abord de la capacité des rédacteurs de choisir les opérations de langage et de discours qui traduisent le point de vue et la visée de leur mandant, étant donné qu'ils sont payés pour faire précisément cela. Cet arrimage entre texte et point de vue du mandant est possible lorsqu'il a été pensé et souhaité. Il ne peut pas surgir de lui-même du fait que le lecteur a été pris en compte.

Un exemple

- 40 Un bon exemple d'un texte utilitaire à visée persuasive nous a été fourni par l'Agence canadienne d'inspection des aliments et le Bureau de la biotechnologie, deux organismes relevant de Santé Canada, qui ont distribué récemment une brochure sur les aliments génétiquement modifiés. Le titre était *Questions fréquemment posées concernant les aliments génétiquement modifiés*³.
- 41 En choisissant la brochure comme genre, les deux institutions envoient déjà un message au lecteur : il y a des réponses stables, vraies et simples aux questions que se posent les consommateurs sur les OGM et le gouvernement du Canada connaît ces réponses. Chaque réponse s'étale sur un paragraphe. Dans cette brochure, l'information n'est pas présentée comme de nature consensuelle ou idéologique ; elle semble plutôt relative à des réalités stables qui existent indépendamment de notre point de vue sur elles.
- 42 Pourtant, sur la scène publique, de nombreux scientifiques affirment que les propriétés des OGM ne sont pas stabilisées, que leur mise en marché est hâtive et répond davantage aux impératifs du commerce qu'à ceux de la santé des consommateurs. Autrement dit, ils soutiennent que les biotechnologies recouvrent un savoir spéculatif. En choisissant de faire une brochure sur cette question, le mandant, ici le gouvernement du Canada, adopte un point de vue et envoie un message en gommant qu'il s'agit d'un point de vue, ce qui est une stratégie de persuasion en soi : il affirme que les OGM ont des propriétés stables, connues, ce qui lui permet de dire qu'ils sont inoffensifs.
- 43 La sélection du genre est une première manifestation du point de vue du mandant : il prétend informer alors qu'il argumente. C'est une manière d'argumenter. Cette décision sur le genre textuel est un premier indice du fait que le rédacteur de cette brochure, ou l'équipe rédactionnelle, écrit pour le mandant, ici l'Agence canadienne d'inspection des aliments et le Bureau de la biotechnologie, et qu'il poursuit des objectifs clairs quant au message à véhiculer.
- 44 L'organisation logique du propos est une autre manifestation du point de vue. La brochure est conçue selon une structure par addition de questions/réponses sur les propriétés des aliments contenant des OGM et sur l'ensemble des contrôles exercés par le gouvernement pour policer l'industrie biotechnologique et garantir la santé des consommateurs. La plupart des questions attribuent un rôle de contrôleur et de vérificateur au gouvernement de sorte que les réponses explicitent ce rôle. Pourtant, dans le débat public sur les OGM mené par les écologistes et les partisans de l'agriculture biologique, le rôle du gouvernement est plutôt pris à partie. Son autorité, sa capacité et sa volonté de réglementer l'industrie sont mises en doute. Dans la brochure examinée, il n'y a pas de doute. Exemples :

Quels ministères du gouvernement sont responsables de l'évaluation de l'innocuité des aliments issus de la biotechnologie ?

- 45 Sous-entendu : le gouvernement est responsable et gère cette responsabilité avec sérieux et savoir-faire.

Existe-t-il des données scientifiques prouvant que les aliments génétiquement modifiés sont moins sûrs que les aliments produits à l'aide des techniques classiques ?

- 46 Sous-entendu : le gouvernement est un fournisseur de données fiables.

- 47 On voit dans ces exemples que les questions ont pour présupposé que le gouvernement exerce son leadership dans l'industrie et que sa compétence n'est pas mise en doute. Le lecteur est enfermé dans une structure logique et idéologique reflétant l'idée que le gouvernement souhaite projeter de son rôle dans le domaine de la biotechnologie. Le texte confère pourtant aux Canadiens et aux Canadiennes la responsabilité de l'attribution de ce rôle, puisque ce sont eux qui, supposément, posent les questions. Cette stratégie discursive confirme le point de vue de Georges Vignaux (1988 : 30) :

Celui qui énonce est celui qui pose le thème à traiter, qui établit frontière entre ce qu'il faut et ne faut pas considérer, qui affirme donc l'existence d'une certaine situation avec des objets qu'il choisit pour les y inclure, en les affectant de propriétés qui vont les montrer selon un éclairage déterminé. L'interlocuteur est alors contraint à entrer sur ce terrain, à discuter de cette situation, de ces objets : il doit s'impliquer à son tour dans cette situation énonciative.

Une structure rassurante

- 48 La structure par addition laisse supposer qu'existe un tout aux parties circonscrites. Ici, le tout est l'ensemble des contrôles exercés par le gouvernement sur les OGM et garantissant leur innocuité. Cette structure rassurante présente les OGM comme des éléments connus, circonscrits, dont on n'a pas raison d'avoir peur. La brochure présente comme réelles, stables et ne faisant pas l'objet de discussion des réalités qui, au contraire, sont au cœur de débats de société et d'experts. On voit bien comment cette structure textuelle favorise le point de vue du mandant, qui se veut rassurant.
- 49 Le développement du thème est également entre les mains du mandant/rédacteur. Les informations et les qualifications qui s'ajoutent font l'objet d'une sélection. Les faits, explications, définitions, exemples, comparaisons, oppositions, analogies, liens de causalité, parmi d'autres, qui balisent la progression thématique ne sont jamais que l'expression d'une intention. Les mises en relief, les répétitions, l'expansion donnée à une idée plutôt qu'à une autre, les reformulations sont également le résultat d'une sélection. Autrement dit, les procédés de textualisation déterminent le sens que prendra le développement du thème.
- 50 Ainsi, la chaîne des reformulations n'est pas l'œuvre du hasard : le paradigme qui résulte de l'addition des reprises lexicales et de leur distribution sur une pseudo-chaîne synonymique est le résultat du travail du rédacteur. *Qu'est-ce qu'un aliment nouveau ?*, demande-t-on dans la brochure, désignant ainsi les aliments modifiés génétiquement. Le paradigme de l'aliment nouveau est plus attrayant, d'allure plus inoffensive que le paradigme de l'aliment toxique, véhiculé par les opposants à la vente d'aliments modifiés génétiquement.

- 51 Dans tout texte argumentatif, quelqu'un s'exprime, évalue la portée et la vérité de son propos et porte des jugements sur les réalités discutées. Le rédacteur a pour tâche de représenter cet être qui s'exprime dans le texte, être que l'on appelle énonciateur. Il lui prête des attitudes, des certitudes, des valeurs qui augmentent la crédibilité de son propos. Le lecteur se fait une impression de l'énonciateur, basée sur les indices lexicaux et discursifs mis en place par le rédacteur.
- 52 Ainsi, dans la brochure, les évaluations de Santé Canada sont *rigoureuses*, les analyses scientifiques sont *complètes*, les descriptions génétiques sont *exhaustives*, le processus d'évaluation est *étouffé*. L'image du ministère de la Santé et de ses institutions satellites émerge comme une entité dotée de sentiments bienveillants, animée par des valeurs d'intégrité et de franchise, bénéficiant de compétences scientifiques et dénuée d'intérêts commerciaux susceptibles de corrompre son jugement. Cette image est la conséquence de la mise en place d'indices d'énonciation, gérés par le rédacteur en fonction d'une stratégie de communication.

Soutenir la thèse

- 53 Quant aux jugements portés sur la réalité, ils sont à la base de développements thématiques qui donnent sa coloration idéologique au texte. Les arguments sont choisis pour soutenir la thèse, ici que le gouvernement du Canada contrôle rigoureusement le développement des aliments génétiquement modifiés. Tout texte argumentatif a pour socle la thèse à défendre : c'est son point de départ, c'est la paire de lunettes que chausse le rédacteur pour reconstituer textuellement la réalité et faire en sorte que la thèse paraisse en découler. Dans la brochure, les principaux arguments discursifs sont la description, l'explication et les exemples. Le lien logique entre les arguments et la thèse est le lien causal. On a vu plus haut que la force de persuasion du texte émane également du recours à la rhétorique lexicale (productrice de *pathos*) et de la représentation de l'*ethos* de l'argumentateur.
- 54 Un bon rédacteur ne peut pas contrôler la situation de communication, mais il s'y insère en prenant une place déterminante. C'est ce dont témoigne la brochure examinée ici. Dans son organisation profonde, structurelle et sémantique, le texte est écrit du point de vue de son mandant et ce n'est qu'en surface que l'on peut dire qu'il est écrit pour le lecteur. Le rédacteur a la responsabilité et la compétence de donner une forme textuelle cohérente à un point de vue sur une réalité. C'est pour cela qu'il est payé. Il a toujours la liberté de refuser un mandat allant à l'encontre de ses croyances et de ses valeurs. Il ne peut toutefois prétendre qu'il n'est pas conscient des enjeux idéologiques de son mandat, car cela équivaldrait à admettre son incompetence.

Un monde inégal

- 55 Dans la réalité du monde du travail, la communication ne se produit pas entre partenaires égaux. Il n'y a pas d'égalité entre le communicateur et son lecteur. Le rédacteur est chargé de traduire le point de vue d'un groupe en particulier, devant tenir compte :
- des hiérarchies internes,
 - des intérêts contradictoires des groupes dans une même communauté,

- de la distribution asymétrique de l'information dans les organisations (avantage de celui qui sait) et
 - des connaissances inégales des stratégies de communication entre rédacteur et lecteur (avantage de la compétence du communicateur professionnel).
- 56 *C'est pour cela qu'il faut admettre que l'acte d'écrire des textes persuasifs en contexte de travail doit être d'abord considéré du point de vue des intérêts du mandant, intérêts qu'il est bien sûr nécessaire de traduire dans un langage accessible au destinataire. Les procédés logico-linguistiques et métatextuels qui agissent favorablement sur la cohésion et la cohérence des textes ainsi que sur leur lisibilité sont à décoder comme des « instructions interprétatives » (Charolles, 1994). Ce sont, en quelque sorte, des outils pour une lecture dirigée, cherchant à entraîner le lecteur dans une certaine interprétation du texte ou schématisation, dont le rédacteur est le premier responsable. C'est le sens que nous donnons à tous les procédés logico-linguistiques et aux organisateurs métatextuels, dont voici une liste en vrac (Beaudet et Clerc, 2003).*
- 57 Facteurs influençant la cohésion et la cohérence des textes
- la sélection d'un genre et le respect des règles qui le définissent ;
 - l'élaboration d'une superstructure textuelle ;
 - la dissémination d'indices informant de la superstructure textuelle (opérateurs et marqueurs) ;
 - la gestion de l'intention : sélection d'un type textuel dominant ;
 - la sélection du topic ;
 - la gestion de la progression thématique : densité, familiarité, abstraction, pertinence ;
 - la gestion du temps, des lieux et des noms propres ;
 - la gestion de la coréférence et des connexions ;
 - la gestion des temps et des modes verbaux ;
 - le respect des règles de la syntaxe et de la grammaire, de l'orthographe d'usage ;
 - la gestion des indices d'énonciation ;
 - la planification et la hiérarchisation des arguments ;
 - la planification de la mise en page et du rôle des organisateurs métatextuels.
- 58 Il faut rappeler que l'intelligibilité des textes persuasifs utilitaires est un enjeu particulier du fait que la clarté du texte est perçue comme un indice de crédibilité de l'argumentateur, responsable du texte. Dans un texte persuasif, la clarté est un argument. D'où l'importance, pour le rédacteur, d'élaborer des stratégies d'écriture tenant compte des divers niveaux de contraintes exposés dans le cadre de cette présentation. Le but visé : exploiter toutes les ressources langagières et métatextuelles à sa disposition pour rendre lisible le sens profond ou schéma d'intelligibilité du texte qu'il est responsable de concevoir.
- 59 C'est ce qui fait dire à Marc Dominicy (2002 : 131) qu'à l'instar du juge, tout argumenteur est un [...] « ministre du sens », ce qu'il explicite ainsi :
- Face à un contexte inédit, qui crée l'indécision, le raisonnement pratique ne saurait se contenter d'une abstention ou d'une suspension ; il lui faut trancher, en motivant son choix. Le travail sur les notions « poreuses » se trouve ainsi lié, de manière indissoluble, à l'action rhétorique. Mais encore faut-il comprendre les résultats produits, et les fondements sur lesquels l'argumentation cherche alors à s'appuyer.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Jean-Michel (1992), « Les plans d'organisation du texte », dans A. BENTOLILA (dir.), *Les entretiens Nathan*, Paris, Nathan, p. 135-148.
- ADAM, Jean-Michel, et Gilles LUGRIN (2000), « L'hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements scientifiques ? », dans F. CUSIN-BERCHE (dir.), *Rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias, Carnets du Cediscor 6*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 133-150.
- AMOSSY, Ruth (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan Université.
- BEAUDET, Céline, en collaboration avec Isabelle CLERC (2003), *Stratégies d'argumentation et impact social : le cas des textes utilitaires*, Éditions Nota bene.
- BEAUDET, Céline (2002), « Lisibilité textuelle et configuration des énumérations dans un texte procédural », *Revue canadienne de linguistique appliquée*, 5(1-2) : 7-22.
- BEAUDET, Céline (2001), « Clarté, lisibilité, intelligibilité des textes : un état de la question et une proposition pédagogique », *Recherches en rédaction professionnelle*, 1(1), [En ligne] <http://www.usherb/flsh/rp>
- BEACCO, Jean-Claude (1992), « L'explication d'orientation encyclopédique. Remarques sur un régime discursif », *Les carnets du Cediscor*, 1 : 33-54.
- BOURDIEU, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- BRETON, Philippe (1997), *La parole manipulée*, Montréal, Boréal.
- BRONCKART, Jean-Paul (1996), *Activité langagière, textes et discours*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- CHARAUDEAU, Patrick, et Dominique MAINGUENEAU (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHARAUDEAU, Patrick (1998), « L'argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit », *Le français d'aujourd'hui, Argumenter : enjeux et pratiques*, n° 123 : 7-15.
- CHAROLLES, Michel (1994), « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Revue internationale de linguistique française*, n° 29 : 125-151.
- CHAROLLES, Michel (1992), « Les plans d'organisation du discours et leur interaction », dans S. MOIRAND et al. (dir.), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, Peter Lang, p. 301-314.
- CLERC, Isabelle, et Céline BEAUDET (2002), « Écrire pour être compris », *Actes du Forum Alpha*, Québec.
- DOMINICY, Marc (2002), « La dimension sémantique du discours argumentatif : le travail sur les notions », dans Roselyne KOREN et Ruth AMOSSY (dir.), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques*, Paris, L'Harmattan, p. 123-152.
- FAYOL, Michel (1986), « La mise en texte et ses problèmes », dans J.-L. CHISS et al. (dir.), *Apprendre/Enseigner à produire des textes écrits*, Bruxelles, De Boeck Université, p. 223-239.
- FAYOL, Michel (1992), « L'écrit : perspectives cognitives », dans A. BENTOLILA (dir.), *Les entretiens Nathan*, Paris, Nathan, p. 101-126.

GARCIA-DEBANC, Claudine (2001), « L'enseignement de l'argumentation au lycée : entre approche linguistique et héritage rhétorique », *Pratiques*, n^{os} 111-112 : 189-208.

GOUVERNEMENT DU CANADA, BUREAU DE LA BIOTECHNOLOGIE, AGENCE CANADIENNE D'INSPECTION DES ALIMENTS, « Questions fréquemment posées concernant les aliments issus de la biotechnologie », [En ligne] <http://www.inspection.gc.ca/francais/ppc/biotech/gen/faqf.shtml>, date de modification : 23 avril 2002.

LABASSE, Bertrand (2002), « Entre déficit épistémologique et défi procédural : une discipline en souffrance d'expertise », *Technostyle*, 17(3) : 95-116.

SPERBER, D., et D. WILSON (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Cambridge, Harvard University Press, vol. 279.

VIGNAUX, G. (1988), *Le discours acteur du monde*, Paris, Ophrys.

NOTES

1. Ce sont les procédés de structuration des textes et les procédés langagiers (lexique et discours) qui contribuent à rendre un texte cohésif et cohérent.
2. Cette recherche est subventionnée par le Secrétariat canadien à l'alphabétisation et a pour destinataires des organismes gouvernementaux, institutionnels et communautaires. Le cadre d'analyse s'appuie sur les théories de l'argumentation et sur l'analyse linguistique de discours. Les concepts clés à la base de la recherche sont l'argumentation, la cohésion, la cohérence, la lisibilité, l'intelligibilité et la clarté des textes. Ces notions sont ici détachées pour les besoins de l'analyse.
3. Gouvernement du Canada, Bureau de la biotechnologie, Agence canadienne d'inspection des aliments, « Questions fréquemment posées concernant les aliments issus de la biotechnologie », <http://www.inspection.gc.ca/francais/ppc/biotech/gen/faqf.shtml>, document disponible en ligne, date de modification : 2002-04-23.

RÉSUMÉS

Cet article examine le rôle du rédacteur dans la fabrication du sens d'un texte persuasif. De nombreux procédés de langage et de structuration des textes sont à la disposition du rédacteur pour créer un texte apparemment clair et efficace. Toutefois, ces procédés ne contribuent pas à eux seuls à créer du sens : ils ne font que signaler l'existence d'un schéma d'intelligibilité sous-jacent, c'est-à-dire une véritable stratégie d'écriture prenant en compte la complexité de toute situation de communication.

This article examines the role of the editor in the fabrication of meaning in a persuasive text. A number of language and structuring procedures are available to the editor in order to create an apparently clear and efficient text. However, these procedures are not the sole contributors to the creation of meaning : they merely point to the existence of an underlying intelligibility plan, that is to say, a veritable writing strategy which takes into consideration the complexity of all communication situations.

Este artículo presenta un análisis de la función del redactor en el proceso de construcción del sentido de un texto persuasivo. El redactor tiene a su disposición numerosos procedimientos de lenguaje y estructuración para producir un texto aparentemente claro y eficaz. Sin embargo, estos procedimientos no contribuyen en sí mismos a crear sentido, sino que más bien señalan la existencia de un esquema inteligible subyacente, es decir, una verdadera estrategia de escritura que tiene en cuenta la complejidad de toda situación de comunicación.

INDEX

Palabras claves : redactor, lenguaje, persuasión, escritura, inteligibilidad

Mots-clés : rédacteur, langage, persuasion, écriture, intelligibilité

Keywords : editor, language, persuasion, writing, intelligibility

AUTEUR

CÉLINE BEAUDET

Céline Beaudet est professeure au Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke. Courriel : celine.beaudet@USherbrooke.ca

Les interactions dans Internet

Mailing listes et forums dans le domaine de la santé et de la santé mentale

Bernard Convert et Lise Demailly

- 1 Une hypothèse souvent formulée à propos d'Internet est que, en matière de lien social, ce dispositif multiplie les interactions et affaiblit les cloisonnements sociaux qui marquent traditionnellement la sociabilité. Avec ce média, un certain nombre de contraintes traditionnelles de la communication sembleraient levées. Les interactions y sont-elles pour autant émancipées des rapports sociaux structurant ordinairement la communication ? Telles sont les questions que nous travaillons ici à partir d'une analyse des interactions sur les listes et forums de santé (somatique et psychique).
- 2 Ces lieux nous paraissent un terrain d'observation propice à cette étude, pour plusieurs raisons. D'abord, tout simplement parce que les professionnels de la santé sont parmi ceux qui sont les plus présents sur le Net, par les pages Web, les forums et les listes de diffusion. Ensuite, parce que c'est un domaine où, traditionnellement, il y a une grande asymétrie dans la relation entre le professionnel et le profane. Or les forums et listes de santé accueillent souvent les profanes, usagers ou amateurs, ou simples « chatteurs » (« bavardeurs ») en quête de rencontre. Ils voient ainsi se croiser professionnels et usagers de la santé, constituant par là un cas particulièrement intéressant et rare de renoncement à l'entre-soi social (Adam Herzlich, 1994 ; Cresson Schweyer, 2000). Enfin, parce que ce sont des lieux où débattent des professionnels de milieux divers et de position hiérarchique ou symbolique différente. Les forums et listes voient coexister dans une même « région d'interaction » (Goffman, 1973) des étudiants, des juniors et des seniors, ainsi que des représentants d'écoles différentes (orthodoxes et hétérodoxes ou orthodoxies rivales), qui y échangent, communiquent, argumentent, au lieu de s'excommunier par tiers interposé (par exemple par des déclarations publiées dans la presse), comme ce peut être le cas dans l'espace public ordinaire.
- 3 En d'autres termes, l'exemple de la santé, où les cloisonnements, d'une part, et les hiérarchies symboliques, d'autre part, sont ordinairement très puissants, constitue pour notre interrogation une sorte de cas-limite : quels types d'interactions peuvent

s'instituer entre des personnes aussi différemment placées dans l'espace social que les patients et les professionnels de la santé, ou les professionnels de métiers différents ?

- 4 Il s'agit dans cet article¹ de cerner les nouveautés qu'introduit le Net dans les relations entre ces individus et les caractéristiques des débats ainsi produits, dans un cadre théorique qui, comme on le verra, se nourrit d'interrogations sociologiques plutôt que de l'analyse de conversation. Nous verrons qu'à la question de la nature des interactions sur le Net, certains répondent sur les listes elles-mêmes, en développant une représentation de la spécificité du débat : Internet serait l'occasion d'une culture décloisonnée, égalitaire, inventive, productrice d'intelligence collective. Sans le contredire complètement, nos analyses empiriques ne confortent pas toujours ce point de vue.
- 5 Après avoir précisé nos choix méthodologiques et déontologiques (point 1), nous analyserons ce qui permet la rencontre et la communication de personnages qui ne devraient pas se rencontrer dans les situations sociales ordinaires ou dont les interactions ne devraient pas « tenir ». Nous montrerons, pour l'expliquer, le rôle du dispositif technologique lui-même (point 2) et de croyances-soutiens (point 3). Puis, nous répondrons à la question : qu'est-ce que ces rencontres créent en termes d'activité, d'événement ou de produit ? (points 4 et 5). Enfin, nous montrerons que, sous l'utopie égalitariste, il arrive que les interactions échouent (point 6) et que les rapports sociaux ordinaires gardent leur force symbolique (point 7). Nous tenterons de conclure sur le débat théorique qu'ouvre une telle recherche en montrant les spécificités du lien social dans Internet.

Choix déontologiques et méthodologiques

- 6 Si les interactions utilisant Internet ou d'autres médias modernes ont fait dès le début l'objet d'études en linguistique interactionnelle ou en analyse de conversation qui ont construit des méthodes adaptées à leur cadre théorique, il n'en est pas de même en sociologie. Il n'y a pas encore de tradition méthodologique ni de positions déontologiques en sociologie qui se soient imposées pour l'étude de cet objet². En effet, ce nouveau média pose à l'approche sociologique au moins trois problèmes majeurs : le caractère quasi illimité des ressources qu'il offre, le perpétuel changement dont il est le siège et le caractère ambigu de la communication qui y a cours, en termes de statut privé ou public. Les deux premiers prennent à contre-pied les procédures les plus stabilisées de la recherche comme l'échantillonnage ou la vérification. Le troisième pose avant tout des problèmes déontologiques.
- 7 Les premiers sociologues qui ont travaillé sur le média se sont très vite heurtés aux difficultés liées au caractère éphémère d'Internet. Travailler sur Internet, c'est viser une cible mouvante. Les sciences sociales ont certes toujours eu des objets « situés » leur interdisant l'énoncé de propositions qui ne soient pas indexées à une situation. Internet porte ce problème au paroxysme. Chaque jour, des lieux de débats se créent, d'autres disparaissent sans laisser aucune trace ; leur tonalité évolue de jour en jour au gré de l'arrivée de nouveaux entrants, du départ d'anciens. Souvent, Internet ne laisse pas ou peu d'archives, rendant tout historique sinon impossible, du moins délicat (il faut soi-même archiver au fur et à mesure). Pire, les travaux (notamment quantitatifs) faits sur un échantillon constitué à un moment du temps ne pourront plus être vérifiés six mois plus tard, l'échantillon étant devenu impossible à reconstituer à l'identique.

Prendre la précaution d'indexer certaines propositions par une date est nécessaire, mais invérifiable.

- 8 Un autre problème rencontré de tout temps par les sciences sociales, celui de la nécessaire participation de l'observateur dans l'enquête, trouve ici un nouveau visage. Travailler sur les forums et plus encore sur les listes de discussion oblige le sociologue à participer, au moins en tant que simple lecteur (« sous-marin » dans le langage du milieu), parfois en tant que participant, pour y poser des questions avec l'identité affichée de sociologue, ou pour participer à des discussions sous une autre identité. La restitution du matériau ainsi obtenu pose un problème déontologique. On sait que la tradition sociologique en la matière *impose l'anonymat* pour toute information individuelle obtenue dans le cadre d'une procédure d'enquête, qu'il s'agisse de questionnaires, d'entretiens ou d'observation *in situ* ou participante. Elle *autorise à sortir de l'anonymat* s'il s'agit de propos ou d'information publics. Elle *impose de nommer* l'auteur d'un texte auquel on se réfère (règles de la citation). Or, sur les forums et les listes, des discours des trois types peuvent être présents.
- 9 La restitution des propos tenus sur les forums publics ne pose pas de problème. Il s'agit bien de propos publics, que l'auteur tient et signe aux yeux de tous, décidant lui-même d'utiliser ou non un pseudonyme. Ces propos peuvent être restitués avec leur signature.
- 10 Sur les listes de discussion, le problème est plus délicat puisqu'il s'agit d'espaces semi-privés (y participer suppose de s'y inscrire, sous son identité véritable ou sous une identité fausse). Comme dans le cas de l'enquête de type ethnologique, les propos ou les renseignements obtenus à titre personnel (par exemple en utilisant l'échange par courriel avec certains participants de la liste) doivent être rendus anonymes. Les propos tenus et échangés ont un statut ambigu. Ils sont, en droit, à destination des seuls participants de la liste ; mais alors que certains peuvent être assimilés à des produits de l'enquête de terrain (comme le serait une discussion saisie dans un café), d'autres, tout au contraire, peuvent être assimilés à des œuvres (certains messages sur les listes « psy » sont de véritables articles scientifiques). La tradition nous impose de rendre anonymes les premiers et de citer scrupuleusement l'auteur(e) des seconds. C'est ce que nous nous sommes efforcés de faire, même si la limite entre les deux registres n'est pas toujours claire.
- 11 Pour construire le corpus et les méthodes d'observation, nous avons tenu compte de la spécificité des champs professionnels — médecine, psychiatrie³, psychothérapie et psychanalyse — et des spécificités des lieux de discussion. C'est pourquoi nous avons suivi les protocoles suivants.
- 12 Dans le domaine de la médecine *stricto sensu*, nous avons étudié un forum, le plus actif⁴ des lieux de discussion ouverts aux profanes, www.fr.bio.médecine. Nous avons mis en œuvre sur ce forum deux observations, l'une consistant à enregistrer l'ensemble des messages émis au cours d'une fenêtre d'observation (février 2001), l'autre consistant à recueillir une vingtaine de « fils⁵ » particulièrement actifs au cours de cette période, avec l'ensemble des messages les constituant (voir annexe). Le matériel a pu être soumis à diverses analyses quantitatives⁶.
- 13 Dans le domaine de la psychothérapie, nous avons étudié une *mailing liste*⁷, *Psychologie*, dont les archives de plusieurs années sont consultables sur Yahoo-groups. Cette liste est modérée par Catherine (une quarantaine d'années, elle vient d'obtenir sa licence de psychologie par correspondance). Les débats font se rencontrer des étudiants, des amateurs, des usagers potentiels en quête d'un praticien, des professionnels très

divers : psychologues, psychothérapeutes, consultants, psychiatres, « gourous ». À la différence d'un forum, il n'est pas possible, pour étudier une liste, de partir des « fils », puisqu'ils ne sont pas gérés par le logiciel. Nous avons cherché à identifier des « discussions », par une lecture de l'ensemble du texte obtenu après une préparation méthodique du matériel⁸. Nous en avons réorganisé logiquement les dialogues en répartissant les 93 messages en 4 « discussions » qui s'entremêlent sur la période de 22 jours étudiée et que nous avons nommées : *Pour ou contre la pansémiotique, Fabrice pose mal ses questions, Pour ou contre le Pacs, Lacanisme et cognitivisme*.

- 14 Dans le domaine de la psychanalyse (et ses domaines connexes), les listes, une douzaine, ont été repérées en passant par plusieurs moteurs de recherche et en explorant les hébergeurs de listes (Francophiliste, Voilà, Yahoo groups)⁹. La cible ici est particulièrement mouvante : depuis le début de la recherche, plusieurs listes ont changé d'adresse et d'hébergeur, d'autres se sont fermées ou ouvertes, l'une a vu ses archives perdues. Ces listes réunissent en général des psychanalystes, psychologues, psychothérapeutes, usagers et usagers potentiels, étudiants en psychologie, ethnologie, philosophie, artistes, curieux, autour de sujets concernant la pratique et la théorie analytique, la politique, la philosophie. Sur ces listes, les messages sont ainsi faits qu'il est impossible d'isoler des « fils » tout autant que des « discussions », ce qui nous interdit d'utiliser les méthodes employées pour *Psychologie* ou *fr.bio.medecine*. La plupart des messages en effet portent sur *plusieurs sujets en même temps* et s'adressent à tous. Le titre du message, produit le plus souvent automatiquement en utilisant la fonction « réponse » des messageries, se met, au bout de quelques messages, à n'avoir plus aucun rapport avec le sujet débattu¹⁰. Le contenu des messages, qui absorbent parfois plusieurs textes antérieurs auxquels il a été successivement répondu, a souvent des allures de cacophonie. Les pratiques de multipostage de certains multi-abonnés (poster le même message sur deux ou trois listes différentes) ajoutent à la confusion. En outre, il n'est pas rare que quelqu'un réagisse à un message vieux d'une semaine, séparé par une centaine d'autres (d'une trentaine de lignes pour le format le plus courant). Enfin, il est admis qu'un deuxième circuit de communication entoure le premier, des courriels privés doublant l'expression publique sur la liste, dès que le sujet devient trop pointu, trop personnel, ou dès qu'il est susceptible d'« encombrer » la liste, selon l'expression en usage. Ces échanges dit « privés » sont abondants. Nous ne pouvons y avoir accès que si nous nous engageons nous-mêmes dans une relation privée (ou quand une erreur de manœuvre ou un refus de déontologie aboutit à « balancer » des messages privés sur la liste). Ces spécificités nous ont conduits, au-delà de quelques comptages élémentaires (fréquence et longueur des messages), à choisir la lecture cursive des messages de trois listes anciennement créées (anonymées), sur un temps d'observation long : une année d'archives.
- 15 Nous avons été particulièrement attentifs, dans la lecture cursive de l'ensemble du corpus, aux constructions identitaires, aux méthodes de présentation ou de refus de présentation de soi, aux relations de pouvoir ou de domination, aux méthodes de cadrage (Goffman, 1973, 1991)¹¹.

Le rôle du dispositif technologique dans la construction des interactions

- 16 La spécificité des interactions sur le Net doit beaucoup à celle du dispositif technologique lui-même. Par l'aspect proprement technique de leur fonctionnement, les espaces de discussion offrent des conditions d'accès aux débats d'opinions que l'on n'avait jusque-là rencontrées dans aucune des institutions (clubs, journaux) qui ont accompagné le mouvement historique d'invention de l'« espace public ». Comme l'a montré Bourdieu (1982), la domination sociale et symbolique n'est jamais absente des rapports de communication : exprimer une opinion suppose qu'un certain nombre de conditions sont réunies. Pour parler, et être écouté des autres, il faut s'en sentir autorisé, donc disposer d'un certain crédit et des ressources adéquates pour accéder à l'expression articulée d'opinions susceptibles d'être entendues. Ce sont ces conditions tacites d'accès à l'expression qui expliquent des phénomènes classiquement observés s'agissant du fonctionnement des débats, comme le fait que chaque locuteur tend à occuper, c'est-à-dire à s'autoriser (et à être autorisé par les autres), un temps de parole proportionnel à son importance sociale.
- 17 Or, sur les espaces de discussion du Net, où le locuteur est caché, plusieurs de ces conditions latentes d'accès à l'opinion articulée sont à priori levées. Les signes de l'identité du locuteur peuvent y être l'objet de toutes sortes de manipulation. Le cadre d'interaction a pour principale caractéristique qu'il *blanchit les identités*, faisant converser des « personnages » sans marqueurs sociaux ou d'ethnie, sans accent, sans profession, dont le nom et le genre peuvent être fictifs. La manipulation des identités civiles est rendue possible par l'absence de corps : avec lui disparaissent une grande partie des signes de l'identité sociale : hexis corporelle, accent, vêtement, etc. (Goffman, 1974 ; Bourdieu, 1979) — et des classements que peuvent opérer les interlocuteurs sur la base de ces signes (notamment pour accorder ou non leur attention à ce qui se dit). On pourrait objecter que demeurent néanmoins les signes écrits (style, grammaire, orthographe). C'est en partie vrai, mais les messages, souvent écrits rapidement et peu relus avant envoi, truffés d'abréviations, autorisent un relâchement typographique et orthographique et brouillent ces distinctions. En contrepartie, l'absence du face-à-face et des ajustements verbaux et non verbaux, que la coprésence corporelle permet, laisse ici, malgré les smileys¹² qui tentent de la relayer, la place libre à l'imaginaire : nous verrons que s'opère sur Internet une gestion des émotions tout à fait spécifique, qui permet paradoxalement à des interactions teintées d'agressivité de se maintenir durablement dans le temps.
- 18 Les diverses pratiques de l'anonymat, qui vont du léger brouillage (par exemple, par la différence entre le nom du courriel, visiblement inventé, et la signature, réduite à un prénom) à la création d'une « marionnette » (personnage intégralement inventé dans l'ensemble de ses caractéristiques), en passant par le « pseudo » régulier, avoué comme tel, font que le réel de l'interaction se joue entre des textes de messages, plutôt qu'entre des personnes réelles.

On a pu par exemple sur Liste 1 assister à une dispute violente entre Zaleno (pseudo de V.) et Jéminas, jusqu'à ce que Zaleno dévoile que Jéminas était sa création ou plus exactement la création de V., ce qui avait trompé de nombreux abonnés. Un peu plus tard, une nouvelle marionnette sera démasquée plus vite. Un autre membre créera un an plus tard plusieurs personnages, sans trop en masquer la

nature fictive, mais ils seront quelque temps perçus par quelques personnes comme de nouvelles marionnettes de V.

- 19 Les pratiques des fournisseurs d'accès, des « portails » tels que Yahoo et des offreurs d'adresse courriel gratuite favorisent la création de ces identités multiples et discrètes qui permettent à leurs possesseurs d'intervenir sur les listes et forums sans engager leur personne dans l'espace public. De ce fait, ce sont plus des performances que des compétences qui donnent lieu à l'appréciation publique, louangeuse ou critique, dans les échanges Internet, même si, à l'usage, des compétences se dessinent : talent pour intervenir au bon moment dans un débat, pour écrire des messages percutants, intéressants, ni trop longs ni trop ennuyeux, capacité d'écoute des autres, humour, capacité pédagogique, etc.
- 20 Autre caractéristique distinguant radicalement les débats sur le Net : alors que les conversations ordinaires se déroulent nécessairement en temps limité — ce qui a nécessité l'invention de différentes techniques pour distribuer les tours et les temps (Sacks *et al.*, 1974) —, rien de tout cela ne joue sur les forums et listes. Non seulement les débats peuvent durer autant de temps que les interlocuteurs le souhaitent (certains « fils » sur les forums ou certains sujets de débats sur les listes tiennent plusieurs mois), mais aussi et surtout, comme les discussions ne se font pas en temps réel, chacun peut intervenir quand bon lui semble. C'est le programme d'ordinateur qui se charge de faire apparaître la succession des messages qu'il juxtapose au fur et à mesure qu'ils lui parviennent. Dans ces conditions, tout se passe comme si le temps de « parole » devenait un « bien public » : ce qui est consommé par l'un n'entame en rien les occasions de parler des autres, le temps de parole n'est plus une ressource rare, chacun y est en droit d'occuper la place qu'il souhaite, voire d'inonder le lieu de ses messages (certains intervenants enchaînent dix messages de suite), même si des mécanismes finissent par jouer pour écarter ceux que l'opinion majoritaire finit par désigner comme gêneurs, ennuyeux, répétitifs, hors sujet¹³.
- 21 En résumé, si l'on compare les débats sur les espaces Internet à deux autres formes classiques, le débat oral en interaction de face-à-face et les débats d'idées par journal interposé, on peut faire apparaître les différences suivantes.

Tableau 1. Les débats sur les espaces Internet

	Débat oral	Forum et <i>mailing</i> <i>listes</i> Internet	Débat dans un journal
Forme d'expression	Orale, corporelle	Écrite, oralisée	Écrite
Situation d'énonciation	Direct	Léger différé	Différé
Droit d'entrée symbolique	Variable	Aucun	Élevé, contrôlé par la rédaction
« Temps » d'intervention individuelle	Ressource rare. De fait, souvent fonction du capital symbolique ou de la compétence du locuteur.	Bien public. Indifférent à priori à toutes les caractéristiques du locuteur. À la longue, la qualité des performances construit des réputations.	Ressource rare, allouée par la rédaction. De fait, souvent fonction du capital symbolique du locuteur.
Durée totale du débat	Très limitée	À priori sans limite	À la discrétion de la rédaction
Signes de l'identité sociale	Hexis corporelle, compétences linguistiques. Identité sociale souvent affichée.	Style, orthographe. L'identité socioprofessionnelle est opaque et susceptible d'être manipulée.	

Les croyances qui soutiennent les interactions

- 22 Les caractéristiques techniques ne rendent toutefois pas compte à elles seules de ces rencontres improbables qui ont lieu sur le Net. La spécificité du Net, sa capacité à brouiller les ségrégations des univers sociaux, est aussi soutenue par un certain nombre de croyances. Les croyances développées par les promoteurs du média, rappelées par les animateurs des listes ou naïvement partagées par les entrants, permettent à la conversation de tenir, malgré les ratés fréquents (non-réponse, malentendus, délégitimation de la parole de l'autre, etc.) sur lesquels nous reviendrons plus bas. C'est d'abord la croyance à la présence, à l'écoute de l'autre : je parle, il y aura certainement quelqu'un pour me répondre. Le droit à obtenir une réponse, comme faisant partie des « allant de soi », est souligné par des protestations quand un message adressé à la cantonade tombe dans le vide ou quand le message explicitement adressé à un destinataire ne déclenche pas d'accusé de réception. C'est aussi la croyance à la fonctionnalité du *brouillon*, aux bienfaits de la forme d'un discours « écrit-parlé », intermédiaire entre l'oral et l'écrit, moins formel que l'écrit, plus décontracté, plus « spontané », plus sincère (forums médicaux), laissant jouer plus librement les associations d'idées (listes psy). C'est la croyance en la cordialité, la convivialité, l'amitié, la communauté, l'égalité, les possibilités d'intelligence collective qu'ouvre la communication sur Internet. Ces termes ne sont pas équivalents, plus ou moins communs (la convivialité), plus ou moins savants (l'intelligence collective, qui réfère aux travaux de Pierre Lévy (2000)), mais dessinent une utopie commune de l'interaction, foncièrement non ségrégative, libératrice, démocratique, bonne en elle-même.

Nouvelle sur le web, j'ai eu quelque raison de m'inscrire à liste 1 et j'ai suivi vos échanges depuis environ trois semaines, avec un vif intérêt. J'ose aujourd'hui, ajouter mon grain de sel. C'est tout simple: j'ai été tout à fait enthousiasmée par le parler vrai et imprévu qui circulait entre vous, si loin de celui des réunions professionnelles que je fréquente à reculons. Je me suis émerveillé de la liberté de ton que vous avez inventé, de votre capacité à installer la proximité dans la distance. Vrai, c'était à s'y tromper: Jean-Paul, Zaleno, Bernard et les autres, discutaient-ils à plat ventre dans l'herbe ou devant un feu de cheminée? Et voilà qu'on sent tout proche, comme une communauté de destin... Tout ceci est pour vous familier? En ce qui me concerne, j'ai eu envie de partager mon regard tout neuf et enthousiaste. Alors, sur liste 1, **surtout, continuez... enfin, continuons...** [La correction du « continuons » est intéressante. C'est par ce simple passage de la deuxième à la première personne qu'est créé le statut de membre.]

- 23 La croyance en l'égalité et en la *symétrie* de principe autorise la discussion entre professionnels et usagers. Dans l'extrait suivant, un usager (liste 2) donne carrément son avis sur un point qui concerne la pratique professionnelle des analystes :

Bonsoir a tous, Si je puis me permettre de donner l'avis d'un(e) « patient(e) » — vous noterez au passage que le terme ne me paraît pas outre mesure adéquat — il me semble que vous compliquez inutilement la question du paiement des séances. Un analysant qui a intégré son travail d'analyse trouve non seulement normal de payer les séances manquées mais au-delà même de cette « normalité » s'en sert comme, disons de « de-culpabilisant »: j'ai pas envie d'y aller mais de toutes façons il/elle ne sera pas fâché, ne m'en voudra pas, ne me désaimera pas, ne sera pas déçu, etc. au choix, puisque je le/la paie (=mon argent, c'est moi, je « paye » de ma personne). X

- 24 Dans cet autre, un usager demande des explications sur les ficelles et usages de la pratique professionnelle analytique :

J'ai déjà eu des entretiens préliminaires et j'étais rebuté, et même choqué, par le fait que l'analyste se place d'emblée dans un mode d'écoute analytique comme si je lui avait déjà donné ma confiance.

- 25 Réponse d'un senior :

Oui, les entretiens préliminaires sont des étapes cruciales et malheureusement il n'y a pas beaucoup de garanties à ce que tous les praticiens s'y emploient avec la rigueur requise. Ces entretiens précèdent justement un engagement réciproque dans une cure. Si le candidat sent qu'il n'a plus le choix dès ces entretiens, il vaut mieux qu'il renonce tout de suite et qu'il aille consulter quelqu'un d'autre. C'est une pratique assez courante que de rencontrer plusieurs analystes potentiels, même d'écoles différentes, avant de faire son choix. Du côté analyste, environ deux tiers des premières rencontres n'ont pas de suite au-delà d'un seul entretien... Que le « courant passe » ou non, on reste dans la parfaite subjectivité aléatoire...

- 26 La possibilité de ces dialogues entre professionnels et usagers est d'ailleurs soulignée par un usager (liste 3) comme signe de valeurs et de pratiques démocratiques :

Par contre là où je vois une démocratisation c'est lorsque sur une liste de discussion sont admis des analysants, leur côtoiement avec les analystes contraint ces derniers à se démocratiser tout d'abord dans leur langage, afin d'obtenir de réels échanges.

Styles d'échanges, supports techniques et métiers

- 27 Les caractéristiques sociales et techniques du Net en matière de communication autorisent plusieurs styles d'échanges, une palette de formes de débats. Les styles des échanges apparaissent liés en partie aux supports techniques (liste ou forum) et aux

univers professionnels. Sans verser dans un déterminisme socioprofessionnel ni technologique, on peut cependant repérer des caractéristiques techniques qui jouent tendanciellement sur les styles d'interaction. La technique est bien une variable consistante.

- 28 Il serait intéressant de comprendre par quels mécanismes concrets telle profession choisit tel support technique, lui-même donnant ainsi forme au débat et *condensant* déjà, en tant que technologie à la fois matérielle et sociale (Demailly, 2000), des *compromis* sur la manière dont on peut s'adresser à l'autre. De fait, les deux supports de débat, le forum et la *mailing liste*, ne sont pas identiques et ne sont pas indifféremment choisis.
- 29 La liste implique l'abonnement. Cet abonnement peut être géré par un robot, mais requiert souvent un contact par courriel préalable avec le « propriétaire » de la liste, son animateur, son modérateur et l'accord de celui-ci. Il y a donc moins d'entrées et de sorties que sur un forum, plus de fidélité, l'arrêt de la réception des messages demandant une procédure de désabonnement qui n'est pas toujours simple techniquement. L'ambiance est donc plus communautaire sur les listes : on y parle de « colistiers », on en est « membre » ou « résidant », on parle de la liste comme d'un bien commun ou, de façon quasi animiste, d'un être auquel on tient ou qui risque d'être détruit par la négligence de certains, ou encore en employant de nombreuses métaphores positives ou critiques (« cette liste, comme la parabole du semeur et du grain qui tombe sur la rocaïlle », etc.) qui matérialisent imaginativement le groupe. La liste a une histoire et une mémoire, que les anciens inscrits évoquent parfois, avec des disputes fameuses, des événements mythiques (par exemple, l'arrivée de GG sur la Liste 1, voir *infra*), des bons moments, des séquences intéressantes pour lesquelles on évoque périodiquement l'utilité de faire un vrai travail de relecture des archives.
- 30 Si ces caractéristiques ne sont pas toujours absentes de certains forums, les forums diffèrent des listes par le fait que l'on y entre et sort « comme dans un moulin ». Le forum s' imagine moins souvent comme un groupe, les allusions aux archives sont plus rares, les références au passé lointain des interactions moins fréquentes.
- 31 Une autre différence technique majeure entre le forum et la liste est que la forme courriel que prend le message sur une liste permet l'envoi de documents textes attachés, ainsi que de liens hypertextes et d'images, voire de séquences sonores accrochées au message. Les messages eux-mêmes tendent à être plus longs que sur les forums.
- 32 Sur une des listes étudiées, les 100 messages postés du 4/11 au 12/11 ont, en ce qui concerne le texte original (c'est-à-dire nettoyé des en-têtes et des citations du texte auquel on répond), une longueur moyenne de 1 350 caractères. Si certains courriels n'ont qu'une ligne, d'autres comptent 55 000 caractères, soit la taille d'un article. À l'inverse, sur le forum www.fr.bio.medecine, la longueur moyenne des messages est de 770 caractères, soit la moitié moins que sur la liste. Dans les deux cas, la taille normale d'un message est le produit d'un travail collectif de négociation et de normalisation tacites (« Je sais que je suis trop long », « pour faire plaisir à X, je vais économiser de la bande passante », « pensez à ceux qui n'ont pas de connexion rapide », « pouvez vous en dire plus »), ainsi que des rappels à la netiquette.
- 33 Une dernière différence notable est le plus fort taux de féminisation des listes.

- 34 La proportion de femmes écrivant est de 41 % sur *Liste 2* (sur deux ans), liste de psychanalyse, alors que sur le forum médical étudié, pendant la durée d'observation, 20 % des messages (et 13 % seulement de la longueur des textes en nombre de caractères) sont signés d'un nom féminin (les messages signés d'un nom masculin représentent 62 % du nombre des posts et 73 % en nombre de caractères ; ceux signés d'un nom « indéterminé » représentent 18 % des posts et 14 % en nombre de caractères). (Rappelons qu'en France, le taux de féminisation du corps médical, généralistes et spécialistes confondus, est de 30,7 %.)
- 35 Le dispositif de la liste tend donc à produire des débats à priori plus intellectuels, plus documentés, plus proches de l'échange littéraire, savant ou technique, que le dispositif du forum, qui tend lui à produire des échanges parfois plus proches des stéréotypes de la conversation « de bistrot » ou « de salon », c'est-à-dire sans inhibition mais sans grande responsabilité non plus. Les intervenants de passage qui ne « reverront » pas leurs interlocuteurs se soucient peu de l'image qu'ils laissent. Seuls les fidèles veillent à leur image. La liste se caractérisant par une plus grande fidélité de ses abonnés (parfois 6 ou 7 ans pour le « noyau dur »), la gestion des images fait que les messages y sont souvent plus réfléchis.
- 36 Quels usages les professionnels préfèrent-ils ? Dans le domaine de la médecine proprement dit, les forums sont actifs, on y trouve de nombreux médecins à côté des profanes, et les médecins utilisent également les listes, nombreuses, dont l'objet est spécialisé. En revanche, les psychanalystes utilisent exclusivement la technique de la liste¹⁴. Les prétentions littéraires et intellectuelles des psychanalystes ainsi que leur conception communautaire du travail collectif trouvent davantage de connivence avec ce dispositif d'échanges. L'échange avec les pairs et les curieux, si modeste soit-il, ne saurait se dérouler dans un cadre instable, il implique un certain engagement de la personne dans la parole. L'idéologie de l'égalité de tous devant la prise de parole et son caractère « grave » y sont plus forts : du coup, par exemple, la proportion de messages sans réponse y est très faible.
- 37 Ajoutons que des spécificités importantes isolent, à l'intérieur du secteur psy, les listes psychanalytiques des autres listes, en psychologie notamment. La liste *Psychologie* se rapproche plutôt de www.fr.bio.médecine quant à son fonctionnement.

Travail intellectuel collectif ou simple confrontation d'opinions arrêtées

- 38 Parmi les interactions durables, quatre formes nous paraissent identifiables.
- 39 La première, que nous n'étudierons pas en détail, consiste dans le *maintien ou la célébration du lien* : suite de plaisanteries, congratulations mutuelles, « trolls » bénins¹⁵, digressions sur la technologie de communication elle-même (notamment sur les virus).
- 40 La deuxième est celle des *espaces de travail*, sans doute moins formalisés et légitimes que l'édition, mais nettement plus interactifs, relativement proches du fonctionnement d'un séminaire de recherche, avec sa présentation de « documents de travail », de « premiers jets », de « brouillons », d'idées en gestation, offerts à la critique d'autrui, ses échanges d'information, comme cela a pu être étudié à propos de la communication par courriel entre chercheurs (Grosetti, 1998, Paravel, 1998, Rosenthal, 1998).

- 41 La troisième est celle de *débats citoyens* autour des problèmes de politique publique de santé.
- 42 La quatrième est celle de la simple confrontation d'opinions arrêtées. Dans ce dernier cas, même si l'interaction « tient » durablement, les interlocuteurs défendent des positions antagonistes sans chercher véritablement à amener l'autre à modifier ses positions.
- 43 Un des problèmes qui se pose au chercheur est d'établir selon quels critères il peut, tout en résistant à l'ethnocentrisme intellectuel, identifier qu'un espace d'interactions a permis un travail collectif et qu'un autre est resté voué à la doxa. Cette objectivation est nécessaire pour éviter les images spontanées qui viennent, à l'esprit du chercheur, cristalliser cette opposition ou qui sont explicitement proposées sur les espaces de débat eux-mêmes (*saloon, salon de thé, piste de danse, bibliothèque, bistrot, séminaire*). Il semble qu'un critère utilisable pour identifier et objectiver une conversation comme étant « de travail » puisse être le fait que les participants acceptent de se laisser entamer par les questions des autres et le reconnaissent explicitement, qu'ils avouent avoir changé de position après l'échange ou qu'ils admettent avoir appris quelque chose d'autrui, voire même y avoir pris plaisir. Ces attitudes sont repérables et explicites dans les écrits que nous nous autoriserons à classer comme parties prenantes d'interactions de travail. Celles que nous avons qualifiées de *débats citoyens* sont aussi de ce type. À l'inverse, on trouve des « débats » qui ne sont que des juxtapositions d'interventions que ne régule aucune norme consensuelle en matière de rationalité de la discussion.
- 44 Présentons maintenant rapidement les deux principaux types d'interactions qui se révèlent « tenir », celui du travail intellectuel et celui de la confrontation statique d'opinions arrêtées.

Lieux et moments du travail intellectuel

- 45 Le caractère dominant des listes de psychanalyse (hors période de crise comme après le 11 septembre 2001 ou quand des « marionnettes » peu soucieuses de la netiquette envahissent la « bande passante ») est qu'il s'agit de lieux de travail intellectuel collectif, au même titre que l'usage du courriel tel qu'il a pu être analysé à propos de la communication scientifique des chercheurs ou d'un fonctionnement de séminaires. Des thèmes comme celui de l'intelligence collective sur Liste 1, celui la réforme du nom de l'enfant et des nouvelles formes de famille (couples homosexuels ou autres) sur Liste 2, courent en filigrane pendant plus d'une année. Sur Liste 3, les transcriptions des textes de Lacan correspondant à des séminaires non encore publiés et leurs différentes versions sont critiquées dans le détail. On est ici dans des fonctionnements proches de ceux du champ intellectuel, avec annonces de parution, signal de manifestations intéressantes, textes donnés en lecture pour réactions critiques, demande d'aide pour des traductions :
- ... J'ai besoin d'aide à propos du texte de Freud « État amoureux et hypnose » (chapitre 8. Essais de psychanalyse). L'un d'entre vous pratiquant la langue allemande pourrait-il nous retraduire ou confirmer la traduction des deux passages qui suivent:
 - Dans la nouvelle traduction (Payot) p. 179 /.../ ou bien discussions cliniques sur des cas ou sur des modalités de la pratique professionnelle :

- Dans mon service j'ai reçu un jour une dame avec une demande qui s'annonçait purement sociale et ayant trait à l'orientation scolaire de son fils dit « caractériel ». /.../ /.../Voilà, c'est un cas particulier peut-être, mais qui me fait néanmoins réfléchir.

- Comment allez-vous éviter qu'il subsiste un lien de dépendance en fin d'intervention? Pouvez-vous être « tué » en tant que « père » transfériel? Ca va poser problème!

- 46 La représentation partagée de la liste est celle d'un espace de production collective ou de débats utiles pour faire avancer chacun dans ses productions personnelles. Des débats se nouent, par exemple, sur Liste 3 souvent dans le domaine de l'histoire de la psychanalyse, sur les rapports entre Ricœur, Freud et Lacan, ou Bataille et Lacan. Les échanges sont scandés par des remerciements pour telle contribution qui a permis de réfléchir, d'avancer, ou pour telle donnée bibliographique, pour lesquels ces listes constituent de fait une mine de renseignements. Les jeunes sont pris en charge, quant à des pistes de travail¹⁶.

Les confrontations d'opinions arrêtées

- 47 Forums et listes sont également les lieux d'opposition de doctrines scientifiques, morales ou politiques. Les affirmations de position y prennent un tour dogmatique.
- 48 Par exemple, la « discussion » *Pour ou contre la pansémiotique*, sur *Psychologie*, a comme protagonistes principaux deux seniors, spécialistes de domaines que notre inculture psychologique ne nous a pas permis de clairement identifier. Mais ils sont érudits dans leur domaine et passionnés. L'objet de la confrontation est la pansémiotique et l'analyse des phénomènes allergiques. La question est de savoir si toute allergie s'explique par la psychologie ou non. Les courriels sont longs (plusieurs pages chacun), nombreux et s'échangent quasiment tout au long des 22 jours observés.
- 49 À la fin des échanges, personne n'a changé d'opinion. Il en est de même pour la « discussion » que nous avons nommée « *Pour ou contre le PACS* », ainsi que de « *Lacanisme et cognitivisme* », où les deux orthodoxies rivales s'affrontent dans le champ de l'explication de la maladie mentale.
- 50 Les espaces Internet sont aussi le lieu de débats longs et récurrents à propos de questions politiques, comme les événements du 11 septembre et le Moyen-Orient sur les listes de psychanalyse. Sur *Liste 1* par exemple, au moment de la reprise de l'Intifada, 700 messages environ ont été échangés en trois mois sur la question du Moyen-Orient. Les politiques de santé donnent aussi lieu à ce type d'échanges.
- 51 Le trait le plus frappant de l'ensemble de ces débats est que non seulement les opinions, bloquées, sont exprimées crûment, mais l'opposition aux opinions adverses incarnées par l'interlocuteur est elle-même peu euphémisée. Le fait que les interlocuteurs ne soient pas en présence physique les uns des autres explique sans doute l'un des traits. D'où la poursuite de relations conversationnelles durables fondées pourtant sur des échanges d'invectives ordinairement réservés aux seules relations éphémères (du type échanges d'insultes entre automobilistes). Tout se passe comme si les interlocuteurs, s'accordant sur l'intérêt à prolonger le dialogue qui est la raison d'être de leur présence sur le forum, et la source du plaisir à y écrire chaque jour, s'ingéniaient à situer leur discours juste en deçà du niveau de rupture. D'où l'emploi d'un registre d'insultes tout à fait spécifiques, parce que précisément calculées pour ne pas blesser l'adversaire, et

l'utilisation de smileys qui tempèrent les effets d'une expression qui pourrait apparaître trop agressive¹⁷.

- 52 Les dialogues qui se prolongent sont, le plus souvent, des passes d'armes entre ennemis rapidement intimes, où l'invention verbale, la nécessité de ne pas perdre la face (même si l'horizon temporel de cette gestion d'image est court), les gains narcissiques immédiats comptent plus que la volonté de parvenir à un consensus rationnel. L'invention rhétorique qu'autorise le bas niveau de censure est sans doute une des choses qui font le plaisir d'écrire sur les forums Internet.

Les ratés de la définition de situation

- 53 À la suite de Goffman, nous appelons ainsi les cas où l'accord sur les croyances est en fait démenti par des interactions *en impasse*, dont les figures les plus frappantes sont les questions sans réponses, les monologues « délirants », les provocations, les dérapages de la violence verbale. Des déceptions peuvent s'ensuivre par rapport aux idéaux confiants de la communication.

Les « lettres mortes »

- 54 Les questions laissées sans réponse contreviennent à la norme de convivialité et d'écoute. Elles sont plutôt le fait des nouveaux-venus. Les nouveaux-venus¹⁸ sont souvent les porteurs des thèmes qui vont se révéler en fait tacitement (ou explicitement selon les termes de la charte) exclus du site. Par exemple, un des grands motifs d'intervention des profanes sur fr.bio.medecine est la recherche d'information à propos d'une affection grave récemment diagnostiquée. Ces profanes viennent sur le site animés par l'espoir d'y trouver une réponse à des demandes de renseignements sur des symptômes ou des pathologies graves, des traitements lourds ou encore des institutions ou des médecins¹⁹. L'absence de réponse montre bien que les participants partagent une définition plus ou moins tacite du « grave » et du « non grave ». Le domaine du « grave » interdit tout échange de conseils précis, celui du « non grave », à l'inverse, autorise en l'absence de risque et d'angoisse les échanges nombreux, souvent entre profanes, de conseils d'automédication²⁰.

- 55 Un exemple de question sans réponse :

Bonjour, Mon mari âgé de 68 ans est atteint d'un carcinome à petites cellules, inopérable. Il a des métastases dans la colonne vertébrale et fémur/.../ Quelqu'un peut il me renseigner sur les autogreffes de moelles osseuses (efficacité, lieu de traitement, durée de chances d'amélioration ou de guérison). tout autre renseignement sera le bienvenu. merci par avance. Sylvie

- 56 Ceux qui posent des questions sur des thèmes exclus se voient opposer le silence ou, dans les meilleurs des cas, des précisions sur ce qu'il est possible de faire sur le forum. L'exemple suivant, sur Psychologie, la discussion que nous avons nommée « Fabrice n'obtient pas de réponse », permet de repérer en détail un mécanisme soutenu de non-réponse, malgré l'insistance du demandeur. Il s'agit typiquement d'un « raté de définition de situation » : Fabrice pose des questions qui n'ont pas la bonne forme par rapport à la norme de la communication :

Fabrice
Bonjour,

Je vous adresse à toutes et à tous tous mes vœux de bonheur pour cette nouvelle année.

Voici pour débiter quelques sujets de méditation destinés à des psychologues, psychothérapeutes ou étudiants.... Ne vous méprenez pas sur la simplicité qui peut sembler évidente des sujets abordés!!

1/ pouvez-vous argumenter et me démontrer en quoi la paranoïa est à ranger dans la classification des psychoses et en quoi c'est une pathologie de la pensée?

2/ Sur le plan éthique, que signifie respecter le Sujet en l'aidant à se guérir de ses psychopathologies plutôt que de le guérir?/.../.. (suivent deux autres questions du même style)

J'attends le fruit de votre réflexion et je vous en remercie

Psy 8

Ahhh ce sont des partiels?

Fabrice

Erreur, mon cher(...), ce ne sont pas des partiels et quand bien même ce le serait, la réflexion collective ne peut faire que progresser. Votre réponse ne me surprend pas pour autant!! Attention aux idées préconçues!! J'ai 42 ans et mon cheminement me conduit à approcher la psychopathologie après un cursus universitaire en R.H./.../ Acceptez-vous d'ouvrir le débat et de me faire profiter de vos acquis concernant les sujets que je vous ai présentés?

X

Franchement, j'ai cru moi aussi que c'était des partiels ou des questions pour un concours de recrutement. Et la forme très scolaire des questions n'invite guère à répondre, car cela semble aux antipodes d'une réflexion clinique et/ou théorique.

- 57 Nous coupons les réactions de Sabine, de Michelle et d'étudiante 2, du même type que

X. Fabrice reprend :

Je vois que la forme de mes questions rebute, trop simpliste pour certains. Sabine estime qu'il n'y a pas d'attrait intellectuel... Michelle, Psychologue, souhaite semble-t-il se plonger dans une réflexion clinique ou théorique. Pardonnez-moi Michelle et (étud 2), de ne pas répondre à mon tour à votre désir (hic!), mais tout simplement là n'est pas l'objet de mon attente. Chers amis, c'est une approche en psychopatho comparée (propédeutique). En tant que Spécialistes (Michelle+Sabine), je pensais que vous l'aviez compris et que vous pourriez vous mettre à ma portée.

Michelle

Prenez-vous toujours aussi mal les réflexions des personnes qui vous répondent alors qu'elles essaient de vous aider ou de celles qui ne sont pas d'accord avec vous?/.../

De plus, vous n'êtes pas qualifié pour juger notre niveau de compétence quel qu'il soit.

Fabrice

Michelle, /.../Vous vous imaginez maintenant que je « juge votre niveau de compétence ». Je vois là un trait caractéristique de la paranoïa, la représentation que vous avez de mes paroles est étonnante et témoigne probablement de votre jeunesse. Peut-être devriez-vous faire attention si vous recherchez un job? Que s'est-il passé dans votre vie pour que vous soyez si impulsif? Bien à vous

Psy 8 intervient une seconde fois de façon moqueuse. Fabrice réinsiste pour légitimer ses questions, en vain.

- 58 La *discussion* qui comporte en tout 12 messages s'arrête là, les interlocuteurs laissant tomber en quelque sorte. Fabrice n'obtiendra jamais la moindre réponse. Cela peut être rapporté à une erreur de style de Fabrice, *prétendant* mal inspiré (Bourdieu, 1976). Il n'a pas le ton qu'il faut, il n'a pas saisi les normes implicites de la liste. Par cet exemple, on voit que la pratique des listes exige des compétences particulières de communication, notamment la capacité à rectifier rapidement si on n'a pas démarré l'échange avec un ton qui passe. Ici, dans le cas de *Psychologie*, la norme est la suivante : le sujet de

l'énonciation doit toujours être mis en avant, voire mis en scène, l'implication personnelle dans les questions posées doit être explicite, sinon à la première formulation des questions, toujours à la deuxième, en réponse à : mais pourquoi posez-vous cette question ? En quoi vous concerne-t-elle ?

Les monologues de dénonciation

- 59 Parmi les discours ordinairement écartés des débats publics, certains discours de dénonciation dont Boltanski (1984) a montré qu'ils pouvaient être taxés de « délires » par des locuteurs ordinaires, trouvent sur le Net les moyens de leur « publication ». C'est ainsi que, pendant la période d'observation, deux « complots » étaient dénoncés sur www.fr.bio.médecine : l'attribution du SIDA au virus HIV (et la commercialisation forcée par Glaxo-Wellcome de l'AZT) et les dangers de la vaccination en général et du vaccin contre l'hépatite B en particulier. Certains de ces discours de dénonciation présentent les traits typiques décrits par Boltanski, notamment des procédés pour « grandir » fantasmatiquement les différents actants de la dénonciation (en tout cas, dans le cas présent, la victime, le dénonciateur) ou le discours de dénonciation lui-même (référence à une « personne collective douteuse », grandeur absolue de la victime, « tous menacés : animaux, humains... »), emploi de surcharges typographiques, fréquence atypique du point d'exclamation, emploi de majuscules

Organisation: L'anti dictature vaccinale française!

Subject: Re: VACCIN HEPATITE B Reponse A.....

Ce ne sont probablement pas les prions qui sont à l'origine de la maladie de la Vache Folle.

Cette épidémie n'en est pas vraiment une... Elle n'est liée à aucune contamination ni CONTAGION, comme le démontre son extension aveugle et incohérente.

Elle n'est probablement que la résultante d'un empoisonnement massif par l'ALUMINIUM.

Nous sommes tous menacés: animaux, humains...

Nous autres, humains, sommes déjà touchés. Mais nous baptisons nos troubles différemment Maladie de Creutzfeld Jacob, Maladie de Alzheimer, Démence, Chorée de Huntington, Autisme; Chaque fois, à l'autopsie, les lésions sont identiques des vacuoles apparaissent dans les neurones. C'est l'encéphalite spongiforme, c'est à dire en forme d'éponge! Ces lésions microscopiques sont celles que l'on observe lors de l'intoxication par l'aluminium.

Aujourd'hui, la plaisanterie a assez duré

Il faut cesser l'empoisonnement par l'aluminium!

Les personnages qui défient la netiquette

- 60 Une autre forme d'impasse des interactions, qui peut aller jusqu'à des crises graves mettant en jeu l'existence même de la liste, est l'apparition d'un personnage qui contrevient systématiquement aux normes de la netiquette et provoque ses interlocuteurs. Voici deux courts extraits de messages de GG (pseudo, de sexe inconnu) sur Liste 1 :

On avance à fleuret moucheté ici... Les enculages de mouche se trament dans la régulation polie des adoubelements et conte-adoubelements... La prise de pouvoir s'opère en maëutique sophistique... Cher machin, cher truc... Voilà mon petit fond de commerce-intello-clinico-conceptuel... Ah oui mais les mains dans la vie, jamais, je mouille juste mon doigt pour tourner les pages des trop nombreux livres que je

thésaurise et index pour citations de salon... Les panpan cu-culs du modérateur pour les vrais-faux écarts du jeu de dupes... Drôle à mourir...

J'avais déjà observé que le psychanalyste est une espèce qui utilise le questionnement non pas comme mode de préférence de la vérité, en superposant d'une bonne foi, toutes les excellentes réponses aux pertinentes questions que sa curiosité suscitent. et comme en plus, il ne saurait être sec, re-englobant d'un intellect totalitaire sa compréhension, du monde, de lui-même, de dieu et des mouches donc... Il ne lui reste plus qu'à user de pirouettes cacahuètes pour se retomber tel un chat sur ses pattes... Je disais donc... Socrate est mortel. Tous les chats retombent sur leur pattes... Donc Socrate n'est pas un chat...

- 61 C'est le début de longues tentatives infructueuses pour faire rentrer GG dans le rang et d'une longue polémique entre les membres de la liste pour savoir s'il faut « virer GG » :

VirerGG? C'est virer quoi? Un discours. Ça s'appelle la censure. Je suis contre. Le discours continuera d'exister quoi qu'il en soit, ailleurs, sauf qu'on se sera bouché les oreilles.

- 62 Les joueurs de l'identité, bien que leur droit à jouer de leur identité soit reconnu et parfois même défendu, suscitent une forte agressivité, de même que l'usage avoué de pseudos, vécu comme une provocation (à l'inverse de leur usage discret qui ne suscite en général pas de remarque).

Les dérapages verbaux et les fins de dialogues

- 63 Lors des dérapages verbaux, le niveau de violence s'élève au point qu'un des partenaires décroche : cessation du dialogue. Les échanges ont basculé vers la confrontation d'opinions violentes autour des événements du 11 septembre et de la guerre au Moyen-Orient où les accusations d'antisémitisme et les insultes personnelles ont brusquement flambé :

Le vomi de M. sur la liste m'éclaboussait via l'écran

- 64 ou

R devrait se détendre un peu, boire une tisane, fumer, faire du footing... Peut-être cela lui éviterait-il de jacasser à tour de bras, d'éclabousser de ses n'importe quoi. Ces jugements à l'emporte-pièce, pour ne point dire son racisme, son antisémitisme foncier qui éclatent ici, dénotent un état d'esprit peu fait pour venir en aide à la paix, et pour les personnes qui sont actuellement en train de souffrir, tandis qu'elle, elle se pelotonne dans ses jugements à la gratte-moi-le-nœud, ses sautes d'humeur de nantie acariâtre.

- 65 qui ont abouti à des désabonnements des listes (ou au moins à des annonces de désabonnement).

Les déceptions

- 66 C'est alors la déception pour celui/celle qui s'était naïvement installé(e) dans la croyance à la convivialité. Les deux extraits ci-dessous témoignent de l'amertume qui accompagne ce dessillement :

• Pardonnez moi d'être entré par hasard dans la Tour de Babel des Médecins de l'esprit humain! Me voici donc affublée d'un gracieux bonnet d'âne, tout a fait assorti à la malice de mon regard! Je remercie chaleureusement ceux qui ont eu la gentillesse de répondre à mes interrogations. Ils m'ont apporté la confirmation que ma quête ne relevait pas de votre science, mais de l'humanisme et du bon sens

(même maladroit!) Je vais donc la poursuivre sous d'autres cieux, moins érudits mais davantage tournés vers la solidarité et l'humilité.

- Oserais-je vous suggérer de faire l'effort de vous mettre à portée de l'être humain de base, pour indiquer à l'entrée de votre liste qu'il s'agit d'une confrérie hermétique réservée aux chercheurs qui considèrent l'humain comme un cobaye plus que comme un égal,

- Règlement de comptes a cyber-city... avec prise en otage d'abonnés innocents qui croient voir un débat psy dans un vague (mais violent) conflit d'intérêts personnels! J'ai l'amère impression (et je sais que je ne suis pas la seule!) d'avoir été « utilisée » a des fins personnelles indéterminées dans une querelle (déjà ancienne) dont nous ne connaissons que la petite partie émergente!

Sous les décroissements, les rapports sociaux ordinaires

- 67 Le « naturel », en l'occurrence le social, retrouve aussi ses droits, avec ses identités civiles et ses rapports de force symboliques.
- 68 On peut observer, sur les listes (mais pas sur les forums où le lien est moins communautaire), le dévoilement progressif des identités et le travail stratégique de présentation de soi. Après quelques échanges et un certain temps de « fréquentation », les gens disent parfois : il serait temps que je me présente, et déclinent alors leur métier et les raisons de l'intérêt pour les sujets discutés. La pression à l'abandon des pseudonymes va dans le même sens de retour à la normalité des rapports sociaux. Alors même qu'Internet permet la création de personnages, de marionnettes, les personnages sont finalement priés sur les listes de rentrer dans le rang, de cesser de « jouer » et doivent réintégrer leur identité sociale, caractérisée par le nom d'état civil, la profession et le sexe, faute de quoi ils s'exposent à une agressivité certaine ou à des accusations de « perversité » (comme ce fut le cas sur une liste psy).
- 69 Après un certain temps d'échange donc, les rapports de force symboliques rétablissent souvent, contre et malgré l'utopie, les hiérarchies entre orthodoxes et hétérodoxes (médecine officielle et chiropractie, ostéopathie, etc., psychanalyse d'école légitime (ECF, SFP...) et psychothérapies d'obédiences diverses ou syncrétiques), professionnels et patients, dominants et « prétendants » (professeurs et étudiants de la même discipline, seniors et juniors, au sein d'une même profession), professionnels et « amateurs ».

Les prétendants hétérodoxes

- 70 Les modes d'argumentation des prétendants hétérodoxes, par exemple sophrologues sur une liste de psychanalyse ou chiropracteurs sur une liste de médecine, présentent la même structure : intervention de l'hétérodoxe à la fois pour légitimer son approche et pour « racoler » des clients, puis coalition des orthodoxes pour le délégitimer, le réduire au silence, voire le chasser de l'espace de discussion.
- 71 Sur www.fr.bio.medecine, un jeune étudiant en « chiropractie » cherche d'abord à afficher, de façon pathétique, aux yeux des « médecins légitimes », le sérieux de sa discipline et celui de ses représentants. C'est ainsi que ses premières interventions consistent à énoncer bien fort ce qui est si profondément ancré dans la pratique des détenteurs de la légitimité que cela va ordinairement sans dire : ici, la référence à

« l'anamnèse » et à « l'examen clinique », qui plus est énoncée dans une proposition d'allure naïve ou puérile (« le monsieur ») produit l'effet inverse de celui souhaité et apparaît plutôt comme vulgaire psittacisme :

le monsieur qui a consulté cette personne aurait du mener une anamnèse correcte
et un examen clinique correcte

- 72 Le représentant de la médecine officielle ayant décidé de sortir du silence, au nom de la sécurité des patients (« Les patients qui consultent un chirotruc ne sont pas en sécurité »), toute la difficulté pour lui est alors de répondre au prétendant sans lui accorder, par le fait même de répondre, une quelconque légitimité, un quelconque sérieux : c'est ce qui explique, par exemple, que pendant tout le fil, il refusera d'appeler la chiropratie autrement que « chirotruc », dont il dénoncera systématiquement le caractère vénal. Poussé à bout par ce mépris affiché, l'hétérodoxe renonce à la recherche de la reconnaissance pour passer à l'offensive (« toi sur ta plaque tu as mis méditruc de base »), mais finit par se disqualifier par sa violence même et abandonne le combat.

Les juniors et les amateurs insuffisamment éclairés

- 73 Il arrive que des jeunes se fassent remettre à leur place (taisez-vous un peu !). Dans l'exemple suivant, deux jeunes vont successivement faire montre de méconnaissance de l'histoire de la psychanalyse, à propos de JAM (Jacques André Miller, gendre et exécuteur testamentaire de Lacan). Le deuxième suscite l'irritation.

M (senior)

Quand je pense que c'est moi qui ai donné l'idée à Siboni de créer une association avec cotisations pour couvrir ses frais alors qu'il vivait dans la terreur quotidienne de la faillite et du procès de JAM.

T (jeune)

Chère M., Pour moi, le JAM, c'était une salle de jazz à Montpellier... De quoi parlez-vous? Amicale, T,

M.

Ah, T, heureusement que vous êtes là!/.../

D (jeune)

Que d'échanges incompréhensibles.. une association appelee Jam (qu'est ce que ca veut dire au juste? en quoi consiste t elle?),des exclusions (pourquoi d'ailleurs?),de l'animosite... si vous utilisez cet espace pour echanger, pouvez vous au moins expliquer aux lecteurs? D

M (senior)

Chère D, Je crois que mes messages sont très clairs du moins pour ceux qui ont une information minimale du paysage des institutions analytiques et de leurs relations. C'est pourquoi je ne vais pas encombrer la liste avec des informations que tout le monde connait.

- 74 Les forums et listes sont le lieu idéal d'expression des autodidactes, des « amateurs ». Comme l'idéologie de la communication de tous avec tous oblige ceux des « professionnels » qui fréquentent ces lieux à ne pas laisser sans réponse des interrogations d'« amateurs » qui en attendent une, les professionnels s'efforcent souvent de répondre avec amabilité et tolérance même aux questions qui leur apparaissent « naïves ». À condition que l'« amateur » reste dans son rôle. Dans le cas contraire, l'agacement prend le dessus :

Michel:

À propos de génétique, j'avais le chiffre de 27 000 enfants génétiquement différents possibles, pour un couple, à partir de 7% de matériel génétique variable et dans une émission datant de 1998 sur le clonage qui est passé il y a quelques semaines sur Planète, Axel Kahn parlait de 1 milliard

Jerry: J'ai beau me creuser la tête, cela ne fait aucun sens. /.../

- 75 Un autre professionnel, Jean-Paul, qui avait commencé par répondre par un calcul statistique simple et sur un mode « bon enfant » (« notre popa », « notre moman »)...

On est fait de cellules à 46 chromosomes, 23 de notre popa et 23 de notre moman.
Nos gamètes, mâles ou femelles, sont constitués, au terme de la méiose, de 23 chromosomes.

- 76 ... finira par refuser d'accorder le moindre intérêt à la question et, agacé par les maladresses et la prétention de Michel, terminera par des termes d'insultes de plus en plus blessants : « ballot », « nase », « stupide », « crétin » :

>Et même si j'avais tort votre méthode d'explication truffée d'insultes est d'une profonde bêtise.

Normal, c'est une explication pour crétin.

Les usagers qui inquiètent les professionnels

- 77 Dans quelles mesures Internet peut-il contribuer à la transformation des rapports entre professionnels et usagers de la santé qu'encouragent, en France, une série de réformes appelant à un « partenariat » plus étroit entre les deux protagonistes ? À la lecture des interactions sur le Net qui ont ce thème pour sujet²¹, on peut parler d'ambivalence pour caractériser cette relation médecin/usager.

- 78 Les professionnels expriment en effet régulièrement une certaine méfiance à l'égard de l'usage par les profanes d'Internet en matière de santé, tant à propos de la présence des usagers sur les listes et forums qu'à propos de leur utilisation des sites. Ils se demandent par exemple s'il ne faudrait pas reconstituer des lieux de discussion « plus techniques », « plus cliniques », où l'on serait entre-soi et où les discussions ne seraient pas perturbées par les malades. Ils se demandent également si la disponibilité de l'information médicale offerte par le Net ne risque pas de compliquer la relation médecin malade :

De plus en plus de malades débarquent chez les médecins avec des photocopies d'articles et réclament tel traitement, je redoute que ce mouvement s'accroisse.

Sur l'Internet, on trouve de plus en plus de sites sur des maladies rares. Les patients deviennent plus informés que les médecins qui les soignent.

- 79 Sont également redoutés les dangers de cette autodidaxie d'un patient noyé sous une information pléthorique et parfois de mauvaise qualité et qui se croirait plus savant qu'il ne l'est.
- 80 Quand ils ne sont pas mis en demeure par les usagers de modifier la relation professionnel/usagers et ne se sentent pas agressés ou quand ils réfléchissent entre eux à cette relation ou au rôle d'Internet, les positions peuvent être plus modernistes, plus volontaristes quant au changement. Le professionnel accepte alors de discuter avec l'usager, la norme étant la courtoisie et l'usage d'Internet comme espace démocratique.
- 81 Mais dans le cours des interactions, l'usager, pour le professionnel, se révèle inquiétant, car la vision qu'il a du professionnel n'est pas celle que la profession a d'elle-même, parce qu'il est à la fois non respectueux et incompetent par essence :

je ne suis absolument pas certain que la majorité des patients soit véritablement capables de juger de la compétence médicale de leur médecin.

- 82 Les plaisanteries révèlent méfiance et défense. De ce fait, nous pouvons employer le terme d'ambivalence pour caractériser globalement la relation professionnel/usager telle qu'elle peut se lire dans Internet.
- 83 Remarquons cependant une différence. Les médecins ont tenu à créer un nombre important de lieux de discussion où ils restent « entre eux » (200 listes francophones environ alors que les psychanalystes, après avoir hésité, n'en ont créé aucun). Le style des relations entre professionnels et usagers est assez systématiquement moins tendu sur les listes relevant de la santé mentale que sur celles relevant de la médecine, où, à feuilleter les forums, il semble que les échanges, commencés courtoisement, se terminent souvent mal. À l'inverse, en santé mentale, si les rapports de force symboliques ne sont pas absents, les relations de pouvoir sont très fortement euphémisées.
- 84 On pourrait faire l'hypothèse bien sûr d'une plus grande attention aux relations humaines dans le champ de la santé mentale, d'une plus grande sensibilité à leurs nuances, d'une précaution prise à l'égard d'usagers qui ont potentiellement des problèmes concernant la relation. Toutefois, il faut faire aussi intervenir le prosélytisme d'école ou de doctrine et la recherche de clients. Quand les courriels indiquent dans la signature l'adresse d'un site personnel, qui fait de la publicité pour la relation d'aide par courriel, ou l'adresse d'un cabinet, il est évident que l'utilisateur sur le Net est bien accueilli parce que c'est un client potentiel et qu'il faut bien, dans les tons des premiers courriels, lui faire entrevoir la qualité de la relation possible.
- 85 En ce qui concerne plus particulièrement la psychanalyse, c'est plutôt la discipline en général qui est défendue et les professionnels aident les usagers potentiels à s'orienter, les listes constituant alors un lieu de promotion de la profession et d'entretien global de la clientèle potentielle. Enfin, la question de la transmission modifie profondément le rapport entre le professionnel et ses clients. Pour le psychanalyste, l'analysant est un confrère potentiel. Consulter régulièrement un analyste est le premier élément de la formation au métier (alors qu'il n'est pas exigé d'avoir été malade pour devenir médecin). La relation analysants-analystes est plus proche d'une relation de compagnonnage. Ce souci de la transmission est un facteur d'euphémisation des rapports de force symboliques et donc de relative plus grande courtoisie des relations.

Les femmes empathiques et pédagogues

- 86 Notre revue du poids des rapports symboliques ordinaires ne pouvait passer sous silence le rôle des stéréotypes de genre. Sur l'ensemble des listes et des forums, ce sont les femmes qui conseillent et consolent les « égarés » (certaines femmes sont affectueusement nommées « notre mère à tous »), les malades anxieux, les étudiants qui doivent finir dans un mois l'écriture de leur mémoire de maîtrise ou de DEA, les analysants manifestant de la bonne volonté culturelle.
- 87 Les calculs faits sur l'ensemble des messages de la fenêtre d'observation du forum www.fr.bio.medecine montrent que, parmi les habitués du forum, les hommes se consacrent presque exclusivement aux débats internes aux habitués (et ce, d'autant plus qu'ils apparaissent haut placés dans la hiérarchie médicale), alors que les femmes répondent beaucoup plus fréquemment aux messages émanant des non-habitués du

forum, notamment les « égarés », c'est-à-dire ceux qui posent des questions tacitement ou explicitement « hors-charte ».

- 88 C'est ainsi qu'à la question « sans réponse » de Sylvie, évoquée plus haut, c'est une « femme », « Agnès », qui prendra la peine de répondre tout en tentant de consoler la questionneuse, et ceci, avec une compassion et une gentillesse toutes « féminines » (qui tranche en tout cas avec le machisme d'expert qui a ordinairement cours sur le Net, où les « mauvaises » questions se voient souvent répondre un « moron ! » (crétin !)), faites d'une multiplication de formes d'atténuation et d'euphémisation — conditionnel et subjonctif —, adjectifs d'atténuation (« petite » confusion), euphémisation (« le type de maladie de votre mari »), encouragements (« je vous souhaite beaucoup de courage »), etc. :

Vous savez, je crois que le mieux serait que vous demandiez aux médecins qui suivent votre mari toutes les précisions que vous souhaitez. C'est leur travail aussi d'expliquer les possibilités thérapeutiques. En l'occurrence, j'ai l'impression que vous faites une petite confusion, car à ma connaissance, on ne fait pas d'auto-greffes de la moëlle osseuse (auto-greffes de cellules de la moëlle osseuse, en réalité) dans le type de maladie de votre mari. Cette information vous a-t-elle été donnée par les médecins ou l'avez-vous lue quelque part ? Vous voyez, sur ce genre de forum, il est impossible de donner un avis thérapeutique personnalisé [...] Ceci dit, je vous souhaite beaucoup de courage à vous et votre mari.

- 89 Quant aux messages que l'on pourrait ranger dans la catégorie « drague » s'ils étaient émis dans une situation de face-à-face, ils circulent surtout des hommes vers les femmes.
- 90 Par rapport à ces stéréotypes de genre et ces « arrangements entre les sexes », les personnages non sexués, tel GG (voir *supra*) qui a réussi à cacher jusqu'au bout son identité sexuelle, n'en apparaissent que plus subversifs.

Conclusion

- 91 Nous voudrions en conclusion revenir sur le cadre théorique que nous avons mobilisé pour analyser le fonctionnement des listes et des forums.
- 92 Nous sommes partis de l'existence d'un certain nombre de contraintes structurelles, dont, en premier lieu, les contraintes techniques qui spécifient la communication Internet par rapport à la communication orale ou aux interventions dans l'espace public (presse, par exemple, par rapport à laquelle les contraintes d'entrée sont ici beaucoup plus faibles), ou qui sont différentes pour les listes et les forums. Sur ce point, nos listes et forums de santé sont bien représentatifs de ce qui se passe en général sur Internet. Nous avons montré aussi, à titre de contrainte structurelle, le poids des rapports de force symboliques qui séparent seniors et juniors, orthodoxes et hétérodoxes, professionnels et profanes. Nous avons en particulier plusieurs fois identifié des *prétendants*, faisant là référence à une catégorie de description du champ chez Bourdieu. Est-ce à dire que notre point de vue se résumerait à penser que l'Internet serait un champ et que les gens interviennent dans les listes et forums en mobilisant leur habitus ? Non, pour deux raisons.
- 93 Premièrement, les débats sur Internet ne peuvent être construits en toute rigueur sous la figure théorique du champ, même si des homologues entre les débats sur Internet et les champs concernés subsistent. En effet, du fait que les conditions d'accès au débat

n'existent pas, les hétérodoxes et les marginaux du réel social ont ici tout loisir de s'exprimer sans se voir opposer des droits d'accès. L'ordre des interactions n'est en rien homologue à l'ordre des concurrences structurelles des champs professionnels correspondants, il présente par rapport à eux des hypertrophies et des déformations. Par exemple, le champ de la psychanalyse tel qu'on pourrait le construire par une étude du système des Écoles, des associations, des enseignements et des revues, ne trouve pas une traduction fidèle dans les débats des listes de psychanalyse, même si certaines grandes concurrences y trouvent bien à s'exprimer. En ce sens, l'utopie égalitaire et ouverte d'Internet a une part de vérité : c'est un lieu d'expression où ne fonctionnent pas les censures préalables, où l'on ne peut pas empêcher les petits de jouer dans la cour des grands, n'importe qui de s'adresser à n'importe qui.

- 94 Deuxièmement, les identités professionnelles, les positions sociales, les catégorisations sociales sont ici par définition brouillées, remises en jeu dans un tissu de négociations et d'apprentissages, voire de cache-cache, qui appellent le recours aux catégories et à la modélisation de l'interactionnisme symbolique, dans ses formulations les plus dramaturgiques.

Nos pratiques de positionnement et nos pratiques de désignation, envisagées comme un système unifié, servent donc à définir avec qui nous allons devoir être en relation en même temps qu'elles permettent que ces relations s'établissent,

- 95 écrit Goffman (2002 : 88), qui reconnaît que ces deux ensembles de pratiques ont besoin du support de la vue ou du son, manquantes dans Internet. Les identités y sont même parfois carrément falsifiées ou jouées, par ceux qui en ont la capacité ludique ou en ressentent la nécessité (inhibition, malaise, cloisonnements ressentis comme nécessaires, volonté de protection de la vie privée ou professionnelle, désir d'exprimer ce qui n'est jamais dit d'habitude). Nous sommes, avec le débat sur Internet, dans un univers où ce qui compte, ce ne sont pas seulement les *compétences des personnes*, leurs caractéristiques et qualités, mais plus encore les performances immédiates des discours.
- 96 Bien sûr, dans les débats les plus sérieux où les intervenants le font avec leur identité civile et leur adresse professionnelle, on peut repérer le fonctionnement du système des dispositions, des goûts et des prises de position. C'est particulièrement vrai du débat entre professionnels et usagers, qui se révèle particulièrement stéréotypé dès lors qu'il porte sur des généralités, telles que « les patients », les « médecins », et qui est assez uniformément révélateur des contradictions entre exigences consuméristes/ demande de service public du côté des usagers, demande de reconnaissance sociale sans condition/désir de coopération et de lien social négocié, du côté des professionnels.
- 97 En dehors de ces moments où la dyade professionnels/profanes alterne entre escarmouches méfiantes et bonne volonté coopérative, le plus souvent, si des réputations, des images se forment, c'est petit à petit, au long des interactions. Les rapports symboliques qui se construisent sont extrêmement mouvants, prompts à se retourner ou à se fragmenter, jamais garantis. L'espace d'interactions qu'occupent certains « personnages » fait que l'on ne sait plus où sont les « dispositions vraies » : dans le personnage qui dit écrire sous son identité civile ou dans la marionnette qu'il a lancée ? Ces dispositions, tout sociologue lecteur cherche à les reconstituer, de même qu'il cherche, par habitus professionnel, à reconstituer une profondeur et une

continuité de personnes socialement situées, derrière les messages. Or ceux-ci ne livrent souvent que des surfaces à facettes.

- 98 De ce fait, pour spécifier le lien social dont Internet permet l'émergence, nous pouvons penser à un espace de jeu, autorisé par la pratique de l'anonymat et le flou des identités, tissu mouvant et souvent imprévisible, de rôles instables et de micro-stratégies constamment actives, avec des gestions d'images et des processus d'apprentissage au cœur même des interactions.
- 99 Sur le plan empirique, il serait utile d'interroger certains acteurs de ces listes, autour de cette question de l'identité et des exigences de liberté au cœur des identités qui semblent caractéristiques de formes actuelles de subjectivation. Nous nous proposons également de confronter cette étude à celle des usages du Web par d'autres groupes professionnels pour pouvoir généraliser et spécifier notre propos.
- 100 Enfin, notre étude rejoint les interrogations contemporaines sur les formes nouvelles de l'individualisme (De Singly, 2003), des modes de subjectivation (Ehrenberg, 2000) et du lien social dans la société contemporaine (Putnam, 2000).

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, P., et C. HERZLICH (1994), *Sociologie de la maladie et de la médecine*, Paris, Nathan.
- BEACCO (dir.) (1992), « Ethnolinguistique », *Langages*, n° 105 : 8-27.
- BEAUDOIN, V., et J. VELKOVSKA (1999), « Constitution d'un espace de communication sur Internet », *Réseaux* 17(97) : 121-177.
- BOLTANSKI, Luc, Yann DARRÉ et Marie-Ange SCHILTZ (1984), « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51 : 3-40.
- BOURDIEU, P. (1976), « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2-3 : 88-104.
- BOURDIEU, P. (1979), *La distinction*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- CONVERT, B., et L. DEMAILLY (2002), *L'Internet et la santé, sites, listes et forums, approche sociologique*, Contrat de plan État/région/IFRESI.
- CRESSON, G., et F. X. SCHWEYER (dir.) (2000), *Les usagers des systèmes de soins*, Rennes, ENSP.
- CUSIN-BERCHE, F. (1999), « Courriel et genres discursifs », dans J. ANIS (dir.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès, p. 31-54.
- DE FORNEL, M. (1992), « Le cadre interactionnel de l'échange visionnaire », *Réseaux*, n° 64 : 107-132.
- DEMAILLY, L. (2000), « Le mode d'existence des techniques du social », *Cahiers internationaux de sociologie*, juillet : 103-124.

- DE SINGLY, F. (2003), *Libres ensemble, l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan Université. (Coll. « Essais & recherches ».)
- DIMAGGIO, P., E. HARGITTAI, W. Russell NEUMAN and J. P. ROBINSON (2001), « Social implications of the Internet », *Annual Review of Sociology*, 27 : 307-336.
- EHRENBERG, A. (2000), *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- GEORGES, E., et M. TOTSCHNIG (2001), « 20 ans de CMO. Dialogue sur l'histoire d'un concept et d'un champ de recherche », dans Actes du colloque de Sherbrooke, *La communication médiatisée par ordinateur : un carrefour de problématiques*, 15 et 16 mai.
- GODARD, M., et Ph. GODARD (2001), *L'Internet et la médecine*, Paris, Masson.
- GOFFMAN, E. (1973) « La présentation de soi », t. 1 de *La mise en scène de la vie quotidienne*. « Le sens commun », Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN, E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN, E. (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN, E. ([1977] 2002), *L'arrangement des sexes*, Paris, La Découverte.
- GROSSETI, M. (1998), « Communication électronique et réseaux sociaux », *Flux*, 29 : 5-13.
- GUMPERZ, John J. (1982), *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HUGHES, E. C. (1996), *Le regard sociologique*, Paris, EHESS.
- LEVY, P. (2000), *World philosophie*, Paris, Odile Jacob.
- MARCOTTE, J.-F. (2000), *Les communautés virtuelles : mécanismes de régulation et identités sociales, mémoire de maîtrise en sociologie*, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- MINISTÈRE DÉLÉGUÉ À LA SANTÉ (2001), *L'usager au centre d'un dispositif à rénover*, Plan santé mentale, « Rapport Roelandt Piel », novembre.
- PARAVEL, V. (1998), « Réseaux scientifiques et communication électronique », dans N. Guéguen et L. Tobin (dir.), *Société, communication et Internet*, Paris, l'Harmattan, p. 121-138.
- PROULX, S., et G. LATZKO-TOTH (2000), « La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la notion de communauté virtuelle », *Sociologie et sociétés*, XXXII(2) : 99-122.
- PUTNAM, R. D. (2000), *Bowling Alone : The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon and Schuster.
- Réseaux* (1996), « Les usages d'Internet », n° 77, mai-juin.
- RHEINGOLD, H. (1995), *Les communautés virtuelles*, Paris, Addison-Wesley.
- ROSENTHAL, C. (1998), « Les nouvelles formes d'organisation de la recherche, le rôle de l'Internet », *Annales des Mines*, février : 103-108.
- SACKS, H., E. A. SCHLEGOFF et G. JEFFERSON (1974), « A simplest systematics for the organisation of turn-taking for conversation », *Language*, 50(4) : 696-735.
- SMITH, Marc A., et Peter KOLLOCK (1998), *Communities in Cyberspace*, Thousand Oaks (CA), Routledge.
- VION, R. (1999), « Approche relationnelle des interactions et des discours », *Langage et société*, n° 87 : 95-114.

WATZLAWICK, P., Beavin J. HELMICK et D. JACKSON (1967), *Une logique de la communication*, Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Points ».)

WINKIN, Y. (1984), *La nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Points ».)

NOTES

1. Il fait partie d'un travail plus vaste qui concerne l'ensemble de l'Internet de santé, y compris les sites. Voir Convert et Demailly (2002).
2. Pour les études sociologiques, on trouvera un premier bilan-programme et une première recension dans l'article de P. DiMaggio, E. Hargittai, W. Russell Neuman, J. P. Robinson, 2001.
3. Nous n'avons pas pu retenir de lieu en psychiatrie. En effet, dans ce domaine, dominent les sites sans forums et quelques listes dont l'accès est réservé aux professionnels. Plusieurs forums ont fermé (celui de *francipsy* notamment). Les discussions ayant trait à la psychiatrie ont plutôt lieu sur des forums médicaux généraux, comme *fr.bio.médecine*. Le seul forum spécialisé, celui de *serpsy*, était trop pauvre et offre trop peu d'archives (119 messages disponibles en tout) pour valoir la peine d'être étudié.
4. Notre choix se justifie aussi de ce qu'il s'agit d'un lieu de discussion suffisamment large qui couvre l'ensemble des problèmes de santé, sans l'être trop comme *medito*, plus culturel, ni pas assez comme les listes, qui sont spécifiées par discipline médicale. Le meilleur répertoire, le site du Comité du Réseau des Universités, donne en tout 326 listes francophones ouvertes ou réservées. Les listes réservées aux professionnels, comme *dermatoliste*, à accès réservé, étaient moins pertinentes pour notre objet de recherche.
5. Un « fil » ou « une enfilade » (anglais *thread*) est une suite de messages se répondant les uns les autres sous un même titre, organisée en « arbre » par le robot gestionnaire du forum.
6. Nous avons, à partir des 144 « fils » répertoriés sur la période d'observation, construit des indicateurs statistiques à propos des fils eux-mêmes : taille des fils en nombre de messages, taille moyen des messages selon les fils, ceci en appoint à une typologie des fils (que nous n'évoquons pas dans le présent article). Quant aux participants eux-mêmes, nous les avons également caractérisés par un certain nombre d'indicateurs (fréquence d'apparition, taille moyenne des messages) que nous avons pu mettre en relation les uns avec les autres (voir *infra*, par exemple, les variations de la taille moyenne des messages selon le genre). Nous avons également construit le réseau des questions-réponses entre les intervenants les plus fidèles du forum et défini, par une analyse de réseau, la position structurale (centralité, intermédiarité, marginalité, etc.) de chacun. Là encore ces indicateurs de position structurale ont été mis en relation avec d'autres caractéristiques de l'intervenant (« genre », identité sociale ou professionnelle affichée...). Cette analyse n'apparaît pas dans le présent article.
7. L'inscription à une liste se fait par l'intermédiaire de l'hébergeur ou directement sur le site pour les listes « indépendantes ». Un abonné reçoit plusieurs mails par jour. Quand il participe en postant un message, la totalité des abonnés reçoit le mail.
8. Conversion sous Word de l'ensemble des messages, nettoyage de la partie non intéressante des en-têtes (on garde seulement l'auteur, la date, le titre), nettoyage des citations quand c'est possible. Sur la fenêtre d'observation choisie au hasard, de 22 jours, on trouve 93 messages, soit 79 pages de texte préparé en caractère 10, 22 personnages intervenants. Dans le cas d'entrelacement des courriels, les citations sont laissées en italique. Nous avons procédé à l'anonymat des textes, transformation des prénoms, des noms, des pseudos. Dans toutes les retranscriptions, nous avons conservé les messages tels quels, sans modifier l'orthographe ni les coquilles, mis à part des passages « blanchis » et signalés par des italiques qui utilisaient des noms propres.

9. *Aleph, Clinic-psy, Carnet-psy, Forum de la psychanalyse, Dire, lacan-list, Freud-lacan, Lutecium, Psychanalyse, Questions-réponses-psy, Réseau-des forums.*

10. Par exemple, le sujet « Dostoïevski souffrait vous le sav » commence effectivement par le rapport de Dostoïevski à la mort, mais se poursuit par une discussion pratique sur les anti-virus.

11. Nous avons pris connaissance d'un certain nombre de travaux d'analyse conversationnelle (de Fornel, 1992, Baudoin Velkoska, 1999) ou de sociologie des interactions sur Internet (Marc A. Smith, Peter Kollock, 1998). Voir également les actes du colloque de Sherbrooke, *La communication médiatisée par ordinateur : un carrefour de problématiques*, 15 et 16 mai 2001 et en particulier pour une recension des travaux, Éric Georges et Michael Totschnig, « 20 ans de CMO. Dialogue sur l'histoire d'un concept et d'un champ de recherche ». Notre cadre théorique, sans ignorer ces travaux, est spécifique. La plupart des travaux déjà nombreux relèvent pour l'essentiel de la psycho-sociologie des cyber-communautés, de l'analyse de conversation et de linguistique interactionnelle. Posant la communication comme objet épistémologique autonome, ils s'intéressent peu à la question des effets des rapports sociaux sur les rapports de communication, ce qui est à l'inverse central pour notre propos.

12. Combinaison de lettres utilisées en petit dessin pour tempérer une expression ou signifier un état émotionnel.

13. Certains modérateurs se gardent la possibilité de désinscrire, mais c'est un cas rare et une pratique peu légitime. Enfin, un abonné peut installer un filtre sur sa boîte personnelle et l'annoncer : « les messages de X vont désormais directement à la poubelle ».

14. Les essais de forums échouent : 10 messages en 6 mois pour le site de *carnet psy*, qui offre aussi un « chat ». Ou bien il s'agit de forums non essentiellement francophones comme *Psychomundo*.

15. « Troller » signifie pratiquer une forme de provocation. L'intention du trolleur peut être maligne quand il cherche à perturber les débats ou à se moquer des participants et de ce qui les réunit. Cependant, dans les phases atones des échanges, un participant habituel peut également « lancer un troll » pour le seul plaisir d'enclencher des suites de plaisanteries. Le « troll » est plus fréquent sur les forums que sur les listes.

16. Un exemple de prise en charge d'une étudiante :

— Bonjour à tous, je n'ai pas l'air très active sur cette liste et pourtant, je vous lis régulièrement et ceci me réclame énormément d'attention

Je suis étudiante en licence de psycho et je viens solliciter votre aide : Je dois rendre dans 1 mois, un travail en psychopathologie de l'enfant. Mon choix s'est porté sur les phobies scolaires en regard avec le cas du petit Hans (freud) Je me demandais si les « phobies scolaires » étaient vraiment des phobies dans le sens « freudien ». Comment se faisait le choix d'objet phobique etc... Peut être avez vous une idée la dessus ? des articles ? merci pour votre aide et félicitation pour cette liste qui m'apporte énormément au niveau de la réflexion. B.

— Chère B,

Le terme de « phobie scolaire » me semble inadéquat en psychanalyse. Mais il est bien évident qu'une phobie peut motiver un refus scolaire.

Concernant les questions que vous posez concernant le petit Hans et la constitution de l'objet phobique, avez vous travaillé déjà, dans le Séminaire IV de Lacan « Les relations d'objet » (1956-57) le très long commentaire de Lacan sur Hans ? C'est publié aux éditions du Seuil (bien sûr, il y a d'autres transcriptions, mais ce n'est pas toujours fastoche de les trouver). Lacan y revient, concernant les trois temps de l'Œdipe, dans son Séminaire de l'année suivante, « Les formations de l'inconscient », toujours au Seuil (même remarque). Enfin, vous trouverez des indications intéressantes dans « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans les Écrits de Jacques Lacan.

Bon travail, cordialement, R.

17. Rhallalalalalala, indécrottable l'Elie....

Tu es un janséniste de la pensée sur les systèmes de santé. Même pas un ayatollah, un simple pasdaran.....

18. On peut avoir une idée de la répartition entre « habitués » et « nouveaux-venus », en observant la répartition des fréquences d'apparition des différents locuteurs : dans la fenêtre d'observation, 60 % des intervenants n'apparaissent qu'une fois.

19. Avec un sentiment de l'urgence, qui, comme l'avait déjà remarqué Hughes (1996), est toujours en décalage avec le sentiment d'urgence éprouvé par le professionnel.

20. Si ça te soulage, j'ai trouvé beaucoup plus efficace l'essence de menthe poivrée. Le synthol est pas mal non plus dans ces cas-là. L'avantage de la menthe poivrée en plus c'est que ça donne un coup de fouet.

21. Les rapports entre usagers et professionnels ont été suivis sur les listes de psychanalyse de manière cursive en relevant systématiquement les passages qui permettent d'observer à la fois comment les usagers prennent la parole, ce que les professionnels pensent d'Internet au sujet de la coexistence professionnels/usagers et comment se concluent les interactions. Ils ont été aussi explorés systématiquement sur les forums par moteur de recherche avec les mots clés « médecins patients » et « médecins usagers ».

RÉSUMÉS

Internet permet des rencontres qui seraient improbables dans l'espace ordinaire de communication. L'exemple des forums et mailing lists dans le domaine de la santé et de la santé mentale est particulièrement significatif de processus de décroisement social (par exemple entre professionnels et profanes, usagers, amateurs). L'article analyse les conditions qui rendent possible ces rencontres, les types d'interactions ainsi produites, leurs éventuels échecs. Il montre comment, sous l'utopie égalitariste, et bien qu'un jeu sur les identités soit possible, les rapports sociaux ordinaires se rappellent et conservent leur force symbolique.

The Internet allows for meetings which would be improbable in the ordinary spaces of communication. The examples of discussion forums and mailing lists in the domains of health and mental health are particularly significant of the process of reducing social barriers (between professionals and laypeople, between users and dabblers). The article analyzes the conditions which make these types of meetings possible, the types of interaction produced therein, and their eventual failures. It shows how, under a egalitarian utopianism, even with the possibility of identity games, ordinary social relations are called for and conserve their symbolic strength.

Internet permite intercambios que serían improbables en un espacio normal de comunicación. El ejemplo de los forums y de las listas de suscritos en el sector de la salud, particularmente de la salud mental, es significativo del proceso de liberalización social (por ejemplo entre profesionales y profanos, usuarios, aficionados). El artículo analiza las condiciones que hacen posible estos intercambios, las categorías de interacciones producidas de esta manera, como también sus posibles fracasos. El texto muestra cómo, bajo la utopía igualadora, aun si un juego sobre las identidades es posible, las relaciones sociales normales se recuerdan y conservan su fuerza simbólica.

INDEX

Palabras claves : Internet, relación social, encuentro virtual, lista de difusión, salud

Keywords : Internet, social relationship, virtual encounter, mailing list, health

Mots-clés : Internet, rapport social, rencontre virtuelle, liste de diffusion, santé

AUTEURS

BERNARD CONVERT

Bernard Convert est chargé de recherche CNRS, CLERSE/IFRESI. Courriel :

bernard.convert@ifresi.univ-lille1.fr

LISE DEMAILLY

Lise Demailly est professeure de sociologie, Université de Lille I. Courriel : demailly@ifresi.univ-lille1.fr

Les usages militants d'Internet

Vers un espace public transnational ?

Éric George

- 1 Notamment depuis l'abandon du projet d'accord multilatéral sur l'investissement (AMI) discuté entre 1995 et 1998 au sein de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), il est question du renouveau de la critique sociale (Boltanski et Chiapello, 1999) à une échelle internationale¹. Nous assisterions à la formation progressive d'un mouvement, qualifié d'« altermondialiste² », composé de groupes militants d'origines diverses, qui ont des sujets d'intérêt variés, mais qui portent fondamentalement leur critique sur les formes prises par les systèmes capitaliste et démocratique³. Or, si on considère en s'inspirant de John Keane (1988) que ces groupes — Keane parle de son côté de la « société civile » qui correspond à un ensemble plus englobant⁴ — ont pour objectif soit de participer directement à la communication publique au sein de l'espace public, soit de contribuer implicitement mais indirectement au débat public en élaborant des projets alternatifs, il importe de s'interroger sur la formation éventuelle d'un « espace public transnational ».
- 2 Cette question est d'autant plus d'actualité que, parallèlement à la montée en puissance de ces groupes « altermondialistes », nous avons assisté au développement du réseau Internet qui, après être né dans les milieux universitaire et militaire aux États-Unis, s'est répandu à partir de la moitié des années 1990 dans les pays riches. Comme l'ont montré John Leslie King, Rebecca E. Grinter et Jeanne M. Pickering (1996), la logique de mise en valeur du capital a progressivement pénétré le développement du « réseau des réseaux » et a permis sa croissance dans les sphères professionnelle et domestique par la création de nouveaux marchés (ordinateurs, modems, connexions, logiciels, etc.). Il en a résulté une conjonction⁵ entre deux phénomènes : d'une part, le développement d'un réseau mondial qui permet de connecter, du moins potentiellement, tous les ordinateurs entre eux ; d'autre part, l'émergence de nouvelles pratiques citoyennes visant à proposer une critique de la mondialisation économique et financière, voire plus généralement du système capitaliste, ainsi que des formes prises par la démocratie. C'est à partir de cette analyse du contexte que nous proposons d'aborder la notion d'« espace public transnational » en étudiant les usages d'Internet susceptibles de participer à des pratiques de communication à l'échelle internationale.

Précisions d'ordres théorique et méthodologique

- 3 Pour certains, le rôle des dispositifs techniques communicationnels, notamment des réseaux informatiques, dans la formation éventuelle d'un espace public transnational ne semble plus faire de doute. « Ces dernières années, la communication planétaire rendue possible par Internet a conféré un pouvoir nouveau et d'envergure mondiale à de nombreux mouvements issus de la société civile », peut-on lire dans le rapport annuel du Programme des Nations Unies pour le développement (2001a : 36). Lorsqu'il analyse les transformations structurelles de l'espace public, John Keane (1995) met l'accent sur la fin de la domination d'un espace public national lié à la radio, à la télévision, aux journaux et aux livres. Cette hégémonie est, selon lui, remise en cause par une multiplication d'espaces de communication organisés en réseaux qui ne sont pas directement liés au territoire. « L'idéal d'un espace public unifié et sa vision correspondante d'une république territorialement bornée composée de citoyens tâchant de vivre autour de la définition du bien commun est obsolète⁶ » (1995 : 8). Pour appuyer ses propos, et en se défendant de toute réification, il propose de distinguer trois espaces publics, respectivement d'ordre micro, meso et macro. À ce dernier échelon, John Keane constate que depuis la multiplication des événements retransmis dans le monde entier, notamment par la télévision et le développement d'Internet, il y a un processus de déterritorialisation des échanges entre citoyens-citoyennes (1995 : 19). Plus prudent, Marc Raboy estime tout de même que « les nouveaux réseaux globaux de communication alternative ont [...] un rôle particulièrement important à jouer » dans la constitution d'un public transnational (1999 : 66). Il reste dès lors à savoir si de nouvelles pratiques sociales vont vraiment se mettre en place comme suite aux nouvelles possibilités induites par les technologies de l'information et de la communication (TIC).
- 4 Pour explorer cette éventualité à partir d'une posture épistémologique prudente, nous sommes intéressé au cas d'une organisation internationale, l'association pour une taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens (ATTAC), née en France en juin 1998, maintenant présente dans une cinquantaine de pays⁷ et alliée avec plus de 20 autres groupes et réseaux à travers le monde⁸. Notre méthode, qualitative, ne vise donc pas à aborder un corpus de recherche qui serait représentatif des nouveaux groupes militants et des usages d'Internet qualifiés d'« hacktivisme », mot né de la contraction des termes « activisme » et « hacker ». L'association sélectionnée est toutefois assez proche d'autres groupes militants qui se sont créés depuis quelques années. Ainsi, elle n'est ni exclusivement antilibérale ni foncièrement anticapitaliste. De ce fait, elle est traversée par les contradictions de la société et des aspirations diverses s'y expriment. Ce flou relatif qui se constate en ce qui concerne les objectifs — du plus spécifique concernant la taxe Tobin au plus général « se réapproprier ensemble l'avenir de notre monde » — n'est d'ailleurs pas forcément un handicap d'après le nombre de personnes qui y adhèrent (plus de 30 000 en France depuis cinq ans). Il explique certainement aussi en partie le succès, le côté rassembleur d'ATTAC. De plus, si, à l'instar de bon nombre d'autres organisations, elle est contre la mondialisation actuelle, elle contribue de par son existence même dans un nombre croissant de pays à œuvrer en faveur d'une certaine mondialisation, de plus en plus souvent qualifiée de « mondialisation des résistances ». Enfin, sa constitution sous la forme d'un réseau à

l'échelle internationale ainsi qu'à l'échelle nationale est également comparable avec celle d'autres organismes. Néanmoins, ATTAC présente certaines caractéristiques plus spécifiques, notamment le fait que la place d'Internet est importante, sans doute plus centrale dans son développement que dans la plupart des groupes militants (George, 2001). En conséquence, elle doit être aussi considérée comme une exception. Toute généralisation est donc impossible⁹.

- 5 Deux des services du « réseau des réseaux » ont plus particulièrement retenu notre attention, la Toile (Web) et les listes de discussion¹⁰. Nous les aborderons l'un à la suite de l'autre dans cet article, car il nous semble impossible de considérer à priori Internet comme un ensemble uniforme. Il importe en conséquence de distinguer les services (ou applications) de façon fine afin de mieux saisir les caractéristiques des utilisations de chacun d'entre eux. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible non plus de procéder à une distinction trop forte, ne serait-ce que parce que les services peuvent être employés en synergie les uns avec les autres. Nous avons donc fait parfois des liens entre les deux services et nous aborderons éventuellement d'autres applications. Dans un premier temps, nous nous sommes tout d'abord intéressé à la dimension internationale du site <http://www.attac.org> en étudiant à la fois les processus de production des informations et le contenu entendu à la fois comme un ensemble de textes¹¹ et comme une construction hypertextuelle. Nous avons notamment porté notre attention sur les langues employées. Nous avons ensuite étudié les sites des différentes déclinaisons de l'organisation à travers le monde. Nous avons alors effectué une comparaison en termes de richesse des contenus en tenant compte non seulement de l'intérêt des textes mais aussi de leur actualité et de leur pertinence par rapport aux objectifs de l'association. Nous avons aussi porté notre attention sur les marqueurs identitaires (langues, drapeaux, symboles, acronymes, etc.) susceptibles à la fois de témoigner des notions de diversité et d'universalité. Cette analyse comparative a été effectuée en replaçant ces sites dans le contexte de développement d'Internet dans les différents pays correspondants. Nous avons étudié dans quelle mesure la présence « rapprochée¹² » de contenus peut être intéressante dans le cadre d'une compréhension plus grande des points communs et des différences entre sociétés. Dans un deuxième temps, nous avons analysé les propos échangés sur une liste de discussion francophone « ATTAC-talk » en mettant l'accent sur les discussions entre internautes de plusieurs pays. Pour ce faire, nous avons sélectionné deux périodes — le mois de lancement de la liste (février 1998) puis la période autour de l'abandon de l'AMI (mi-octobre-mi-novembre 1998) — puis ajouté plusieurs moments dont celui au cours duquel il a été question du vote de la motion en faveur de la taxe Tobin à la Chambre des communes à Ottawa. Ce thème a été retenu ici parce qu'il a été discuté par des internautes de plusieurs pays. Nous avons porté alors notre attention sur l'origine géographique des personnes qui s'exprimaient, sur leurs prises de parole et sur les liens entre leurs origines et leurs opinions. Nous avons aussi porté notre attention sur la chronologie des échanges afin de voir dans quelle mesure il y avait vraiment une dynamique en la matière ainsi que sur la dimension argumentative des propos. Tels sont les points que nous allons aborder dans ce texte que nous concluons en revenant sur les caractéristiques d'un éventuel « espace public transnational » qui serait créé par les usages d'Internet.

La dimension - inégalement - internationale du site

- 6 La dimension internationale du site se caractérise tout d'abord par la forte présence du multilinguisme. Dès la page d'accueil, on constate que celui-ci, qui comprend plus de 10 000 pages, est entièrement décliné en cinq langues : l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien et le norvégien. Or, cette pratique systématique de la traduction est rare, et ce, même au sein d'organismes tels que l'Organisation des Nations Unies (ONU), l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) ou l'Union internationale des télécommunications (UIT) où certains documents ne sont présents qu'en langue anglaise. La dimension internationale du site se constate aussi à la présence d'un grand nombre de documents proposés dans d'autres langues que les cinq mentionnées ci-dessus, y compris dans des langues très parlées dans le monde, mais qui le sont dans des pays où il n'y a pas (encore ?) d'associations : c'est par exemple le cas du mandarin (Chine) et de l'hindi (Inde). Plusieurs facteurs, qui témoignent de l'enchevêtrement entre réseaux sociaux et techniques, expliquent ce phénomène assez rare¹³. Premièrement, ATTAC est née dans le giron du *Monde diplomatique*, mensuel qui s'est beaucoup développé depuis les années 1980 à travers le monde. Alors qu'à cette époque il n'existait qu'une version française tirée à environ 150 000 exemplaires dans l'Hexagone et à quelques milliers ailleurs dans le monde, vingt ans après, le « Diplo » dispose également de déclinaisons en anglais (produite au Royaume-Uni), en arabe (Liban), en grec (Grèce), en italien (Italie), en portugais (Portugal) ainsi que de plusieurs versions en allemand (Allemagne, Luxembourg, Suisse) et en espagnol (Argentine, Espagne, Mexique) grâce à des accords passés avec des éditeurs locaux. Au total, le tirage dépasse le million d'exemplaires si l'on additionne les 300 000 en français et les 700 000 dans les autres langues. On peut ajouter que la revue est présente sur la Toile en anglais (étatsunien), en coréen, en français et en japonais. ATTAC a donc pu largement bénéficier du réseau social du « Diplo » pour se développer à l'échelle internationale.
- 7 Deuxièmement, bon nombre d'abonné(e)s au mensuel se sont retrouvés parmi les premiers à participer aux échanges sur les listes de discussion de l'association¹⁴. Or, peu de temps après le lancement de la première liste « ATTAC-talk » en février 1998, il a été question de pratiques de traduction de textes autour du principal sujet de l'époque, le projet d'AMI. Les initiatives prises pour traduire des textes se sont par la suite multipliées. Une liste spécifique a été créée afin de relier les traducteurs et les traductrices entre eux. En 2002, 700 personnes consacraient au moins deux heures par semaine à travailler sur des traductions en une vingtaine de langues sur le site international. Sa dimension multilingue semble porter ses fruits, étant donné que les connexions mensuelles sont maintenant supérieures au million et proviennent d'une centaine de pays.
- 8 Ensuite, la dimension internationale se retrouve avec les liens vers les différentes déclinaisons d'ATTAC qui possèdent un site sur la Toile. Néanmoins, on constate qu'il n'y a pas forcément de lien fort entre le dynamisme général des associations et leur présence sur Internet qui varie considérablement selon les cas avec, d'un côté, la France qui a le site le plus important et, de l'autre, des pays comme le Burkina Faso, le Congo et le Mali qui ont des associations absentes de la Toile. On retrouve ici une facette des inégalités considérables entre pays à propos d'Internet, une facette qui s'ajoute à celle des accès aux ordinateurs branchés de par le monde. En 2000, plus des

trois quarts des internautes vivaient dans un pays de l'OCDE, alors que cette « zone » comprend seulement 14 % de la population mondiale (PNUD, 2001b : 40)¹⁵.

- 9 C'est, logiquement, dans les pays où Internet concerne une population non négligeable qu'il est possible d'établir un lien entre le dynamisme général des associations et leur présence sur le réseau. Cette tendance a pu être observée non seulement en France mais aussi en Suisse, où est née la deuxième association nationale. À l'intérieur de ce pays, les groupes locaux les plus dynamiques, généralement les groupes francophones, à commencer par celui de Genève, sont aussi ceux qui ont été très rapidement les plus présents sur la Toile. Dans le cas du Québec, le développement du site a été effectué au moment où l'association tenait son premier congrès en 1999. Il s'agissait à la fois de mettre un certain nombre de documents en ligne afin de préparer la rencontre et d'attirer le plus grand nombre possible d'adhérents et d'adhérentes. Ensuite, les difficultés à enrichir le contenu du site, l'absence de création de liste de discussion spécifiquement québécoise, alors que celle-ci avait été annoncée avant même la création officielle, ont témoigné des problèmes que connaissait la nouvelle association. L'absence d'enrichissement du contenu du site d'ATTAC Québec a également contribué au faible dynamisme de l'association, les internautes pouvant se rendre compte de l'absence de mise à jour régulière et en déduire un faible nombre d'activités. La situation a toutefois évolué depuis avec, à peu près parallèlement, une croissance de l'association, notamment à travers la formation de groupes locaux dans Charlevoix, les Laurentides, en Montérégie, à Montréal, à Québec et un développement considérable du site. Ce dernier a été possible grâce à la création d'une véritable structure organisationnelle basée sur la création de comités. D'une part, les comités formés, soit sur une base locale, soit sur une base thématique, doivent fournir de la documentation susceptible d'être mise en ligne à chaque action menée. D'autre part, l'un d'entre eux est spécifiquement chargé des activités électroniques. Toutefois, en 2003, la mise en ligne de contenus tarde toujours, surtout en ce qui concerne les groupes locaux, et ce, par manque de collaborateurs et de collaboratrices bénévoles maîtrisant la production sur la Toile.
- 10 Dans les pays où le nombre de personnes connectées est moins important, le lien entre les activités générales et celles qui sont menées sur Internet est donc moins systématique. Toutefois, lorsqu'il a été jugé utile de créer un site, une attention particulière a été portée à la mise en ligne d'un contenu qui puisse être consultable avec n'importe quel navigateur, même uniquement textuel (Lynx avec le système d'exploitation Unix par exemple) et avec une ligne téléphonique et un modem à faible débit. Même dans les pays où les connectés constituent dorénavant plus de la moitié de la population¹⁶, les documents disponibles sont souvent proposés en plusieurs formats afin de permettre des usages différenciés. On retrouve ainsi des fichiers en format « html » afin de bénéficier du système des hyperliens internes, en format « rtf » afin de permettre de retravailler le texte dans le logiciel de traitement de texte Word en y incluant par exemple des commentaires et en format « pdf » afin de faciliter l'impression papier, cette pratique étant très utile pour transmettre des documents de toutes sortes à des militants et militantes non branchés¹⁷. Cela dit, les contenus mis en ligne par certaines associations ne sont pas forcément adressés prioritairement aux personnes vivant dans le pays. C'est le cas de la Tunisie, où si ATTAC n'est pas interdite, elle n'est pas non plus autorisée. Une première réunion a eu lieu le 9 septembre 1999 à Tunis. Le jour même, les statuts ont été déposés auprès des services du Gouvernorat de Tunis afin d'obtenir l'agrément légal. Trois mois plus tard, l'association n'ayant pas

reçu de refus, elle a été déclarée légale par ses fondateurs. Toutefois, la loi tunisienne stipule que, passé le délai de trois mois et dans la mesure où elle n'a pas reçu une réponse négative motivée signée du Ministre de l'Intérieur, toute nouvelle association doit faire l'objet d'une publication au Journal officiel. Pour ce faire, le récépissé délivré par l'administration au moment du dépôt des statuts est nécessaire. Or, celle-ci a refusé d'accorder le fameux récépissé. En conséquence, le site est en partie consacré à la lutte pour la reconnaissance de l'organisation. Uniquement en langue française, il s'adresse en fait au moins autant à des internautes situés hors de Tunisie qu'à des ressortissants et ressortissantes de ce pays. C'est d'ailleurs un comité situé en France, ATTAC Rhône, qui coordonne la mobilisation.

La Toile comme lieu de comparaisons internationales

- 11 Nous allons maintenant nous intéresser aux contenus produits en montrant que leur présence « rapprochée » peut être intéressante dans le cadre d'une compréhension plus grande des points communs et des différences entre sociétés. Abordons tout d'abord la forme des différents sites de par le monde. L'analyse comparée amène à conclure que, malgré la grande liberté dont disposent les webmestres des différentes déclinaisons, deux éléments se retrouvent systématiquement : (1) l'emploi du l'acronyme ATTAC qui peut prendre différentes formes iconiques mais qui est présent sur chacun des sites. Dans certains cas, la signification de celui-ci « association pour une taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens » est traduite dans d'autres langues, mais l'acronyme demeure toujours le même, et ce, même si la traduction ne correspond pas ; (2) le pourcentage (« % ») qui est souvent repris comme emblème de l'association. Il peut servir de marque pour effectuer un retour à la page d'accueil, il peut être utilisé en fond d'écran. Même si aucun des webmestres des différents sites nationaux et locaux n'est contraint de mentionner celui-ci, il remporte un succès certain. Cet usage témoigne de la pertinence de ce signe en tant que symbole représentant l'objectif premier de l'association : taxer les mouvements spéculatifs sur les transactions monétaires.
- 12 À côté de ces marques identitaires qui relie l'ensemble des composantes du site et à travers elles l'ensemble des composantes de l'organisation internationale, on constate une très grande diversité des façons de faire. Certains éléments constitutifs de la forme des sites sont révélateurs de différences importantes. Le site d'ATTAC France comprend des documents dans plusieurs langues, mais il est avant tout intégralement en langue française. De plus, la partie nationale a une taille considérable. À l'opposé, celui d'ATTAC Belgique n'existe pas. Le lien qui pointe vers le pays mène en réalité vers deux sites distincts, ATTAC Wallonie-Bruxelles et ATTAC Vlaanderen. L'accent est directement mis sur les trois composantes de la structure fédérale du pays. Il est également possible de se rendre directement vers les contenus régionaux et locaux à partir de cette page-là. On retrouve la dualité linguistique du pays avec dans la capitale deux groupes, l'un francophone et l'autre néerlandophone. Enfin, en ce qui concerne les langues, on remarque encore une fois le partage entre le nord et le sud. En Espagne, il n'y a pas non plus de site national à proprement parler. La page d'accueil mène directement vers les associations régionales (Andalucia, Bizkaia, Castilla y León, Catalunya, Galicia, Mallorca) et infrarégionales (Madrid, Pais Valencia et Sevilla). Les

contenus sont en espagnol (castillan) excepté ceux de la Catalogne et du Pays Basque qui sont dans les langues régionales.

- 13 On retrouve aussi une architecture très décentralisée en ce qui concerne ATTAC Suisse, à la différence près que la page d'accueil est proposée dans les deux langues les plus parlées du pays : l'allemand et le français. Un certain nombre de documents qui concernent la politique fédérale ou des sujets de mobilisation intéressant l'ensemble des groupes locaux sont rédigés dans les deux langues et contrairement aux deux cas précédents, on trouve des coordonnées pour ATTAC Suisse. Cela dit, il y a aussi un lien vers les sites de l'ensemble des groupes locaux organisés à l'échelle des cantons dès la page d'accueil. Ceux des cantons alémaniques (Basel, Bern, Zürich, etc.) sont exclusivement en allemand, ceux des cantons romands (Genève, Jura, Neuchâtel, etc.) sont uniquement en langue française. Seuls ceux des cantons bilingues (Biel/Bienne et Fribourg) sont dans les deux langues. Le comité du canton de langue italienne, le Ticino, n'était pas présent sur la Toile en 2003, mais l'ouverture du site était annoncée avec, en complément, le passage du site pan-helvétique au trilinguisme. Précisons enfin que l'assemblée constituante d'ATTAC Suisse a eu lieu le 25 septembre 1999 à Fribourg, l'une des deux villes bilingues — avec Biel/Bienne — de la confédération helvétique, située à la limite entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. En Allemagne, autre pays décentralisé, l'ensemble du site est en allemand, mais on trouve aussi des contenus en anglais et en français. Par ailleurs, une bonne partie de celui-ci est consacrée aux comités présents dans les différents Länder ou villes, mais il y a tout comme en Suisse un contenu à l'échelle du pays avec des coordonnées nationales. Enfin, mentionnons un dernier cas, celui d'ATTAC Québec. Il est intéressant de noter que le site est entièrement en français et que s'il y a un lien vers l'association équivalente au Canada anglais, Halifax Initiatives, celui-ci est particulièrement discret. Quant au site d'Halifax Initiatives, il pointe vers la page d'accueil internationale d'ATTAC et non vers la page québécoise. On retrouve ici un exemple qui illustre les « deux solitudes ».
- 14 En ce qui concerne les contenus, un seul impératif est imposé par les fondateurs : les différentes associations de par le monde doivent adopter la plateforme telle quelle. Cela explique pourquoi il s'agit du texte vers lequel convergent le plus grand nombre de liens depuis l'ensemble des sites. Les termes de cette plateforme, conçue à l'origine par l'association française, proposent un cadre au sein duquel les activités de toutes les associations doivent se développer, mais laissent également une certaine marge de manœuvre à toutes les composantes. Chaque association est en effet invitée à développer des activités en fonction du contexte économique, politique et social dans lequel elle opère. L'analyse du contenu des sites témoigne aussi de la présence dans les agendas de thèmes qui sont susceptibles de concerner et d'intéresser des militants et militantes d'une seule région, d'un pays, de plusieurs pays, de plusieurs régions, etc. C'est ainsi que dans les Amériques, ATTAC Argentine a effectué un gros travail d'analyse sur la situation économique et sociale du pays, à la fois avant et après que les principaux médias ne s'intéressent à ce sujet. Ces derniers ont surtout porté leur attention sur les événements du mois de décembre 2001, c'est-à-dire *grosso modo* du 5 décembre — date à laquelle le Fonds monétaire international (FMI) a refusé un prêt de 1264 milliards de dollars étatsuniens au gouvernement argentin, confronté à une dette extérieure de 132 milliards de dollars — au 23 décembre — date à laquelle le président intérimaire, M. Adolfo Rodríguez Sáa, a été nommé par le Congrès à la suite de la démission du président Fernando de la Rúa¹⁸. De nombreux documents sur le sujet ont

été mis en ligne sur le site de l'association et ont été envoyés à des dizaines de milliers d'adresses de courrier électronique. Or, même si, dans une certaine mesure, les événements qui se passent en Argentine sont propres à ce pays, ils sont également riches d'enseignements, voire de retombées pour d'autres pays, à commencer par ceux d'Amérique du Sud. On pense par exemple à l'Uruguay dont l'économie est étroitement intriquée avec celle de l'Argentine.

- 15 De son côté, pendant plusieurs mois, ATTAC Québec a consacré une partie de ses activités au sommet du G8 qui a eu lieu en 2002 dans la région de Kananaskis, située dans les Rocheuses en Alberta. À cette occasion, elle a répondu positivement à l'invitation lancée par le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce international de la Chambre des communes (CPAECI) qui a demandé aux Canadiens et Canadiennes de s'exprimer sur l'ordre du jour de cette rencontre des pays les plus riches de la planète. Des échanges d'analyses ont pu être effectués et mis en ligne avec des associations situées dans d'autres pays, à commencer par celles qui sont directement concernés en Allemagne, en France, en Italie, au Royaume-Uni et en Russie. Parallèlement, l'association québécoise aborde aussi le projet de constitution de la Zone de libre échange des Amériques (ZLEA), une préoccupation partagée avec ses homologues d'Argentine, de Bolivie, du Brésil, du Chili, de Guyane¹⁹ et de l'Uruguay.
- 16 Une réunion qui s'est tenue le 3 février 2002 en marge du deuxième forum social mondial de Porto Alegre a permis à ces associations de faire part de leurs priorités. À la lecture des comptes rendus mis en ligne sur un site créé spécifiquement à cette occasion, on constate à la fois la présence de thèmes qui sont traités par l'ensemble des associations dans le monde — la taxe sur les mouvements de capitaux internationaux, le blanchiment de l'argent, les paradis fiscaux, les politiques néolibérales et leurs effets — mais aussi des sujets qui concernent la totalité ou une partie des pays des Amériques : les luttes des peuples autochtones, l'intégration alternative, avec la possibilité de créer une monnaie unique dans la région, en particulier dans le Cône sud, les questions de l'eau et de l'Amazonie, le problème de la répartition des terres ainsi que la création de la Zone de libre échange des Amériques déjà mentionnée. Lors du forum social mondial qui a aussi eu lieu à Porto Alegre en 2003, les représentants de 30 associations ATTAC de par le monde ont décidé à la fois de multiplier les échanges à l'échelle mondiale et de créer des coopérations intermédiaires au niveau des continents. À cette occasion, la création d'un nouveau site dédié à la couverture en direct et dans plusieurs langues de différents événements concernant ATTAC et la mondialisation a été annoncée.
- 17 Ailleurs, étant donné son implantation dans la principale capitale de l'Union européenne, ATTAC Bruxelles a développé des activités qui s'adressent plus particulièrement aux autorités politiques communautaires afin de promouvoir, entre autres, auprès d'eux l'idée d'une initiative européenne en matière de taxe Tobin. ATTAC Luxembourg concentre son attention sur des questions qui concernent plus particulièrement le Grand-Duché. Celui-ci étant le seul membre de l'Union européenne et de l'OCDE qui profite de sa position pour retarder, quand ce n'est pas pour bloquer, les initiatives engagées pour lutter contre l'évasion fiscale, l'association tient à jouer un rôle clé dans la lutte sur les thèmes des paradis fiscaux et du secret bancaire.
- 18 La proximité de contenus sur la Toile permet aussi de se rendre compte que les priorités peuvent changer selon les endroits malgré des objectifs communs. C'est ainsi que si les questions financières sont vraiment au centre des préoccupations des

associations en Europe, il en va un peu différemment en Afrique, notamment en Afrique noire où les problèmes sont directement matériels, d'une importance vitale selon les propos tenus par les responsables d'ATTAC Sénégal. Les interventions du FMI, de la Banque mondiale, de l'OMC et des autres institutions financières sur les économies africaines sont dépeintes comme à l'origine de l'alourdissement de la dette « par des programmes criminels » qui détruisent la santé et l'éducation ainsi que « notre patrimoine culturel et notre dignité ». L'économie africaine serait de plus en plus dépendante alors que les États sont contraints de rembourser sur le dos des populations une dette qui ne sert pas au développement du continent.

- 19 On peut dire en conséquence qu'un certain nombre de contenus mis en ligne ainsi que les hyperliens qui sont faits entre eux témoignent de nouvelles formes de communication internationale. La mise en ligne et l'envoi de documents traduits dans le plus grand nombre de langues possible permet de constater que certaines problématiques peuvent concerner aussi bien des régions et des pays que des continents, voire la totalité de la planète. Mais les inégalités restent encore flagrantes. À l'étude du contenu du site d'ATTAC Sénégal, on note un manque quasi total d'analyses consacrées aux problématiques « attaciennes » qui tiendraient compte des caractéristiques spécifiques de ce pays ainsi que des autres pays de l'Afrique subsaharienne et de l'Afrique de l'Ouest. Rappelons aussi que les associations du Burkina Faso, du Cameroun, du Congo et du Mali n'ont même pas de site. La « contre-expertise » — pour reprendre la terminologie employée au sein de l'association — vue depuis l'Afrique subsaharienne est donc quasiment inexistante sur Internet. Or, l'un des intérêts principaux d'avoir accès à différents sites d'origines diverses ne réside-t-il pas justement dans la possibilité de croiser les analyses ?

Des échanges internationaux sur les listes de discussion intéressants mais limités

- 20 Cela étant dit à propos de la Toile (et des listes de diffusion dans une moindre mesure, les contenus présents sur la Toile étant parfois transmis aussi par ce moyen), qu'en est-il des échanges sur les listes de discussion ? Lancée le 4 février 1998 à l'occasion de la mise en ligne du dossier consacré à l'AMI sur le site du « Diplo », la liste de discussion francophone « ATTAC-talk » a donc été la première concrétisation de l'existence de l'association²⁰, et ce, en même temps que l'ébauche de sites sur la Toile. Les premiers échanges ont justement été consacrés au projet. La dimension internationale du sujet permit à des internautes de plusieurs pays de s'exprimer. Toutefois, il n'y eut pas de véritable débat, la dimension informative étant plus importante. On put d'ailleurs constater la même chose à propos du deuxième thème le plus abordé pendant cette période, la taxe Tobin. De France et d'ailleurs, les abonnés et abonnées à la liste préférèrent considérer la liste en tant que moyen d'envoyer et de recevoir de l'information peu ou pas reprise dans les médias traditionnels, peu ou pas connue par la majorité de leurs compatriotes, plutôt que d'entamer des débats.
- 21 Environ huit mois plus tard, entre la mi-octobre et la mi-novembre, nous avons constaté que le nombre des abonnés et abonnées avait beaucoup augmenté puisqu'il était passé d'environ 150 à la fin du mois de février à plus de 500 et que le nombre de messages avait aussi augmenté — certes dans une proportion moindre — passant de 309 au mois de février à 389 messages en octobre et 408 en novembre. Parallèlement, les

thèmes des messages s'étaient quelque peu diversifiés, ce qui contribua à alimenter un véritable débat sur leur pertinence sur la liste. Alors que l'AMI et la taxe Tobin avaient dominé les échanges au mois de février, la signification des termes « gauche » et « droite », d'une part, et la politique de recherche du Ministre français chargé de ce dossier, d'autre part, dominèrent les échanges en octobre et en novembre. Or, ceux-ci apparurent largement franco-français et on constata alors fort peu d'interventions d'internautes d'autres pays. Leurs points de vue, éventuellement intéressants, parce que décalés par rapport à la réalité de l'Hexagone, ne furent d'ailleurs jamais explicitement sollicités à ces occasions. La liste a dès lors balancé entre France et francophonie, celle-ci restant toutefois limitée aux pays du nord. Malgré le fait qu'il soit encore question de « sujets internationaux », comme la taxation des transactions financières et le projet d'AMI²¹, on remarqua notamment le retrait partiel de plusieurs abonnés suisses et québécois qui avaient pourtant été parmi les plus nombreux à s'exprimer au mois de février précédent. Cela s'est expliqué par des raisons déjà évoquées ci-dessus mais aussi, dans le cas suisse, par la création de plusieurs listes de discussion à la fois à l'échelle du pays et à celle des cantons lors de la création de comités locaux. On retrouve ici l'une des caractéristiques du processus d'appropriation sociale des TIC (George, 2001).

- 22 Certains sujets ont tout de même été propices aux échanges internationaux²². Le 23 octobre 1998, en annonçant le lancement du premier numéro d'une série intitulée « Les Dossiers d'ATTAC », des dossiers conçus comme une synthèse d'articles concernant un sujet, en l'occurrence la taxe Tobin, le bureau parisien de l'association en profita pour faire un appel à contribution à propos du dossier suivant consacré aux « fonds de pension ». Immédiatement après, l'animateur officiel de la liste²³, P., envoya un texte fort complet sur le sujet rédigé par A. Celui-ci se terminait en ces termes qui s'avérèrent anticiper le climat général des échanges qui suivirent : « ma contribution se voudra aussi peu pontifiante et polémique que possible, mais ma courte expérience me dit que ces 2 écueils sont difficilement évitables. Autant le dire aux lecteurs qui n'auraient pas déjà zappé, mon message sera long, et pourtant je cours le risque de paraître bien elliptique ou simplificateur à certains. Le débat pourra donc se poursuivre, je ne prétends pas détenir la vérité absolue en ce domaine. » Le message en question qui se terminait par une bibliographie et par la formule « Merci de m'avoir lu jusqu'au bout » fut en effet long puisqu'il comptait environ 15 000 caractères, mais il fut aussi considéré comme suffisamment intéressant pour que plusieurs personnes suggèrent très vite de le mettre en ligne sur le site de l'association, de façon à ce « qu'il soit facile à retrouver, qu'il soit relu, discuté et critiqué [...] (et aussi que son auteur soit remercié) », pour reprendre les propos de L. Par la suite, les échanges furent visiblement le fait de personnes qui ne cherchèrent pas systématiquement à s'opposer, mais qui consacrèrent à la fois du temps à expliciter leur pensée, ainsi qu'à comprendre celle de leurs interlocuteurs et interlocutrices. Au total, bon nombre de contributions dépassèrent largement la longueur de deux ou trois pages-écrans. Plus intéressant encore dans le cadre de l'étude des pratiques de communication internationale a été le fait de constater que le sujet avait interpellé des internautes de plusieurs pays. C'est ainsi qu'un abonné irlandais signala qu'il venait d'assister à une réunion d'ATTAC dans son pays et qu'il se demandait comment il pourrait expliquer à ses compatriotes les caractéristiques du système de retraite par répartition, ce dernier n'existant pas dans son pays. Dès lors, le débat s'ouvrit sur les analyses des deux modèles de cotisation des retraites, celui de la répartition et celui de la capitalisation. Alors que les abonnés et

abonnées français trouvaient le système par répartition naturel, plusieurs de leurs homologues étrangers mentionnèrent qu'il s'agissait plutôt d'une exception dans le monde. Le débat continua ainsi pendant plusieurs semaines et la personne qui avait envoyé le texte initial fut invitée à participer à la réflexion postérieure du conseil scientifique sur ce sujet. Une synthèse des propos tenus sur la liste fut également reprise par le conseil.

- 23 Parfois, les échanges furent moins spontanés. L'exemple suivant est symptomatique de cet état de fait. L., alors animateur officieux, annonça le 24 mars 1999 sur la liste de discussion que la Chambre des communes du Canada venait de voter une motion en faveur de la taxe Tobin en joignant un message en anglais du président de Results Canada, un message envoyé auparavant sur la liste anglophone « ATTAC-Welcome ». Le lendemain, c'est le bureau d'ATTAC qui envoya un communiqué de presse en français saluant la prise de position du Parlement canadien. Un peu moins de 24 heures après, L. envoya un autre courriel contenant cette fois une dépêche de la Presse canadienne (pc) en français qui résumait le vote, dépêche qu'il avait également récupérée sur la liste de discussion anglophone. Or, pendant ces 48 heures, personne ne posa de questions, personne ne donna son point de vue, y compris parmi les abonnés et abonnées au Canada, alors que ce vote concernait le premier objectif de l'association et qu'il était le premier portant sur ce thème dans le monde. Les échanges continuèrent à être dominés à la fois par les débats en cours depuis plusieurs mois (sur la pertinence des notions de « droite » et de « gauche » et sur la politique de recherche du Ministère français) ainsi que par les interventions consacrées aux premiers bombardements de l'OTAN au Kosovo. L. envoya alors un message au titre révélateur : « STOP ! UN PEU DE RÉSERVE ». Les premières réponses furent le fait d'abonnés français qui annoncèrent qu'ils allaient informer leurs groupes locaux respectifs de la décision de la Chambre des communes. Pendant ce temps, les échanges habituels continuèrent. L. reprit alors la parole en semblant faire un peu marche arrière par rapport à son message précédent. Certes, il écrivit : « ATTAC-TALK, notre liste, ne peut accueillir tous les débats. C'est clair », mais il ajouta aussi : « pourtant si nous n'étions pas tous ici ensemble rien ne serait possible. Et je crois que la déception exprimée est à la mesure des attentes. Il est clair qu'ATTAC-TALK doit conserver son caractère d'ouverture. » Il était facile de comprendre que sa formule « déception exprimée » faisait référence à sa propre réaction précédente.
- 24 C'est seulement ensuite que le débat a commencé. Les propos échangés nous sont dès lors apparus pertinents, loin de toute polémique. À la suite d'une demande d'un Français, S., un abonné canadien, prit le temps de répondre en présentant brièvement les deux constituantes du Parlement canadien, en précisant que la Chambre étant dominée par le Parti libéral et en ajoutant qu'à son avis, le vote serait peu suivi d'effets, étant donné le profil du ministre des Finances, Paul Martin, responsable du dossier :
- il est propriétaire d'une flotte de navires de transport de marchandises (armateur), qui ne bat même pas pavillon canadien et dont le siège est situé dans les Antilles. Il est donc pensable qu'il est un fervent utilisateur d'abris fiscaux. Des lors, est-il crédible pour faire la promotion de quelque chose qui ira directement contre ses propres intérêts.
- 25 Il concluait son message en estimant que le Canada n'avait de toute façon pas de vraie politique indépendante des États-Unis et signa ironiquement « Canadianement vôtre » (avec un souriard). À quoi une autre abonnée canadienne, C., l'une des fortes personnalités de la liste, répondit qu'elle était entièrement d'accord avec Stéphane, tout en signant de son côté « Québécoisement vôtre ». En réponse à un Belge qui

s'étonnait de ne pas avoir entendu parler de ce vote dans les médias de son pays, un abonné de Montréal, Y., répondit que les médias locaux, y compris la presse écrite, avaient fort peu parlé du vote en faveur de la taxe Tobin parce que toute l'attention des journalistes était captée par le conflit dans les Balkans. Il ajouta qu'il ne s'agissait de toute façon que d'une motion et non d'une loi, ce qui signifiait que le vote en question n'avait aucun caractère contraignant mais qu'il était essentiellement symbolique. Il expliqua à l'occasion la différence entre les deux types de textes tout en signant en guise de clin d'œil à ses prédécesseurs « Montréal. Province de Québec ». Un autre Belge, M., prit à son tour la parole afin de mentionner le seul article de presse dans lequel il avait été question du vote à la Chambre des communes puis enchaîna en affirmant que, de toute façon, il était généralement fort peu question de politique canadienne dans les médias de son pays. La discussion se poursuivit pendant plusieurs jours, notamment au sujet de la couverture médiatique internationale.

- 26 Enfin, nous avons retenu un troisième thème d'échange, celui sur l'avenir de l'État-nation. C'est un Canadien, G., qui fut le premier à envoyer une réflexion sur ce sujet. Il conclut son long message sur la mort — Goliath — et la vie — David — en prenant position pour la mondialisation de la résistance afin qu'il soit possible de « mondialiser » les règles pour encadrer la mondialisation des marchés : « La taxe Tobin apparaît comme un simple prétexte à nous unir et travailler ensemble, partout à travers la planète, afin que les citoyens reprennent démocratiquement la politique. Après tout, comme dit l'autre, <il s'agit tout simplement de se réapproprié ensemble l'avenir de notre monde> ». G. n'obtint pas de réponse à son envoi. En revanche, le débat continua indirectement avec une reprise par le modérateur officieux d'un extrait d'une intervention de Julien Dray, député socialiste à l'Assemblée nationale française. Favorable à l'instauration de la taxe Tobin, ce député avait pris la parole à ce sujet à l'occasion des débats sur la loi des finances 1999 en disant qu'il « serait bien illusoire de s'en remettre à un hypothétique gouvernement mondial pour mettre quelques grains de sable dans les rouages bien huilés de la spéculation ». Il mentionnait par ailleurs « le néant des conclusions des derniers sommets du G7 et des dernières réunions du F.M.I. » et estimait que c'était à la France de tenir un rôle de leader afin de « donner un signal à toutes les nations. [...] C'est, je crois, la première pierre à poser du nouveau Bretton Woods que le gouvernement appelle de ses vœux ».
- 27 Le premier à réagir fut un Belge prénommé A. qui estima qu'il s'agissait là d'une attitude classique d'un homme politique niant « tout espoir d'évolution par l'innovation, en légitimant le tout par une réalité passée et jugée indépassable », qu'il trouvait « historiquement déroutant de vouloir ressusciter Bretton-Woods tout en se servant du FMI pour rejeter tout espoir d'évolution institutionnelle démocratique » et qu'il n'était « pas aise pour un élu national d'avouer que ses compétences [étaient] dépassées par la réalité, et qu'une évolution institutionnelle diminuant de fait le pouvoir de son <titre> [s'imposait] logiquement ». La réaction suivante, négative, vint cette fois... de France, L. prenant position contre toute idée d'un éventuel « gouvernement planétaire », qui rendrait possible la menace d'un « fascisme à l'échelle mondiale ». Il expliqua son point de vue en affirmant que la « démocratie apparente » dans laquelle nous vivions était le « résultat de la concurrence entre États » et que, de ce fait, « les interventions un peu nationalistes des parlementaires français [lui étaient] sympathiques ».

- 28 A. s'exprima à nouveau sur ce sujet en proposant au contraire la formation d'un « directoire mondial » chargé avant tout de faire en sorte que les « perversités du système actuel [capitaliste] n'aient plus la possibilité de ressurgir par la suite ». Il proposa un principe « supra-fondateur », « le respect des différences dans l'harmonie globale du système », puis illustra sa prise de position en affirmant qu'à partir de ce principe, il y avait par exemple des situations très diverses entre le sud et le nord-est du Brésil et qu'il convenait en conséquence de ne pas pratiquer la même politique dans ces deux lieux, mais que d'un autre côté, la déforestation en Amazonie concernait le monde entier. Il conclut sur la fin de l'État-nation, sur la multiplication des niveaux de pouvoir, sur l'idée de la codécision et sur la constitution d'une société civile de dimension planétaire, caractérisée par le développement de regroupements comme ATTAC pour éviter tout risque de fascisme. Y. saisit ensuite l'occasion pour estimer qu'il fallait articuler l'existence d'ATTAC à la fois aux niveaux local, national, européen et mondial, tout en se demandant ce qui se cachait derrière l'expression « société civile » et quels étaient les moyens dont disposait cette dernière pour changer la vie des gens. L'ensemble du débat nous a semblé apporter des éléments de réflexion pertinents. Il a également été intéressant de constater que parmi les personnes qui ont jugé que l'échelon politique national demeurerait le meilleur garant d'un minimum de démocratie, il se trouvait beaucoup de ressortissants de la France, l'État-nation par excellence, alors que les Belges et les Canadiens, originaires de pays plus décentralisés, s'avéraient plus favorables au développement d'instances politiques à l'échelle internationale.
- 29 Ces échanges entre citoyens et citoyennes de plusieurs pays nous semblent très importants à suivre parce qu'ils permettent de dénaturaliser des situations et de montrer que celles-ci sont des constructions sociales. Ces échanges ne représentent-ils pas un moyen de comparer les façons dont les systèmes dans lesquels nous vivons, le capitalisme financier et la démocratie représentative, se déclinent différemment selon les sociétés en fonction des histoires et des cultures tout en présentant des points communs ? Les institutions n'apparaissent-elles pas dès lors plus qu'auparavant comme des constructions qu'il est possible de discuter, de remettre en cause en tant que citoyens et citoyennes ? Le fait de s'intéresser à des politiques menées dans d'autres pays sur des questions partagées ne constitue-t-il pas le premier pas vers un intérêt pour des politiques communes ? Lorsque nous avons interrogé 50 abonnés et abonnées par courriel, quelques personnes ont d'ailleurs abordé ce sujet plus ou moins directement sans qu'aucune question n'ait été posée dans ce sens. Elles ont alors mis l'accent sur les pratiques de communication à l'échelle internationale sur la liste en signalant l'intérêt d'échanger avec des internautes de plusieurs pays partageant le même intérêt pour l'économie, la finance et la spéculation. Ces échanges permettent de mieux « comprendre les mentalités, les analyses, les opinions, la rigueur des gens » nous a-t-on répondu²⁴.

Conclusion

- 30 *In fine*, que conclure à partir de nos observations afin de proposer des pistes de réflexion qui seront susceptibles d'être creusées ? Le développement d'une partie des usages d'Internet contribue visiblement à l'émergence d'échanges communicationnels internationaux qui peuvent nous aider à mieux faire comprendre à la fois nos points

communs et nos divergences. Ainsi, il devient plus facile pour les citoyens et les citoyennes de reconnaître que chaque société se donne des institutions qui sont périssables, que la seule source du sens provient des activités qui se développent en son sein ; autrement dit que chaque société est caractérisée par son caractère auto-institué pour reprendre la formule de Cornelius Castoriadis (1990). Mais Internet peut-il pour autant être compris comme un espace public vraiment planétaire ? On peut s'interroger à ce sujet tellement les inégalités sont importantes. On retrouve ici le concept de « communication-monde » développé par Armand Mattelart (1998) qui, en liant celui-ci au concept d'« économie-monde » développé par Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein, veut remettre en avant de la scène ces inégalités qui façonnent le monde. Dans notre cas, trois barrières, abordées ci-dessus et qui relativisent la création d'un véritable espace public international, voire mondial, sont importantes à considérer : (1) l'accès et l'appropriation avec des situations très différentes selon les pays. Il s'agit bien ici de parler autant en termes de transmission d'informations et de pratiques de communication que d'usages moins actifs, de consultation d'information par exemple. Les inégalités se constatent aussi bien à une échelle macro à la lecture de certains chiffres issus d'études statistiques qu'à l'échelle micro de l'observation des échanges sur une liste de discussion comme « ATTAC talk » ; (2) la langue d'usage. La plus répandue sur le « Net », l'anglais, tend certes à s'imposer comme une langue véhiculaire mais constitue une barrière pour beaucoup de monde, d'où d'ailleurs l'importance de la traduction. À ce sujet, ATTAC représente un modèle de diversité linguistique grâce à la pratique de la traduction mais c'est plutôt une exception ; (3) la difficulté à tenir compte de la différence des contextes, ceux-ci étant entendus à la fois en termes de vie quotidienne et d'un point de vue institutionnel. La comparaison internationale demandant beaucoup de temps, on peut comprendre qu'il y eut finalement peu de débats impliquant des internautes de plusieurs pays, malgré l'intérêt de créer progressivement des espaces publics internationaux.

- 31 Enfin, il importe de revenir quelques instants sur la notion même d'espace public. Pierre Chambat note que celle-ci renvoie à deux significations distinctes (1995 : 67). Premièrement, elle correspond au principe constitutif d'une action politique que l'on reconnaît comme étant démocratique et qui n'a pas forcément de localisation précise et stable. L'espace public est alors un espace essentiellement symbolique, théoriquement ouvert à tous les citoyens et à toutes les citoyennes qui y discutent pour y constituer l'opinion publique. Il constitue le lien entre la société civile et l'espace politique en signalant et en problématisant les défis que celle-là ne peut relever seule et désire confier à celui-ci. Deuxièmement, la notion d'espace public amène à s'intéresser à des lieux de différentes natures, du café à la télévision en passant par le Parlement et Internet. L'espace public peut dès lors être divisé en autant d'espaces partiels qu'il existe de lieux consacrés aux échanges publics²⁵. Or, selon les cas, ces espaces favorisent les échanges sur une base locale, régionale, nationale, internationale ou mondiale. C'est le cas par exemple de la télévision qui est organisée de façon plus ou moins décentralisée selon les pays et qui a vu se multiplier depuis quelques années des chaînes qui ont une vocation internationale mais aussi dans certains pays des stations locales. On peut aussi penser à certains événements qui sont retransmis dans le monde entier par la télévision.
- 32 Quant à Internet, il peut aussi être mobilisé à plusieurs échelles. Ainsi, Françoise Massit-Folléa estime que c'est à l'échelle locale que son utilisation pourrait être

vraiment féconde pour l'exercice de la démocratie. « On ne peut être citoyen de l'utopie, sinon en son âme et conscience », estime-t-elle avant d'ajouter que c'est au niveau local que « l'interactivité technique n'est pas un simulacre d'interaction sociale, que le dialogue gouvernants-gouvernés n'est pas une simple consultation sans conséquence, que le citoyen est considéré dans toutes ses dimensions : habitant, consommateur, parent d'élève, usager, mais aussi justiciable ou contribuable » (1998)²⁶. De plus, si on revient à la première définition de l'espace public, il ne peut y avoir de séparation nette entre l'échelle à laquelle les débats s'organisent et celle à laquelle les décisions politiques sont prises ; ce qui renvoie à l'idée du passage d'une gouvernance politique où l'État demeure central à une gouvernance techno-économique où les organisations supranationales se voient attribuer un rôle croissant. À ce sujet, les groupes militants semblent partagés. À travers leurs actions, un certain nombre d'entre eux tentent d'empêcher un déplacement des lieux de la discussion, des rapports de pouvoir et de la production des compromis entre les acteurs sociaux. Ils mettent l'accent sur l'importance d'un retour du politique à l'échelle des États — voire des regroupements d'États à l'instar de la construction européenne — en rappelant que la légitimité politique se situe avant tout à ce niveau-là. Ils s'adressent donc de façon prioritaire aux responsables politiques des États. Dans cette perspective, l'espace public créé par les pratiques de communication internationale permet surtout de faire des comparaisons. Une autre position militante consiste à accepter le déplacement des lieux de la discussion, des rapports de pouvoir et de la production des compromis entre les acteurs sociaux en se plaçant parfois directement à l'échelle planétaire. À ce sujet, les activistes qui adoptent cette position ont souvent comme référence principale le livre *Empire* d'Antonio Negri et Michael Hardt dans lequel on peut lire :

L'Empire auquel nous sommes confrontés dispose d'énormes pouvoirs d'oppression et de destruction — mais ce fait ne doit en aucune façon nous donner la nostalgie des anciennes formes de domination. Le passage à l'Empire et ses processus de globalisation offrent en effet de nouvelles possibilités aux forces de libération. La mondialisation, naturellement, n'est pas une chose unique et les multiples processus que nous identifions comme tels ne sont ni unifiés ni univoques. Notre tâche politique, avancerons-nous, n'est pas simplement de résister à ces processus mais de les réorganiser et de les réorienter vers de nouvelles fins. Les forces créatrices de la multitude qui soutient l'Empire sont tout aussi capables de construire de façon autonome un contre-Empire, c'est-à-dire une organisation politique de rechange des échanges et des flux mondiaux. Les luttes visant à contester et subvertir l'Empire, aussi bien que celles destinées à construire une réelle solution de remplacement, se dérouleront ainsi sur le terrain impérial lui-même — et de fait, des luttes nouvelles de ce genre ont déjà commencé à émerger. À travers ces luttes et bien d'autres comme elles, la multitude aura à inventer de nouvelles formes démocratiques et un nouveau pouvoir constituant qui, un jour, nous emporteront à travers et au-delà de l'Empire (2000: 20).

- 33 C'est dans ce cas que l'espace public créé par les pratiques de communication internationale devient à proprement parler transnational, car il s'agit alors d'aborder des questions et d'envisager des politiques à un niveau directement planétaire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOLTANSKI, Luc, et Ève CHIAPELLO (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard. (Coll. « Nrf Essais ».)
- CASTORIADIS, Cornelius (1990), *Le monde morcelé, Les carrefours du labyrinthe. Tome III*, Paris, Seuil.
- CHAMBAT, Pierre (1995), « Espace public, espace privé : le rôle de la médiation technique », dans Isabelle PAILLIART (dir.), *L'espace public et l'emprise de la communication*, Grenoble, Ellug, p. 65-98.
- GEORGE, Éric (2001), « Le processus d'appropriation sociale de l'Internet en formation : le cas d'ATTAC », *Téléservices publics Usages et citoyenneté*, Actes du 12^e colloque du creis, Paris, du 28 au 30 mars. [En ligne] http://www.creis.sgdg.org/presentation/manifestations/is01_actes_colloque/ericgeorge.htm.
- HARDT, Michael, et Antonio NEGRI (2000), *Empire*, Paris, Exils.
- KEANE, John (1988), *Civil Society and the State : New European Perspectives*, Londres, Verso.
- KEANE, John (1995), « Structural transformations of the public sphere », *The Communication Review*, 1(1) : 1-22.
- KING, John, Rebecca E. GRINTER et Jeanne M. PICKERING (1996), « Grandeur et décadence d'Arpanet. La saga de Netville, cité champignon du cyberspace », *Réseaux*, 77 : 9-35. [En ligne] <http://www.enssib.fr/autres-sites/reseaux-cnet/77/01-king.pdf>
- MASSIT-FOLLÉA, Françoise (1998), « Illusion techniciste de l'interactivité », Actes du colloque IDT98, Paris, Palais des Congrès, juin. [En ligne] http://www.ens-lsh.fr/labo/c2so/articles/massit_follea/comm1.html
- MATTELART, Armand (1998), « Utopies et réalités du lien global. Pour une critique du technoglobalisme », *Loisir et société*, 21(1) : 121-144.
- MIÈGE, Bernard (1997), *La société conquise par la communication. Tome 2 : La communication entre l'industrie et l'espace public*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble. (Coll. « Communication, Médias et Sociétés ».)
- OUVRAGE Collectif (2001), *La radio à l'ère de la convergence*, actes du colloque tenu à Ottawa le 11 octobre 2000, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- PROGRAMME DES NATIONS-UNIES POUR LE DEVELOPPEMENT (PNUD) (2001a), *Rapport annuel*, Bruxelles, De Boeck Université. [En ligne] <http://www.undp.org/dpa/french/annual/annualreport2001/>
- PROGRAMME DES NATIONS-UNIES POUR LE DEVELOPPEMENT (PNUD) (2001b), *Mettre les nouvelles technologies au service du développement humain*, Bruxelles, De Boeck Université. [En ligne] <http://www.undp.org/hdr2001/french>
- RABOY, Marc (1999), « Une régulation démocratique problématique », dans Serge PROULX et André VITALIS (dir.), *Vers une citoyenneté simulée. Médias, réseaux et mondialisation*, Rennes, Apogée, p. 57-69.
- SCHOLTE, Jan Aart (2001), « Qu'est-ce que la société civile Mondiale ? », *Courrier de la Planète*, Société civile mondiale, la montée en puissance, 63. [En ligne] <http://www.solagral.org/publications/cdp/cdp63/article1.htm>

SÉNÉCAL, Michel (1995), *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie*, Montréal, Liber.

SÉMINAIRE « INFORMATIQUE - RESEAUX — SOCIÉTÉS ». 1999. « Internet et démocratie locale », Synthèse effectuée par Pascal Fortin, 13 octobre. [En ligne] <http://www.terminal.ens-cachan.fr/navigation/fr/CrSem1.html>

SOMMIER, Isabelle (2001), *Les nouveaux mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Paris, Flammarion. (Coll. « Dominos ».)

STATISTIQUE CANADA (2001), *Les temps changent : pourquoi et comment les Canadiens utilisent Internet, 2000*. [En ligne] <http://www.statcan.ca/francais/research/56F0006XIF/56F0006XIF00001.pdf>, voir aussi : « Enquête sociale générale : utilisation d'Internet », *Le Quotidien*, 26 mars 2001, <http://www.statcan.ca/Daily/Francais/010326/q010326a.htm>

NOTES

1. Certains « nouveaux mouvements sociaux » des années 1970 et des groupes plus récents ont adopté dès le départ une structure transnationale. Ce fut par exemple le cas de Greenpeace (Sommier, 2001). Ce phénomène a pris de l'ampleur depuis quelques années, mais n'est donc pas complètement nouveau. En revanche, les structures plus anciennes porteuses de revendications sociales, comme les syndicats, ont plus de difficultés à mener des coopérations à l'échelle internationale.

2. Le qualificatif d'« altermondialiste » est sans doute préférable au terme le plus souvent employé pendant plusieurs années, notamment dans les médias par les journalistes : « antimondialisation ». Ces groupes luttent en fait surtout contre une certaine forme de mondialisation, axée sur l'économie et notamment sur la finance, un processus que l'on qualifie parfois en français de globalisation, mais ils ne sont pas forcément contre le processus plus vaste de mondialisation.

3. Les deux expressions les plus présentes dans les discours de ces organismes sont sans doute les suivantes : « le monde n'est pas une marchandise » et « nous voulons nous réapproprier notre monde ». Avec la première formule, il s'agit de penser un autre mode, d'autres modes de régulation que le marché alors que la logique de mise en valeur du capital tend à favoriser la marchandisation systématique de toutes les activités humaines. La deuxième formule fait référence à une critique de l'état des systèmes politiques avec notamment la remise en cause de la démocratie représentative telle qu'elle fonctionne. Toutefois, il y a d'une part une volonté de défendre cette démocratie en redonnant du pouvoir aux représentants politiques, notamment aux parlementaires et d'autre part un souhait de promouvoir une démocratie plus participative. Ces deux positions peuvent être considérées comme étant à la fois complémentaires et contradictoires.

4. L'expression de société civile nous semble ambiguë. La difficulté est sans doute liée au fait que le terme a changé de signification au fil du temps. Au cours des siècles passés, la société civile était entendue comme l'ensemble des rapports sociaux hors-État définis par et à travers la sphère marchande de la société bourgeoise. Elle avait donc une dimension économique forte. Si on maintient ce schéma, l'analyse repose alors sur la relation entre société civile et État, celle-ci ne devant d'ailleurs pas être uniquement envisagée en termes d'opposition, car ces deux référents ne sont jamais complètement séparés mais s'interpénètrent à des degrés divers. Mais on en vient maintenant à considérer que la société civile n'est pas non plus le marché. On retrouve alors une triade composée de l'État, des entreprises (le marché) et de la société civile. Cette distinction est intéressante mais pose problème, car un nombre croissant d'entreprises créent et financent des

organismes sans but lucratif. Où faut-il les situer ? Par ailleurs, les lobbies commerciaux tels que les chambres de commerce et les associations de banques défendent des intérêts marchands, même si ces organisations elles-mêmes ne produisent ni biens ni services. Pour sortir de cette ambiguïté, il nous semble pertinent de distinguer, à l'instar de Jan Aart Scholte (2001), trois catégories d'organismes membres de la société civile en fonction de leurs objectifs, conformistes, réformistes ou radicaux ; tout en sachant que ce travail de distinction est parfois difficile.

5. Nous refusons d'adopter une position déterministe qui accorderait la priorité absolue à la dimension technique ou à la dimension sociale à des fins d'analyse. Ces deux positions sont pourtant fort répandues et sont défendues, par exemple, respectivement par Derrick de Kerckhove et Dominique Wolton dans l'ouvrage *La radio à l'ère de la convergence*. Derrick de Kerckhove estime que la mobilisation qui a eu lieu à Seattle en 1999 contre la rencontre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) est due au rôle central d'Internet et Dominique Wolton adopte un point de vue radicalement inverse. Nous pensons que facteurs techniques et sociaux sont étroitement imbriqués et que, par exemple, la mobilisation contre la rencontre de l'OMC à Seattle aurait fort probablement eu lieu en 1999 sans Internet, mais certaines de ses caractéristiques auraient vraisemblablement été différentes. Elle aurait peut-être été de moindre ampleur. De toute façon, ce genre de débat demeure hypothétique.

6. « The ideal of a unified public sphere and its corresponding vision of a territorially bounded republic of citizens striving to live up to their definition of the public good are absolute. » (Traduction libre)

7. En 2003, les pays disposant d'un site Web étaient les suivants : Allemagne, Andorre, Argentine, Australie, Autriche, Belgique, Bolivie, Brésil, Grande-Bretagne, Cameroun, Chili, Colombie, Côte d'Ivoire, Danemark, Espagne, Finlande, France, Grèce, Hongrie, Irlande, Italie, Japon, Jersey, Luxembourg, Maroc, Norvège, Paraguay, Pays-Bas, Pérou, Pologne, Portugal, Québec, Sénégal, Suède, Suisse, Tunisie, Uruguay.

8. Avec en 2003 les groupes et réseaux suivants : 50 Years Is Enough, Bretton Woods Project, CADTM (Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde), Campagne pour l'annulation de la dette, CCCOMC (Coalition contre les clones de l'Organisation mondiale du commerce), CEPR (Center for Economic and Policy Research), CEO (Corporate Europe Observatory), Drop the Debt, Focus on the Global South, Friends of the Earth Europe, Halifax Initiative, IED (Inicijativa za Ekonomsku Demokratiju), Jobs With Justice, Jubilee 2000, Public Citizen, RCADE (Red Ciudadana por la Abolición de la Deuda Externa), Saprin (Structural Adjustment Participatory Review International Network), Tobin Tax Initiative, War on Want, WDM (World Development Movement), WEED (World Economy, Ecology and Development).

9. Mais elle pourrait aussi être abordée comme une future norme en ce qui concerne le processus de formation des usages sociaux d'Internet, notamment au sein de regroupements associatifs, militants. Cette recherche a été partiellement effectuée dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée « L'utilisation de l'Internet comme mode de participation à l'espace public dans le cadre de l'AMI et au sein d'ATTAC : Vers un renouveau de la démocratie à l'ère de l'omnimarchandisation du monde ? ». Nous avons travaillé sur les usages d'Internet au sein d'organismes publics et parapublics, ainsi que de groupes constitutifs de ce que l'on appelle souvent la « société civile », à partir du dossier de l'AMI. C'est la première fois que l'utilisation d'Internet par des organisations militantes a été évoquée à l'échelle mondiale pour expliquer une mobilisation sociale. Les données ont été actualisées en 2003 dans le cadre de la rédaction de cet article. D'autres éléments présents dans le texte ont été recherchés en vue de la rédaction de celui-ci.

10. Cette recherche a été partiellement effectuée dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée « L'utilisation de l'Internet comme mode de participation à l'espace public dans le cadre de l'AMI et au sein d'ATTAC : Vers un renouveau de la démocratie à l'ère de l'omnimarchandisation du monde ? ». Nous avons travaillé sur les usages d'Internet au sein d'organismes publics et

parapublics, ainsi que de groupes constitutifs de ce que l'on appelle souvent la « société civile », à partir du dossier de l'AMI. C'est la première fois que l'utilisation d'Internet par des organisations militantes a été évoquée à l'échelle mondiale pour expliquer une mobilisation sociale. Les données ont été actualisées en 2003 dans le cadre de la rédaction de cet article. D'autres éléments présents dans le texte ont été recherchés en vue de la rédaction de celui-ci.

11. Les images et les sons gardent une place très secondaire.

12. Il s'agit là d'une métaphore par rapport à la proximité spatiale. Ici, les contenus sont proches parce qu'ils sont séparés par un faible nombre de clics de souris.

13. Au cours de nos recherches sur la Toile au sujet de l'AMI, aucun autre site n'était traduit dans autant de langues. Les sites francophones (Belgique, France et Québec) ne sont généralement traduits qu'en anglais, voire, très rarement, dans une autre langue (allemand ou espagnol). Quant aux sites anglophones (Royaume-Uni, États-Unis), ils ne sont quasiment jamais traduits dans une autre langue, même s'ils ont une vocation internationale.

14. C'est facilement compréhensible étant donné qu'un éditorial signé par Ignacio Ramonet, « Désarmer les marchés financiers », a été publié en décembre 1997. Celui-ci faisait part de l'éventuelle création d'une association pour lutter contre la spéculation financière. Un certain nombre de lecteurs et de lectrices se sont alors exprimés par courrier électronique et ont donc pu deux mois plus tard être abonnés à la première liste de discussion créée par le mensuel. Le lancement de la liste a d'ailleurs été le fait d'Ignacio Ramonet et de Philippe Rivière, responsable des activités multimédias du mensuel.

15. Aux deux opposés, 54,3 % des Étatsuniens étaient connectés à Internet alors que c'était le cas de seulement 0,4 % de la population subsaharienne (PNUD, 2001a : 13).

16. Au Canada, environ 13 millions de personnes, soit 53 % des personnes âgées de 15 ans et plus, ont utilisé Internet à la maison, au travail ou ailleurs en 2000, c'est-à-dire pendant les douze mois ayant précédé l'enquête. Le taux d'utilisation a triplé par rapport à ce qu'il était en 1994 (18 %) (Statistique Canada, 2001).

17. La question des inégalités est en effet considérée comme importante. En France, plus de 400 correspondants électroniques qui représentent les différents groupes locaux font circuler l'information vers les personnes qui n'ont pas la possibilité d'accéder à Internet et leur permettent d'y participer grâce à des secrétariats électroniques. D'autres éditent des périodiques qui peuvent être facilement imprimés. L'association elle-même publie des travaux sur support papier. Ceux-ci ne sont numérisés qu'ensuite.

18. Cette démission a été provoquée par le soulèvement populaire, notamment marqué par la descente dans la rue le 9 décembre 2001 de dizaines de milliers de citoyens et de citoyennes.

19. La Guyane est rattachée institutionnellement à l'Union européenne, mais elle est complètement intégrée à l'Amérique du Sud et connaît les mêmes problèmes que ses voisins : place des autochtones dans la société, importance du chômage, conséquences de la création éventuelle de la ZLEA, etc.

20. L'association française a été créée officiellement le 3 juin 1998.

21. Le 14 octobre 1998, le premier ministre français de l'époque, Lionel Jospin, annonça à l'Assemblée nationale que la France se retirait des négociations. Six jours plus tard, le projet était officiellement abandonné au siège de l'OCDE.

22. Nous laissons les messages tels qu'ils nous sont parvenus par courriel, mais en ne précisant ni les noms, ni les prénoms.

23. Par opposition à l'animateur officieux, L. Le premier s'effaça progressivement au profit du second.

24. De plus, ils peuvent contribuer à former des relations amicales : « outre échange d'informations, agrandir le nombre d'amis partageant les mêmes opinions, et parmi ceux-ci, quelques Canadiens ». Quand la quête de l'autonomie rejoint la recherche de la sociabilité...

25. Il convient donc de toujours garder à l'esprit que l'étude d'un support de sens particulier en tant qu'espace public ne peut que correspondre à une approche partielle de ce dernier. Rappelons aussi que Bernard Miège attire notre attention sur la marchandisation de cet espace public (1997). Michel Sénécal affirme de son côté que s'il est question de l'espace public médiatique, celui-ci est en fait de plus en plus privatisé et que, de ce fait, l'expression même d'« espace public » pose problème (1995).

26. Lors d'un séminaire organisé par la revue *Terminal*, Thierry Vedel a signalé qu'en France, au cours des trois premières années du développement du « Net » (1996-1999), ce sont les projets locaux d'utilisation d'Internet qui ont été les plus nombreux et qui ont semblé susciter le plus d'espoir alors que le réseau est planétaire (Séminaire « Informatique — Réseaux — Sociétés », 1999).

RÉSUMÉS

Nous proposons de nous interroger sur les caractéristiques de la formation d'un éventuel « espace public transnational » à partir de la mobilisation d'Internet de la part des composantes du « mouvement altermondialiste ». Nous avons abordé cette question en étudiant le développement des usages au sein de l'organisation internationale ATTAC, née en France en 1998 et présente, cinq ans après, dans une cinquantaine de pays. Cette analyse permet de mettre en évidence plusieurs apports potentiels du réseau informatique en termes de communication internationale, mais attire également l'attention contre les risques de ne pas tenir compte d'inégalités considérables à l'échelle planétaire. Au-delà des aspects techniques et sociaux liés à Internet, la formation d'un éventuel « espace public transnational » dépendra aussi des relations qui s'établiront entre autorités politiques et constituantes du « mouvement altermondialiste ».

We propose to question the characteristics of the possible formation of a « transnational public space » through the mobilization of the Internet and on the part of the « alterworldist movement. » We will approach this question by studying the development of the uses within the international organization NTTAC, born in France in 1998 and five years later, present in some 50 countries. This analysis allows us to foreground many of the potential contributions of the information network in terms of international communication, but also sheds light on the risks of not taking the considerable inequalities which exist on the global scale into account. Beyond the technical and social aspects linked to the internet, the possible formation of a « transnational public space » will also depend on the relationships which will be built between political authorities and the components of the « alterworldist movement. »

Este artículo propone una interrogación sobre las características de la formación de un eventual « espacio público transnacional » a partir de la movilización de Internet por parte de los componentes del « movimiento altermundialista ». Este aspecto ha sido estudiado, examinando la evolución de los usos en el marco de la organización internacional ATTAC, originada en Francia en 1998, la cual, después de cinco años, sigue existiendo en unos cincuenta países. Este análisis permite poner en evidencia varios aportes potenciales de la red informática en términos de comunicación internacional, pero también llama la atención sobre los riesgos de no tener en cuenta las desigualdades considerables a nivel planetario. Más allá de los aspectos técnicos y sociales relacionados con Internet, la formación de un eventual « espacio público transnacional »

dependerá también de las relaciones que se establezcan entre las autoridades políticas y constituyentes del « movimiento altermundialista ».

INDEX

Mots-clés : espace public, Internet, altermondialisme, ATTAC, France

Keywords : sphere, Internet, altermondialist, NTTAC, France

Palabras claves : espacio público, Internet, altermundialista, ATTAC, Francia

AUTEUR

ÉRIC GEORGE

Éric George est professeur au Département de communication à l'Université d'Ottawa. Il est également membre du Groupe de recherche interdisciplinaire sur la communication, l'information et la société (GRICIS). Courriel : egeorge@uottawa.ca

Internet : « oubli » de l'intermédiaire technique et avènement d'un « monde » nouveau

Mise en perspective des discours contemporains sur l'Internet au regard des discours sur les techniques de communication à distance du XIX^e siècle

Aurélie Laborde

- 1 Dans la profusion des premiers discours sur les techniques, il est bien souvent difficile de distinguer quelle est la part de l'imaginaire et des projections idéologiques. L'imaginaire est pourtant l'un des moteurs les plus puissants du développement d'une technique et de son appropriation¹, d'autant plus puissant qu'il est souvent insaisissable, difficilement repérable. Dans cet article, nous avons choisi de nous intéresser aux premiers discours sur l'Internet, technique de communication qui a suscité et suscite encore de nombreuses projections et des débats passionnés. Pour approcher plus justement les discours contemporains sur la technique, nous les mettrons en perspective, les confronterons aux discours passés sur les techniques de communication à distance. Le XIX^e siècle, siècle souvent défini comme « fondateur » des techniques de télécommunication et qui vit se développer successivement le télégraphe optique, le télégraphe électrique, le téléphone et la télégraphie sans fil, sera notre point de repère pour appréhender les premiers discours de presse français sur le réseau Internet.
- 2 On remarque un grand nombre de thématiques récurrentes, au XIX^e siècle et aujourd'hui, dans les premiers discours de presse accompagnant les techniques de communication à distance. Toutefois, lorsque l'on observe l'organisation profonde des discours, les combinaisons de champs sémantiques et les arguments les plus fréquemment répétés, on constate que les mêmes thèmes, incessamment déclinés, ne se renouvellent pas à l'identique et rendent au contraire compte d'une évolution de la représentation de la communication à distance depuis deux siècles. Les premiers discours sur l'Internet affichent ainsi des spécificités que l'on ne retrouve pas dans les discours du XIX^e siècle. Ces originalités sont certes dues aux caractéristiques

intrinsèques de la technique, mais sont également le fruit d'une époque particulière et des valeurs qu'elle véhicule (Laborde, 2001).

- 3 Après avoir explicité notre approche du sujet, la méthode et un corpus spécifique, nous nous intéresserons plus particulièrement ici à l'évolution de trois thématiques récurrentes depuis deux siècles dans les discours sur les techniques de communication à distance : les représentations de la communication, celles de l'espace et du temps et enfin celles de l'intermédiaire technique.
- 4 Ces différentes évolutions nous semblent alors alimenter conjointement une nouvelle vision de la communication à distance ou télécommunication, d'un échange médiatisé où l'intermédiaire technique est omniprésent, vers une communication « totale » oubliant la notion d'échange pour l'idée de relation et occultant l'intermédiaire technique.
- 5 Nous avançons ainsi l'hypothèse suivante : si, en France, tout au long du XIX^e siècle, les discours de presse sur les techniques de communication à distance portent déjà en eux les signes d'une représentation d'un monde « unifié » où chaque point serait en contact étroit avec l'ensemble des autres, ils suggèrent aussi clairement la conscience d'un intermédiaire technique et de ses infrastructures, supports incontournables et omniprésents d'une nouvelle contraction de l'espace-temps. Au contraire, les premiers discours de la presse française sur l'Internet tendraient à oublier les supports de la communication à distance, en occultant la vitesse de transmission des échanges, la technique et ses infrastructures. Ce phénomène contemporain peut s'expliquer de multiples façons, mais ce sont avant tout ses effets dont nous souhaitons traiter ici. Ainsi, les journalistes de notre corpus, ne faisant significativement allusion ni à la vitesse, ni à la réduction de l'espace temps, ni aux infrastructures de communication, contribuent — consciemment ou non — à alimenter la confusion déjà existante entre monde réel et monde virtuel et à nous donner l'illusion d'une nouvelle forme de communication, « totale », « globale », privilégiant la relation, voire la fusion, et niant l'espace.
- 6 Lorsque l'on s'attache à un objet émergent et aussi « passionnel² » que l'Internet, on s'expose à deux types de difficultés : la première consiste à se démarquer d'une production scientifique et littéraire déjà dense sur le sujet, la seconde, plus menaçante, réside dans la délicate étude d'un imaginaire qui nous est contemporain et, ce faisant, obscurcit la vision du chercheur. Nous avons tenté de pallier ces écueils en adoptant une double approche : la mise en perspective historique des discours modernes au regard de discours passés, d'une part, et l'emploi de l'analyse statistique de discours, d'autre part.

Mise en perspective historique : une façon originale de faire émerger des singularités modernes

- 7 Nous avons choisi, dans cette étude, de mettre en perspective et d'éclairer les discours contemporains à la lumière des discours passés et de poser ainsi un « regard historique » sur les techniques de communication à distance. Cette confrontation diachronique nous a permis d'appréhender plus justement des discours et un imaginaire qui nous environnent, nous « pétrissent » et, en ce sens, s'avèrent souvent « opaques » pour l'observateur.

- 8 L'approche diachronique choisie vise principalement ici à faire émerger les spécificités ou au contraire les redondances des discours contemporains sur l'Internet, au regard des techniques de communication à distance du XIX^e siècle. Ainsi, nous ne cherchons pas à retracer une histoire objective des techniques de communication à distance depuis deux siècles, de leur découverte à leurs premiers usages, mais au contraire à déceler, à travers des techniques d'analyse de discours « déconstruisant » les textes, les imaginaires subjectifs accompagnant chacune d'entre elles. Au-delà des « faits » et des « hommes », c'est donc principalement les représentations de la technique — à un moment donné et dans un corpus donné — que nous analyserons, privilégiant ainsi l'« opinion sur » à la réalité.
- 9 Dans cette perspective, on juxtaposera — pour les éclairer — des articles de journaux français accompagnant les premiers développements du télégraphe optique, du télégraphe électrique, du téléphone et de la télégraphie sans fil, d'une part, et des articles sur l'Internet, d'autre part. Nous confrontons ainsi une période que les historiens nomment le « long XIX^e siècle » à la fin du xx^e.
- 10 Les contextes historiques, les spécificités techniques de chaque artefact étudié et l'évolution de la presse ne nous autorisent pas à faire une comparaison point à point entre les discours sur les différentes techniques de télécommunication. Toutefois, la mise en perspective — ou en parallèle — permet de dégager de grandes tendances caractéristiques de l'ensemble des techniques étudiées ou, au contraire, spécifiques à certaines d'entre elles³.

Un corpus spécifique

- 11 Les corpus étudiés⁴ sont constitués d'articles de journaux, couvrant les premières années de chaque technique sélectionnée. Nous avons ainsi rapproché des analyses de discours de la presse au XIX^e siècle, effectuées sur des périodes d'au moins dix ans par technique, d'une analyse contemporaine, réalisée sur un temps plus court, le temps technique qu'il nous intéressait plus particulièrement d'étudier. Pour chacun des corpus constitués autour d'une technique, nous avons recherché une cohérence dans le choix des journaux : un quotidien dit « de référence » et un quotidien et un hebdomadaire « grand public ».

Tableau 1. Corpus étudiés

Technique	Journal	Période
Télégraphe optique	<i>Le Moniteur Universel</i>	1793-1805
Télégraphe électrique	<i>Le Moniteur Universel</i> <i>La Presse</i> <i>L'Illustration</i>	1837-1850
Téléphone	<i>Le Temps</i> <i>Le Petit Journal</i> <i>L'Illustration</i>	1877-1886
Télégraphie sans fil	<i>Le Temps</i> <i>Le Petit Journal</i> <i>L'Illustration</i>	1893-1902
Internet	<i>Le Monde</i> <i>France soir</i> <i>Paris Match</i>	1994-1996

L'analyse statistique de discours : vision globale et interprétation des proximités sémantiques

- 12 Pour analyser ces corpus, nous avons essentiellement eu recours à l'analyse de discours et plus particulièrement à une analyse de discours de type statistique.
- 13 L'analyse de discours s'attache globalement à « l'analyse de l'usage de la langue » (Brown et Yule, 1983) ou encore à « l'usage réel du langage, par des locuteurs réels, dans des situations réelles » (Van Dijk, 1985). Ce type d'approche des textes ne propose donc pas d'étudier un corpus en soi et pour soi, mais comme représentant d'une situation particulière, d'un contexte et d'émetteurs particuliers. Le discours n'est alors pas considéré comme le reflet du réel, mais comme le positionnement du ou des émetteurs par rapport au réel. Quand on multiplie les émetteurs, le discours peut donc être envisagé comme un ensemble d'énoncés qui font système et sont représentatifs de « points de vue » sur un sujet donné. « Il ne s'agit [alors] pas d'envisager un corpus en tant qu'il a été produit par tel sujet, mais en tant que son énonciation est le corrélat d'une certaine position socio-historique pour laquelle les énonciateurs paraissent substituables » (Maingueneau, 1987). C'est en ce sens que l'analyse de discours constitue un outil d'étude des représentations. Ainsi, à partir d'articles de journaux sur les artefacts techniques choisis, il nous a semblé possible de saisir différents « points de vue » sur les techniques, dans les journaux étudiés.
- 14 L'analyse de discours de type statistique est une forme particulière d'analyse de discours qui mobilise généralement des outils informatiques. Nous avons choisi l'un d'entre eux pour cette étude : le logiciel ALCESTE⁵. Comme la plupart des logiciels d'analyse statistique de discours, ALCESTE déstructure le texte, pour permettre une reconstruction différente, en vue d'une interprétation.

- 15 L'objectif d'ALCESTE est de mettre au jour, dans un discours global, différents « mondes lexicaux », qui peuvent être considérés comme autant de dimensions de la représentation que le ou les émetteurs activent au moment de l'énonciation. Pour Max Reinert, concepteur du logiciel, l'énonciateur ne peut énoncer qu'à partir d'une représentation lui servant de référence, à partir de « son monde » :

Chaque énoncé d'un corpus porte diverses marques de ce monde, notamment les mots pleins qui, par définition, sont associés à des « objets », « qualités » ou « actions », tels que se les représente l'énonciateur et tels que cherchent à se les représenter les co-énonciateurs ou le lecteur. L'objectif de la méthodologie est de déduire de la redondance ou de la diversité de ces marques, les traces des principaux systèmes référentiels utilisés par les énonciateurs (Reinert, 1994).

- 16 En admettant donc qu'il existe une représentation stable à un moment donné de chaque technique de communication à distance sélectionnée pour notre étude et que l'on puisse la déceler dans les discours, l'interprétation suppose que chaque « monde lexical » renvoie à une dimension de cette représentation⁶.
- 17 À la différence d'une lecture attentive ou d'une analyse thématique classique, l'usage du logiciel ALCESTE permet d'embrasser le texte dans sa globalité⁷ et de ne s'attacher qu'au vocabulaire le plus caractéristique et aux proximités significatives entre champs sémantiques. Ce qui nous semble intéressant dans ce type de liste de vocabulaire à interpréter, c'est de pouvoir reprendre et « disséquer » le discours dans toute sa complexité : on ne se contente pas de définir plusieurs champs conceptuels sur l'ensemble du corpus, comme *tous les emplois de tel terme, leurs occurrences et leurs synonymes*, mais on recontextualise chaque forme dans le « monde lexical » dans lequel elle apparaît de façon privilégiée. Cependant, le travail sur les listes de lemmes, tout en s'appuyant sur la consultation de dictionnaires, est une interprétation du chercheur et doit se déclarer comme telle.

Évolution de la représentation de la communication à distance : vers une communication « totale » et un espace nouveau

- 18 Compte tenu de notre approche particulière, focalisant sur le vocabulaire le plus significatif et les proximités lexicales dans un corpus d'articles de presse français, nous avons été amenée à constater une évolution importante du discours de la presse sur l'Internet, au regard des discours sur les techniques de communication à distance du XIX^e siècle.
- 19 Parmi les différentes distorsions notables de l'imaginaire des techniques de télécommunication, nous nous attacherons plus particulièrement, dans les paragraphes suivants, aux représentations de la communication à distance, de l'espace et du temps, de l'intermédiaire technique et des infrastructures de télécommunication.

Évolution de la représentation de la communication à distance : de l'échange à la relation

- 20 Les discours de presse sur les techniques de télécommunication reposent, quelle que soit l'époque, sur des champs sémantiques de la communication, regroupant des termes

comme correspondance, échange, information, messages, mais aussi union ou relation. Cependant, selon les périodes, ces champs sémantiques sont employés dans des contextes lexicaux différents, indiquant par là une évolution du discours.

- 21 Si l'on considère que toute communication — et de la même façon toute télécommunication — est conjointement « échange d'information » et « relation », on distinguera, dans l'ensemble des corpus étudiés, des lexiques caractérisant ces deux dimensions. Cependant, les journalistes, selon les techniques et les périodes, mettent davantage l'accent sur l'une ou l'autre des dimensions de la communication. En microsémanique, on dira que le contexte lexical dans lequel la forme *communication* est significative, active ou inhibe, par « contamination », certains de ses sèmes⁸.
- 22 Selon les interprétations successives des différents corpus, on remarque que si l'accent est mis sur l'échange « strict » et la transmission d'information au XIX^e siècle, c'est au contraire la « relation » à distance qui est privilégiée — ou en tout cas prend une forme spécifique — dans les discours sur l'Internet. Cette réflexion n'est pas nouvelle, nous l'illustrons ici par des champs sémantiques de la communication⁹ qui voient leur vocabulaire et leur contexte d'apparition évoluer selon les époques.
- 23 La dimension « échange d'information » est omniprésente dans l'ensemble des textes étudiés. Les discours sur le télégraphe optique s'intéressent ainsi à la *correspondance* et à la *transmission* des ordres lorsqu'il s'agit de légiférer sur les nouveaux usages de l'outil ou de développer les infrastructures ; les articles sur le télégraphe électrique évoquent les *dépêches*, la *transmission*, l'*expédition*, la *correspondance*, à propos de la législation, et les *messages reçus*, *parvenus*, *transmis*, lorsqu'il s'agit de l'extension du réseau sur le territoire...
- 24 Dans les articles sur l'Internet, l'essentiel des formes évoquant la transmission ou la correspondance apparaît dans la dimension du discours que nous avons nommée « Communiquer » et qui traite essentiellement de l'Internet comme outil de communication, par le courrier électronique et les forums. À la différence des discours sur les techniques du XIX^e siècle, la grande majorité des formes suggérant la « communication », dans les discours sur l'Internet, se retrouve dans une seule et même dimension du discours, la communication étant absente de l'ensemble des autres « points de vue » sur l'objet¹⁰.
- 25 Pour chacun des corpus étudiés, on remarquera également la présence, certes moins manifeste, mais significative, de termes suggérant la *relation*. Ainsi, lorsque les hommes politiques décident de développer le réseau de télégraphie optique dans le cadre de la guerre, ils déclinent fréquemment le verbe *réunir*. Le télégraphe Chappe a d'ailleurs été initialement perçu par les révolutionnaires comme une technique susceptible d'« unifier » la Nation, en réduisant les distances. De la même façon, quand les journalistes évoquent l'extension du réseau de télégraphie électrique, ils emploient les termes *union* et *relier*, notamment lorsqu'ils s'intéressent aux câbles sous-marins tendus entre la France et l'Angleterre. La technique de communication est alors aussi perçue comme un moyen de « relier » les peuples et même de les préserver de la guerre en permettant une meilleure « connaissance » des autres.
- 26 Dans les articles sur le téléphone, nous n'avons pas trouvé de formes réellement significatives¹¹ suggérant l'union ou la relation, mais les termes *conversation* et *causer* qui, appliqués à une communication à distance, restituent un espace virtuel aux interlocuteurs, où ils peuvent jouir d'une « co-présence » simulée. Si le téléphone est

initialement et avant tout perçu comme un moyen pour les commerçants et les financiers de donner rapidement et sans intermédiaire leurs ordres à distance, il n'en est pas moins envisagé, dès 1877-1886, comme un instrument de « rapprochement » entre personnes éloignées.

- 27 Les formes *relier* et *réunir* sont également fréquemment employées dans le corpus « télégraphie sans fil ». On rappellera d'ailleurs que si le télégraphe sans fil a d'abord été perçu comme un instrument permettant l'émission d'un signal là où les câbles du télégraphe électrique ne pouvaient trouver leur chemin, c'est justement parce que ces lieux étaient isolés et « coupés » de toutes « relations » avec l'extérieur, que la communication leur devenait essentielle.
- 28 En ce qui concerne les discours sur l'Internet, les allusions à la communication-relation, plus fréquentes qu'au XIX^e siècle, nous semblent également revêtir un aspect particulier.
- 29 Notons dans un premier temps que des formes comme *relier* ou *liaison* s'affichent dans une dimension des discours traitant de la technique et de sa commercialisation, et non des usages. Les journalistes jouent alors, volontairement ou non, sur l'ambiguïté de ces termes, conférant à la technique une capacité d'action sur le social.
- 30 On remarquera également, dans ces mêmes discours, l'usage fréquent de termes originaux tels *contact*, *rendez-vous*, *rencontre* et même *passion*, aux côtés de formes plus classiques¹² comme *communication*, *échange*, *correspondre*, *envoyer*... Ainsi, lorsque l'on observe attentivement les articles du *Monde*, de *Paris Match* ou de *France Soir*, on constate un glissement du vocabulaire journalistique, qui tend aujourd'hui à employer des termes généralement réservés aux relations de « co-présence » ou de proximité, pour décrire des échanges à distance effectués par le réseau¹³.
- 31 On remarquera également dans ces articles que le verbe *raconter* est plus significatif¹⁴ que le verbe *informer*, le premier induisant un échange personnel et intime, plus qu'un échange strict.
- 32 L'usage de ce type de vocabulaire, dans ce contexte particulier, tend ainsi à nier implicitement le caractère artificiel et médiatisé des relations sur le réseau, les journalistes conférant à l'échange instrumentalisé l'apparence d'une communication de proximité, d'une relation de « co-présence ». L'absence significative d'un vocabulaire évoquant l'espace et le territoire, dans ces mêmes discours contemporains, et l'oubli de la vitesse de transmission et des infrastructures techniques ne font qu'accentuer ce phénomène.

Des distances occultées et une vitesse de transmission négligée

- 33 Des représentations du temps et de l'espace sont systématiquement associées aux discours sur les techniques de communication à distance. Ces représentations évoluent, et l'espace, le territoire¹⁵, comme la vitesse de transmission, ne revêtent pas la même importance, ni la même signification, selon les techniques étudiées et la période dans laquelle elles s'inscrivent.

Télécommunication et espace

- 34 Au regard de l'étude de nos différents corpus, il semble que le journaliste du XIX^e siècle, confronté à l'avènement de la communication rapide à distance, loin de « nier »

l'espace, le place au centre de ses préoccupations. On traverse alors la terre et les mers, on franchit les airs et les habitations.

- 35 Le territoire est ainsi fréquemment suggéré dans les articles du XIX^e siècle étudiés et s'affiche comme un espace à conquérir, à apprivoiser. Avant même de « condenser », de « réduire » ou encore d'occulter l'espace et le temps, il s'agit pour les contemporains de s'appropriier les zones encore vierges, de les plier à leur volonté. La géographie est donc essentielle, dans la mesure où l'espace doit être soumis pour pouvoir — ultérieurement ou même simultanément — être « nié » ou « restreint ».
- 36 C'est avec le télégraphe électrique et dans une dimension des discours que nous avons nommée « Traversée » que l'idée de « conquête » du territoire semble prendre toute son importance, avec des termes comme *traverser*, *arriver*, *voyage*, *parcours*. Les navires et les chemins de fer sont également évoqués dans cette dimension du discours. Ce sont donc toutes les voies de communication qui investissent la surface du globe à cette époque et non uniquement les réseaux de télécommunication. Dans les articles sur le téléphone, on s'intéresse aussi largement au « maillage » du territoire par le réseau téléphonique. Toutefois, il ne s'agit plus ici d'une véritable conquête ou d'une appropriation, celle-ci ayant été réalisée autour du télégraphe électrique. Les premières communications téléphoniques à « grandes distances » étaient d'ailleurs transmises sur des câbles de télégraphie électrique... C'est à propos de la télégraphie sans fil que la notion de « conquête » du territoire reprend toute sa vigueur. Les messages ne sont alors plus transmis sur des câbles classiques, mais doivent *traverser* et *franchir* un espace nouveau : *l'éther*, les airs. Les discours sur la télégraphie sans fil rendent alors compte d'une étendue inédite à coloniser, un espace bien différent de celui de la télégraphie électrique étendant ses câbles, de façon palpable, le plus souvent le long des voies ferrées.
- 37 À l'heure de l'Internet, le territoire, d'ores et déjà maillé d'innombrables réseaux de communication terrestres ou célestes, ne laisse que peu d'espaces vierges, propres à de nouvelles conquêtes. Dans les articles que nous avons étudiés, on ne retrouve ainsi quasiment aucune référence à l'espace¹⁶. Si des termes comme *monde* ou *planète* sont régulièrement employés par les journalistes, ils ont plutôt une fonction générique, englobante. On ne décrit alors pratiquement pas les positions géographiques des parties en communication ou les éventuelles disparités régionales.
- 38 Paradoxalement, il semble que les journalistes n'aient jamais parlé aussi explicitement d'une conquête, d'une nouvelle aventure... Ainsi, dans les discours sur l'Internet analysés, les formes *pionnier*, *aventure*, *explorer*, rendent très clairement compte de la recherche, de la découverte et de l'appropriation d'un nouvel espace. Ce n'est alors plus un territoire géographique qui fait l'objet de ces discours, mais bien un nouvel espace virtuel, affichant de très nombreuses similitudes avec l'espace réel.
- 39 Face à un monde réel entièrement connu et colonisé, l'homme s'est recentré sur un monde virtuel, un nouveau « Far West¹⁷ » où tout est possible et où l'aventure semble encore être au rendez-vous¹⁸. Cet espace vierge, qui semble infini, devra à son tour être apprivoisé, conquis. Encore une fois, les contemporains d'une nouvelle technique de communication à distance, loin de nier l'espace qu'elle permet de « supprimer », en profitent pour renouveler la conquête d'un territoire, une aventure. Cependant, aujourd'hui, à la différence des discours du XIX^e siècle, la géographie terrestre et les distances effectives n'ont plus véritablement leur place dans les discours sur l'Internet

et disparaissent au profit d'un monde parallèle, affranchi des contraintes d'espace et de temps.

Vitesse des échanges

- 40 La réduction de l'espace-temps et la « rapidité » des communications sont suggérées dans l'ensemble des corpus analysés. Toutefois, ces éléments sont évoqués différemment selon que la technique propose ou non une réelle innovation de ce point de vue.
- 41 Les discours sur le télégraphe optique, par exemple, restent très pragmatiques : ils ne suggèrent la rapidité des transmissions qu'en évoquant leur importance dans le cadre de la guerre ou pour sanctionner la « performance » d'un appareil. La vitesse de transmission, pourtant nouvelle (même si on ne peut encore la qualifier d'instantanée¹⁹), n'est donc pas encensée en soi et pour soi, mais en fonction de ses usages effectifs ou présumés.
- 42 À l'inverse, les discours sur le télégraphe électrique s'intéressent à la rapidité en tant que telle, comme une des manifestations les plus patentes du Progrès²⁰. Celle-ci suscite l'émerveillement pour elle-même, indépendamment de ses possibles usages. Durant cette période où la quasi-immédiateté des communications est radicalement nouvelle, la Rapidité s'érige en symbole de Progrès. Elle ne concerne alors pas uniquement le télégraphe, mais aussi les chemins de fer et les transatlantiques qui relient l'ancien et le nouveau monde en des temps encore jamais égalés. Si l'accélération des communications a toujours eu des effets sur l'économie, l'information, les habitudes du grand public ou les modes de pouvoir²¹, ces derniers ne sont pas essentiels, au commencement du télégraphe électrique, où la Rapidité n'est pas perçue comme un moyen mais comme une fin, un objet d'admiration en tant que tel.
- 43 Les allusions à la rapidité des transmissions sont moins significatives dans les discours sur le téléphone, la véritable « révolution » de la communication « instantanée »²² ayant eu lieu — semble-t-il — avec le télégraphe électrique. Le terme *simultané* apparaît cependant pour la première fois dans le corpus « Téléphone », suggérant une vélocité encore accrue des télécommunications, dont les contemporains ont conscience, mais qui n'est pas au centre de leurs préoccupations et ne suscite pas un enthousiasme particulier. Avec la télégraphie sans fil, la « vitesse » des communications est négligée. Dans la période de notre corpus (1893-1902), les performances de la TSF sont alors, de ce point de vue, très éloignées de celles du télégraphe électrique ou du téléphone.
- 44 Lorsque l'on s'attache aux discours sur l'Internet, il est intéressant de remarquer que la « rapidité » des communications est quasiment occultée. Ainsi, les lemmes *rapid+*, *prompt+*, *vite+* et leurs dérivés sont absents de nos comptes rendus d'analyses.
- 45 Il semble alors que les techniques antérieures nous ont si bien accoutumés à la rapidité des communications — ou plutôt devrions-nous dire, aujourd'hui, à leur immédiateté ou simultanéité — que celle-ci ne préoccupe plus les contemporains qui, attirés par l'inédit, s'enthousiasment pour d'autres caractéristiques de l'artefact.
- 46 Lorsque les journalistes s'intéressent au réseau Internet, ils n'évoquent donc pratiquement pas la rapidité ou l'immédiateté des échanges. Cette dimension du discours, présente à propos des autres techniques de communication que nous avons étudiées, est alors tout simplement rejetée, ce qui constitue une absence révélatrice.

- 47 Au-delà d'un désintéressement provoqué par l'habitude, nous avançons deux interprétations possibles de ce phénomène. La première s'appuie sur une rapidité ou vitesse « totale » qui, en ce sens, n'a plus besoin d'être nommée. Paul Virilio appelle ce phénomène la « vitesse absolue²³ ». La seconde interprétation possible, complémentaire de la première, verrait dans cet « oubli » de la vitesse de transmission une action plus ou moins volontaire des journalistes qui, ne faisant allusion ni à la vitesse ni à la réduction de l'espace-temps, contribuent encore à alimenter la confusion entre monde réel et monde virtuel et l'idée d'une communication absolue, réellement indépendante des distances et — nous allons le voir — du média.

Des infrastructures oubliées

- 48 Le lexique suggérant les descriptions techniques des différents artefacts et le développement des infrastructures de communication à distance est très développé dans les discours de presse du XIX^e siècle sur les télégraphes, le téléphone et la TSF. Le vocabulaire technique indique alors un grand intérêt des contemporains pour le fonctionnement des différents systèmes et leur déploiement sur le territoire.
- 49 Le XIX^e siècle est considéré comme une période « scientifique » où le Progrès et l'intérêt qu'on lui porte résident davantage dans les systèmes techniques et leurs fondements scientifiques que dans les usages que l'on peut en avoir. Les corpus d'articles de journaux analysés le montrent bien, dissociant la technique et la science de leurs applications et attachant aux premières l'admiration, voire l'émerveillement des contemporains.
- 50 À la différence de nos corpus du XIX^e siècle, les premiers articles de presse sur l'Internet ne s'intéressent que très peu à la technique comme objet d'intérêt en soi et symbole de Progrès et ne traitent quasiment pas des infrastructures de communication et du « maillage » recouvrant le territoire. Lorsque le vocabulaire technique décrivant les ordinateurs ou leur connexion est mobilisé par les journalistes, c'est presque toujours dans un contexte lexical suggérant la commercialisation de la technique. Il ne s'agit alors plus d'ouvrir la « boîte noire » de la technique pour s'émerveiller de ses performances, mais de s'y intéresser en tant qu'objet commercialisable²⁴. Contrairement au XIX^e siècle, la technique de communication à distance ne comporte donc pas ici d'intérêt en soi et pour soi, mais en vertu de sa capacité à intégrer et à dynamiser le marché. Les infrastructures techniques, multiples liaisons connectant un point à un autre sur le territoire, sont quant à elles tout à fait négligées dans les articles contemporains que nous avons analysés. On notera également l'évolution de l'emploi du terme *intermédiaire* (et par là-même du segment « par l'intermédiaire »), très fréquemment et significativement utilisé par les journalistes du XIX^e siècle et quasiment occulté aujourd'hui.
- 51 Les premiers discours sur l'Internet traitent ainsi de la communication à distance sans réellement aborder l'intermédiaire technique, le système et les infrastructures, sur lesquels repose ce mode particulier de communication et d'échange.
- 52 La communication à distance n'apparaît alors plus comme un moyen de lier ou de relier les hommes par l'intermédiaire de la technique. La technique, comme la distance ou l'espace que nous avons déjà traités, s'efface tout simplement pour laisser la place, dans les discours et donc selon la représentation des journalistes, à une véritable communication interpersonnelle, tendant à oublier sa médiatisation²⁵. Il n'est plus

question ici de reconstituer artificiellement une relation « par l'intermédiaire » d'une technique, mais bien de vivre « comme si » la co-présence était réelle et effective, permettant l'échange de sentiments et la « rencontre », dans un espace alternatif.

Commentaires et conclusion

- 53 Chacune des disparités que nous avons constatées, à travers nos corpus, entre discours du XIX^e siècle sur les techniques de communication à distance et premiers discours sur l'Internet peut s'expliquer ou s'argumenter de bien des façons. Nous proposons ci-dessous quelques suggestions qui ne sauraient être exhaustives. Toutefois, quelles que soient les raisons qui ont pu susciter l'évolution des représentations des échanges, du temps, de l'espace, de la technique et de ses infrastructures, il nous semble que ces changements simultanés entraînent la modification d'une représentation plus générale : celle de la communication à distance, entre le XIX^e siècle et aujourd'hui.
- 54 La mobilisation différente des concepts de temps, d'espace, de vitesse, de technique, par les journalistes étudiés, peut trouver plusieurs explications, les plus évidentes étant des époques distinctes, aux contextes idéologiques, économiques et politiques disparates, et des artefacts techniques aux potentialités différentes. On pourrait également mentionner des représentations de la science et de la technique qui ont singulièrement évolué entre le XIX^e siècle et aujourd'hui et des procédés journalistiques eux aussi très différents. Ainsi, la focalisation contemporaine sur les usages, au détriment de l'intérêt pour la technique en elle-même, est également susceptible d'expliquer l'« oubli » de l'intermédiaire technique ou sa relégation à un simple objet commercialisable dans les discours contemporains. On peut aussi évoquer le peu de transparence des infrastructures actuelles, si complexes et composites qu'il est difficile de les embrasser toutes entières²⁶, ou encore la privatisation des infrastructures de réseau qui écarte, pour une part, leurs choix de développement du débat public et citoyen²⁷. En ce qui concerne le peu d'intérêt des journalistes d'aujourd'hui pour la vitesse des échanges et les réseaux techniques, il est également possible de supposer que ces deux aspects, ne revêtant aucun caractère « inédit » par rapport à des techniques plus anciennes, sont moins susceptibles d'intéresser le public et donc de susciter des articles.
- 55 Nous pourrions multiplier les possibles explications du renouvellement du discours contemporain sur l'Internet au regard des discours sur les techniques de communication à distance du XIX^e siècle, mais là n'est pas notre propos. Nous souhaitons au contraire montrer, à travers notre corpus, comment ces différentes évolutions conjuguées ont donné lieu à une représentation très différente de la communication à distance, d'un échange à distance « par l'intermédiaire » de réseaux techniques à une communication « absolue », occultant la géographie et le temps, l'intermédiaire technique et son déploiement sur le territoire, et rassemblant ainsi le monde entier en un même point.
- 56 Si l'on peut entrevoir, dès le télégraphe optique, des allusions à un nouveau type de « relation » instaurée entre les hommes, par le biais de la technique, la représentation de la relation médiatisée se renouvelle toutefois différemment à chaque époque et semble spécifique aujourd'hui, dans les discours sur l'Internet étudiés, alors que la technique « s'efface », laissant place nette à une « relation » qui ne connaît plus de contraintes.

- 57 Dans les textes analysés, la communication à distance laisserait ainsi sa place à une forme de « communion »²⁸ à distance, où l'échange d'information ne serait plus aussi significatif et important que le simple fait « d'être ensemble », de « partager ».
- 58 Ainsi, si le cyberspace n'est considéré comme virtuel que parce qu'il dépend de l'intermédiation technique et des communications instantanées sur un vaste territoire, la presse étudiée, gommant les distances, la rapidité des échanges et l'intermédiaire technique, reconstruit un nouvel espace, toujours plus proche du monde « physique » et en même temps délivré de toute contrainte matérielle.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBIER, F., et C. BERTHO-LAVENIR (1996), *Histoire des médias*, Paris, Armand Colin.
- BEGUET, B. (dir.) (1990), *La science pour tous. Sur la vulgarisation scientifique de 1850-1914*, Paris, CNAM.
- BERTHO, C. (dir.) (1984), *Histoire des télécommunications en France*, Toulouse, Eres.
- BRETON, P., et S. PROULX (1996), *L'explosion de la communication*, Paris, La Découverte.
- BROWN, G., et G. YULE (1983), *Discourse Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CARON, F. (1997), *Les deux révolutions industrielles du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- CARRE, P. (1996), « Le télégraphe ancêtre d'Internet ? », *Le Journal du téléphone*, novembre.
- ELLUL, J. (1988), *Le bluff technologique*, Paris, Hachette.
- FLICHY, P. (1991), « La question de la technique dans les recherches sur la communication », *Réseaux*, n° 50.
- FLICHY, P. (1997), *Une histoire de la communication moderne*, Paris, La Découverte.
- FLICHY, P. (1995), *L'innovation technique*, Paris, La Découverte.
- GRISSET, P. (1996), *Les télécommunications transatlantiques de la France (XIX-XX)*, Paris, Édition Rive Droite.
- LABORDE, Aurélie (2001), *Les discours accompagnant les nouvelles techniques de télécommunication : du télégraphe optique à l'Internet*. Thèse de doctorat soutenue à Bordeaux, décembre.
- LAUGT, O. (2000), *Discours d'expert et démocratie*, Paris, L'Harmattan.
- LIBOIS, L.-J. (1983), *Genèse et croissance des télécommunications*, Paris, Masson.
- MAINGUENEAU, D. (1987), *Nouvelles tendances en analyse de discours*, Paris, Hachette.
- MATTELART, A. (1994), *L'invention de la communication*, Paris, La Découverte.
- MATTELART, A. (1995), « Une éternelle promesse : les paradis de la communication », *Monde diplomatique*, novembre.

- MATTELART, A. (1999), *Histoire de l'utopie planétaire, de la Cité prophétique à la société globale*, Paris, La Découverte.
- MUSSO, P. (1997), *Télécommunications et philosophie des réseaux*, Paris, Presses universitaires de France.
- REINERT, M. (1986), « Alceste, un logiciel d'analyse lexicale », *Les Cahiers de l'analyse des données*, Paris, Dunod.
- REINERT, M. (1994), « L'approche des mondes lexicaux dans *Aurélia* de Gérard de Nerval », dans E. MARTIN, *Les textes et l'informatique*, Paris, CNRS/Didier Érudition, p. 145-159.
- REINERT, (1999), « Quelques interrogations à propos de l'<objet> d'une analyse de discours de type statistique et de la réponse <Alceste> », *Langage et Société*, n° 90, décembre.
- SCARDIGLI, V. (1992), *Les sens de la technique*, Paris, Presses universitaires de France.
- SFEZ L. (1999), « L'idéologie des nouvelles technologies » dans *Révolution dans la communication, Monde diplomatique, Manière de voir*, n° 46.
- SIMONDON, G. (1969), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.
- STOURDZE, Y. (1987), *Pour une poignée d'électrons : pouvoir et communication*, Paris, Fayard.
- STUDENY, C. (1995), *L'invention de la vitesse. France, XVIII^e - XX^e siècle*, Paris, Gallimard.
- VIRILIO, P. (1996), *Cybermonde, la politique du pire*, Paris, Les éditions Textuel.

NOTES

1. Patrice Flichy (1995) ne considère pas « l'imaginaire technique » comme la matrice initiale de construction du cadre de référence socio-technique, mais plutôt comme une des ressources mobilisées par les acteurs pour le former. L'imaginaire est alors une composante centrale du développement des techniques.
2. Internet et les (N)TIC en général sont souvent définis par les chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication (Wolton, Sfez, Mucchielli...) comme des réceptacles de nos passions, allant de la haine à l'engouement extrême.
3. L'étude de discours sur des techniques de communication à distance du XX^e siècle comme la télévision, le minitel ou le mobile aurait sans doute été également riche d'enseignement pour ce propos. Nous nous en tiendrons toutefois ici à l'analyse des premiers discours sur les techniques fondatrices des télécommunications, en France, et comparerons les représentations qui les accompagnent à celles de l'Internet.
4. Pour une justification plus complète, voir Laborde (2001). Si l'analyse de ces corpus nous donne des indications sur la manière dont les journalistes se représentaient les différentes innovations, à chaque période, les résultats présentés ici et issus de l'étude de trois journaux par technique ne sont pas pour autant généralisables à la presse dans son ensemble, encore moins à une représentation « collective » de la technique.
5. Pour Analyse de Lexèmes Cooccurents dans les Énoncés Simples d'un Texte (logiciel développé par Max Reinert, voir bibliographie).
6. Concrètement, les textes sont dans un premier temps collectés et numérisés. Le programme réduit alors les mots à leurs lemmes (forme canonique [masculin singulier, infinitif...] d'un mot variable). La lemmatisation permettra par la suite au logiciel de réaliser des rapprochements entre les mots indépendamment de leur genre, nombre et conjugaison. Dans un deuxième temps, le corpus est découpé en UCE (unités de contexte élémentaires pouvant être rapprochées d'une

phrase ou d'un paragraphe et délimitées si possible par des ponctuations fortes) et celles-ci sont réparties dans différentes classes, en fonction de la proximité de leur vocabulaire. Chacune des classes — ou « mondes lexicaux » — se trouve donc constituée d'un certain nombre d'UCE au vocabulaire commun. Ces classes peuvent alors être considérées comme autant de dimensions de la représentation d'un objet, à un moment donné et dans un corpus donné. Elles s'appréhendent à travers des contextes lexicaux (listes de lemmes fréquemment associés) qui les caractérisent. L'interprétation des rapprochements entre mots pleins et champs sémantiques (reconstituables à partir de nébuleuses de mots pleins regroupés) dans les différents contextes lexicaux alimente l'identification et la définition des classes, désignant autant de « points de vue » différents sur l'objet.

7. Ce qui n'est pas négligeable sur un corpus de quelque 700 pages.

8. Un sème « inhibé » ne disparaît pas. Il est seulement latent, secondaire, à un moment donné et dans une phrase donnée, en fonction du vocabulaire avoisinant le mot dans la phrase.

9. Ces champs sémantiques comprennent tous les termes qui peuvent être rattachés, selon leur « sens », à la communication au sens large, telle que nous l'avons définie précédemment et selon ses deux pôles.

10. Les autres dimensions du discours sur l'Internet étudié s'attachent au « marché de l'informatique », aux « services de connexion », au « contrôle de la liberté d'expression », aux aspects « multimédia » (son, image, texte et jeu) et « base de données » de l'Internet. L'Internet est un média hétérogène concentré sur un même support technique. Le discours qui l'accompagne rend ainsi compte, à travers ses contextes lexicaux, des différentes « facettes » de l'artefact (objet technique de consommation/communication/multimédia/base de données). Nous ne traiterons pas ces différents aspects dans la mesure où, dans cet article, nous nous intéressons avant tout à l'évolution du discours sur la communication à distance.

11. Est significative, dans la perspective d'une analyse avec le logiciel ALCESTE, une forme utilisée suffisamment fréquemment et majoritairement dans un même contexte.

12. Dans le sens où nous les avons rencontrées dans plusieurs autres analyses.

13. Quelques exemples d'usages contemporains des termes *rendez-vous*, *rencontre* et *contact* (relevés dans *Le Monde*, *France Soir* et *Paris Match*, entre janvier 1994 et août 1996) :

- « les <cyber-lovers> et autres amoureux branchés ont *rendez-vous* sur Internet. »
- « Chacun se connectait aux heures de *rendez-vous*... »
- « Internet est devenu le lieu de *rencontre* de grandes universités américaines... »
- « On *rencontre* désormais sur le réseau des milliers d'amateurs de tous niveaux... »
- « Internet, lieu d'information, d'échange et de *rencontres* en ligne. »
- « Nous étions *en contact*, sur Internet... »
- « Un élargissement des opportunités de *contact* avec autrui puisque les messageries électroniques sont incomparablement plus pratiques et moins onéreuses que le téléphone. »
- « Des outils de communication ont été mis en place pour que les étudiants *gardent le contact* entre eux... »

14. Un terme est considéré comme plus ou moins « significatif » d'une classe en fonction de l'importance de son khi2 (calcul du degré d'appartenance à la classe).

15. C'est le territoire comme « étendue de terre », espace matérialisé, qui nous intéresse ici, plus que son appartenance à une institution ou à un État.

16. Nous nous attachons toujours, dans le cadre de nos analyses statistiques de discours, aux termes les plus fréquemment employés, dont le logiciel ALCESTE rend compte.

17. Rapprochement initialement fait par D. Wolton

18. Voir « L'aventure culturelle d'une génération » pour D. Wolton, « Des horizons de substitution » pour P. Virilio....

19. Voir « L'aventure culturelle d'une génération » pour D. Wolton, « Des horizons de substitution » pour P. Virilio....

20. La classe « Progrès » du corpus « Télégraphe électrique » associe étroitement les termes suggérant la rapidité aux formes comme *science, savant, découverte, progrès* et *émerveillement*.
21. « Le pouvoir est inséparable de la richesse et la richesse de la vitesse. [...] La vitesse est le pouvoir même » (Virilio, 1996).
22. Même si ce n'est pas tout à fait le cas, elle est perçue comme telle dès l'époque de notre corpus sur la télégraphie électrique.
23. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer l'importance accordée de nos jours à la « vitesse » par Virilio et plusieurs autres chercheurs et le peu d'intérêt pour cette dimension dans les médias.
24. Les journalistes citent principalement le matériel informatique dans le cadre du « marché » du même nom et le fonctionnement de la connexion à propos du coût de ce service.
25. Remarquons à ce sujet une publicité télévisée d'*Orange* (septembre 2000) qui nous dit : « Le plus important dans la technologie, c'est qu'on puisse communiquer comme s'il n'y en avait pas. »
26. Les réseaux de télégraphie ou de téléphonie du xixe siècle, se déployant de poteaux en poteaux, semblent plus immédiatement compréhensibles.
27. Au XIX^e siècle, les réseaux et infrastructures de communication étaient largement traités dans les journaux, dans la mesure où leur développement donnait lieu à des débats politiques souvent intégralement retranscrits.
28. Dans le dictionnaire encyclopédique des Sciences de l'Information et de la Communication, Lamizet et Silem définissent la communion par rapport à la communication : « Dans la communication, la circulation d'information dans un sens ou dans l'autre est indispensable alors que dans la communion, le fait d'être ensemble peut suffire. »
-

RÉSUMÉS

Dans la profusion des premiers discours sur les techniques, il est bien souvent difficile de distinguer quelle est la part de l'imaginaire et des projections idéologiques. Dans cet article, nous avons choisi de nous intéresser aux premiers discours sur l'Internet. Pour approcher plus justement les discours contemporains sur la technique, nous les mettrons en perspective, les confronterons aux discours passés sur les techniques de communication à distance. Le XIX^e siècle, siècle souvent défini comme « fondateur » des techniques de télécommunication sera notre point de repère pour appréhender les premiers discours de presse français sur le réseau Internet.

In the profusion of the first discourses on techniques, it is often difficult to distinguish between what constitutes imagination and what constitutes ideological projection. In this article, we have chosen to focus on the first discussion on the Internet. In order to more accurately reflect contemporary discussions on techniques, we will put them into perspective by confronting them with past discourses on communication from a distance. The 19th century, often cited as the « founder » of telecommunications techniques, will be our point of reference in approaching the first press discussions in French on the Internet.

En la profusión de los primeros discursos sobre las técnicas, a menudo es difícil distinguir entre la parte imaginaria y las proyecciones ideológicas. En este artículo, el interés está centrado en los

primeros discursos de Internet. Para enfocar de manera más justa los discursos contemporáneos sobre la técnica, éstos se pondrán en perspectiva y serán comparados con los discursos anteriores sobre las técnicas de comunicación a distancia. El siglo XIX, frecuentemente definido como « fundador » de las técnicas de telecomunicación, será el punto de referencia para comprender los primeros discursos de la prensa francesa en la red Internet.

INDEX

Palabras claves : Internet, discurso de prensa, historia, telecomunicación, Francia

Keywords : Internet, newspaper discourse, history, telecommunication, France

Mots-clés : Internet, discours de presse, histoire, télécommunication, France

AUTEUR

AURÉLIE LABORDE

Aurélie Laborde est attachée temporaire de recherche (ATER) à l'ISIC/IUP, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3. Courriel : aurelie.laborde@u-bordeaux3.fr

Contribution à la validation initiale de la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS)

Denise Moreau

- 1 La stratégie de communication est l'une des stratégies offertes à l'intervenant en promotion de la santé. Cette stratégie consiste à transmettre un message de santé à un public cible pour l'informer, l'influencer, le motiver et le convaincre d'améliorer sa santé en changeant certains de ses comportements (McKenzie et Smeltzer, 2001 ; Rogers, 1996). Plusieurs chercheurs sont d'avis que la conception d'un message de santé efficace nécessite l'utilisation de théories du comportement humain et de la communication en plus d'une connaissance approfondie du public cible (Maibach et Parrott, 1995 ; Witte, Meyer et Martell, 2001). Cependant, à ce jour, aucune théorie ou modèle ne fait l'unanimité pour concevoir des messages de santé persuasifs et culturellement spécifiques. Qui plus est, de nombreux praticiens considèrent ces théories difficilement applicables dans la conception de messages de santé (Witte, Meyer et Martell, 2001). Hormis ceux de Witte (1992), peu d'efforts ont été consacrés à créer un modèle pratique et facile à utiliser par les praticiens pour la conception de messages efficaces de santé. L'opérationnalisation du cadre conceptuel de Witte (1992) a permis l'élaboration de la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS). L'objectif de cet article est de décrire l'élaboration de la GOMS et de présenter certains aspects de sa validation.

Connaissances pertinentes

- 2 Plusieurs conditions à l'efficacité de messages de santé ont été identifiées selon les auteurs quant à la forme et au contenu du message de santé. La majorité des chercheurs s'entendent pour dire que le message doit attirer l'attention, soulever des émotions et fournir un moyen de canaliser les émotions engendrées. Or, si le but du message est de démontrer au public cible la gravité d'un problème de santé et sa susceptibilité d'y être confronté, le message doit soulever l'inquiétude du public cible,

mais doit aussi le rassurer en lui offrant une façon de se protéger du danger. Il s'agit alors de recommander un comportement spécifique, de montrer les difficultés couramment rencontrées dans l'atteinte du comportement souhaitable, de fournir des solutions pour contrer ces difficultés et de convaincre le public qu'il est capable d'adopter le comportement de santé proposé (Backer *et al.*, 1992 ; Witte, Meyer et Martell, 2001).

Cadre conceptuel de Witte (1992) : Persuasive Health Message Framework (PHM)

- 3 Witte (1992) rassemble les principales conditions d'efficacité des messages de santé identifiées par les chercheurs, dans un cadre élaboré à partir de certains éléments provenant de trois théories :
 - les composantes normative et subjective de la théorie de l'action raisonnée de Fishbein et Ajzen (1975),
 - les éléments de menace et d'efficacité de la théorie PMT (*Protection Motivation Theory*) de Rogers (1983) et
 - les voies de transformation de l'information persuasive (centrale et périphérique) du modèle ELM (*Elaboration Likelihood Model*) de Petty et Cacioppo (1986).
- 4 Selon la théorie de l'action raisonnée, l'intention d'une personne d'adopter ou non le comportement observé est prédit par son attitude à l'égard du comportement et par la perception des attentes perçues des gens qui lui sont proches, c'est la composante normative. Quant à la composante subjective, celle-ci est déterminée par l'importance que la personne accorde à l'opinion de personnes ou de groupes de personnes qui sont significatives pour elle et par sa motivation à se conformer à leurs opinions.
- 5 Pour Rogers, c'est la perception que l'individu se fait de la menace ou du danger qui mène au changement d'attitude et de comportement. La perception d'être à risque, la perception de la sévérité de la menace, la perception de l'efficacité de la réponse à la menace et enfin la perception de sa propre efficacité à conjuguer avec la menace sont les quatre principales composantes de la théorie de Rogers. Selon lui, l'intention d'une personne d'adopter le comportement de santé est fonction de ses perceptions qui, en retour, affectent son niveau de motivation à se protéger.
- 6 Le modèle ELM identifie deux voies de transformation de l'information persuasive : les voies de transformation centrale et périphérique. Dans le cadre d'un message de santé persuasif, selon ce modèle les gens qui ont une préoccupation de santé ont tendance à essayer de trouver une solution en s'intéressant au contenu du message (transformation centrale). Si l'intérêt et l'engagement n'y sont pas, les gens ont tendance à traiter le problème superficiellement et s'attardent plutôt à la forme du message (transformation périphérique). Le message de santé persuasif est plus efficace lorsqu'il entraîne une transformation centrale de l'information ; en effet, le changement d'attitude engendré par le contenu du message semble davantage durable et prédictif d'un changement de comportement.
- 7 Les deux principales composantes du cadre conceptuel de Witte (1992) sont les facteurs constants et les facteurs changeants. Les facteurs constants correspondent aux éléments essentiels à intégrer dans la conception de tout message, dont la menace, l'efficacité, les variables de persuasion au plan du message et de la source ainsi que le

profil du public cible. Les facteurs changeants sont les éléments qui varient en fonction du message particulier à transmettre et de la population à rejoindre tels les buts du message, les croyances, les connaissances et personnes de référence, la culture, l'environnement et les préférences. Dans ce cadre, les facteurs changeants fournissent l'information concernant la population cible et alimentent les facteurs constants utilisés pour concevoir un message persuasif et spécifique.

- 8 Le cadre conceptuel de Witte — *Persuasive Health Message Framework* (PHM) — a d'abord été conçu pour servir de guide dans le développement de campagnes de santé persuasives et culturellement spécifiques. Le PHM a entre autres été utilisé pour le développement de campagnes sur le sida (Witte, 1992c) et dans le développement d'une campagne de prévention des blessures et des décès liés à l'utilisation du tracteur auprès de populations rurales du Texas (Witte *et al.*, 1993). Les récents travaux de Witte, Meyer et Martell (1998) ont mené à l'élaboration du *Extended Parallel Process Model* (EPPM) qui s'appuie sur la théorie PMT de Rogers telle qu'utilisée pour le PHM, incorpore certains aspects du *Fear-as-Acquired Drive Model* de Hovland, Janis, and Kelly's (1953) et repose en partie sur le *Parallel Process Model* de Leventhal (1970).

Aspects de validation

- 9 Valider un instrument signifie déterminer de façon congruente la capacité de l'outil à fournir des mesures compatibles avec les données de l'observation et avec le cadre conceptuel auquel il est rattaché (Lefrançois, 1992). La terminologie relative aux différentes étapes de validation est loin de faire l'unanimité dans le monde scientifique. Néanmoins, tous s'entendent pour dire qu'un instrument peut être fidèle sans être valide, mais ne peut être valide sans être fidèle. Il n'existe pas de validité absolue, c'est au chercheur qu'il appartient de déterminer les types de validité qui correspondent le mieux aux objectifs de la recherche. D'ailleurs, d'après Nunnally (1978), la question n'est pas de savoir si l'instrument est valide et fidèle, mais bien de savoir s'il l'est dans le contexte de la population à étudier. Cette précision de Nunnally est particulièrement pertinente dans le contexte de la validation de la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS).
- 10 La validité de contenu se mesure d'après le degré de représentativité des items sélectionnés en regard du concept représenté. Une première validité de contenu a été effectuée au moment de la construction de la GOMS. Deux personnes reconnues dans le domaine du sida et des campagnes médiatiques se sont prononcées sur la pertinence, la représentativité et la clarté des items choisis. La GOMS a été modifiée en fonction des recommandations soumises par ces personnes avant le pré-test de l'étude.
- 11 Afin de vérifier la structure opératoire de la GOMS, des analyses factorielles exploratoires en composante principale et par rotation orthogonale ont permis de vérifier la validité des concepts de la grille GOMS par l'estimation de sa structure interne. L'analyse factorielle consiste à déterminer les corrélations entre les items et les groupes d'items pour en dégager (technique orthogonale) des facteurs qui expliquent ces corrélations. Selon Green et Lewis (1986), les items désignés pour mesurer le même concept sous-jacent devraient converger et obtenir une corrélation assez importante — ($r =$ ou $>,35$) — sur un facteur et non sur les autres facteurs. L'examen des items se rapportant à chacun des facteurs permet de définir les facteurs en cause dans la situation et leur degré de concordance en regard du cadre conceptuel.

Ce processus représente une étape essentielle à l'établissement de la validité des concepts opératoires et de la structure interne de la GOMS.

Aspects de fidélité

- 12 La fidélité désigne la capacité d'un outil à fournir une mesure similaire, précise, chaque fois qu'il est administré à un échantillon de sujets équivalents dans des conditions d'observation identiques. En d'autres mots, la fidélité indique jusqu'à quel point l'instrument fournit des résultats constants d'une situation de mesure à l'autre (Lefrançois, 1992). Il existe différentes méthodes pour vérifier la fidélité ; dans la présente étude, seules la consistance interne et la fidélité inter- et intra-groupes sont effectuées.
- 13 La consistance interne est une mesure de l'homogénéité qui permet de connaître le degré avec lequel les items d'un instrument mesurent la même caractéristique. Plus les items sont inter-correlés, plus grande est la consistance interne de l'instrument. Dans cette étude, les méthodes utilisées pour estimer la consistance interne sont le coefficient alpha de Cronbach, la fidélité moitié-moitié et la corrélation totale inter-items. Le calcul du coefficient alpha permet d'estimer dans quelle mesure chaque item de l'échelle mesure de façon équivalente le même concept. La fidélité moitié-moitié est une autre mesure de l'homogénéité et se calcule habituellement selon les procédés de Guttman et de Spearman-Brown qui renseignent respectivement sur l'homogénéité entre les items pairs/impairs et les deux moitiés.
- 14 Enfin, en ce qui concerne la fidélité inter- et intra-groupes, l'analyse de variance multivariée a permis de vérifier la variabilité à l'intérieur des groupes et entre les groupes et son influence sur les résultats obtenus à la grille GOMS. En d'autres mots, cette approche statistique a permis de vérifier l'effet de séquence, l'effet de groupe et l'effet de temps sur la GOMS et sur chacune des dimensions.

Méthodologie

- 15 Cette étude de type méthodologique suivant une stratégie de plan niché (*nested design*) visait à développer une grille d'observation d'un message de santé (la grille GOMS) selon le cadre conceptuel de Witte (1992) et à vérifier certains aspects relatifs à la fidélité et à la validité de la GOMS, à partir de cinq différents messages de santé télévisés sur le sida auprès d'une population d'étudiants et d'étudiantes de premier cycle à la Faculté des sciences de la santé d'une université canadienne. Les variables étudiées sont les composantes du cadre conceptuel de Witte (1992), soient les facteurs constants, les facteurs changeants et le message persuasif représenté dans cette étude par le message de santé télévisé.
- 16 L'instrument de recherche de cette étude a été conçu en anglais. Il se compose de la grille GOMS, d'un questionnaire sur les données socio-démographiques (10 questions) et d'un questionnaire sur les connaissances relatives au VIH et au SIDA (8 énoncés).

Description de la GOMS

- 17 La GOMS a été élaborée à la suite d'une revue des écrits portant sur divers aspects de la conception de messages de santé efficaces. La GOMS est structurée à partir des facteurs

constants du cadre conceptuel de Witte (1992). Dans ce cadre, les facteurs constants représentent les éléments essentiels à intégrer dans la conception d'un message de santé : la menace, l'efficacité et les variables de persuasion en ce qui concerne le message et la source, considérant le profil du public cible.

- 18 La grille GOMS est composée de 40 items dont 21 selon une échelle de différenciation sémantique et 19 selon une échelle de type Likert. Les 21 items de la première section de la GOMS couvrent la dimension des variables de persuasion au plan de la forme et du contenu du message ; les items 1 à 7 s'intéressent au style du message et visent à savoir si ce message retient l'attention du public, les items 8 à 14 permettent de vérifier si le public juge le contenu du message pertinent et les items 15 à 21 identifient les sentiments engendrés par le message. Les 19 items de la deuxième section de la GOMS mesurent les dimensions de menace et d'efficacité sur une échelle de type Likert en 5 points allant de fortement en accord (1) à fortement en désaccord (5). Les items de la dimension menace se rapportent aux croyances de l'individu et des personnes significatives à l'effet de se sentir ou non menacés par le sida et de considérer ou non le sida comme un problème grave. Les items de la dimension efficacité sont rattachés aux croyances de l'individu et des personnes qui sont significatives pour lui à l'effet d'être ou non convaincus que la solution proposée est la bonne et de se sentir capables ou non d'utiliser la solution proposée.

Pré-test de l'instrument

- 19 Un pré-test a été effectué auprès de six étudiantes ne faisant pas partie de l'échantillon mais possédant les mêmes caractéristiques. Le pré-test portait sur la pertinence de la lettre d'information ainsi que sur le contenu et la clarté du formulaire de consentement. L'instrument de recherche a ensuite été vérifié en ce qui concerne la clarté des termes utilisés, la compréhension du contenu et le temps requis pour répondre. À la suite du pré-test, certains changements ont été effectués.

Choix des messages de santé télévisés

- 20 Les messages de santé télévisés sont plus fréquemment produits en anglais et un très grand nombre de messages est produit sur le thème du sida. Cette réalité a motivé la décision de concevoir la GOMS en anglais et de choisir les messages nécessaires à cette étude parmi les messages de santé télévisés en anglais sur le sida. Cinq messages ont été choisis après le visionnement, à plusieurs reprises, d'une cinquantaine de messages sur le sida provenant de différents pays d'Europe, d'Amérique, d'Asie et même d'Australie. Dans un premier temps, il s'agissait de ne retenir que les messages qui utilisaient une ou plusieurs des principales conditions d'efficacité des messages de santé identifiées par les chercheurs. Parmi les 30 messages retenus, 5 ont été choisis en fonction du but commun poursuivi par ces messages et de la présence des facteurs constants du cadre conceptuel de Witte (1992). Les cinq messages de santé télévisés retenus pour cette étude proviennent de la campagne américaine America Responds to Aids (ARTA) (1987-1993) lancée par le CDC (Center for Disease Control (USA)) pour rejoindre les jeunes adultes actifs sexuellement. Ce sont de courts messages télévisés d'une durée de 10 à 60 secondes qui, sous différentes formes, transmettent le même message soit : « If you have sex, protect yourself against aids. » Tous les messages de santé télévisés

choisis pour cette étude visent un but commun de transmettre le même message mais d'une façon différente.

Déroulement de la collecte des données

- 21 Un total de 110 sujets se sont présentés pour la collecte des données sur une possibilité d'environ 150 étudiants lors du recrutement, ce qui représente un taux de participation de 73,3 %. Chacune des 110 personnes subdivisées en 5 groupes s'est présentée à l'heure et à l'endroit assignés au moment du recrutement ; chacun des groupes est ensuite orienté vers une salle de classe réservée au visionnement des messages et à la collecte des données. Les sept premières minutes de la rencontre sont consacrées à la lecture de la lettre d'information et du formulaire de consentement ainsi qu'à la signature de ce dernier. L'instrument de recherche est ensuite distribué afin de procéder à la complétion du questionnaire sur les données sociodémographiques et du questionnaire sur les connaissances relatives au VIH et au SIDA.
- 22 La stratégie de plan niché pour la collecte des données de la GOMS suit une méthode probabiliste d'assignation de cinq séquences de présentation des messages. Chacun des cinq groupes de sujets visionne une séquence différente des cinq mêmes messages. Ainsi, chaque groupe visionne un premier message puis complète la grille d'observation d'un message de santé (GOMS) et, par la suite, il en va de même pour les quatre autres messages. Un temps d'arrêt est prévu après chaque complétion pour permettre à chacun des participants de finir de compléter la GOMS et pour permettre à tout le groupe d'être prêt en même temps pour le visionnement du message suivant. Le chercheur demeure disponible pour clarifier toute ambiguïté ou pour répondre à toute question de la part des sujets durant la période de la collecte des données d'une durée d'environ 30 minutes par groupe.

Résultats

Données sociodémographiques

- 23 Les analyses descriptives ont permis de tracer le profil sociodémographique de la population à l'étude, de décrire le niveau des connaissances relatives au VIH et au SIDA chez les répondants et de présenter les scores moyens obtenus pour chacune des cinq dimensions de la grille GOMS. L'âge moyen des sujets se situait à 25,13 ans ($\pm$ 7,58) et l'étendue variait entre 19 et 52 ans. Les femmes constituaient 87,3 % du total de l'échantillon, ce qui s'explique en partie par les programmes d'études auxquels sont inscrits les répondants (sciences infirmières, ergothérapie, physiothérapie). L'anglais est la langue utilisée quotidiennement par 72,7 % des sujets. La moitié des répondants se compose de Canadiens anglais, 18,2 % sont Canadiens français et 17,3 % sont Canadiens d'origine européenne.

Connaissances sur le VIH et sur le SIDA

- 24 Les résultats démontrent un niveau élevé de connaissances concernant le VIH et le SIDA pour l'ensemble des sujets avec un score moyen de 6,60 ($\pm$ 0,95) sur une possibilité de 4,00 à 8,00, les scores variant de 6,32 à 6,73. Les scores moyens obtenus pour chacune

des dimensions de la GOMS (persuasion, menace, efficacité) démontrent une faible variation selon le groupe et selon la séquence de présentation du message de santé télévisé. Les messages ne semblent pas rejoindre les répondants puisque ceux-ci ne se croient pas menacés par le VIH et le SIDA ; par conséquent, ils ne se sentent ni efficaces ni inefficaces vis-à-vis de la prévention d'infection au VIH et au SIDA, même s'ils considèrent les messages comme modérément persuasifs. Les résultats obtenus ne sont pas une surprise, puisque les messages de santé utilisés dans cette étude n'ont pas été spécifiquement conçus pour rejoindre la catégorie de sujets de l'échantillon, même s'ils s'adressent à une population de jeunes adultes actifs sexuellement. Ces résultats corroborent l'un des facteurs constants du cadre conceptuel de Witte (1992), soit la nécessité d'établir le profil du public cible afin de concevoir un message informatif, persuasif et culturellement spécifique à ce public.

Validation de la GOMS

Validité de contenu

- 25 La GOMS modifiée, à la suite de la première validité de contenu effectuée au moment de la conception de la GOMS, a été utilisée pour la collecte des données. Ainsi, pour cette deuxième étape dans la validité de contenu, l'analyse des items et la consistance interne fournissent des renseignements essentiels. L'analyse des items demeure selon Engelsmann (1982) une des premières étapes de validation, car l'éventail de distribution des réponses influence autant la fidélité que la validité d'un instrument. L'analyse des items est effectuée par le calcul des fréquences relatives pour chacun des items des trois dimensions de la GOMS et permet de vérifier la contribution de chacun des items à la valeur psychométrique de la grille. L'analyse des items de la GOMS présente quelques faiblesses métrologiques pour certains items à chacune des dimensions. Plus de la moitié des items de la dimension persuasion (13 items sur 21) contribuent à la puissance métrologique et discriminante de la GOMS, puisqu'ils se situent entre les paramètres de 17 % et 83 % suggérés par Engelsmann (1982) alors que seulement 4 des 10 items de menace et 4 des 9 items d'efficacité se situent entre les mêmes paramètres.

Validité des concepts opérationnels de la GOMS

- 26 La validité des concepts opérationnels réfère à l'étude des concepts mesurés et s'effectue par une analyse factorielle en composante principale pour vérifier la structure dimensionnelle de l'instrument. Dans un premier temps, l'analyse factorielle permet de faire ressortir le nombre de dimensions ou de concepts impliqués dans la variation des résultats. Tel que présenté au tableau 1, l'analyse factorielle en composante principale montre qu'il faut cinq facteurs pour expliquer 61 % de la variation à l'intérieur de la dimension persuasion de la GOMS, alors qu'il faut sept facteurs pour expliquer 69,7 % de la variation à l'intérieur des dimensions de menace et d'efficacité de la GOMS.

Tableau 1. Analyses factorielles en composante principale des dimensions persuasion, menace et efficacité de la GOMS

Dimension	Facteurs	Eigenvalue	Variation %	Cumulatif %
Persuasion	1	5,87	28,0	28,0
	2	2,68	12,8	40,7
	3	1,74	8,3	49,0
	4	1,34	6,4	55,5
	5	1,15	5,5	61,0
Menace et efficacité	1	4,36	22,9	22,9
	2	2,32	12,2	12,2
	3	1,74	9,1	9,1
	4	1,42	7,5	7,5
	5	1,32	7,0	7,0
	6	1,05	5,6	5,6
	7	1,03	5,5	5,5

- 27 Des analyses factorielles en composante principale et par rotation orthogonale ont ensuite été effectuées séparément sur chaque dimension de la GOMS. Ces analyses ont été réalisées en imposant le nombre de facteurs proposés théoriquement, puis en imposant différents nombres de facteurs jusqu'à l'obtention pour chaque dimension, de l'ensemble d'items exprimant le mieux chacun des facteurs. Les résultats des analyses factorielles exploratoires pour la dimension persuasion (tableau 2) démontrent l'importance des variables de persuasion et suggèrent de regrouper les items en deux sous-dimensions (contenu et sentiment) puis d'établir un meilleur équilibre entre le nombre d'items représentant chacune de ces sous-dimensions.
- 28 Les résultats des analyses factorielles exploratoires pour les dimensions menace et efficacité (tableau 3) suggèrent l'ajout d'une nouvelle dimension (non-menace) et la suppression de certains items qui ne saturent sur aucun facteur et représentent faiblement les dimensions de menace et d'efficacité.
- 29 En somme, les résultats obtenus démontrent que la GOMS devrait plutôt se composer de quatre facteurs dont les trois facteurs constants du cadre de Witte (1992) — la persuasion (surtout contenu et sentiment), la menace et l'efficacité — et un nouveau facteur qui pourrait répondre au vocable non-menace.

Tableau 2. Répartition des 21 items de la dimension persuasion de la GOMS selon la valeur maximale obtenue à l'analyse par rotation orthogonale exploratoire

Items*	FACTEURS	
	1	2
Convincing – Unconvincing (10)	,791	
Informative – Not informative (8)	,743	
Useful – Useless (12)	,661	
Relevant – Irrelevant (13)	,645	,328
Confusing – Straightforward (11)	,602	,391
Bad – Good (1)	,573	,343
Evasive – Direct (5)	,565	
For all – For target (9)	,562	
Talking to me – To someone (14)	,483	,326
Too short – Too long (3)	,448	
Lively – Dull (7)	,338	,333
Concerned – Unconcerned (16)	,333	
Interesting – Boring (2)	,325	
Angry – Calm (19)		,803
Tensed – Relaxed (15)		,728
Insecure – Secure (17)		,531
Amused – Not amused (21)		,528
Discouraged – Encouraged (20)		,438
Comforted – Alarmed (18)		,408
Frightening – Reassuring (4)		,306
Sad – Fun (6)	,268	,298

*Le numéro de l'item apparaît entre parenthèses.

Tableau 3. Répartition des 19 items des dimensions menace et efficacité de la GOMS selon la valeur maximale obtenue à l'analyse par rotation orthogonale exploratoire

Items*	FACTEURS		
	1	2	3
Partner does not like (34)	,746		
Need exciting life (31)	,695		
Less pleasure if condom (38)	,667		
Partner does not talk (30)	,660		
I don't mind using a condom (25)	,543	,458	
Always use a condom (40)	,513	,378	
Sex occasionally so not at risk (35)	,358		
I believe I shouldn't take risks (39)	,330	,680	
Not afraid to ask to use condom (29)	,345	,591	
It's easy, no sex if no condom (27)		,590	-,327
I am responsible for my health (28)		,373	
I feel at ease using a condom (37)		,312	
Good use of condom prevents spread (32)	—	—	—
Never STD's so not afraid of AIDS (33)			,556
I see myself as a person at risk (23)			,501
Anybody can get AIDS (36)			,493
Not at risk because have regular partner (26)			,476
It can't happen to me (24)			-,466
I am preoccupied by HIV/AIDS (22)	—	—	—

* Le numéro de l'item apparaît entre parenthèses.

Fidélité

- 30 Pour vérifier la consistance interne de la grille GOMS et de chacune des dimensions, les techniques choisies sont le calcul du coefficient alpha de Cronbach (Cronbach, 1971) et les autres mesures de fidélité moitié-moitié selon les procédés de Guttman et de Spearman-Brown (Cronbach, 1971). La consistance interne a fourni un alpha de Cronbach de ,70 à la GOMS, alors que les analyses d'homogénéité selon les procédés de Guttman et de Spearman-Brown ont généré des coefficients de l'ordre de -,45 et -,46 démontrant que la GOMS n'est pas unidimensionnelle, les dimensions de persuasion, de menace et d'efficacité étant trop différentes pour former un tout. La consistance interne montre un alpha de Cronbach de ,79 pour la dimension persuasion, de ,47 pour la dimension menace et de ,67 pour la dimension efficacité.

Tableau 4. Analyses de consistance interne et d'homogénéité de la GOMS

Analyses	Persuasion	Menace	Efficacité	GOMS Total
Alpha de Cronbach	79	,47	67	,70
Guttman	,75	,30	,57	-,45
Spearman-Brown	,75	,31	,57	-,46
× des corrélations inter-items	,18	,08	,18	,04

- 31 Les analyses d'homogénéité présentent des résultats semblables. En somme, l'analyse des items et les résultats obtenus aux différentes analyses de consistance interne démontrent l'adéquation de la représentativité des items de la dimension persuasion, même si cette représentativité est plus faible pour les items concernant le style. Quant aux dimensions de menace et d'efficacité, l'échantillon des items représente faiblement chacune de ces dimensions, surtout les items reliés à la menace.

Fidélité inter et intra groupe de la GOMS et de chacune des dimensions

- 32 L'analyse de variance à plusieurs dimensions (MANOVA) (tableaux 5 et 6) a permis de vérifier la fidélité inter- et intra-groupe de la GOMS et de chacune des dimensions, c'est-à-dire la capacité de la GOMS et de chacune des dimensions à fournir des résultats constants d'une situation de mesure à l'autre (effet de séquence et effet de temps) et d'un groupe à l'autre (effet de groupe). L'effet de séquence s'est avéré significatif : il existe une différence significative dans les réponses obtenues à la GOMS et à la dimension persuasion à l'intérieur de chacun des groupes selon la séquence de présentation des cinq messages de santé télévisés. L'effet de séquence observé dans cette étude soulève de nouvelles préoccupations, à savoir la différence exercée selon le type de message présenté et le contexte dans lequel est présenté le message.
- 33 L'effet de temps s'est avéré significatif sur les réponses obtenues à la GOMS et à la dimension persuasion. Le temps entraîne possiblement un effet de fatigue chez les sujets faisant partie de l'échantillon puisque chaque groupe de sujets a répondu cinq fois à la GOMS, soit après le visionnement de chacun des messages de santé télévisés.

Tableau 5. Résultats de l'analyse de variance multivariée pour la GOMS

EFFET SÉQUENCE				
Test	Valeur	Hypoth DL	Erreur DL	Sign F
Pillais	,34965	16,00	364,00	2,18**
Hotellings	,47862	16,00	346,00	2,59***
Wilks	,66587	16,00	269,48	2,40**
Roys	,29833			
EFFET TEMPS				
Test	Valeur	Hypoth DL	Erreur DL	Sign F
Pillais	0,63666	4,00	88,00	38,55**
Hotellings	1,75223	4,00	88,00	38,55**
Wilks	0,36334	4,00	88,00	38,55**
Roys	0,63666			
EFFET GROUPE				
Source de variation	SC	DL	CM	F
Groupe	3180,29	4	795,07	1,75
Résiduelle	41299,95	91	453,85	

* $p \leq .05$, ** $p \leq .01$, *** $p \leq .001$

Tableau 6. Résultats de l'analyse de variance multivariée pour la dimension persuasion

EFFET SÉQUENCE				
Test	Valeur	Hypoth DL	Erreur DL	Sign F
Pillais	,46382	16,00	396,00	3,25***
Hotellings	,71897	16,00	378,00	4,25***
Wilks	,56500	16,00	293,92	3,78**
Roys	,39007			
EFFET TEMPS				
Test	Valeur	Hypoth DL	Erreur DL	Sign F
Pillais	0,67409	4,00	96,00	49,64***
Hotellings	2,06837	4,00	96,00	49,64***
Wilks	0,32591	4,00	96,00	49,64***
Roys	0,67409			
EFFET GROUPE				
Source de variation	SC	DL	CM	F
Groupe	471,88	4	117,97	0,94
Résiduelle	12385,49	99	125,11	

* $p \leq .05$, ** $p \leq .01$, *** $p \leq .001$

- 34 Les résultats obtenus pour l'effet de groupe démontrent la fidélité inter- groupe de la GOMS et de chacune des dimensions. Il n'y a pas de différence significative entre les groupes dans les réponses obtenues à la GOMS et dans chacune des dimensions. Ces résultats ne sont pas étonnants, puisque les groupes étaient homogènes et semblables en ce qui concerne les variables sociodémographiques et les connaissances relatives au VIH et au SIDA.
- 35 En somme, l'effet de séquence et l'effet de temps se sont avérés significatifs pour la GOMS ainsi que pour la dimension persuasion et non significatifs pour les dimensions de menace et d'efficacité. La non-signification de ces effets s'explique en partie par la faiblesse des résultats obtenus aux analyses de consistance interne et de validation pour les dimensions de menace et d'efficacité.

Conclusion

- 36 En dépit du plan niché minimisant les biais de sélection, certaines limites méthodologiques reliées au biais d'information (instruments) et au biais de confusion ne peuvent être niées. Néanmoins, cet article offre les résultats de la validation initiale de la GOMS conçue à partir du cadre conceptuel de Witte (1992). L'originalité et la contribution de cette étude à l'avancement des connaissances en communication de la santé se rapportent aux aspects suivants : le développement d'une Grille d'observation d'un message de santé (la GOMS) et une contribution à sa validation (validité, fidélité). La grille GOMS élaborée à partir du cadre conceptuel de Witte (1992) représente un effort intéressant d'application de la théorie à la pratique. L'utilisation de la GOMS a permis d'examiner les composantes du cadre conceptuel de Witte (1992) auprès d'un public cible et de vérifier les conditions d'efficacité identifiées par les experts.
- 37 Les résultats de cette étude confirment l'un des facteurs constants du cadre conceptuel de Witte (1992), soit la nécessité d'établir le profil du public cible afin de concevoir un message informatif, persuasif et culturellement spécifique. L'analyse des items et les résultats obtenus aux différentes analyses de consistance interne démontrent l'adéquation de la représentativité des items de la dimension persuasion, surtout pour les items concernant le contenu et les sentiments. Les résultats des analyses factorielles démontrent que la GOMS devrait se composer de quatre facteurs dont les trois facteurs constants du cadre de Witte (1992) — la persuasion (surtout contenu et sentiment), la menace et l'efficacité — et un nouveau facteur qui pourrait répondre au vocable de non-menace. Enfin, l'effet de séquence et l'effet de temps se sont avérés significatifs pour la GOMS et pour la dimension persuasion à l'analyse de variance à plusieurs dimensions. Ces résultats laissent entendre que ce qui est visionné par le public avant et après le message est aussi important que la forme et le contenu du message ; qui plus est, la répétition entraîne probablement de la fatigue chez les sujets. À la lumière des résultats obtenus, des changements importants doivent être apportés à la GOMS avant de poursuivre les analyses de validation telle la validité prédictive avec d'autres populations, dans différents domaines de santé ou de maladie. Les résultats obtenus aux analyses ultérieures de validation de la GOMS modifiée pourraient possiblement contribuer au développement de lignes directrices dans la conception de messages de santé persuasifs et culturellement spécifiques.

BIBLIOGRAPHIE

BACKER, T. E., et al. (1992), *Designing Health Communication Campaigns : What Works ?*, Newbury Park (CA), Sage publications.

CRONBACH, L. J. (1971), « Test validation », dans R. L. THORNDIKE (dir.), *Educational Measurement*, Washington, D.C., American Council on Education.

ENGELSMANN, F. (1982), « Design of psychometric instruments : Item construction scaling, reliability and validity norms », dans E. J. BURDOCK, A. SUDILOWSKY et S. GERSTON (dir.), *The Behavior of Psychiatric Patient*, New York, Marcel Dekker, Inc.

FISHBEIN, M., et I. AJZEN (1975), *Belief, Attitude, Intention and Behavior*, Reading, Mass, Addison-Wesley.

GREEN, L., et F. LEWIS (1986), *Measurement and Evaluation in Health Education and Health Promotion*, Palo Alto (CA), Mayfield.

LEFRANÇOIS, R. (1992), *Stratégies de recherche en sciences sociales. Applications à la gérontologie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

MAIBACH, E., et R. L. PARROTT (1995), *Designing Health Messages : Approaches from Communication Theory and Public Health Practice*, Thousand Oaks (CA), Sage.

MCKENZIE, J. F., et J. L. SMELTZER (2001), *Planning, Implementing and Evaluating Health Promotion Programs*, Boston, Allyn & Bacon.

NUNNALLY, J. C. (1978), *Psychometric Theory*, New York, McGraw-Hill.

PETTY, R. E., et J. T. CACIOPPO (1986), « The elaboration likelihood model of persuasion », *Advances in Experimental Social Psychology*, 19 : 123-205.

ROGERS, E. M. (1983), *Diffusion of Innovations* (troisième édition), New York, Free Press.

ROGERS, E. M. (1996), « The field of health communication today : An up-to-date report », *Journal of Health Communication*, 1 : 15-23.

STEVENS, J. (1992), *Applied Multivariate Statistics for the Social Sciences* (deuxième édition), Lawrence Erlbaum Associates Publishers.

STREINER, D. L., et G. R. NORMAN (1991), *Health Measurement Scales : A Practical Guide to their Development and Use*, Oxford, Oxford University Press.

TABACHNICK, B. G., et L. S. FIDELL (1989), *Using Multivariate Statistics* (deuxième édition), New York, Harper Collins.

WITTE, K. (1992c), « Preventing AIDS through persuasive communications : A framework for constructing effective, culturally-specific, preventive health messages », *International and Intercultural Communication Annual*, 16 : 67-86.

WITTE, K., T. R. PETERSON, S. VALLABHAN, M. T. STEPHENSON, C. D. PLUGGE, V. K. GIVENS, J. D. TODD, M. G. BECKTOLD, M. K. HYDE et R. JARRETT (1993), « Preventing tractor-related injuries and deaths in rural populations : Using a persuasive health message (PHM) framework in formative evaluation research », *International Quarterly of Community Health Education*, 13 : 219-251.

WITTE, K. (1995), « Fishing for success : Using the persuasive health message framework to generate effective campaign messages », dans E. MAIBACH et R. L. PARROTT (dir.), *Designing*

Health Messages : Approaches from Communication Theory and Public Health Practice, Thousand Oaks (CA), Sage, p. 145-166.

WITTE, K., G. MEYER et D. MARTELL (2001), *Effective Health Risk Message*, Thousand Oaks (CA), Sage.

RÉSUMÉS

L'efficacité des différentes stratégies de promotion de la santé est étroitement liée à l'efficacité des messages transmis. À ce jour, peu d'efforts ont été consacrés à créer un modèle pratique et facile à utiliser par les praticiens pour la conception de messages de santé efficaces. Witte (1992) propose le cadre théorique « Persuasive Health Message » (PHM) pouvant servir de guide dans le développement de messages de santé. L'opérationnalisation du PHM a permis l'élaboration de la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS). Cet article décrit l'élaboration de la GOMS et présente certains aspects de sa validation.

The efficiency of different strategies that promote health is narrowly linked to the efficiency of the messages transmitted. Until today, few efforts have been made to create a model that is practical and easily used by practitioners in promoting efficient messages about health. Witte (1992) proposes the theoretical framework of « Persuasive Health Message » (PHM) which would serve as a guide in the development of health messages. The operationalization of PHM allowed for the elaboration of la Grille d'observation d'un message de santé (GOMS), or, a grid for the observation of health messages. This article describes the elaboration of the GOMS and presents certain aspects of its validation.

La eficacia de las diferentes estrategias de promoción de la salud está estrechamente relacionada con la fuerza de los mensajes transmitidos. Hasta ahora, pocos esfuerzos han sido consagrados para crear un modelo funcional y fácil de utilizar por parte de los prácticos para la concepción de los mensajes de salud eficaces. Witte (1992) propone el marco teórico « Persuasive Health Message » (PHM) que puede servir de guía en la elaboración de los mensajes relativos a la salud. La puesta en marcha del PHM ha permitido la creación de una Rejilla (Grille) de Observación del Mensaje de la Salud (GOMS). Este artículo describe la elaboración de la GOMS y expone ciertos aspectos de su validación.

INDEX

Palabras claves : estrategia de promoción, salud, modelo, concepción de mensajes, GOMS

Mots-clés : stratégie de promotion, santé, modèle, conception de messages, GOMS

Keywords : promotion strategy, health, model, advertising design, GOMS

AUTEUR

DENISE MOREAU

Denise Moreau est professeure adjointe à l'École des sciences infirmières de la Faculté des sciences de la santé, Université d'Ottawa. Courriel : dmoreau@uottawa.ca. Elle désire remercier sa collègue Dre Ginette Coutu-Wakulczyk, professeure agrégée, qui a si généreusement accepté de lire et de commenter ce texte.

Document

Abraham Moles ou l'information et la communication

Au carrefour des sciences, de la vie quotidienne et de l'esthétique

Michel Mathien

- 1 « Qui expose, s'expose ! », s'exclamait-il souvent. Avec la présente communication, l'auteur ne prend certainement pas la mesure du risque. Risque d'autant plus réel que ni la trajectoire ni l'appréhension des champs scientifiques d'Abraham Moles (1920-1992) ne correspondent totalement aux siennes. Bien qu'ayant passé une part de son cursus de formation en psychologie sociale sous la direction de Moles, l'auteur étudiait une « discipline » dont la conception était spécifique à son professeur. Pour lui, elle était liée à la communication comprise comme « science de l'interaction des êtres et des choses et plus ou moins indépendante de ces êtres et de ces choses ». Un autre risque est de présenter une lecture d'ensemble de ce « père fondateur » des sciences de l'information et de la communication qui, comme en témoigne son œuvre, a été « au carrefour des sciences, de la vie quotidienne et de l'esthétique ou de l'art ».

Le point de vue de lecture de l'auteur

- 2 Pour ce qui relève du champ des « sciences de l'information et de la communication », que l'Université française a reconnu en 1975, grâce à l'action de personnalités comme lui, de Robert Escarpit, de Jean Meyriat, de Jean Devèze et de bien d'autres, nous avons beaucoup de convergences. En particulier à propos des analyses relatives aux processus culturels, à la place des médias, à l'opulence communicationnelle ou aux idéologies qui la sous-tendent, au bonheur en trompe-l'œil pouvant résulter de la consommation de la communication dans une « société de l'information » (celle d'avant l'ère des nouvelles technologies de l'information et de la communication) se situant dans le prolongement direct de la « société de consommation », toutes deux pouvant ô combien être fragilisées par les éléments, comme après les tempêtes de la fin 1999 en France et la dépendance monoénergétique que les pannes d'électricité ont révélée dans ce pays mais aussi ailleurs en d'autres circonstances !

De la continuité dans une démarche : sciences dures et sciences douces

- 3 La personnalité d'Abraham Moles¹, pour ceux qui l'ont connu de plus ou moins près ou dans une relation régulière, relève d'une trajectoire de vie², à savoir l'ingénieur porté par et sur les sciences physiques, avec leurs prétentions à l'exactitude, qui a décidé de passer aux sciences sociales pour y affronter « scientifiquement » la quotidienneté. Les médias y ont vraisemblablement déjà été pour quelque chose. En effet, après la Seconde Guerre mondiale, Moles s'est trouvé à la Radiodiffusion française, pour travailler sur l'acoustique et la musique concrète, domaine dans lequel il s'était formé. Il travaille au Studio d'Essai avec Pierre Schaeffer. Cependant, les deux se brouillent au point que, par la suite, l'on ne rendra plus justice à Moles de son apport aux travaux et aux résultats de ce « laboratoire » qui deviendra « l'affaire » de Pierre Schaeffer... qui en oubliera Moles. Tout comme ceux qui traiteront de l'œuvre de Pierre Schaeffer oublieront la rencontre de ces deux figures exceptionnelles ayant poursuivi leur voie séparément alors qu'ils avaient publié un ouvrage ensemble intitulé *À la recherche d'une musique concrète* paru au Seuil en 1952 ! Dans cette phase de son existence, il a notamment été un des créateurs de la *Revue du son*, ainsi que du concept de « paysage sonore » qui a donné lieu à des applications diverses et nombreuses dans des espaces voués à la culture comme au commerce. Le signal acoustique microphonique comme les amplificateurs à gain variable en électroacoustique avaient été l'objet de son doctorat d'État ès sciences en 1952³. Il collaborera aussi au Service des écoutes de ce qui est devenu la RTF (la Radio-télévision française) et sera particulièrement attentif aux études sur la réception des programmes radiophoniques. Certes, bien que nous ne sachions pas grand-chose des motifs qui ont présidé à ses choix personnels, nous observons que son orientation, après les études doctorales en physique, s'est portée sur la philosophie et ses « maîtres » d'alors. Son cursus de formation s'est achevé — si l'on peut dire ! — par un doctorat d'État portant, d'une part, sur *La création scientifique* et, d'autre part, sur *La théorie de l'information et la perception esthétique* (1958) qui deviendra un de ses ouvrages majeurs. Le titre à lui seul — et dans la discipline philosophique — indique la relation qu'il faisait et qu'il développera ensuite, dans de nombreuses publications, entre une approche fondée sur des problématiques télécommunicationnelles et la réception, non pas forcément de simples messages réduits en quantité de « bits », mais aussi de la transmission de formes confrontées à leurs critères esthétiques.
- 4 C'est dire que l'Art chez Moles est présent quasiment partout dans son œuvre. Qu'elle traite de la cybernétique ou du kitsch comme forme du bonheur, elle présente quelque part une touche ou une critique artistique ! L'art y est comme préoccupation, référence, processus ou simple exemple, notamment dans les analyses ou considérations sur la création artistique qui, à bien des égards, sont aussi comparables à la création scientifique. Plus modestement, il y est aussi comme éclairage. En effet, dans la mesure où il peut être considéré comme aboutissement d'une problématique communicationnelle globale — bien au-delà de la transmission fidèle d'un signal d'un point A vers un point B —, il fait partie de ses thématiques. Celles-ci, dans leur extension et dans leurs applications, sont allées bien au-delà des préoccupations des inventeurs de la théorie de l'information. L'évolution des techniques de transmission et

les convergences rendues possibles dans la transmission des signes lui ont largement donné raison depuis. Certes, Moles n'a pas théorisé formellement sur l'Art comme il l'a fait sur la communication et sur la quotidienneté. Toutefois, en conclusion de cet ouvrage, il invite les artistes à prendre en compte la théorie elle-même avec sa mise en évidence d'un élément commun à toutes les communications, à savoir « une quantité métrique qui est l'information <per se>, indépendamment de la forme qu'elle revêt, du canal qu'elle emprunte, des réactions qu'elle provoque ».

- 5 Qui discuterait de cela aujourd'hui avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication où rien ne peut se gérer et, à plus forte raison, se créer, sans prise en compte de la capacité des canaux de transmission ou de stockage d'information, celle des disques durs des ordinateurs pour ne citer qu'un exemple ? Dans la démarche de déstructuration-restructuration d'une forme quelle qu'elle soit, d'une œuvre d'art, d'un objet artistique, l'artiste ou le créateur étaient invités à accepter un autre regard sur ce qu'il a créé et à s'en servir dans sa propre dynamique créatrice. Quitte aussi à ce que de simples acteurs en charge d'une parcelle de fabrication, dans un processus se complexifiant sans cesse, comme cela a été le cas dans l'imprimerie puis dans la production audiovisuelle, puissent prétendre à une dimension artistique, car interpellés par les choix esthétiques qu'ils ont à faire selon leur responsabilité professionnelle.
- 6 S'il faut retenir des aspects éclairant l'œuvre de Moles sur le plan global, nous retiendrons : 1° son approche de l'information et de la communication ; 2° ses modes d'observation de la quotidienneté ; 3° son regard sur le « système social ».

L'approche « dure » de la communication

- 7 Par son ouvrage déjà cité sur *La théorie de l'information et la perception esthétique*, les liens scientifiques étaient tissés entre Shannon, Wiener, von Neumann et bien d'autres pour « installer » la théorie de l'information, la cybernétique et l'informatique naissante avec la théorie de la forme et le structuralisme ambiant. L'étude de la matérialité de la communication sous tous ses aspects dont il venait de souligner l'importance et la richesse heuristique — en opposition avec son approche idéale — ne pouvait qu'élargir le champ de l'épistémologie. Elle faisait notamment entrer des considérations, à priori mineures ou censées aller de soi, dans le domaine des connaissances théoriques et pratiques. Avec la séparation du contenant et du contenu, le pas était donc pris d'accorder tout l'intérêt nécessaire aux caractères physiques du message, à son environnement comme à sa structuration concrétisée par des signes ou des signaux, des règles d'assemblage et des codes, etc. Cependant, Moles n'a jamais avancé que « le medium, c'est le message », comme l'a affirmé, en 1964, un médiéviste canadien du nom de McLuhan (dans *Understanding Media*, traduction française *Pour comprendre les médias*, 1968) alors qu'il avait, à priori, plus de motifs à le faire de par son cursus brièvement rappelé.
- 8 Moles ne dérogera pas à l'approche « dure » de la communication et ne rejettera pas les pères fondateurs des sciences de l'information et de la communication comme d'autres le feront par la suite, quitte à les faire évoluer vers du vague et de l'imprécis, pas plus qu'il ne reniera le courant de la Gestalt à partir duquel il fondera une part de son argumentation. Chez Moles, les deux théories, celle de la forme et celle de l'information, sont indissociables pour comprendre son approche de la communication

et la diversité de ses aspects et angles de vue. L'ouvrage déterminant consacré à la *Sociodynamique de la culture* (1967, 1971) soulignera ces liens, notamment ceux qui sont établis entre le processus de création artistique, les inventions en tout genre et l'information événementielle dans le cadre du processus cyclique de diffusion de l'information ou de la culture où les massmédias sont devenus l'élément moteur. Cette « systématisation » de la culture et de ses processus apparaîtra à certains comme l'explication commentée et pertinente du schéma de Shannon et Weaver. Autrement dit, de la forte valeur heuristique que Moles lui a donnée.

- 9 La dimension philosophique qu'il a accordée à la théorie de l'information est liée à sa théorie de la perception et à l'esthétique des formes. Après *L'affiche dans la société urbaine* (1969), l'ouvrage *Art et ordinateur* (1971, 1990) en a été une nouvelle brillante démonstration. Même si l'ordinateur est devenu capable de rivaliser avec Vasarely — avec qui il avait des rapports d'amitié comme avec son fils Yvaral —, cela ne signifiait pas pour autant la fermeture des « académies de dessin ». Déjà dans ces premiers ouvrages à dimension publique, les passages « transdisciplinaires » (pluridisciplinaires pour ne pas faire d'anachronisme par rapport à l'époque !) étaient rendus possibles par l'étude de la communication qui concerne aussi bien les organisations que les groupes et les relations interpersonnelles. En quoi les définitions de l'information fondées sur la physique de la transmission des signaux qu'ont données Shannon (« la réduction de l'incertitude ») ou Moles (« la mesure de la complexité ») n'auraient-elles pas de prise dans d'autres approches scientifiques ? On sait ce qu'il en est advenu sur l'ensemble des registres, ceux de la science, du quotidien et de l'art qui sont dans la problématique générale de son œuvre.
- 10 Son approche scientifique mais aussi sa philosophie conduiront Moles, on le sait, à développer une conception de la sociologie et, en particulier, de la psychologie qui sera discutée dans ces disciplines. Son Laboratoire de psychologie sociale qu'il a qualifié « des communications » — et qui a été l'extension de sa chaire professorale à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg — ne lui aura pas survécu malgré bien des espoirs. Ceci est un constat sur lequel nous ne nous étendrons pas ici, car il reprendrait bien des débats sur la continuité de la démarche scientifique originale d'un chercheur et de son équipe ainsi que sur les processus de validation de celle-ci quand elle n'est pas en phase avec son milieu ambiant. La démarche aurait pu être reprise dans un autre contexte, mais elle était déjà face à une fin de non-recevoir des « autorités scientifiques locales » et de son « successeur » qui avaient, chacun pour ce qui les concerne, d'autres intentions qui ne relevaient pas d'une quelconque « éthique de la discussion ». Ce débat avait déjà été amorcé avec Edgar Morin lors du colloque autour d'Abraham Moles qui s'est tenu en 1994⁴. Il ne s'est pas clarifié depuis, bien au contraire. L'Université française connaît d'autres cas de cette nature.
- 11 Quand, avec plusieurs collègues et amis, nous avons décidé de lui offrir des « mélanges », en 1989, nous avons retenu pour titre de l'ouvrage *La physique des sciences de l'Homme*. Nous avons estimé avoir trouvé la formulation résumée d'une démarche valorisant les sciences sociales même si, sur le plan de la signification scientifique, nous aurions dû être plus prudents en raison de la fameuse formule du philosophe Georges Gusdorf sur les sciences humaines : « Ce ne sont pas des sciences et l'homme n'est pas un objet. » L'idée était de marquer que les sciences de l'homme pouvaient entrer dans des démarches rigoureuses et intégrer les considérations matérielles de la communication surtout si on les oppose aux sciences dites dures et à leurs propres

méthodes. Nous avons visé juste. Moles avait non seulement accepté l'hommage, mais il s'était aussi approprié la notion de « physique sociale » que nous avons mise en avant. Après tout, la physique des particules peut donner lieu à une métaphore où la sociologie est devenue « une science de la rencontre des atomes humains dans des champs de force, déterminant leurs états futurs en fonction de leur configuration présente et de lois attachées à celle-ci » (texte de Moles dont l'origine, comme pour d'autres, reste à préciser).

Le quotidien comme champ d'observation permanent du social

- 12 La quotidienneté est présente dans la quasi-totalité de l'œuvre Moles. Elle est dans son champ d'observation quelle qu'en soit l'entrée qu'il s'est donné lui-même (voir le tableau des champs épistémologiques⁵). Elle se situe dans la démarche scientifique. Il s'en est fort nourri, à fortiori à partir de sa propre existence comme champ d'expérience proche et des stimuli qui l'assaillent. Que n'avait-il à dire sur sa cuisine et les actes irrationnels ou irraisonnés que son organisation lui imposait ! Son angle d'observation n'a pas été dans le sens pessimiste et idéologiquement marqué d'Henri Lefèbvre, son prédécesseur, à Strasbourg, à la chaire de sociologie qui avait été son premier poste. Inspiré des notions de liberté individuelle tirées des philosophes qu'il a catégorisées en « liberté principale », « liberté marginale » et « liberté interstitielle », Moles décrit la quotidienneté à sa façon, en phénoménologue autant qu'en psychologue préoccupé de l'action. Contrairement à ce qu'en décrit Lefèbvre dans son approche marxiste (*La vie quotidienne dans le monde moderne*, 1968), elle n'est pas pour lui le « conditionnement généralisé », y compris de la création artistique, ou « ce qui reste quand on a tout énuméré » pas plus qu'elle n'est « l'écume des jours » de Boris Vian :

Elle est bien plutôt ma propre reconstruction du système du monde à l'intérieur de ma sphère vitale ou de ma cellule administrative. Les choses et les êtres — dont je suis distancé par les barrières qu'édifient inépuisablement les rites sociaux — se dilatent à la mesure de la vacuité de mon champ de conscience (*Micropsychologie et vie quotidienne*, 1976 : 10).

- 13 Les deux approches, qu'il faudrait présenter davantage pour les préciser et les nuancer, n'ont pas le même regard sur la réalité. L'un s'opposera à « la cybernétisation de la société », l'autre en acceptera la démarche, y compris en faisant du quotidien un objet d'observation et d'action.
- 14 En valorisant le point « Ici et Maintenant », ce point considéré comme « centre du monde » pour chaque individu percevant les événements, les messages ou les stimuli de son environnement à travers sa « coquille personnelle », Moles développe une « philosophie de la centralité ». C'est la notion clé de *La psychologie de l'espace* (première édition, 1972). Dans cet ouvrage écrit avec Élisabeth Rohmer, sa compagne avec qui il commettra d'autres publications, il s'intéresse aux espaces de la vie quotidienne ainsi qu'à leur esthétique. Il se préoccupe des espaces de liberté face aux obstacles s'opposant à l'action ou venant souvent la compliquer par la faute même de l'homme, de son ignorance ou de sa méconnaissance, pourrait-on dire, à la fois du terrain et des règles élémentaires de la communication et de la perception, dans leur dimension à la fois esthétique et culturelle. Dans son irrationalité même, la quotidienneté est prise à bras le corps dans l'œuvre. Elle surprend le lecteur comme elle nous surprend dans la

vie. Dans *Micropsychologie et vie quotidienne* (1976), il montre que l'individu peut s'enrichir de ses initiatives réactionnelles de bon sens, tout comme les concepteurs des paysages, des réseaux de transport, d'éclairage urbain, des files d'attente, des flux touristiques, des distributeurs de billets de chemin de fer ou autres pédagogues du « mode d'emploi » d'instruments banalisés, sans oublier les aménageurs en tout genre s'ils acceptaient toujours de défendre les valeurs de l'humanisme. Mais, cela supposerait qu'ils acceptent, en préalable, d'échapper au mythe des sciences et des techniques triomphantes organisatrices du vaste « système social », expression qui lui semblait plus appropriée que le mot et le concept de « société » dans la mesure où elle lui permettait de se référer à une théorie (celle des « systèmes » ou « systémique ») et de décrire la trame serrée des obligations et des contraintes venant réduire les champs de la liberté principale. Nombreux ont été les préludes à sa *Théorie des actes* (1977), puis à ses *Labyrinthes du vécu* (1982) où il rappelle que l'errance résulte aussi bien du hasard que du savoir, du pouvoir que du vouloir. Tout ceci pour signifier qu'Abraham Moles avait une approche positive de la quotidienneté et qu'il incitait, de fait, à la défendre comme « objet » d'observation et d'analyse pour mieux pouvoir y faire face dans le flot des contingences, car celle-ci n'est pas le lieu de dissolution des libertés ou de l'asservissement généralisé. Elle est celui de la confrontation des individus entre eux ou avec les superstructures, de l'appréciation des risques qu'ils encourent sur le plan physique et psychologique. Ne serait-ce que dans la rencontre qui, dans la ville comme dans le désert, est d'abord en soi une interrogation à caractère binaire (positive ou négative) !

- 15 Quoi que l'on ait pu dire de l'aliénation de l'homme, de ses liens plus ou moins distendus par rapport au « système social », force est de reconnaître qu'il y a chez Moles toujours une part de liberté dont il lui appartient d'apprécier l'usage en toute circonstance. Que le quotidien oscille entre « prison » et « cadre de vie », l'individu est confronté à sa propre réactivité, réactivité limitée certes, mais pouvant aussi rejoindre un courant de protestation susceptible de construire un « système social réactionnel ». On a vu des exemples dans la seule histoire du vingtième siècle, surtout dans le cas de systèmes sociaux n'apparaissant plus comme la propriété collective de chacun mais lui devenant étranger. Si bien des ordres sociaux ont été bouleversés au cours de ce siècle en lien avec ce principe de réactivité ancré dans la quotidienneté, il est aussi intéressant de pointer, par exemple, l'échec de la conférence de l'Organisation Mondiale du Commerce à Seattle (États-Unis) à la fin 1999 sur des bases de protestation qui ne sont pas nées des seules circonstances du moment, mais qui se sont élargies au fil des années antérieures. Les débats entre États sur les sommets de Genève (2003) et de Tunis (2005) sur « la société de l'information » pourraient voir émerger une réactivité de même nature.

Le « système social » et sa mise en cause

- 16 Cette extrapolation vers une actualité récente, la nôtre, relève bien de la quotidienneté et de la structuration de l'espace et du temps qui en fait partie, mais aussi des relations par des règles fondant ou modifiant des comportements individuels et collectifs, ceux qui sont portés par et sur l'action individuelle comme par et sur l'action organisée. La problématique des relations, des communications, physiques ou vicariales, de l'individu au sein du vaste système social est au cœur de son ouvrage intitulé *Théorie structurale de*

la communication et société (1986), riche en interrogations sur l'évolution de la société de la communication, dont une concerne la logique d'amplification et de banalisation des items culturels par les massmédias venant, en se nourrissant de facto à des répertoires restreints, renforcer la norme au détriment de la déviation, donc de la création, de l'originalité et du débat. Que n'a-t-on entendu sur la « pensée unique » ces dernières années ? La question ne résulte pas de la réduction, de la faiblesse ou de la « consensualité » du débat politique en France ou ailleurs. Elle touche à un questionnement plus large comme déjà indiqué plus haut. Qu'on veuille bien nous excuser de ces rapprochements, mais nous n'avons pas une lecture datée et figée de l'œuvre de Moles. Celle-ci nous inspire dans nos approches de l'activité des médias et du contexte dans lequel ils construisent en permanence leur actualité pour leurs publics.

- 17 Avec son ouvrage *Théorie structurale de la communication et société* (1986), on découvre ouvertement un concepteur et un ingénieur du social, pour ne pas dire du sociopolitique avec, notamment, ses modèles d'organisation du « système social », modèles qui n'ont évidemment pas cours dans la science politique ! Il y développe sa théorie des « Trois Cités » où il distingue celle des « administrés », des « administrateurs » et, évidemment, celle des « intellectuels » dont les fonctions ne sont pas censées se mélanger avec celles des précédents. On peut regretter quand même, eu égard à la place qu'il accordait précisément à l'Art, qu'il n'ait pas envisagé une Cité spécifique pour les artistes ! Se reconnaissent-ils tous dans la Cité des intellectuels et inversement ? Ceci est une forme de provocation dont nous ne sommes pas certains de la réponse théorique !

La critique de McLuhan

- 18 C'est aussi dans cet ouvrage que l'on trouve une rare critique expressément formulée de McLuhan — de sa formule « le medium est le message » — et de l'engouement en faveur des techniques communicationnelles qu'il a suscité. Dans ses enseignements, Moles exprimait plus clairement ses distances avec lui, notamment en dénonçant la distinction entre « média chaud » et « média froid ». Rares ont été les textes de controverse. Aussi le passage suivant présente-t-il tout son intérêt :

Le medium n'est pas le message, il est — plus banalement — l'une des composantes de la vie dans le monde des messages, composante importante, un peu trop facilement dissociée du contenu par les communicateurs, sous le prétexte qu'elle est une technique et qu'on peut choisir plusieurs mises en page pour un même programme. On en déduit trop vite soit que n'importe quelle « mise en page » peut être plaquée sur n'importe quoi [...] soit, au contraire, qu'en conditionnant — au sens de l'emballage des produits — le message, on conditionne — au sens de Skinner et du behaviorisme — le récepteur, et qu'en définitive, il n'y a que ce conditionnement qui compte, peu importe le sens, le fond du message. À l'inverse, on en déduit aussi, où ces messages sont voisins, que c'est le sens du message, son « contenu » qui compte à court terme, même si c'est la contrainte de son conditionnement qui intervient à long terme pour modifier le cadre culturel des êtres qui y ont soumis.

De là résulte l'illusion entretenue complaisamment par les communicateurs « politiques » selon laquelle la communication est un meilleur « connecteur » de l'homme au monde de la vie quotidienne, qu'elle procure une « intégration accrue », créant par-là une société plus responsable d'elle-même, alors qu'elle apparaît, au contraire, au philosophe, comme un mur, ce que nous avons appelé « le

mur de la communication ». Ouvrez vos fenêtres sur le monde, sous-entendent nos communicateurs de masse, et vous serez tous frères de ceux qui les ouvrent aussi ! (*Théorie structurale de la communication et société*, 1986 : 177-178).

- 19 Cette dernière formule, qui parodie Brecht dans une invitation à « sortir de chez soi » pour participer à la révolution de la rue, est contrée par Moles :
[...] la fenêtre, surtout quand elle est en verre, peut être une « garantie contre toute éventuelle implication » dans le paysage, puisqu'elle permet de choisir l'expérience par procuration au détriment de l'expérience vitale, de rejeter le lointain dans une case bien déterminée de l'espace-temps. Plus elle permet la « connaissance de spectacle » au lieu de la « connaissance d'implication », et, plus encore, elle promeut le « spectacle » au détriment du « vrai » (1986 : 178).
- 20 Dans une liste d'axiomes qu'il avait élaborée à partir de ses ouvrages ou de ses propos oraux, on peut lire cette allusion à un autre concept de McLuhan : « Il n'y aura jamais de <Village global>, car chaque être ne peut prendre en charge qu'une fraction limitée des malheurs du monde et il y a trop de malheurs dans le Monde global. »
- 21 Plus loin, à propos de la télévision, il précise : « Mais cette fenêtre est une <fenêtre fermée>, c'est une paroi transparente, un écran matériel, c'est un <filtre événementiel> qui quantifie la durée en tranches minces, excluant par-là la réflexion sur l'objet en soi et isolant l'être de l'objet lui-même. »
- 22 McLuhan et Moles s'étaient rencontrés une fois, à Acapulco, au Mexique, lors d'une des toutes premières rencontres mondiales sur les communications (20-28 octobre 1974) avec notamment, parmi les intervenants, Umberto Eco, Wilbur Schramm, Jacques Fauvet, Jean-Louis Servan-Schreiber... Les deux théoriciens des médias ne se sont pas compris. L'un était porteur des préoccupations expérimentales chères à l'esprit anglo-saxon et d'un certain totalitarisme culturel, l'autre apparaissait comme le représentant d'une École formaliste et rationnelle. L'un était partie prenante de la mode culturelle et largement médiatisée, l'autre ne l'était pas et s'en méfiait. Déjà, Moles y laissait entrevoir le déclin des massmédias qu'il considérait au sommet de leur pouvoir face aux possibilités de connexion et d'interactions annoncées des nouvelles techniques et des réseaux de télécommunication. Avait-il raison ?

« Retour sur savoir »

- 23 In fine, l'ensemble de son approche de la quotidienneté comme lieu de la manifestation permanente du social sous tous ses aspects, et par conséquent de son observation, a donné lieu à son ouvrage de positionnement épistémologique et de synthèse des approches méthodologiques développées par lui. Les sciences de l'imprécis (1990) sont un plaidoyer pour les sciences sociales, tout comme un avertissement pour les sciences dures — celles de la mesure de toute chose ! — face aux fausses sciences et aux nouvelles religions ou idéologies (de l'Ordinateur, du Nucléaire, de l'Écologie naturelle...), fausses sciences qui s'opposent d'autant plus aux sciences de l'exact (et à leurs démarches) que celles-ci ne sont pas capables d'agir sur notre vie quotidienne en raison, notamment, de leur triomphalisme et du culte du progrès qui s'en est dégagé. En particulier, celui de la réduction de l'imprécision, du vague, du flou. Si l'on peut discuter de la nature des sciences, celles de l'exact, du précis et celles de l'imprécis, de l'inexact, il n'y a qu'un seul esprit scientifique qui concerne l'ensemble des phénomènes auxquels les hommes sont confrontés, a fortiori ceux qui touchent à leurs relations.

- 24 Ces rappels, en arrière-fond, nous interrogent. La quotidienneté, nous y baignons et nous y agissons avec un mélange de pensée rationnelle et d'impulsions irrationnelles. Sur le plan comportemental, nous y avons nos automatismes, nos réflexes, nos démarches plus ou moins construites sans qu'elles aient non plus un rapport direct avec une connaissance scientifique repérée. Elle reste le lieu complexe des relations des hommes, de leurs comportements établis, itératifs, circonstanciels, exceptionnels mais aussi du moindre effort ou d'une « écologie personnelle » qui n'est qu'une valorisation de la gestion de la « sphère personnelle » où la raison n'est pas un principe moteur, etc. Dans ce lieu de leurs contradictions, de leurs incohérences, ce qui relève du plaisir est contré par le déplaisir et la volonté se traduit en termes d'exigence, vis-à-vis de soi, des autres. Les démarches scientifiques ou esthétiques baignent dans les contingences et le commun des situations ainsi que dans la culture de masse envahissante et ses leitmotive. L'« écologie » appliquée à l'individu, comme déjà indiqué, est pour Moles un concept riche et prometteur qui peut s'étendre, bien au-delà de la « nature », aux groupes sociaux, aux modes de communication et aux médias envahissants dont il conviendra aussi que les individus, dans la diversité de leurs projets de vie, se protègent pour pouvoir préserver leur « sphère personnelle » et, bien évidemment, la « qualité de vie » qui lui est attachée. Ce dernier concept, tout juste signalé, fait aussi partie de ses préoccupations épistémologiques. Il relève de ses thématiques récurrentes et transversales qu'il n'est pas possible de développer ici davantage.
- 25 Pour Moles, le trajet scientifique établi et vérifié dans le champ des possibles n'échappe pas au flou et à l'incertain, « ce qui ne veut pas dire nécessairement faux ». Ce trajet correspond à un « labyrinthe des possibles où il n'est jamais certain que les cloisons qui limitent le trajet du chercheur soient rigides, non plus qu'il ne soit certain qu'il n'existe pas un trajet subtil et lointain qui permette de contourner les murs de l'impossible présent » (*Les sciences de l'imprécis* : 26). Et de poursuivre :
- Cet individu en errance contrainte, mû par toute la frénésie exploratoire qu'il tire d'un excès d'énergie mentale (la passion de la recherche), ne s'y sent « libre » que dans la mesure où « la liberté est la conscience des contraintes » (Marx). C'est là que le scientifique diffère le plus de l'artiste, qui, lui, passe à travers les murs rigides de la contrainte logique en la dénonçant (Magritte) (p.27).
- 26 Puis d'évoquer, à la suite, la vision toujours limitée du chercheur mais confortée par l'image du « paysage scientifique de la science achevée » représenté par le « mur des livres » érigé en édifice auquel il aura apporté une « petite pierre » ou un « petit livre ».

Et l'Homme dans tout cela ?

- 27 Humaniste ? Moles le fut au sens commun du mot qui reconnaît chez quelqu'un la priorité des valeurs humaines sur toutes les autres. Toutefois, il n'aimait guère qu'on le qualifie ainsi en référence au mouvement intellectuel né au seizième siècle mais, surtout, aux exploitations philosophiques et idéologiques qui en ont découlé et qui ont marqué sa génération. Le philosophe qu'il fut, philosophe des sciences et physicien passé à la philosophie, et fort de son expérience psychosociologique, témoigne d'une déception à propos des valeurs prônées par les hommes sans que ceux-ci se donnent, dans le respect mutuel, les moyens de les mettre en œuvre. Sa question permanente pourrait être celle-ci : quelle est la valeur du mot humain quand, dans les différentes

situations de l'existence, nous évoquons nos semblables, quand on nous en parle, quand on agit pour eux ? Dans sa liste des aphorismes, on lit celui-ci :

L'humanisme fut un stade essentiel de l'histoire de l'Occident. À travers la notion de libre examen, il a ouvert à la technique les portes de la science. Et la technique s'est à son tour érigée en force fondamentale de la technique de l'univers. Car le but de la technique est de réaliser tout ce qui est possible. La thèse humaniste des rapports entre l'homme et l'environnement paraît à l'époque des communications électroniques comme une erreur de la conscience historique.

- 28 Et d'ajouter en fin de liste : « Par-là, l'humanisme s'est vidé de sa valeur épistémologique en imposant l'informatique et laissant envahir le monde social par la technique. » Il est vrai que le premier axiome avancé par lui fut : « L'Homme est la mesure de toute chose, excepté de lui-même. »
- 29 Si l'on ose aller dans une analyse de l'œuvre de Moles — et il faudra bien y aller de plus en plus pour la comprendre et la comparer ! Les lecteurs assidus le savent —, on trouvera la même constance : la personne humaine. La description qu'il en donne à travers ses ouvrages — qui passent d'un champ disciplinaire à un autre ou les reliant — réside dans cette centralité de « l'être au monde » à partir duquel tout se construit dans l'espace et dans le temps, mais aussi dans le flot des contingences et des contraintes du quotidien d'où émergent les comportements mais aussi la création intellectuelle et artistique. Dans la vision systémique qu'il avait des êtres et des choses, dans leur dynamique et dans leurs interactions, tout se tient. L'information et la communication, en tant qu'objets scientifiques, en sont des aspects majeurs. Les métaphores, mythes ou analogies utilisés — de l'Homme dans sa « coquille » ou « sphère personnelle », de ses périscopes d'observation du monde environnant, des labyrinthes aux déclinaisons multiples, de l'errance, des « murs de la communication », de la présence réelle ou de la présence vicariale, de la téléperception, de la téléprésence, etc. — ont donné lieu à des appréciations évolutives au fil des publications. Un des derniers textes sur le sujet que nous avons eu à connaître date de 1992. Il est intitulé « Des fenêtres fermées sur le monde : les communications ? ». Il se termine ainsi : « ce sont des fenêtres climatisées à travers à travers lesquelles la chaleur humaine avec tous ses aléas ne passe pas, car ce que l'être attend de la société câblée pour réaliser son projet de vie, c'est sa Sécurité ». Propos qui n'est pas hors actualité onze ans après sa mort !

Conclusion

- 30 « Ce qui compte dans l'homme, c'est son œuvre. » Ce qui reste aussi ! Moles avait cette philosophie. Était-ce une approche personnelle de la vie consistant à la considérer comme un art ? Insistant sur ce point, il n'aimait guère parler de lui au sens d'un quelconque narcissisme. Avec l'exercice auquel nous nous sommes pliés et que nous ne regrettons pas malgré les imperfections ressenties au cours d'une lecture personnelle, il apparaît de plus en plus indispensable et utile que l'œuvre de Moles devienne « objet » de recherche. Des lectures transversales d'une œuvre transdisciplinaire sont à faire, sur des bases thématiques, par exemple, qui conduisent à préciser une pensée, à en souligner sa pertinence et sa dimension projective par rapport à l'évolution de nos sociétés. Autrement dit, chercheurs ou étudiants-chercheurs sont invités à s'engager dans cette voie. Il y a encore beaucoup à découvrir ou à redécouvrir, à partir de ses travaux. Moles a choisi et montré un chemin pour s'intéresser à l'homme afin qu'il ait les moyens de se prendre en charge. En priorité ceux de la connaissance de son

environnement socio-technique et culturel immédiat. Et de s'interroger : qui domine qui au quotidien ?

BIBLIOGRAPHIE

MATHIEN, Michel (1989), *La physique des Sciences de l'Homme. Mélanges pour Abraham Moles*, Strasbourg, Éditions Oberlin.

MATHIEN, Michel (1992a), « De l'ingénieur à l'humaniste : l'œuvre d'Abraham Moles », *Communication et langages*, n° 93 : 84-98 (avec Victor Schwach).

MATHIEN, Michel (1992b), « L'approche physique de la communication sociale. L'itinéraire d'Abraham Moles », *Hermès*, 11-12 : 331-343.

MATHIEN, Michel (1994a), « Penser, c'est schématiser ! », « Moles et la communication », dans *Théorie de la communication et de l'information : bilans et perspectives*, Journée de la Société de Bibliologie et de Schématisation, Paris, 12 juin 1993, *Schémas et Schématisation*, n° 40 : 6-15.

MATHIEN, Michel (1994b), « Théorie structurale de la communication et Société », introduction à la « table-ronde sur la communication », Congrès du Centenaire de l'Institut international de sociologie, Paris, Sorbonne, 7-11 juin 1993, *Bulletin de Micropsychologie*, n° 25.

MATHIEN, Michel (1996a), « Abraham Moles (1920-1992) », *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 27, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, Strasbourg, p. 2679-2680.

MATHIEN, Michel (1996b), « Communication, Espace et Société. Actualité et perspectives des théories d'A. Moles. Présentation générale », dans Élisabeth ROHMER, Michel MATHIEN, Victor SCHWACH et al., *Communication, Espace et Société. Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, actes du colloque international des 7 et 8 avril 1994, Conseil de l'Europe-Association internationale de micropsychologie et de psychologie sociale des communications, Strasbourg, Conseil de l'Europe, p. 7-12.

MATHIEN, Michel (1996c), « Abraham Moles et la communication », dans Élisabeth ROHMER, Michel MATHIEN, Victor SCHWACH et al., *Communication, Espace et Société. Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, actes du colloque international des 7 et 8 avril 1994, Conseil de l'Europe-Association internationale de micropsychologie et de psychologie sociale des communications, Strasbourg, Conseil de l'Europe, p. 15-21.

ROHMER, Élisabeth, Michel MATHIEN, Victor SCHWACH et al. (1996), *Communication, Espace et Société. Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, actes du colloque international des 7 et 8 avril 1994, Conseil de l'Europe-Association internationale de micropsychologie et de psychologie sociale des communications, Strasbourg, Conseil de l'Europe.

NOTES

1. Les ouvrages publiés de Moles, dont ceux qui sont cités dans cet article, ont été recensés dans l'article paru dans la revue *Hermès* (Mathien, 1992b : 331-343).

2. Nous ne reprenons pas ici le parcours scientifique de Moles. Nous nous sommes exprimé sur ce plan, avec d'autres. Voir bibliographie en fin.
 3. La réforme des diplômes de 1984 en France supprimera le doctorat d'État dont les exigences étaient disproportionnées par rapport aux modèles étrangers, dont celui des États-Unis. Deux thèses étaient exigées en soutenance en même temps.
 4. *Communication, Espace et Société. Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, actes du colloque international, 7 et 8 avril 1994, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1996.
 5. Il a été publié dans notre article avec Victor Schwach (1992).
-

INDEX

Palabras claves : Abraham Moles, teoría, estética, arte, cotidianidad

Keywords : Abraham Moles, theory, aesthetics, art, everyday life

Mots-clés : Abraham Moles, théorie, esthétique, art, quotidienneté

AUTEUR

MICHEL MATHIEN

Michel Mathien est professeur à l'Université Robert Schuman de Strasbourg (Centre universitaire d'enseignement du journalisme, Institut d'études politiques). Dans le cadre du Groupe de recherches interdisciplinaires sur les constructions européennes (GRICE, Équipe d'accueil 3398), il dirige le Centre d'études et de recherches interdisciplinaires sur les médias en Europe (CERIME). Il est membre du réseau ORBICOM de l'UNESCO. Courriel : m.mathien@wanadoo.fr

Lectures

Laurence ALFONSI (2000), *L'aventure américaine de l'œuvre de François Truffaut* / Laurence ALFONSI (2000), *Lectures asiatiques de l'œuvre de François Truffaut*

Paris, Éditions L'Harmattan

Ruud van der Helm

- 1 Nul ne doute que François Truffaut soit un cinéaste exceptionnel, mais ce qui le distingue vraiment de plusieurs de ses contemporains est la diffusion de son œuvre dans tous les coins du monde. À l'inverse de ce qui lui est souvent reproché, Laurence Alfonsi montre dans son ouvrage que Truffaut n'a rien d'un cinéaste *universel* dans le sens péjoratif de vouloir plaire au grand public. Son œuvre est remarquable par son style personnel (le *Truffaut touch*) et par sa cohérence, mais elle n'est pas pour autant facile à apprécier ou à comprendre. Malgré cela, c'est grâce à la diffusion de ses films à l'étranger que Truffaut a pu garantir les retours sur l'investissement lui permettant de garder la liberté artistique. Ses films étaient amortis, à moitié en France et à moitié à l'étranger avec, parmi les pays les plus importants, notamment les États-Unis. C'est en effet outre-Atlantique que Truffaut a laissé une impression remarquable, couronné par l'Oscar en 1973 pour (ô, beau destin) *La nuit américaine*.
- 2 Comment est-ce qu'un cinéaste français a su pénétrer le marché et les cœurs américains qui pourtant sont connus pour être autosuffisants, à la fois sur un plan économique et sur un plan culturel ? Voilà la question à laquelle tente de répondre Laurence Alfonsi qui nous propose une lecture fort originale du cinéaste en tant qu'auteur et producteur à la fois.
- 3 Pour analyser l'œuvre de Truffaut, Alfonsi propose de suivre la sociologie de l'art, qui accentue notamment les aspects sociaux de la réception et de la diffusion d'une œuvre d'art. L'important n'est pas seulement d'expliquer le contenu de l'œuvre (approche

interne), mais de le voir en combinaison avec les processus dans le social qui ont conduit à l'imposition de l'œuvre. L'auteur revendique une *sociologie esthétique*, en cherchant l'intégration de l'œuvre, de son auteur et de sa réception (le public, les critiques, l'époque). Pour le faire, Alfonsi exploite deux sources importantes de données, l'une quantitative et l'autre qualitative.

- 4 Comme première source, elle mobilise les données chiffrées qui couvrent les recettes et la diffusion (box-office, nombre de salles, nombre de semaines, etc.). Ces chiffres montrent d'une certaine façon l'accueil des films dans le temps et par rapport à d'autres cinéastes européens, comme Fellini ou Bergman. Le succès de Truffaut apparaît immédiat, dès son premier film *Les 400 coups* en 1959. Mais ce n'est qu'à partir de *La nuit américaine* (1973) que Truffaut se pérennise sur le marché. Aucun de ses films n'a un succès flagrant, mais ce qui caractérise son œuvre est notamment la stabilité. Fidèle à *La nouvelle vague*, Truffaut cherche avant tout sa liberté en tant qu'auteur. Ceci implique également de vouloir travailler avec des petits budgets, de tourner à la lumière du jour et de limiter la perfection. Ce n'est pas la perfection américaine que cherche Truffaut (une perfection d'un cinéma de producteurs). Il aspire à signer une œuvre en tant qu'auteur avec les qualités et les défauts qui lui sont propres. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas sensible aux chiffres et aux résultats d'exploitation. Au contraire, Truffaut n'est pas l'artiste dans la tour d'ivoire (caractéristique pour beaucoup de ses contemporains français), mais l'auteur qui veut vendre son œuvre. Truffaut a l'esprit d'un entrepreneur qui refuse de faire du cinéma subventionné et qui accepte la logique du marché comme seule voie saine d'avenir pour le cinéma. Cet esprit libéral, remarque Alfonsi, peut partiellement expliquer la pénétration de Truffaut. Il faisait du cinéma à l'américaine, tout en gardant un style qui lui était propre.
- 5 C'est en se penchant sur le style de Truffaut que Laurence Alfonsi est amenée à exploiter une deuxième source de données : les critiques dans la presse américaine. Là où les chiffres expliquent avant tout les résultats, les coupures de presse expliquent la façon dont le public cultivé et cinéophile (le principal public truffaldien aux États-Unis) et les critiques ont appréhendé et compris ses films. Truffaut lui-même accordait beaucoup d'importance aux critiques. D'un côté, ces critiques influencèrent en grande partie la carrière d'un film (il ne pouvait pas l'ignorer en étant lui-même critique de cinéma). De l'autre côté, il trouva parmi eux les alliés dans la conquête d'un public américain indifférent. L'intérêt de Truffaut n'était pas seulement d'être considéré comme représentant de la culture européenne ou française, mais surtout de se distinguer comme auteur unique et indissimilable : en deux mots, d'arriver à imposer son *Truffaut touch*.
- 6 Au début, Truffaut sut surfer les vagues du temps. Avec l'avènement de la contre-culture (anti-matérialisme, le pacifisme, les hippies), il existait un net besoin de voir autre chose. De plus, la situation économique en Europe et aux États-Unis était favorable à davantage de productions européennes. Ainsi, le cinéma européen répondait à un besoin, notamment parce qu'il proposait un cinéma nettement moins puritain (*Jules et Jim* fut condamné pour atteinte à la morale) et qui exprimait les doutes de la jeune génération. Là où le cinéma hollywoodien proposa des héros puissants et sûrs d'eux-mêmes, le cinéma truffaldien se concentra sur l'anti-héros qui vit dans le doute et dans l'hésitation. De plus, Truffaut accentuait le décor banal de la vie quotidienne, notamment dans la séquence d'*Antoine Doisel*. Les films de Truffaut

répondaient donc parfaitement à l'image de l'époque d'impuissance humaine face à la banalité de la vie.

- 7 Mais il ne suffit pas d'expliquer le succès de Truffaut par la seule raison d'avoir su répondre à son époque. Au contraire, ses films furent souvent bien en avance sur leur époque et le sont encore aujourd'hui. Truffaut lui-même n'a de toute façon jamais voulu s'incliner vers l'actualité. Ce qu'il a travaillé, ce sont des sujets de tous les jours et donc intemporels : l'amour, l'adolescence, les doutes existentiels, l'impuissance. Le succès de Truffaut se trouve pour une grande partie dans ce que nous appelons aujourd'hui le cinéma d'auteur. En effet, il a suivi une stratégie pour s'imposer en tant qu'auteur d'une œuvre cohérente et reconnaissable. D'un côté, Truffaut a souvent repris les mêmes thèmes (l'adolescence, l'amour triangulaire, etc.) et les a développés au sein de l'ensemble de son œuvre. Par ailleurs, ses films renvoient souvent à des travaux antérieurs par le choix d'acteurs et par les multiples citations sans pour autant sacrifier l'indépendance de chacun de ces films. C'est en poussant ce cinéma d'auteur au bout qu'il a su se différencier et devenir une identité pour le public américain.
- 8 Voici en quelques traits l'ouvrage qui nous entraîne dans l'aventure de Truffaut et de son œuvre aux États-Unis. Le livre a, à mon avis, deux apports intéressants. D'abord, la lecture que donne Alfonsi à la biographie de Truffaut a une originalité en soi. Elle est arrivée à rassembler deux sources de données de nature différente pour donner sens à l'hypothèse que l'aventure américaine de Truffaut était tout à fait exceptionnelle et pour une grande partie conduit par Truffaut lui-même (ce qu'elle appelle la *stratégie*). Pour cela, elle cite une énorme quantité de sources qui donnent beaucoup de richesse et de diversité au discours. Ce travail est mené avec beaucoup d'amour pour le cinéaste et dans la rigueur elle n'a pas voulu omettre le dernier grain d'or dans le trésor de documents historiques. Problème d'abondance ? En effet, il y a des moments où le texte ne consiste qu'en citations et les apports de l'auteur ne sont que des parenthèses ou des introductions.
- 9 Le deuxième apport de l'ouvrage est que l'auteur n'a pas voulu choisir entre l'œuvre et son auteur et qu'elle les embrasse tous les deux en même temps. Ceci donne une dynamique intéressante à l'ouvrage qui joue le ping-pong entre œuvre et auteur, auteur et œuvre, et qui semble se rapprocher plus de la réalité où les deux sont en éternelle interaction sans pour autant pouvoir distinguer les causes des effets, et l'action voulue de son contexte. Elle accentue bien comment Truffaut cherche à dominer son œuvre et son futur alors que son œuvre fait sa propre carrière qui rend possible la continuité de la carrière de son auteur.
- 10 Ainsi, le travail de Laurence Alfonsi est un bon exemple de la sociologie de l'art. Malheureusement, elle cherche trop à expliquer pourquoi elle suit cette démarche et en quoi cette démarche est différente de, par exemple, l'histoire de l'art. Elle consacre une grande partie de l'introduction à nous expliquer pourquoi ce corpus sociologique est important sans pour autant nous convaincre. Le lecteur trouve une meilleure explication, plus concise, dans la préface d'Allain Pessin, professeur en sociologie. Le livre bénéficierait d'un plus grand impact s'il amenait tout de suite le lecteur là où il devrait être : au cœur du travail sur Truffaut, et ainsi laisser les lecteurs se convaincre par la fraîcheur de l'analyse. Ne vous laissez pas décourager au début.
- 11 Outre les sociologues de l'art, Laurence Alfonsi cible un public assez précis, qui connaît à la fois l'œuvre et le cinéaste. Puisqu'elle se concentre très nettement sur le volet américain, il y a peu de place pour une découverte du cinéaste et de son œuvre en

général. Les résumés des films sont rares et très modestes et les repères de la vie de Truffaut sont trop cachés dans le texte. Évidemment, le livre n'est pas la nième mono- ou biographie truffaldienne, mais pour un cinéaste dont la vie et l'œuvre sont tellement étroitement liées il semble indispensable de mieux connaître son auteur pour pouvoir apprécier l'aventure de son œuvre. À la place de l'introduction à la sociologie de l'art, on aurait bien aimé une introduction sur Truffaut, sa vie et son œuvre, afin de rendre le livre plus indépendant par rapport à d'autres biographies et filmographies.

- 12 La grande leçon de l'ouvrage, et nous avons bien pu l'apprécier dans l'aventure américaine, est que le parcours et l'évolution d'une œuvre s'expliquent par l'ensemble de l'œuvre, son auteur et son public au fil du temps. Mais ceci dit, est-ce que l'aventure de l'œuvre s'éteint avec le mort prématurée de Truffaut en 1984 ? Certes, œuvre et auteur son indivisibles, surtout quant à la vie de Truffaut où l'adjectif cinéaste n'est qu'un pléonasme. Mais tout de même nous restons un peu à l'écart par rapport à la suite de la carrière de l'œuvre de Truffaut après sa mort. Il est vrai que les sources qu'exploite l'auteur du livre ne peuvent pas répondre à cette question. Par contre, il nous semble intéressant de savoir comment Truffaut est vu aujourd'hui. Est-ce que les Américains connaissent encore Truffaut ? Qui sont les cinéastes américains qui ont « subi » l'influence du *Truffaut touch* ? Est-ce qu'on le mélange d'ores et déjà avec les autres cinéastes « de l'époque » ou existe-t-il encore un cinéma reconnu comme truffaldien ? Bref, est-ce que l'aventure américaine continue encore ? Voici quelques-unes des questions qui nous semblent tout à fait pertinentes pour compléter *l'aventure américaine de l'œuvre de François Truffaut*.
- 13 Mais on ne peut exiger de pouvoir capturer Truffaut à l'intérieur d'un seul ouvrage, et dans l'esprit de la sociologie de l'art, ce livre n'est qu'un nouvel élément dans la *réception* de l'œuvre. Et voilà, c'est un bon élément parce qu'il nous stimule à apprécier, de nouveau, le cinéma truffaldien et à y voir une bonne occasion de (re)voir certains de ses films avec un œil nouveau. Comme dit Alfonsi, « chaque lecture est une *première fois* » (p.39-40) et c'est de cette façon que nous pouvons contribuer à la pérennité d'une œuvre dont l'aventure semble loin d'être achevée !
- 14 À la suite de *l'aventure américaine*, Laurence Alfonsi nous propose dans le deuxième tome de sa lecture de l'œuvre du cinéaste français François Truffaut un safari dans les pays de l'Asie. Truffaut a été un des rares cinéastes français à avoir connu un rayonnement dans les pays de l'Orient, et certains de ses films ont eu un net succès, notamment au Japon. Certes, ce n'est pas le succès des grandes productions hong-kongaises, l'usine asiatique du cinéma capitaliste, mais un cinéma de cinéphiles qui apprécient le cinéma d'auteur que propose Truffaut. Comme représentant de *La nouvelle vague* française, Truffaut est aussi un modèle dans une époque où plusieurs pays asiatiques vivent également des nouvelles vagues avec plus ou moins de succès. C'est pour cela qu'une lecture de l'œuvre de Truffaut en Asie peut fournir des éléments tout à fait intéressants pour comprendre l'importance du cinéaste et de son cinéma.
- 15 Comme dans *l'aventure américaine*, Alfonsi cherche à appliquer la sociologie de l'esthétique, prenant en compte à la fois le contenu de l'œuvre et les processus de création et de diffusion, ce que l'auteur appelle « l'ensemble des processus qui permettent la création et la légitimation sociale et culturelle ». Le but est de montrer l'évolution de l'œuvre dans son contexte de réception et de mettre en évidence la stratégie de Truffaut pour faire vivre son cinéma. Alfonsi mobilise pour y arriver les données chiffrées (box-office, etc.), les coupures de presse et les critiques.

- 16 Sans prendre en compte l'introduction et la conclusion, l'ouvrage comprend deux parties. Dans un premier temps, Alfonsi confronte l'œuvre de Truffaut à la culture japonaise. Dans la deuxième partie, l'auteur passe en revue plusieurs pays asiatiques (la Corée du Sud, Hongkong, la Thaïlande, le Sri Lanka, la Chine et Taiwan).
- 17 Le volet japonais est le plus développé pour deux raisons principales : presque tous les films de Truffaut y ont été présentés en salle et, de ce fait, il existe un bon corpus de critiques qui aide à mieux comprendre les conditions de réception de l'œuvre. La question que se pose Alfonsi est la suivante : à quel point la culture japonaise a pu fonctionner comme référence ou comme barrière à l'acceptation nipponienne ? En général, Truffaut est considéré comme un grand cinéaste au Japon, même si on n'a pas apprécié tous ses films. Certains d'entre eux furent un véritable échec, comme c'est le cas d'*Une belle fille comme moi* (sorti au Japon en 1974 [1972 pour la première française]). De même, *La nuit américaine* ([1973] sorti au Japon un mois avant *Une belle fille comme moi*), couronné par un Oscar et un succès aux États-Unis, ne fut pas beaucoup apprécié. Par contre, *Le dernier métro* ([1980] 1982) et *La sirène du Mississippi* ([1969] 1970) connurent une très bonne réception.
- 18 Au vu d'accueils aussi divers, comment peut-on expliquer la réception de Truffaut au pays du soleil levant ? Laurence Alfonsi trouve des réponses sur plusieurs plans à la fois quant à la culture japonaise en général et quant à la reconnaissance d'un cinéma typiquement truffaldien. Les échecs s'expliquent partiellement par une différence entre les goûts japonais et ceux des Occidentaux. Au Japon, le Truffaut tragique fut mieux apprécié que la légèreté de, par exemple, *Baisers volés*. Au-delà des goûts culturels, le succès de Truffaut trouve une explication dans le concept du *cinéma d'auteur* qui commençait à être reconnu et dont il fut l'un des protagonistes. C'est aussi pour cela que Truffaut, difficile à classer, bénéficiait d'un genre cinématographique propre à lui, le *Truffaut mono*. Par ailleurs, Truffaut faisait également des expériences avec les thématiques japonaises, comme le culte de la mort (*La chambre verte*). Finalement, il y a une relation entre le cinéma d'amour truffaldien et la culture japonaise, notamment par le théâtre traditionnel Nô. Les femmes de Truffaut sont comme le *shitô*, l'apparition chimérique qui joue le rôle principal et qui est interrogée par les *waki*, les hommes terrestres qui cherchent à calmer cet esprit.
- 19 La deuxième partie nous amène vers certains des autres pays asiatiques. Comme Alfonsi l'annonce, ce travail n'est pas une analyse exhaustive, notamment à cause d'un manque de données pour pouvoir réellement suivre l'évolution de l'œuvre. Dans aucun de ces pays Truffaut n'avait une véritable distribution, voire ne jouissait d'une présence que pendant des festivals ou par des rétrospectives. De ce fait, il s'avère difficile de parler d'une évolution de l'œuvre. C'est pour cela qu'Alfonsi choisit de reprendre l'œuvre truffaldienne par rapport à certaines caractéristiques des pays récepteurs. Ainsi, dans l'aventure au Sri Lanka, nous apprenons le lien entre l'œuvre et les tensions idéologiques, en Thaïlande, Alfonsi couple l'œuvre de Truffaut « à la lumière du Karma » et en Chine nous apprenons le lien avec le confucianisme. Le cas de Hongkong est particulièrement intéressant par rapport à l'image de Truffaut. Alors qu'en Occident le cinéaste est vu comme commercial (voir *l'aventure américaine*), les Hongkongais considèrent son cinéma comme atypique (le cinéma de Hongkong tient beaucoup aux genres) et surtout comme une atteinte à la morale capitaliste (occuper une salle pour montrer Truffaut était un péché parce qu'il ne rapportait soi-disant pas assez).

- 20 Ainsi, les lectures asiatiques de l'œuvre de François Truffaut nous offrent donc une version du cinéma truffaldien peu connue. Laurence Alfonsi a eu le courage de le mettre, à l'aide de sa grille de lecture sortie notamment de la sociologie occidentale, en confrontation avec les cultures orientales, dont certaines tout de même en voie d'occidentalisation. Cet exercice a offert des éléments intéressants de compréhension de l'œuvre truffaldienne et des pistes pour comprendre l'interaction entre le cinéma français et la culture orientale.
- 21 Par contre, à mon avis, l'ouvrage n'est pas allé au bout de ses promesses. Après avoir lu le premier tome, nous nous rendons compte du fait que les deux ouvrages ont à la fois la même introduction et la même conclusion à quelques adaptations près. Outre que le lecteur peut se sentir un peu mal à l'aise avec ce recyclage peu propice, il nous semble que l'introduction et la conclusion sont particulièrement mal adaptées aux lectures asiatiques. D'un côté, Alfonsi veut d'abord appliquer la sociologie esthétique, mais la description qu'elle en donne est en décalage avec l'analyse qu'elle présente dans la suite de son discours axée sur certaines thématiques comme l'amour ou les genres. De l'autre côté, elle nous promet une lecture de l'évolution de l'œuvre et de la stratégie de l'auteur, mais le manque de données, notamment dans les cas autres que le Japon, empêche toute tentative dans cette direction. Le cas japonais s'approche le plus de cette analyse, mais Alfonsi ne répond en réalité qu'à la question, certes intéressante, de l'acceptation et peu à celle de l'évolution. L'analyse que nous donne Alfonsi est certainement intéressante et pertinente, mais elle ne répond pas à sa propre ambition. En réalité, il nous manque les éléments pour pouvoir parler d'une vraie stratégie ou d'un *Truffaut touch*. Ceci en contraste avec l'aventure américaine pour laquelle l'introduction et la conclusion ont plus de pertinence. En effet, le livre bénéficierait d'une conclusion qui reprendrait les lectures asiatiques pour boucler notre safari et pour en tirer quelques lignes fortes de la confrontation entre le cinéma de Truffaut et les cultures orientales, ce qui manque dans le présent ouvrage.
- 22 C'est pour cela que le lecteur lirait préférablement d'abord *l'aventure américaine*, qui est plus riche et plus arrondie. Ensuite, les *lectures asiatiques* offrent une relecture servant à déboucher les ombres créées par cette première lecture exclusivement occidentale. C'est ainsi que les cultures asiatiques proposent une lecture à la fois différente, diversifiante et intéressante, notamment grâce à la distance culturelle entre l'Occident et l'Orient. Nous ne pouvons pas en trouver une meilleure illustration que par les paroles de Ji-Ming Tang, qui énonce que « la mort d'un grand réalisateur signifie le commencement de ses œuvres au lieu de la fin de ses œuvres » (p.152). Puisque, là où pour les Occidentaux l'analyse se termine, commence pour les Orientaux la vraie carrière de François Truffaut.

AUTEURS

RUUD VAN DER HELM

Ruud van der Helm, École Nationale de Génie Rural, des Eaux et des Forêts (Paris-France).

Courriel : vanderhelm@engref.fr

Olivier BARROT et Raymond CHIRAT (2000), *Noir et Blanc*. 250 acteurs du cinéma 1930-1960

Paris, Flammarion

Yves Laberge

- 1 Olivier Barrot est ce distingué animateur de l'émission *Un livre un jour*, télédiffusée quotidiennement sur TV5 depuis plusieurs années (en segments de cinq minutes chacun), et par ailleurs historien du cinéma, tout comme Raymond Chirat, qui est en outre le fondateur de la Médiathèque de l'Institut Lumière à Lyon. Tous deux ont publié — conjointement ou individuellement — des dizaines d'ouvrages sur le cinéma, dont ce très réussi *Noir et blanc*, précieux dictionnaire des acteurs — et actrices — du cinéma français.
- 2 Les notices — d'environ deux pages chacune, mais pouvant aller jusqu'à six pages — sont présentées alphabétiquement et mettent en évidence les monstres sacrés — Jean Gabin, Louis Jouvet, Harry Baur, Claude Rich, Erich Von Stroheim — mais aussi des acteurs sous-estimés qui ont excellé dans des rôles secondaires, comme Julien Carette (le braconnier Marceau dans *La règle du jeu*, de Jean Renoir) et Raymond Bussières (l'ami de Gérard Philippe dans *Les belles de nuit*, de René Clair). Tous deux symbolisaient l'image typique du Français, l'air insouciant, avec l'éternelle cigarette au bout des lèvres.
- 3 L'ouvrage laisse toutefois la belle part aux actrices : Edwige Feuillère, Michèle Morgan, Josette Day, Simone Signoret. Certaines enjôleuses sont également présentées : Françoise Arnoul, Martine Carol, Viviane Romance. On remarque ici cette particularité chez certains artistes français de l'époque de n'utiliser qu'un seul patronyme pour s'identifier : Arletty, Annabella, Andrex, Bourvil, Raimu, Fernandel. La popularité de ces pseudonymes a peut-être exercé un effet d'entraînement. Naturellement, les notices consacrées aux acteurs et aux actrices nous conduisent inévitablement vers des titres de films et des noms de réalisateurs : Cocteau, Gance, Chenal, Clair, Carné, Renoir et plusieurs un peu oubliés mais néanmoins talentueux. Les auteurs de *Noir et blanc*

réussissent à situer le personnage constant (ou l'image perpétuelle) que chaque artiste s'est créé et comment, dans certains cas, ceux-ci ont tenté de modifier ou de déconstruire leur image. Ils puisent à l'occasion des citations et des critiques dans la presse spécialisée de l'époque, comme les magazines *Pour Vous* et *Ciné-Monde*.

- 4 Les notices comprennent de généreuses indications filmographiques qui nous permettent de situer les œuvres les plus importantes et la diversité des rôles tenus. On réalise que beaucoup d'acteurs talentueux ont participé à un grand nombre de films phares. Mais on réalise aussi que les auteurs ont eu l'intelligence d'inclure des films oubliés et des œuvres mineures, afin de nous laisser mesurer le registre des acteurs et des actrices et de suggérer des pistes de recherche. Ce très utile ouvrage de référence servira non seulement les chercheurs en histoire du cinéma, mais aussi les amateurs de films de répertoire qui découvrent rétrospectivement la qualité exceptionnelle du cinéma français d'avant la Nouvelle Vague, que l'on a parfois dénigré en bloc. Guidé par deux spécialistes, on parcourt *Noir et blanc* avec plaisir, au fil des découvertes. Ce livre de référence servira surtout aux chercheurs qui s'intéressent au cinéma des années 1930-1960, mais pourra aussi inspirer des recherches sur des thématiques comme l'image de la femme, les films de séries en France, les influences étrangères sur le cinéma français, l'émigration des acteurs et des actrices vers la France (les acteurs Erich von Stroheim et Eddie Constantine ont eu une longue carrière en France). Olivier Barrot et Raymond Chirat font de nouveau preuve d'érudition et nous font partager leur passion contagieuse pour le cinéma français.

AUTEURS

YVES LABERGE

Yves Laberge est membre de l'Institut québécois des hautes études internationales, Université Laval.

Réal BRISSON (2000), *Oka par la caricature. Deux visions distinctes d'une même crise*

Québec, Les Éditions Septentrion.

Estelle Lebel

RÉFÉRENCE

Réal BRISSON (2000), *Oka par la caricature. Deux visions distinctes d'une même crise*, Québec, Les Éditions Septentrion.

- 1 Des Indiens Mohawks occupaient, déjà avant la Conquête (1759), la seigneurie du lac des Deux-Montagnes, aujourd'hui la région d'Oka-Kanesatake, près de Montréal. Pendant deux cents ans, ils réclamèrent leurs droits de propriété et d'usage des lieux. En 1945, la propriété seigneuriale fut vendue à des intérêts étrangers et le gouvernement canadien récupéra certaines parcelles de terre au profit des Iroquois d'Oka. Pendant les décennies qui suivirent, les Mohawks de Kanesatake soumirent à leur tuteur fédéral des prétentions territoriales, certaines globales (droits à titre de premiers occupants) mais surtout particulières (base territoriale acceptable à Oka). Un projet de développement mis de l'avant par la mairie locale et ses promoteurs (agrandissement d'un terrain de golf et construction de résidences de luxe dans la pinède centenaire¹) sur des terres faisant toujours l'objet d'un litige mena à l'affrontement. Du 11 juillet au 26 septembre 1990 des *warriors*² (guerriers) armés érigèrent des barricades sur des routes conduisant à Montréal. Devant l'intransigeance des mutins, l'autorité civile s'en remit aux militaires canadiens qui dressèrent à leur tour des barrages aux entrées des territoires indiens (réserves). Cet état de siège dura trois mois durant lesquels la violence et le désordre régnèrent.
- 2 Bien que de durée relativement courte, cet incident exceptionnel offre un moment privilégié et exemplaire d'examiner la confrontation des valeurs et des cultures qui s'est inscrite au cœur des débats sur la constitution canadienne, sur la question

nationale québécoise et sur l'éveil amérindien. Trois nationalismes s'y sont affrontés. Réal Brisson, historien, rend compte de cette confrontation entre trois nationalismes dans un ouvrage superbe, soutenu par l'étude de plus de 1 200 caricatures et illustrations tirées d'une quarantaine de journaux canadiens, anglophones et francophones.

- 3 Trois axes de lecture structurent l'ouvrage : l'image du pouvoir et des institutions, la perception de l'Autre (de l'Amérindien mais aussi de la société québécoise dans les caricatures des quotidiens anglophones (ill.p.179)) et le spectacle médiatique. Pour chacune de ces lectures, l'analyste tire son mordant de la comparaison constante entre les discours et les motivations qu'il retrouve dans les corpus anglophones et francophones et met en évidence deux visions différentes des mêmes événements. En privilégiant trois aspects – politique, socioculturel et ludique (le spectacle) –, les trois chapitres posent, à leur tour, les questions suivantes : de qui s'agit-il principalement ? De quoi s'agit-il exactement ? Quel est le rôle tenu par chacun dans cette représentation ?

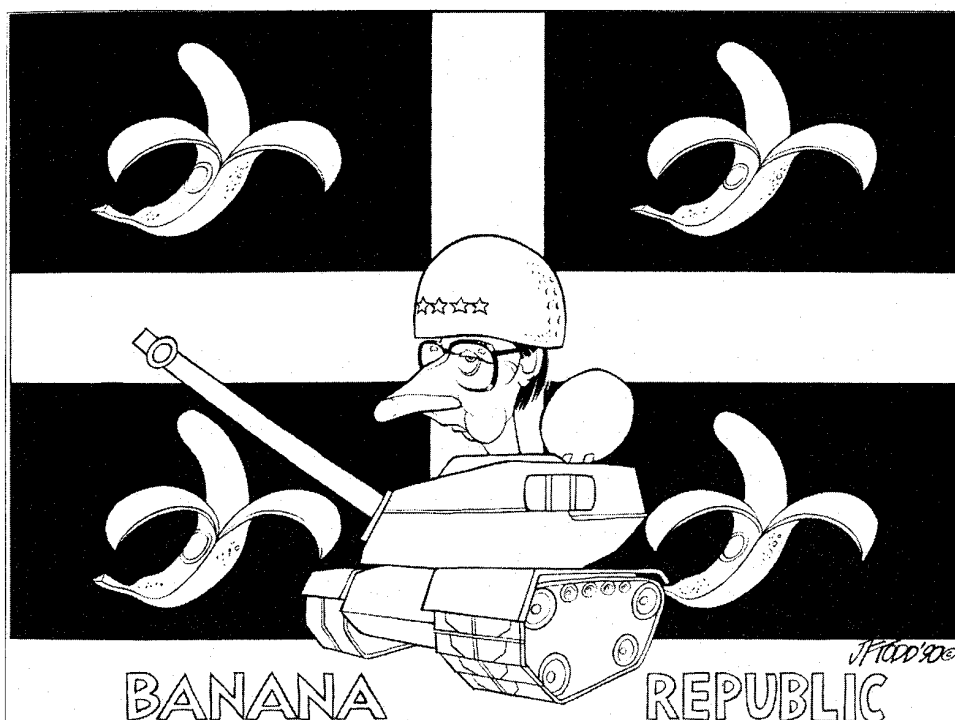


FIG.99 DAILY NEWS, Halifax : 3.9.1990, 12 (Todd)

- 4 C'est par l'Amérindien que tout commence ; les caricaturistes se livrent à une quête quasi obsessionnelle de son authenticité, de son *indianité* (ill.p. 54).

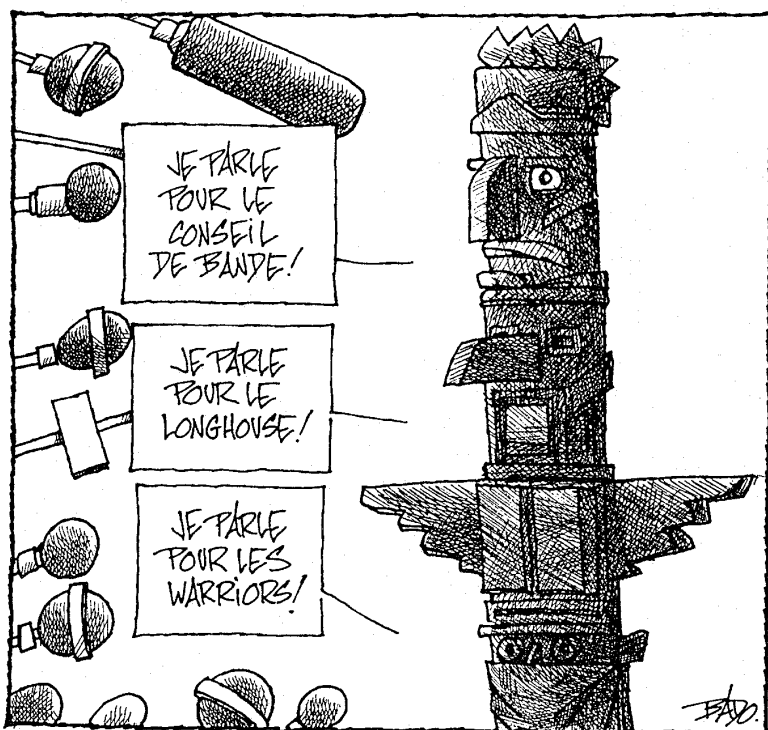


FIG.21 DROIT, Ottawa : 23.7.1990, 12 (Bado)

- 5 Les différentes formes de théâtralité déployées dans les dessins rendent bien cet univers de mystification mais aussi les inquiétudes exprimées dans les deux corpus linguistiques. Dans le deuxième chapitre, intitulé « Guerre et paix », l'auteur trace le cheminement parallèle des communautés blanches (forces de l'ordre, ministres) et autochtones (*warriors*, porte-parole mohawks). Une menace constante plane sur la pinède, celui du danger d'un affrontement sanglant, mais aussi l'espoir d'une entente négociée. La barricade et la table de négociation, entre autres référents iconiques, symbolisent bien ces « forces » concurrentielles. Enfin, le dernier chapitre s'intéresse à la place occupée par les deux protagonistes : le *warrior*, cette force menaçante qu'il faut contrôler, et le policier, représenté par la Sûreté du Québec, qui ne fait pas le poids et qui sera remplacé par le soldat de l'armée canadienne. Le temps jouera en la faveur de l'armée, supérieure en nombre et en équipement, qui, avec persévérance et après de nombreuses tergiversations, poussera l'adversaire à l'épuisement. Si les journaux de langues anglaise et française s'entendent pour attribuer, en général, une bonne note à l'armée, plus du tiers des caricatures anglophones contre une seule francophone critiquent l'armée pour avoir imposé des restrictions aux journalistes.



FIG.111 *SOLEIL*, Québec : 4.9.1990, A10 (Berthio) [Archives nationales du Québec]

- 6 À ces protagonistes s'ajoutent quelques manifestants blancs : banlieusards frustrés par les entraves de circulation, individus outrés par la provocation armée des Mohawks, résidents d'Oka pris en otage et dont les maisons ont été vandalisées. Plusieurs centaines de citoyens blancs ont lancé des pierres sur un cortège de 75 voitures transportant des Mohawks (femmes, enfants et personnes âgées pour la plupart) qui avaient emprunté le pont Mercier pour quitter la réserve de Kahnawake en direction de Montréal par crainte d'un assaut militaire. Ces manifestants suscitent peu la sympathie de la presse, même francophone. Alors que la « lapidation » provoque, dans la presse francophone, une vive inquiétude pour ce qu'il adviendra des relations entre communautés blanches et amérindiennes au terme des hostilités (ill. p.197), la presse anglophone dénonce d'un ton féroce l'aspect rustre et primitif des protestataires et un « retour à l'âge de pierre » (ill. p.195). Elle les accuse d'être « les vrais sauvages », des warriors blancs, des racistes et elle semble confondre le lieu de la manifestation médiatisée de la « lapidation » avec le grand Montréal sinon avec tout le Québec. Certains caricaturistes anglophones font porter le blâme à toute la collectivité francophone et d'autres encore associent les lanceurs de pierres à la « société distincte » (c'est-à-dire le Québec) (ill. p.201).

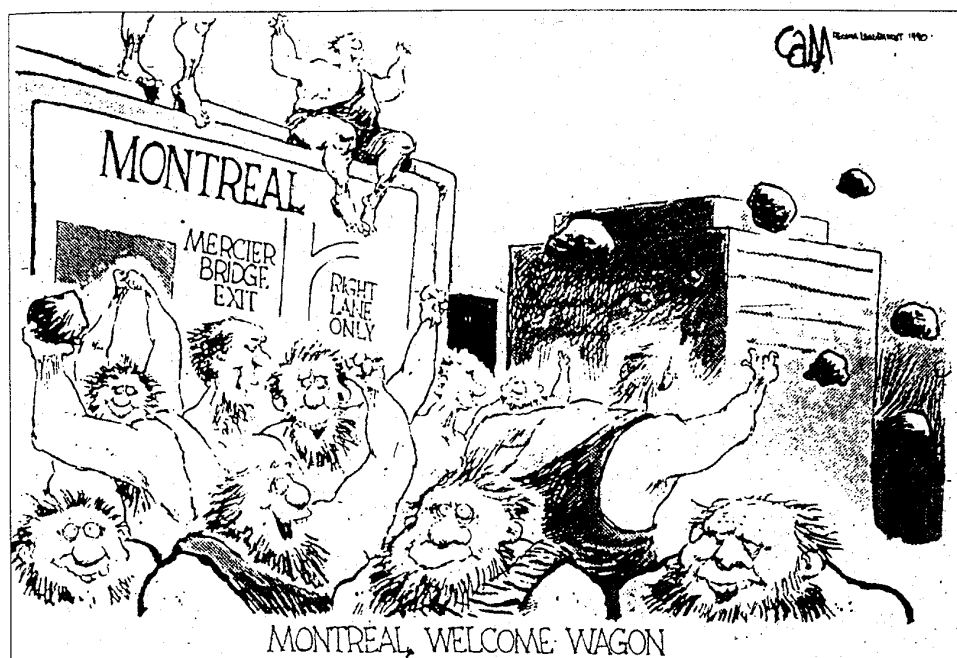


FIG.109 LEADER POST, Regina : 1.9.1990, A16 (Cam)

Dans la foulée de Meech³, sous le prétexte d'une mise en accusation, légitime du reste, d'une poignée d'individus malfaisants, voire racistes, c'est le procès de toute une société qui paraît en filigrane, qui s'exprime en termes à peine voilés. Ce dérapage est inexistant dans la caricature francophone (p. 201).

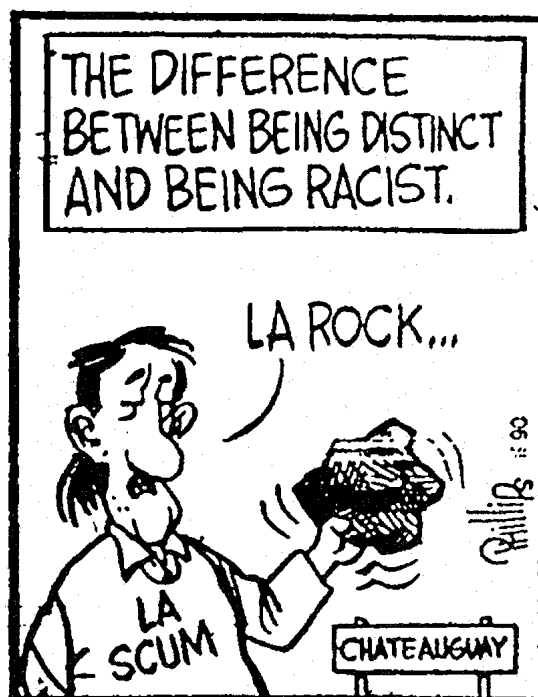


FIG.115 TORONTO SUN : 31.8.1990, 10 (Phillips)

- 7 Pour l'auteur, l'interprétation des événements découle, en partie, du malaise ou du contentement que ressentent les communautés francophones et anglophones à l'endroit des autochtones au lendemain de l'échec des pourparlers constitutionnels. La version généreuse de l'autochtone de la presse anglophone comporte aussi un fondement idéologique qui s'inscrit dans la rivalité séculaire des « deux peuples

fondateurs » du Canada. Un troisième nationalisme se révèle, donnant au pays un nouveau sursis, car le Québec ne peut plus faire cavalier seul dans sa démarche autonomiste. L'imagier d'Oka rend compte de deux perceptions contrariées du même événement, de deux visions blanches, et d'une troisième solitude, l'amérindienne.

- 8 Près de cent pages d'annexes (dont 25 de notes) présentent une foule de renseignements utiles au lecteur : la chronologie des événements, le traitement méthodologique et la revue des études tant sur la crise que sur le dessin de presse, une bibliographie comprenant les sources journalistiques, les études sur Oka et les autochtones ainsi que celles sur l'image. Connaissant bien ce dernier champ d'études, il m'importe de dire que l'auteur a puisé dans les méthodes les plus récentes et les théories les plus solides pour analyser les images. Son regard s'en est trouvé enrichi et le récit qu'il fait de cette crise, sans paraphraser les images, dénote une lecture minutieuse et rigoureuse. L'ouvrage comprend aussi un index très efficace qui liste à la fois les noms des quotidiens, des caricaturistes, des lieux, des actants (Mohawks, politiciens, policiers, militaires) et des institutions amérindiennes, québécoises et canadiennes (*Longhouse*, Conseil de bande, Sûreté du Québec, sénat canadien).
- 9 Sur le plan méthodologique, l'auteur note que la caricature entraîne un métissage de plusieurs disciplines scientifiques, car la recherche favorise des incursions dans les domaines périphériques telles la science politique, l'histoire des représentations, la sémiologie de l'image, la linguistique, l'anthropologie, la psychologie sociale et l'analyse de discours. La mécanique de la démarche d'enquête a exigé un quadrillage systématique du corpus enregistré sur support informatique, à l'aide de descripteurs (une centaine) issus, d'une part, d'une lecture neutre de l'image et, d'autre part, d'une lecture à caractère thématique des messages journalistiques. Les dessins pouvaient susciter plusieurs descripteurs, ce qui augmentait la possibilité de correspondance entre les documents. Le balayage systématique de la source visait à comptabiliser les dessins qui partageaient les mêmes mots clés pour indiquer le poids des principales orientations éditoriales tout en établissant des liens entre les images. La grille d'analyse appliquée à chaque caricature a permis de décrire
 - a. les personnages,
 - b. les processus narratifs (thème, point de vue et procédé narratif du caricaturiste, scénario, décor, accessoire),
 - c. la construction graphique (procédé rhétorique, humour, contraste et composition),
 - d. le contexte
 - e. et un commentaire référant au thème évoqué, le sens et les cibles, les particularités et une synthèse interprétant l'ensemble.
- 10 Cette lecture a été faite par grappe de dessins regroupés par indicateurs. Bien que l'enquête soit principalement une analyse qualitative, l'accumulation des mêmes objets ou situations a permis d'asseoir la recherche sur la quantité, plaçant de ce fait l'étude à l'abri de détail abusif et trompeur. Il est déplorable qu'il n'y ait pas de correspondance entre les références aux caricatures dans le texte (celles dont on parle) et celles figurant comme illustration. Le rappel du numéro de la liste des caricatures du corpus, dans la légende de celle reproduite, aurait facilité la lecture simultanée du visuel et du texte ; simultanéité qui est source du plaisir que procure ce type d'ouvrage discourant à partir d'images.

- 11 La caricature a longtemps été marginalisée dans la recherche, malgré ses grandes qualités comme source de réflexion sur les contraintes du métier propres au monde de la presse quotidienne (vitesse de conception de l'image, heures de tombée, précipitation des événements) qui rendent toute l'émotion de la nouvelle tout en garantissant une grande authenticité archivistique. Pamphlet visuel et humoristique, la caricature se retrouve à mi-chemin entre le propos souvent injurieux de la tribune téléphonique et le raisonnement plus mesuré et en apparence objectif de l'éditorial. « Version délinquante de la pensée éditoriale », la caricature témoigne de façon originale ; elle marque la chronologie des événements, indique les incohérences politiques et véhicule des valeurs et des attitudes collectives.

[...] chaque communauté (Mohawk et québécoise) [...] aura subi, par petites doses graphiques venimeuses, une certaine forme de pillage et d'écorchement de son identité culturelle [...] [A]u Qui sont-ils? lancé aux autochtones tout au long de l'enquête et encore saisi du regard chargé et troublant de l'« autre » Canada, [l'auteur se demande à la fin de ce parcours]: Qui suis-je réellement? (p. 213).

NOTES

1. En 1886, date d'un important glissement de terrain à Oka, et en 1910, des conifères dont des pins blancs et rouges au nombre de 100 000 ont été plantés dans ce qui était connu comme la Petite Commune et la Grande Commune, là où se sont déroulés les premiers affrontements de la crise d'Oka. Plusieurs de ces arbres serviront à la fabrication des barricades des Mohawks (p. 221). Une faction militante de la Maison Longue de Kanesatake s'identifie alors comme le « Peuple des pins » (p. 44).

2. En 1886, date d'un important glissement de terrain à Oka, et en 1910, des conifères dont des pins blancs et rouges au nombre de 100 000 ont été plantés dans ce qui était connu comme la Petite Commune et la Grande Commune, là où se sont déroulés les premiers affrontements de la crise d'Oka. Plusieurs de ces arbres serviront à la fabrication des barricades des Mohawks (p. 221). Une faction militante de la Maison Longue de Kanesatake s'identifie alors comme le « Peuple des pins » (p. 44).

3. L'expression *lac Meech* réfère aux pourparlers constitutionnels laborieux sur le statut distinct du Québec dans la Confédération canadienne qui eurent lieu quelques mois avant la crise. L'entente à laquelle sont arrivés les dix premiers ministres provinciaux et le premier ministre canadien devait être entérinée, avant la date butoir, par les dix assemblées provinciales pour qu'elle soit inscrite dans la constitution canadienne. Le député autochtone, Elijah Harper, par son vote d'opposition, empêcha la province d'Alberta de ratifier l'entente avant la date butoir. Son opposition voulait signaler le fait que les chefs des premières nations avaient été exclus du débat

AUTEURS

ESTELLE LEBEL

Estelle Lebel est professeure au département d'information et communication, Université Laval.

Courriel : estelle.lebel@com.ulaval.ca

Gilles BRUNEL et Claude-Yves
CHARRON (dir.) (2002), *La
communication internationale.
Mondialisation, acteurs et territoires
socioculturels*

Montréal, Gaëtan Morin éditeur

Larbi Chouikha

- 1 L'ouvrage se présente sous la forme d'un recueil d'articles, une vingtaine, qui sont répartis dans quatre parties et dont la densité diffère sensiblement de l'une à l'autre. Une introduction et une conclusion complètent l'ouvrage.
- 2 La première partie, « Les enjeux de la mondialisation », comprend quatre contributions alors que la deuxième, « Les nouvelles frontières médiatiques », n'en compte pas moins de sept parmi lesquelles on appréciera particulièrement l'étude « La stratégie du développement de l'autoroute de l'information en Asie : l'étude du cas d'Internet en Chine ». La troisième partie, « Vers de nouvelles alliances et mises en scène du pouvoir », compte six contributions alors que la dernière partie, au titre générique de « Témoignages », n'en regroupe que trois.
- 3 Dès le départ, les codirecteurs de ce collectif ne cachent pas leur ambition : « cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la communication internationale, aux relations internationales et aux sciences politiques » (Introduction, p. 1). Ils espèrent en outre que cette publication « se révélera utile tout autant à l'étudiant qu'au journaliste ou au public que ces questions préoccupent » (Introduction, p. 1).
- 4 Devant cette ambition de regrouper dans un ouvrage collectif un assemblage d'études aussi variées que diversifiées, le lecteur ne peut qu'éprouver de la gêne et même de l'embarras à lire attentivement cet ouvrage de bout en bout eu égard à la diversité des champs disciplinaires, des aires géographiques et des styles d'écriture très contrastés qui les distinguent.

- 5 D'une part, on est désagréablement surpris et même offusqué de constater « la disparition » d'une trentaine de pages (de la page 54 à la page 87) du livre, pourtant mentionnée dans la table des matières. Est-ce une bévue (manifeste ?) de l'éditeur ?
- 6 D'autre part, l'absence d'une problématique d'ensemble clairement exposée et corroborée par des faits palpables et précis est d'autant plus décevante que l'ambition des auteurs – et le titre de l'ouvrage est révélateur à cet égard – est de dégager les grandes tendances qui caractérisent cette « communication internationale ». De plus, quelques renseignements utiles relatifs aux choix des thèmes, à leur articulation par rapport aux objectifs de départ, à leur « insertion » dans les aires géographiques choisies, ainsi qu'aux méthodes de travail et aux éclairages disciplinaires censés les sous-tendre, auraient pu contribuer à rendre la lecture fluide et la compréhension de l'ensemble des textes plus aisée. Il faut aussi souligner que la relation de certaines études publiées dans cet ouvrage au thème général de la communication internationale n'est pas du tout évidente. À l'évidence, on trouve :
 - dans la première partie (« Les enjeux de la mondialisation ») une panoplie d'exposés allant de « la coopération économique internationale », à « la mondialisation à l'heure de l'hyperterrorisme » (article amputé dès la page 54. Voir *supra*), à la question d'« un féminisme international » ;
 - dans la seconde partie, censée être davantage axée sur les médias, le titre péremptoire : « Les nouvelles frontières médiatiques » ;
 - dans la troisième partie, sous un titre « fourre-tout », rassemblés pêle-mêle, des textes sur les « nouvelles alliances de mises en scène du pouvoir », sur une nouvelle approche du développement associant le triptyque information/éducation/communication, sur le développement durable « vert », sur les rapports de la communication à la santé, pour aboutir ensuite à une étude sur les stratégies de communication dans l'extrême droite française ;
 - dans la dernière partie, consacrée aux « témoignages », on se demande quels ont été les critères qui ont présidé à leur choix.
- 7 Cette abondante matière, dense et diversifiée à la fois, s'articule autour de styles d'écriture aussi variés que les thèmes abordés. Elle revêt parfois l'aspect d'exposés théoriques développés sous la forme didactique à l'instar de l'exposé-cours de Christian Deblock : « la coopération économique internationale au tournant du millénaire », appuyée par une chronologie sur la coopération et les institutions économiques internationales qui remonte au 8 janvier 1918. D'autres études nous plongent dans les exposés-rapports élaborés selon les grilles rédactionnelles des organisations intergouvernementales, comme celle intitulée « Un levier de développement à trois volets : information, éducation, communication (IEC) ».
- 8 Enfin, la conclusion de l'ouvrage, « Au-delà de la tyrannie de la communication : vers de nouveaux projets internationaux ? », est souvent truffée de truismes et d'affirmations à l'emporte-pièce, rédigés souvent dans un style alambiqué, par exemple cette phrase : « nous sommes en présence d'info-riches et d'info-pauvres » (p. 293).
- 9 Je demeure très perplexe à l'égard de cette affirmation rédigée sur un ton péremptoire : « Certes il y a des besoins plus fondamentaux que le branchement à Internet » (p. 294), ou encore, à la même page, cette déduction hâtive : « Si les grands récits ont perdu de leur force, il y a place pour les discours intermédiaires en haute modernité tels [...] ». Enfin, je me demande à quoi sert d'écrire que « certaines ONG refusent de dénoncer les causes des problèmes pour éviter de faire des vagues et de se voir ainsi privées de

lucratives sources de financement » (p. 297) si cette affirmation n'est pas corroborée et étayée par des exemples clairs, précis, qui ne prêtent à aucune confusion !

- 10 L'objet de toute publication scientifique est d'éclairer le lecteur en recourant à un ensemble d'arguments rigoureux qui prennent sens et force dans un cadre méthodologique et sous la gouverne d'une problématique qui sous-tend pareil travail de recherche. Or, l'absence d'un fil conducteur général et celle d'un paragraphe explicatif introduisant le cadre thématique et méthodologique en prélude à chaque partie brouillent l'esprit du lecteur et rendent la lecture de cet ensemble d'articles parfois malaisée. De plus, le champ d'investigation géographique des études publiées dans cet ouvrage reste, dans son ensemble, limité à l'aire occidentale, alors que le foisonnement des chaînes satellitaires et les usages multiples qu'offre Internet aux populations des pays du « Sud » donnent aux chercheurs la possibilité de scruter de nouvelles pratiques de communication et d'usage des TIC, qui contrastent souvent avec ce que nous avons l'habitude d'observer en Occident. La couverture médiatique de la guerre du Golfe de 1990 et celle, plus récente, de l'invasion de l'Iraq avec l'irruption sur la scène internationale des chaînes satellitaires arabes, essentiellement la qatarie *El Jazeera*, montrent à l'évidence que les pratiques de réception sont très hétérogènes d'un pays à un autre, d'une culture à une autre. Celles-ci prennent sens dans un contexte de réception dans lequel s'entrelacent des paramètres tant collectifs qu'individuels.
- 11 Je reste persuadé que l'approche féconde pour appréhender les questions de « la communication internationale » dans le sens de la « mondialisation », à travers l'étude des « acteurs et des territoires socioculturels », serait, d'une part, d'insister sur l'importance des études anthropologiques pour mieux cerner ce triptyque identité/culture/communication¹ et, d'autre part, de jauger le « poids » du public en scrutant ses pratiques de réception à travers lesquelles il se singularise.

NOTES

1. En référence à l'ouvrage de Dominique Wolton (2003) *L'autre mondialisation*, édition Flammarion Paris, tout particulièrement le chapitre 1 « Informer n'est pas communiquer », p. 17-44.
-

AUTEURS

LARBI CHOUIKHA

Larbi Chouikha est professeur à l'Institut de Presse et des Sciences de l'Information, Université de Tunis. Courriel : larch3000@yahoo.fr

Louise CÔTÉ (2000), *En garde ! Les représentations de la tuberculose au Québec dans la première moitié du XX^e siècle*

Québec, Les Presses de l'Université Laval (Coll. « InterCultures »)

Frédérique Calcagno-Tristant

- 1 L'intérêt de cet ouvrage est qu'il fait sans cesse le lien entre la réalité et les différentes représentations de la tuberculose au Québec dans la première moitié du XX^e siècle. Cette analyse repose donc sur un travail de recherche conséquent multipliant les sources : archives gouvernementales, revues, ouvrages ou encore manuels de médecine... Mais, si l'auteure Louise Côté est historienne, c'est davantage dans une perspective anthropologique qu'elle mène son argumentation.
- 2 La première partie s'enrichit, en effet, des représentations populaires de la tuberculose pour engager en seconde partie les représentations scientifiques de la maladie et leurs répercussions sur les traitements antituberculeux. Vous l'aurez compris, chaque partie se nourrit l'une de l'autre sans créer de clivages mais plutôt une continuité imbriquée comme avec la troisième et dernière partie sur les expériences individuelles de la tuberculose. Ainsi, à travers cette étude, l'auteure prend le temps, et nous aussi, de s'attacher aux personnes, aux médecins et aux malades. Ce n'est pas une approche humaniste proprement dite, mais une ouverture sur les comportements humains, sur leurs fondements et sur leurs conséquences. Cette fenêtre ouverte sur ce monde médical et médicalisé ne raconte pas l'histoire morbide de la tuberculose, mais témoigne en filigrane de l'influence des représentations sur le vécu des personnes et sur la société. Louise Côté nous offre ainsi une histoire culturelle de la maladie rappelant que l'univers scientifico-médical fait partie intégrante de notre culture et de notre imaginaire. Cet aspect symbolique et culturel de la tuberculose s'élabore donc à partir du champ littéraire, médical et politique garantissant de ce fait la traversée ou l'interpénétration de ces « genres ». Par son analyse, l'auteure bouscule les clivages socio-culturels, déconstruit ces frontières pour mieux appréhender le sens que chacun

met derrière le mot tuberculose, que ce soit dans la première moitié du XX^e siècle ou au XXI^e siècle. Par ailleurs, l'objet d'analyse pourrait tout aussi bien être actuellement la maladie de la vache folle ou le sida par exemple. Le passé et le présent, et même la localisation de la maladie, n'ont pas réellement d'intérêt à nos yeux, c'est la démarche argumentative qui nous apparaît originale : rechercher du « culturel », là où nous avons l'habitude de n'y mettre qu'un diagnostic médical. De plus, l'historienne a dû faire le pas vers l'ethno-anthropologie et tisser une grande toile des sciences humaines.

- 3 Mais, il manque néanmoins à ce travail toute une considération de la philosophie des sciences sur la définition de la maladie dans la première moitié du XX^e siècle et sur le rapport du normal et du pathologique. Le lecteur a ce besoin de voir et de comprendre ce qu'on lui raconte, à un certain moment, d'un peu plus haut, avec plus de distance et de conceptualisation. Nous sommes ici beaucoup trop immergés dans le texte de l'auteure par les nombreux exemples verbaux et visuels pour sortir de ce « quotidien ». En ce sens, le descriptif prend souvent le pas sur l'analyse conceptuelle, en témoigne la définition de la représentation en bas de page. Elle aurait dû avoir une place centrale dans cet ouvrage, soulever des questions et ne plus recouvrir tout et n'importe quoi.

Par représentations, j'entends les associations ou les perceptions de natures diverses, présentes dans le discours social, qui permettent de se faire une image mentale de la réalité de la maladie. La représentation de quelque chose est aussi représentation de quelqu'un. La relation entre l'objet « la réalité représentée » et celui qui le conçoit (individu et collectivité) détermine le contenu de la représentation. Les représentations ne sont pas des copies fidèles du réel; elles sont plutôt une interprétation, issue d'un système de valeurs, de connaissances et de pratiques spécifiques. Elles ont pour fonction principale de donner un sens au comportement, de l'intégrer à un ensemble de comportements déterminés (Claudine Herzlich, *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969 : 14).

- 4 « Les représentations contribuent à modeler les comportements. Leur influence sur le réel est donc bien concrète... ». En effet, Louise Côté aborde la représentation sous l'angle par exemple de l'hygiénisme et de la contagion, et donc dans un rapport au corps particulier. Sa conception de la représentation semble donc particulière au sein de l'histoire et de l'ethno-anthropologie. En fait, l'auteure ne s'approprie pas assez ces différents concepts (représentation, hygiénisme, contagion...) pour donner un contexte théorique à ses propos. La conclusion souffre d'ailleurs, si ce n'est de quelques pages, du moins de sa légèreté herméneutique et épistémologique. Dernier regret : les dessins (ex. : dessins illustrant un article de *l'Almanach du peuple* Beauchemin intitulé « La peste blanche et ses ravages » (1911); le pneumothorax artificiel...), les photographies (Galerie de cure, 1932, *Carte postale*, *Archives photographiques de l'Hôpital Laval* ; Joueurs de cartes, 1918-1919 ; Malade écoutant la radio ; La messe chez les patients immobilisés...), les tableaux (l'intérieur d'un ivrogne), les publicités (ex. : feuillet de publicité de la campagne du Timbre de Noël intitulé « Ne vous en prenez plus à l'hérédité », ANQ-Q, fonds des Affaires sociales, série Division de la tuberculose, début des années 1940 ; publicité d'instruments chirurgicaux utilisés pour les thoracoplasties...) mais aussi les textes comme le dialogue entre la malade et le médecin tiré de la revue *Le Spectre de la tuberculose* ou encore les contes des Archives nationales du Québec (« Pour en finir avec le loup »), ne sont guère exploités à leur juste valeur. Il aurait certainement fallu se tourner vers l'analyse du discours visuel et verbal et vers la narratologie afin de faire émerger les procédés de rhétorique et surtout montrer de quelle manière ils viennent supporter l'interprétation ethno-anthropologique. C'est un travail qui reste à faire !

Néanmoins, c'est un ouvrage de style alerte qui demeure très agréable à lire et qui a le bénéfice de servir de référence par ses forces et par ses faiblesses à d'éventuels travaux de recherche complémentaires.

AUTEURS

FRÉDÉRIQUE CALCAGNO-TRISTANT

Frédérique Calcagno-Tristant, Université Michel de Montaigne Bordeaux III – Images

Éric DACHEUX (2000), *Vaincre l'indifférence. Les associations dans l'espace public européen*

Paris, CNRS Éditions (Coll. « CNRS Communication »)

Bernard Lamizet

- 1 *Vaincre l'indifférence* est un ouvrage sur les associations, leurs stratégies de communication et leur place dans l'espace public européen. Il s'agit, finalement, pour Éric Dacheux de faire enfin entrer les associations dans le champ des sciences de l'information et de la communication, de reconnaître au « tiers secteur » une place véritable dans les formes et les pratiques dont notre champ disciplinaire est appelé à rendre compte.
- 2 Le titre, d'abord, car il faut bien commencer par là, ne correspond pas entièrement au propos de l'ouvrage. En effet, si cette belle formule, « vaincre l'indifférence », correspond à une part de l'activité des associations, d'une part, elle ne leur est pas propre (car, après tout, que font d'autre les partis politiques ?) et, d'autre part, elle ne recouvre pas entièrement l'activité des associations, car on ne saurait réduire le mouvement associatif à la mobilisation de l'opinion. Il ne faut pas oublier que les associations représentent aussi un champ considérable d'acteurs, de métiers et d'activité, qui vont bien au-delà de la lutte contre l'indifférence.
- 3 Le livre d'Éric Dacheux propose, d'abord, de repenser le concept même de communication dans le champ politique. À cet égard, son livre s'inscrit dans tout un mouvement, dont, d'ailleurs, le laboratoire de D. Wolton, qui dirige la collection dans laquelle est publié cet ouvrage, est un acteur majeur, qui cherche à repenser le fait politique à la lumière des pratiques d'information et de communication qui y sont mises en œuvre. En proposant des définitions nouvelles de la communication politique et de l'action politique, l'auteur montre l'apport d'H. Arendt, avec la redécouverte de la persuasion comme mode de communication politique. Il articule cet apport à ceux de J. L. Austin sur le performatif et le rapport de la parole à l'acte, et à ceux de l'École de Palo Alto, en soulignant que, selon lui, la communication ne se réduit pas au langage.

On est donc bien placé, dans cet ouvrage, au cœur des questionnements les plus aigus de la communication et du politique. Ce sera notre premier questionnement, car il me semble qu'il doit y avoir débat sur ce point. D'abord, il n'est pas sûr que ce type d'analyse et d'interrogation soit propre au thème des associations (c'est toute la communication politique qui est, ici, interrogée). Ensuite, on peut se demander si, paradoxalement, les travaux de l'École de Palo Alto, invoqués ici, ne conduisent pas, finalement, à une *conception dépolitisée de la communication*.

- 4 Par ailleurs, l'auteur se livre à une analyse du mode particulier d'engagement citoyen auquel donne lieu le fait associatif. Consacré aux associations, l'ouvrage s'interroge sur le mode particulier de sociabilité et d'engagement auquel donne lieu le mouvement associatif, ainsi, bien sûr, qu'aux stratégies et aux pratiques spécifiques de communication auquel il donne lieu. Sans doute est-ce sur ce point que la réflexion proposée par Éric Dacheux est la plus novatrice et la plus stimulante. La question majeure du fait associatif, et qui s'inscrit pleinement dans le champ d'intelligibilité et de rationalité des sciences de l'information et de la communication, est bien celle de l'engagement. Mais, curieusement, l'auteur met de côté une question sans doute majeure de l'eupéanisation de l'espace public européen. Il s'agit de la confrontation entre des logiques associatives puissantes, celles qui sont issues de l'Europe du Nord, (sans doute en relation avec l'éthique protestante dont parlait Max Weber), et des logiques différentes, issues de l'Europe du Sud (dont la tradition est, sans doute, plus étroitement politique du fait de leur antagonisme avec l'Église catholique).
- 5 Éric Dacheux s'interroge aussi sur les alternatives qui existent au marketing politique dans les nouvelles mises en scène de l'action publique. Si le marketing politique a élaboré des pratiques et des usages nouveaux de communication et de propagande destinés aux partis et aux acteurs politiques, sans doute le mouvement associatif a-t-il hérité de ces pratiques, mais en les adaptant et en se les appropriant de façon particulière. Sans aucun doute, le développement du marketing politique, dans les années 1960 en Europe, est-il à l'origine d'un renouveau de l'interrogation et de l'investigation théorique sur la communication politique — ne serait-ce que parce que la critique à laquelle il nous engage est de nature à nous faire élaborer de nouveaux concepts et de nouvelles méthodes. Mais, sur ce point encore, on peut se demander dans quelle mesure les usages associatifs du marketing politique sont tellement différents de ceux des partis ou des mouvements politiques traditionnels. Le livre d'Éric Dacheux, très complet et très précis sur les activités des associations en matière de marketing, ne répond pas pleinement à la question.
- 6 Enfin, l'ouvrage comporte une réflexion intéressante sur les recompositions de l'espace public, en particulier, annonce-t-il, à l'échelle européenne. Sans doute ne peut-on plus parler d'espaces publics nationaux ; sans doute les solidarités politiques et institutionnelles, les logiques du marché, les stratégies de la communication et des médias poussent-elles à une internationalisation du fait politique. C'est à cette échelle qu'Éric Dacheux nous convie à observer les logiques associatives de la modernité. À cet égard, la confrontation entre les logiques politiques du Nord et de celles du Sud sera, sans doute, l'une des lignes de clivage majeures de la construction européenne. On s'est rendu compte, récemment, de l'importance de la question avec le débat sur la référence ou non aux valeurs chrétiennes dans la future constitution européenne. L'auteur pose, sans doute, un problème majeur quand il articule la réflexion sur le développement du mouvement associatif à une autre réflexion, sur la difficulté de la construction d'une

identité politique européenne. L'analyse critique approfondie à laquelle se livre l'ouvrage à propos du modèle d'Habermas et des reformulations dont il fait l'objet dans la réflexion politique est une réflexion utile et qui prend toute son importance au cours du débat européen.

AUTEURS

BERNARD LAMIZET

Bernard Lamizet, Institut d'Études Politiques de Lyon. Courriel : bernard.lamizet@sciencespo-lyon.fr

Pierre DELCAMBRE (dir.) (2000), *Communication organisationnelle : objets, pratiques, dispositif*

Rennes, Presses universitaires de Rennes

Mustapha Belabdi

- 1 Initié par le groupe de recherche « Org et Co », cet ouvrage collectif regroupe des contributions théoriques et des recherches empiriques ayant pour champ d'observation les « objets communicationnels » en entreprise. C'est le deuxième volume d'un projet de recherche en communication. Le premier volume, qui date de 1998, aborde la question de la « familiarité distante » à l'égard du champ de recherche en entreprise. Mais, comment atteindre cette familiarité distante qui permet à la fois « de recueillir les données et de conserver à leur égard un recul suffisant pour que la prégnance n'influence pas les hypothèses et analyses ? » (p. 11).
- 2 Dans son introduction de l'ouvrage, Pierre Delcambre souligne d'emblée qu'il est difficile de problématiser la communication organisationnelle. Celle-ci se heurte au système de fonctionnement et de communication déjà en place dans ces organisations par les pratiques et études qualifiées de managériales. Le terme communication organisationnelle peut alors être pris comme concept générique pour désigner des aspects relevant de la communication interne, du mécénat, de la communication institutionnelle...
- 3 Ce deuxième volume a été consacré à cette question de familiarité distante en mettant l'accent sur différentes approches. La question posée par Christian Le Moënne, depuis le premier volume, est que le champ scientifique de la communication organisationnelle demeure difficile à structurer à cause de la faiblesse des problématiques et la différence — estime-t-il — entre les approches de différentes disciplines comme la sociologie du travail ou des organisations, la psychologie sociale, l'ethnologie, la gestion et sciences politiques et les approches communicationnelles est particulièrement floue, voire inexistante (p. 12). Le Moënne ajoute qu'il ne faut pas se limiter au constat des aspects informationnel et communicationnel en tant qu'« entités

objectives indépendantes de toute construction problématique dont la seule existence suffirait à constituer le champ » (p.12).

- 4 Les textes qui composent ce deuxième ouvrage partent de terrains divers, utilisant des approches allant de l'objet empirique à l'objet scientifique. Les auteurs se sont exprimés sur les pratiques de recherche, le contexte théorique et les méthodes qui les ont conduits à adopter une démarche scientifique.
- 5 Les articles de la première partie présentent une réflexion sur les objets sous différents angles et dans diverses situations.
- 6 Pour Michèle Lacoste qui a abordé le travail collectif, le terme « d'objet » est appréhendé selon une approche socio-ethnographique de l'action et de la communication organisationnelle. L'analyse s'appuie sur les théories de l'action située, les interprétations individuelles et collectives, les interactions et la construction des connaissances partagées ou convergentes dans les cas de circulation de l'information.
- 7 Dans une perspective plus novatrice, l'objet de réflexion dans l'article de Valéry Lépine porte sur le *groupeware* comme objet d'entreprise. C'est aussi un objet symbolique servant à instaurer de nouvelles formes de médiation entre les partenaires de la production intellectuelle et de service.
- 8 Dans un terrain plus proche, le travail sur le dessin, présenté par Olivier Lavoisy et Dominique Vinck, traite de cet objet en tant qu'intermédiaire dans le domaine industriel. Le dessin est conçu dans le sens de la recomposition des formes de médiation compte tenu de sa complexité. C'est aussi un objet dont l'existence et le développement dépendent de plusieurs acteurs et médiateurs.
- 9 Enfin, l'étude de Jean Luc Bouillon se veut plus générale. L'auteur interroge, dans leur globalité, les supports écrits et électroniques véhiculés par l'entreprise, dans le cadre d'une perspective organisationnelle face aux objets.
- 10 Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'objet d'étude s'élargit à de nouveaux concepts. Les mots clés comme système et dispositif sont les axes privilégiés. Les définitions proposées de ces systèmes mobilisent des outils de recherche empiriques des systèmes d'information comme objets scientifiques qui se caractérisent par les interactions, les démarches individuelles, les relations et l'outil de médiation, dans une démarche de réflexion théorique.
- 11 C'est le cas de l'étude de Brigitte Guyot sur le système d'information comme construction d'un objet de recherche. Les autres articles s'attachent à des réalités plus concrètes des organisations publiques et privées.
- 12 Le volet pratique organisationnelle domine dans la troisième partie. Plusieurs types y sont étudiés en lien avec des aspects comme la gestion participative, interrogée par J.-C. de Crescenzo qui s'appuie sur les équipes autonomes et les groupes de projets. Les autres textes se sont penchés sur l'implantation des codes d'éthique dans un cadre institutionnel, le mécénat, en lien avec la culture organisationnelle en entreprise, dans une perspective sociologique.
- 13 L'étude des documents d'archives, réalisée par Pierre Delcambre, visait à reconstituer des pratiques de communication à partir de traces. C'est une étude que l'auteur considère comme un tour ethnographique d'analyse de pratiques collectives et de communication au cours du travail. Enfin, l'article de Sylvie Bourdin traite des organisations comme terrain médiologique, en s'inspirant d'une définition générale du concept de médiologie, qui s'adapte au cadre des organisations à travers l'impact des

objets matériels et techniques sur les rapports collectifs, l'efficacité discursive dans le sens austinien du terme et les changements produits par les objets, dans une perspective bourdieusienne de la violence symbolique.

- 14 Le dernier volet de l'ouvrage, intitulé « objets et images en représentation », aborde, entre autres, les ressources médiatiques utilisées en entreprise et leur rapport avec le concept de représentations sociales.
- 15 Parmi les exemples étudiés, on s'interroge sur des supports audiovisuels et notamment sur les conditions de « construction » d'un film sur l'entreprise, le rôle des acteurs impliqués parmi les instances politiques (managériales) et les instances fonctionnelles, le contenu et la place de l'audiovisuel en entreprise face aux autres supports communicationnels et à sa réception auprès du public cible.
- 16 Les autres supports interrogés dans les articles suivants concernent la presse interne et externe dans la communication universitaire qui est une tentative de comprendre les images et représentations de l'université Paris 7 auprès des acteurs internes et auprès des médias, en vue de cerner l'interaction entre la presse interne et la presse externe.
- 17 L'article concernant le journal interne en entreprise est un autre exemple d'étude de cas qui essaie d'analyser la portée de cet outil en tant que processus de mise en relation de l'entreprise avec ses ressources humaines. Cette mise en relation véhicule des messages et des contenus symboliques présentés par l'auteure Nathalie Deley comme des représentations.
- 18 Enfin, l'étude d'Arlette Bouzon met l'accent davantage sur les représentations sociales dans l'entreprise à travers l'analyse des aspects allant de la cohésion à la conformité. La question posée par l'auteure concerne l'homogénéité des représentations sociales, son impact et ses limites sur le renforcement de la cohésion des acteurs et de la cohérence de leurs actions. Tout en admettant l'importance de l'homogénéité comme facteur de performance, capable de favoriser une meilleure réception des messages, l'auteure souligne que l'hétérogénéité est aussi source de créativité et d'innovation susceptible de favoriser le développement de l'entreprise.
- 19 Au terme de cet aperçu succinct de l'œuvre, il importe de souligner la difficulté de rendre compte de l'ensemble du contenu des textes qui fournissent moult détails sur les spécificités des organisations étudiées et des commentaires et analyses concernant les objets appréhendés. Les points de vue sont variés et les approches aussi.
- 20 Pour un paradigme de recherche comme la communication organisationnelle où la réflexion théorique et critique s'est développée depuis plusieurs décennies, notamment dans les écoles nord-américaines, il aurait été souhaitable de trouver des indications significatives à ces recherches dans l'ouvrage. La documentation abondante dans ce domaine pourrait développer la consistance des articles de cet ouvrage. De même qu'un certain nombre de termes comme « personnel, entreprise, établissement... » suscitent l'amalgame quant à la position des auteurs face aux aspects étudiés, notamment en ce qui concerne la conceptualisation théorique. Le terme d'« objet » nous semble aussi problématique compte tenu de sa signification courante et de la dynamique dans laquelle les textes voulaient le positionner.
- 21 Enfin, le découpage adopté des textes en quatre parties ne semble pas toujours cohérent. Le texte « Gestion des connaissances productives et objets de communication professionnelle » s'adapterait mieux avec la troisième partie portant sur les pratiques dont « la gestion des connaissances » fait partie. De même, le texte « Le mécénat,

<crystallisateur> de la culture organisationnelle » pourrait convenir à la dernière partie sur les représentations, étant donné que cet aspect traite de l'image que l'organisation tente de projeter d'elle-même auprès de son public et donc de sa manière de construire des représentations symboliques en harmonie avec son mode de fonctionnement.

- 22 Ceci ne minimise pas cependant la qualité des articles de cet ouvrage qui contribue à l'enrichissement des recherches sur la communication organisationnelle et qui creuse de manière intéressante la question de la familiarité distante.

AUTEURS

MUSTAPHA BELABDI

Mustapha Belabdi est doctorant en communication, Université du Québec à Montréal. Courriel : b_muss@yahoo.com

Eytan GILBOA (dir.) (2002), *Media and Conflict : Framing Issues, Making Policy, Shaping Opinions*

Ardsley, Transnational Publishers

Gérald Arboit

- 1 Depuis la fin de la Guerre froide, les conflits n'ont cessé d'émailler l'actualité mondiale. Les irrédentismes mal éteints depuis cinquante ans se sont réveillés. La faillite des idéologies, loin de faire émerger de nouvelles espérances, a conduit à de nouvelles inquiétudes. Dans cette évolution du monde, quel a été le rôle des médias ? Ces mutations sont en effet concomitantes de l'émergence de l'information continue, de l'*infotainment*, néologisme combinant le souci d'informer à celui de divertir. De nouveaux médias sont apparus, mais Internet n'en est qu'à des balbutiements désordonnés. Par contre, la télévision a atteint sa maturité. Touchant, consciemment ou non, la majorité des consommateurs que forme l'opinion publique, ils ne font qu'amplifier des errements propres à la couverture des conflits, au premier rang desquels se range la manipulation.
- 2 Le constat n'est pas nouveau. C'est pourtant ce qui émerge de l'ouvrage coordonné par Eytan Gilboa. Le thème n'est peut-être pas nouveau. D'autres, avant cet universitaire israélien, se sont essayés à ce thème. Depuis Jacques Ellul (1966) et Marshall McLuhan (1968) à Michel Mathien (2001) et la *Netherlands Association of Journalists*, en 2002, on ne compte plus les études sur ce sujet. Mais, à la différence de ces précédents travaux, centrés sur un conflit ou sur un média, le pari d'Eytan Gilboa a été de se pencher sur les différents types et niveaux de conflits. Se présentant comme un bilan des années 1990, ce livre se veut une analyse « multidisciplinaire, transnationale et transculturelle ». La notion de conflit est perçue à l'aune de la mondialisation, où gouvernements et organisations non gouvernementales sont impliqués, mais aussi, plus classiquement, à l'aune des relations internationales, où les protagonistes sont les seuls États, et des affaires intérieures des nations, où les questions d'environnement et les relations intercommunautaires impliquent de plus en plus les médias. Elle l'est également dans

le cadre de la gestion et de la résolution des conflits, ainsi que de la transformation de leur nature.

- 3 Une équipe internationale de 22 chercheurs, de 9 nationalités différentes, mais diplômés dans 72 % des cas d'universités américaines, s'est donc penchée sur trois pistes : le cadre dans lequel se meuvent aujourd'hui les médias, leur interaction avec la politique et leur relation avec le public. Une occasion de battre en brèche des idées, des modèles, des postures échafaudées depuis la première guerre du Golfe et l'apparition des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.
- 4 À propos de la mondialisation, Andrew Rojecki estime que les théories concernant la presse et les relations internationales de l'après-Guerre froide ont été invalidées par le mouvement de Seattle. L'émergence de la société civile dans la scène politique, à l'occasion du sommet inaugural de l'Organisation mondiale du commerce, bouleversait définitivement l'équilibre dans lequel vivaient presse et décideurs politiques. Elle était concomitante d'une mise en récit des événements, où l'indocilité était montrée en exemple. La légende se substituait à l'information. Le comportement des médias à Seattle se retrouve dorénavant dans tous les traitements de l'actualité des conflits. Linda L. Putnam le montre pour les problèmes d'environnement, développant l'exemple de la gestion de la nappe phréatique Edwards, dans le comté de Texas Hill. Dans une question où les « parties en conflit sont séparées par la géographie et les organisations, les médias jouent un rôle important en documentant les événements, en représentant l'environnement concerné au public et en formant les images de la nature d'une querelle ».
- 5 Cette attitude est également présente dans le traitement des affaires internationales. Alors que le Proche-Orient se voit analysé journalièrement, tant sous l'angle du conflit que des solutions que la communauté internationale cherche à lui apporter, l'Afrique n'est vu qu'à travers le prisme de la guerre tribale. Quel que soit le conflit, l'attitude du gouvernement américain est toujours positive. Mais, ce rapport des médias à l'intérêt national déborde largement les frontières des États-Unis. Comparant les couvertures sud-coréenne et japonaise du conflit de souveraineté de Tokyo, de janvier à juin 1996, Young Chul Yoon et Gwangho E. montrent combien la propagande est un phénomène commun à toutes les nations, qu'elle recoure comme partout aux « stéréotypes » pour qualifier l'opposant. Et les journalistes jouent un rôle particulier pour diffuser les images, construites par les dirigeants politiques de leur pays, « [a]vec pour résultats, une mésentente mutuelle et un antagonisme [...] qui [ne sont] pas prêt[s] de disparaître dans un futur proche ».
- 6 C'est la traditionnelle histoire du regard sur soi et sur l'autre, qui influence l'opinion, dans laquelle se trouvent les dirigeants politiques. C'est ainsi que s'enclenche, comme le montre Christopher Beaudoin et Esther Thorson, à travers la couverture de l'actualité internationale par un des plus influents journaux américains, le *Los Angeles Times*, la spirale de la violence. Elle implique des stratégies de communication de la part des politiques, qui trouvent des tribunes dans les éditoriaux et les interviews d'une presse complaisante, comme le laissent entendre William A. Donahue et Gregory D. Hoobler à propos des négociations israélo-palestiniennes d'Oslo, en 1993 et en 1995. Les dirigeants politiques utilisent les médias comme un outil sophistiqué pour atteindre leurs buts, tant à l'intérieur qu'à l'international. S'appuyant sur les négociations israélo-arabe, à partir de 1973, Eytan Gilboa pose la question de ces pratiques journalistiques. Le *spinning system* se présente cependant comme une arme à double

tranchant, puisque les politiques qui le manient font aussi partie de l'opinion publique qui le reçoit.

- 7 L'« effet CNN » en est un exemple. Mais, affirme Piers Robinson, il ne fonctionne vraiment que dans le cadre de politiques non définies clairement. Meseret Chekol Reta élabore quant à lui un « modèle de l'incertitude », invalidant celui de propagande défini par Herman et Chomsky (1988). Par contre, le ton gouvernemental est important pour comprendre un conflit. Le cas nord-irlandais, présenté par Howard Tumber, est instructif de ce point de vue, puisque la seule vision qui prévaut est celle imposée par le gouvernement britannique. Mais, cette actualité reformatée à Londres a pour effet de discréditer le travail des journalistes d'Ulster. Le même traitement distancié des conflits s'est imposé au Kosovo, depuis Bruxelles, et lors de la seconde guerre du Golfe, depuis Doha...
- 8 La question de l'ex-Yougoslavie apparaît comme centrale dans *Media and Conflict*, comme dans cet Occident qui n'en finit pas de s'interroger sur son attitude. Plus que le Golfe, où la télévision réinventa la radio, comme les militaires réinventaient le combat d'artillerie, avec leurs missiles de croisières, la guerre du Kosovo a pris une position particulière dans le traitement médiatique des conflits. Face à la longue décision d'intervenir pour mettre fin à la guerre civile, les politiques ont-ils utilisé la télévision ou la télévision les força-t-elle à agir ? C'est à travers l'agenda des médias que Kimberly L. Bissel apporte un élément de réponse. Au Kosovo, l'attitude du public a été en relation avec la couverture (texte et image) du conflit. Les médias se sont contentés de présenter le « sort des réfugiés » et les atrocités serbes, plutôt que de plaider en faveur d'un engagement dans le conflit. Toujours l'humanitaire... Le cas bosniaque le montre bien. De 1992 à 1995, la politique américaine, analysée par Yaeli Bloch et Sam Lehman-Wilzing, a oscillé entre la réduction de la détresse humaine et la résolution du conflit. L'effet CNN joua en faveur de la première, tant l'Occident ne souhaitait pas se voir impliqué dans une guerre civile.
- 9 Le rôle des médias est donc important dans le cadre des conflits. Ils peuvent mettre en évidence, comme les *Izvestia* de la guerre tchétchène (1994-1996), le coût humain et économique d'une guerre non désirée. Ce comportement, comparé à celui du journal le plus puissant de l'ère soviétique pendant la guerre d'Afghanistan (1978-1989) par Olga V. Malinkina et Douglas M. McLeod, était notable, comme si le syndrome du Vietnam, conjugué à la bouffée d'air apportée par la chute du communisme, laissait apparaître une volonté de liberté de la presse, même face à un conflit. Mais, l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine et les conséquences du 11 septembre 2001 ont mis fin à cet « état de grâce ». Du fait de son histoire, le cas russe reste cependant une exception.
- 10 Les médias présentent généralement, et c'est là l'autre point fort de *Media and Conflicts*, une distorsion de la réalité, ignorant ou minimisant les obstacles fondamentaux. Face à l'œuvre de réconciliation nationale qu'exige la situation sud-africaine, les médias de ce pays, note Arnold S. de Beer, n'ont pas su empêcher l'éloignement des communautés blanches et noires. Quant aux médias palestiniens et israéliens, ils n'ont pas voulu voir les racines culturelles de l'opposition des deux peuples. Et Dov Shinar de pointer le dilemme de la presse libre en situation de conflit : vouloir jouer les pacificateurs et pointer en même temps les divergences culturelles qui font le lit des guerres. Sonia Gutiérrez-Villalobos ne dit pas autre chose lorsqu'elle montre comment les médias salvadoriens, nicaraguayens et guatémaltèques réclamèrent une volonté politique tout en limitant leur audience à destination d'un public cultivé minoritaire.

- 11 Publié aux lendemains du sommet de Gênes de juillet et des attentats du 11 septembre 2001, pendant la guerre d'Afghanistan et à la veille d'un second conflit contre l'Irak, cet ouvrage collectif offre les clés pour comprendre comment se forge une opinion publique favorable à une équipée militaire et hostile aux grands-messes de la mondialisation. Il pose le problème plus général des pratiques du journalisme dans une société sur-médiatisée¹, mais largement sous-informée. Ce contexte ouvre la porte à toutes les manipulations, qu'elles aient lieu dans le domaine militaire, économique, culturel. C'est l'enjeu de la guerre de l'information. Ou par l'information...
-

BIBLIOGRAPHIE

CHOMSKY, N., et E. S. HERMAN (1988), *Manufacturing Consent*, New York, Pantheon, publié en français sous le titre de *La fabrique de l'opinion publique. La politique économique des médias américains*, Paris, Le serpent à plume.

ELLUL, Jacques (1966), *Propagandes*, Paris, Armand Colin.

MATHIEN, Michel (2000), *L'information dans les conflits armés. Du Golfe au Kosovo*, Paris, L'Harmattan. Actes du colloque des 23 et 24 mars 1999.

MCLUHAN, Marshall (1968), *Understanding Media : The Extension of Man*, New York, McGraw-Hill.

NETHERLANDS ASSOCIATION OF JOURNALISTS (2002), *The Role of the Media in Conflict Prevention and Peace Building : Report of a Seminar*, La Haye, The Netherlands Association of Journalists, 20 février. Disponible à http://www.impacs.org/pdfs/Seminar_Report_20-02-02.pdf

NOTES

1. Voir à ce propos les questions posées par le numéro d'*Hermès*, « Les journalistes ont-ils encore du pouvoir ? », n° 35, mars 2003. Voir notamment les articles de Dominique Augéy, « Les journalistes : petits maillons au bout de la chaîne industrielle », et d'Albert du Roy, « Les liaisons dangereuses du journalisme et de la politique ».

AUTEURS

GÉRALD ARBOIT

Gérald Arboit est chercheur au CERIME, Strasbourg.

Hanno HARDT (2002), *Social Theories of the Press: Constituents of Communication Research, 1840 to 1920*

Lanham, Rowman & Littlefield (deuxième édition)

Jean-Pierre Chamoux

- 1 Parue cette année dans la série « Critical media studies : institutions, politics & culture », dirigée par notre collègue Calabrese de l'Université du Colorado, cette deuxième édition, revue et complétée, nous affirme qu'une partie de la doctrine critique américaine du XX^e siècle trouve ses sources en Allemagne¹. L'auteur s'efforce de prouver que la pensée américaine sur la communication s'inscrit, notamment, dans la continuité d'un courant sociologique allemand du XIX^e siècle dont il décrit plusieurs figures remarquables. Bien que les circonstances historiques de la Seconde Guerre mondiale aient facilité l'autonomie du courant critique américain, l'ouvrage va tenter de démontrer la persistance du cousinage intellectuel germano-américain que d'autres sources, britanniques et même françaises, n'ont pas altéré depuis les années 1960, à son avis.
- 2 Il s'agit donc d'un ouvrage construit autour d'une thèse forte, un peu provocante même pour la pensée américaine d'après-guerre, mais d'une thèse appuyée sur des sources homogènes et solides qui lui donnent un relief autrement plus intéressant que s'il s'agissait d'un simple essai sans preuve ! Ici, les preuves s'appuient sur une solide érudition germanique — c'est du moins ce que ressent le lecteur —, fondée sur un corpus étendu qui parcourt quatre-vingts ans d'histoire austro-allemande, au cœur de la révolution industrielle, intellectuelle et philosophique qui prépara l'aventure marxiste du XX^e siècle et la philosophie matérialiste qui ont tant marqué ce siècle, historiquement et politiquement.
- 3 Dans sa préface à la nouvelle édition, l'auteur explique pourquoi il a jugé bon d'ajouter deux nouveaux chapitres à son travail original : encadrant le texte antérieur dont le propos était surtout de décrire la construction d'une critique allemande de la presse et de la relier à l'école américaine, ces deux chapitres sont d'une autre nature et d'une

autre portée ; ils situent explicitement la démarche de l'auteur dans une perspective néo-marxiste (ce qui était, semble-t-il, moins le cas de son édition originale) revendiquée à plusieurs occasions dans le texte.

- 4 Résumons d'abord la trame initiale du livre avant de revenir sur les additions récentes : très didactiques, les chapitres 3 à 7 présentent au lecteur anglophone cinq auteurs allemands, peu traduits, voire inconnus en anglais, dont l'œuvre s'étale sur un siècle (de 1850 à 1950 environ) et dont il s'efforce de démontrer, dans le chapitre 8 de l'ouvrage, qu'ils ont eu une influence très significative sur l'émergence de l'école critique de la communication aux États-Unis. Aucun de ces auteurs germaniques n'apparaît, au premier regard, comme un fondateur des études sur la presse, à proprement parler ; c'est presque par incidence que l'un ou l'autre d'entre eux s'est penché sur les médias de son époque. Hanno Hardt signale clairement les amitiés ou même les filiations intellectuelles qui construisent entre ces cinq auteurs des liens assez forts pour que l'on soit tenté de les rattacher à un seul et même courant de pensée.
- 5 Présentées par ordre presque chronologique, ces personnalités sont : Albert Schäffle (1831-1903) à qui le chapitre 3 est consacré, tour à tour chroniqueur de politique étrangère, professeur d'économie politique en Allemagne et en Autriche, homme politique wurtembourgeois ; Karl Knies (1821-1898), dont le chapitre 4 résume les apports, lui aussi universitaire, plutôt attiré par l'économie politique, chroniqueur de bonne facture dans la presse de son temps et homme politique badois ; Karl Bücher (1847-1930), à qui le chapitre 5 est consacré, journaliste d'abord, universitaire ensuite, en Allemagne, en Russie et en Suisse, grâce au soutien de son aîné et protecteur Schäffle ; Ferdinand Tönnies (1855-1936), dont la curiosité fut nettement orientée vers la sociologie naissante, avec un œil attentif sur les problèmes posés par la formation de l'opinion publique que l'on retrouve au détour de ses nombreux ouvrages, est le sujet du chapitre 6 ; Max Weber (1864-1920), dont la partie de l'œuvre traitant des relations entre la presse, le métier de journaliste et la vie publique fait l'objet du chapitre 7, Weber étant le seul personnage de cet échantillon dont le travail soit vraiment connu en Amérique.
- 6 Hardt souligne que ces auteurs, souvent polyglottes, ont lu et retenu Thomas Hobbes, Auguste Comte, Herbert Spencer et même Karl Marx pour certains comme Tönnies. Plusieurs d'entre eux ont à la fois une vocation polygraphe et un engagement politique progressiste, une culture classique solide et un tempérament plutôt réformiste qui explique leur rôle dans la presse de leur époque, voire leurs activités politiques en Allemagne. C'est pourquoi, à l'exception de Tönnies et peut-être de Knies qui ont vraiment porté un effort particulier sur ce que nous appelons aujourd'hui les « études de médias », il est finalement naturel que ces hommes actifs et responsables aient réfléchi au rôle de la presse dans la Prusse de leur temps, aux rapports entre les grandes industries et la presse². On peut donc s'interroger sur l'apparente naïveté de l'auteur de ce livre, par ailleurs si précis et si clair. Pourquoi s'étonner de l'ouverture d'esprit et des curiosités multiples des grands anciens ? Pareille ouverture d'esprit n'était-elle pas naturelle au siècle de la révolution industrielle ? Rappelons qu'il en fut ainsi de tous les politologues (de Chateaubriand à Poincaré en France), des économistes (de Marx à Keynes), des poètes même (de Lamartine à Hugo) !
- 7 Revenons justement à Marx (1818-1883) auquel Hardt consacre le chapitre 2 (nouveau) de son ouvrage. Après un rappel biographique, succinct mais bien suffisant pour le

propos de ce travail, l'auteur s'emploie à inscrire la liberté de presse dans la démarche de K. Marx, comme s'il s'était agi d'un axe majeur de cette œuvre, caché en quelque sorte par sa dimension proprement révolutionnaire et politique ! Le trait apparaît ici un peu forcé tout de même car, s'il est vrai que ce grand auteur a usé — parfois même abusé — de sa plume acidulée dans des articles et des supports de presse qui n'ont pas eu la vie facile, qu'il a subi, comme la plupart de ses contemporains, les risques d'une censure endémique, notamment en Prusse, il n'en reste pas moins que le plaidoyer de Marx pour la liberté de presse était d'une nature bien différente de celle qu'ont pu souhaiter les vrais chantres de la liberté de pensée et de conscience du xix^e siècle : ce plaidoyer, assez clairement exposé aux pages 33 à 40³ du livre, est présenté comme strictement utilitaire. Il s'agit, nous dit-on, pour Marx de rompre le lien capitaliste entre ceux qui écrivent la presse et ceux qui l'ont fondée, de détacher le journal de ses propriétaires et d'en transférer le contrôle aux hommes de plume qui l'écrivent, en bref, d'exploiter la liberté de presse pour en faire l'instrument objectif de la conquête du pouvoir et du renversement de la bourgeoisie !

- 8 Il apparaît donc que le développement consacré à K. Marx est d'un propos bien différent de celui des chapitres suivants : comme si l'auteur avait, par cet ajout postérieur, voulu remettre son ouvrage dans une perspective néo-marxiste qui ne devait pas aussi clairement transparaître dans l'édition originale ! Cette hypothèse se confirme à la lecture des chapitres 8 et 9 : dans le premier, Hardt explique qu'une génération de jeunes universitaires américains se sont nourris en Europe, et notamment en Allemagne, au contact des maîtres auxquels les chapitres précédents ont été consacrés : Schäffle, Bücher, Tönnies en particulier. Cette imprégnation germanique des intellectuels américains du début du XX^e siècle est assez bien illustrée par trois personnages qui servent ici de témoins concrets : A.W. Small (1854-1926), sociologue fonctionnaliste qui reconnaît explicitement son dû à Schäffle, W.G. Sumner (1840-1910), dont les réflexions sur le langage ne sont pas sans évoquer Saussure, de culture partiellement germanique, lui aussi, et enfin E.A. Ross (1866-1951), sociologue réformiste et engagé, dont les analyses, nous dit Hardt, rappellent — mais les citent-elles ? — les sources allemandes précédentes.
- 9 Dans son chapitre conclusif, l'auteur plaide pour que non seulement soit reconnue l'influence de la pensée critique allemande moderne sur l'école américaine contemporaine, ce que disent bien tous les manuels de communication citant l'école de Francfort, Adorno, Horkheimer et plus récemment Habermas, mais aussi pour que l'on inscrive au Panthéon de l'étude des médias ces intellectuels allemands, élevés dans la Prusse conquérante du xix^e siècle, dont il s'efforce de démontrer le rôle fondateur pour notre récente discipline. Au sein de cette riche filiation, que ce livre s'efforce de réhabiliter, c'est l'influence de Marx et de ses compagnons de route qui motive surtout l'auteur. Il s'en explique à la fin de l'ouvrage écrit d'ailleurs avec un style et un propos bien différents des pages précédentes : emporté par sa conviction militante, Hardt y développe, avec une plume parfois un peu lourde et un bonheur inégal, une vision un peu nostalgique des études médias, dont on sent bien qu'il les préférerait militantes que descriptives.
- 10 C'est là que l'on touche aux limites de ce travail par ailleurs fort bien construit ; à force de trop vouloir prouver, l'auteur dérive et ne donne plus le meilleur de lui-même : son vocabulaire devient codé (je veux dire : explicitement marxiste) et l'engagement prend le pas sur le savoir et les certitudes sur la connaissance scientifique ! On se prend à

regretter que l'ouvrage en pâtisse : il aurait pu facilement échapper à ce mélange de genres en s'appuyant jusqu'au bout sur les solides connaissances de l'auteur et sur l'originalité de son propos qui reste crédible, véridique et intéressant pour inscrire la science de la communication américaine dans sa perspective historique ! Un autre « petit » livre qui, malgré ses quelques travers, un petit format et une pagination restreinte (200 pages environ), a un véritable intérêt.

NOTES

1. On se souvient que l'influence germanique est très profonde et très ancienne aux États-Unis, notamment dans certains États du *middle-west* : les engagements américains dans la Première et la Deuxième Guerres mondiales ont été tardifs en raison notamment de l'important *lobby* allemand aux États-Unis. D'ailleurs, l'anglais avait été choisi comme langue officielle de l'Union à une voix de majorité seulement par rapport à la langue allemande ! Les rafales successives de l'immigration germanique ont entretenu longtemps des liens culturels profonds entre les intellectuels américains de langue maternelle allemande et les mères patries de leurs parents. L'immigration des années 1940, celle à laquelle les générations d'après-guerre sont le plus sensibles, prolongeait une tendance historique déjà ancienne.
 2. Ne serait-ce qu'en raison de l'importance des machines à imprimer en Allemagne, pays qui a non seulement donné naissance à l'imprimé, mais dont les fabricants de presses, d'encre, de rotatives et de machines graphiques tiennent le haut du pavé mondial depuis la révolution industrielle !
 3. Où l'on sent poindre, avec une malice involontaire sans doute pour l'auteur qui n'est probablement guère familier de la France, l'argumentaire aujourd'hui courant à Paris en faveur de l'autonomie des rédactions et des sociétés de rédacteurs.
-

AUTEURS

JEAN-PIERRE CHAMOUX

Jean-Pierre Chamoux, Université René Descartes-Paris V. Courriel : chamoux@waika9.com.

Yves LABERGE (dir.) (1998), *Esthétique, littérature et modernité*

Actes du colloque (décembre 1994) du Centre de recherche sur l'Imaginaire (CRI), « Ruptures et modernité », Les Cahiers de l'Imaginaire, n° 16, Paris, L'Harmattan.

Valérie de Courville Nicol

- 1 Cet ouvrage rassemble en deux dossiers les actes du colloque du Centre de recherche sur l'Imaginaire (CRI), tenu à Montpellier. Les auteurs proviennent des États-Unis, du Canada, de France et d'Espagne. Il y a dans cet ouvrage quelque chose pour quiconque s'intéresse à la modernité esthétique ou à une esthétique de la modernité dans son rapport à la rupture, à la nouveauté, à l'imagination, à la monstruosité et à la postmodernité.

DOSSIER 1 : Actualité du mythe

- 2 Dans le premier dossier, « Actualité du mythe », plusieurs auteurs soulignent le passage du mythe prométhéen au mythe dyonisien. Ce passage, défendu par le sociologue Michel Maffesoli dans certains de ses ouvrages, se rapporte à une distinction formulée entre la structure moderne et mécanique, dont le rapport au temps est linéaire, dramatique et tourné vers l'avenir, et la structure postmoderne et organique, dont le rapport au temps est cyclique, tragique et ancré dans le présent. La moralité et la rationalité instrumentale sont à la modernité ce que l'éthique et le ré-enchantement du monde sont à la postmodernité. Les collaborateurs n'accordent pas cependant un potentiel uniquement libérateur à l'effervescence postmoderne.
- 3 La lecture que fait Metka Zupancic des écrits de Chawaf, de Cixous et d'Hyrvard la pousse à constater que leur activité littéraire témoigne du désir urgent « de FAIRE autrement » (12), voire du désir de mettre au monde ou de « faire intervenir un nouveau paradigme, de changer les croyances acceptées, sous-jacentes dans les mythes que véhicule notre civilisation occidentale » (8). Pour sa part, Johnathan F. Krell s'interroge sur la tendance littéraire renouvelée à vouloir excuser l'ogre de ses crimes,

une tendance qui ne se limiterait pas à la littérature. Comment concilier les ogres « réels », dont l'exercice du pouvoir politique ou religieux est intolérant et intransigeant, et les ogres littéraires de Michel Tournier, de Jacques Chessex et de Daniel Pennac, qui appréhendent plutôt la monstruosité comme potentiel, à la manière de Jacques Derrida ? L'auteur avance que si l'effervescence dionysiaque qui est le propre de la monstruosité est source d'inspiration révolutionnaire, ce désir de vivre intensément le présent, qui est un désir de totalité, comporte un danger dans la mesure où il risque de dégénérer en totalitarisme. À l'instar de Krell, Arlette Bouloumié associe ces ogres littéraires à l'effervescence dionysiaque, sauf que pour cette dernière il s'agit de souligner son aspect positif et libérateur en tant qu'« hymne à la vie où le mythe de Dionysos milite pour la réhabilitation de toute une "part maudite", refoulée par notre civilisation » (24). Manon Lewis s'intéresse également à l'aspect créateur de la rupture. Elle fait une lecture du roman *L'héritage* de l'écrivain québécois Victor-Lévy Beaulieu afin de démontrer en quoi une pensée hystérique et apocalyptique préfigure la (con)quête d'une identité nationale.

- 4 Dans ce même dossier, Elizabeth Pasquie s'interroge sur la prédominance du personnage Salomé, cette femme fatale dont la présence serait l'emblème du « mythe décadent » dans l'expression artistique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Enfin, Marta Mabel Franzoni formule un rapport entre la rupture et l'anxiété. L'auteur explique la réapparition des bestiaires dans la littérature en avançant qu'ils « nous présentent des éléments qui hantent la psyché collective : le surnaturel, les démons individuels ou la problématique socio-politique dans des époques de crise [...] » (45).

DOSSIER 2 : Philosophie et littérature

- 5 Si les collaborations dans le premier dossier semblent presque dialoguer entre elles, à mon avis nous retrouvons un contenu plus éclaté, mais non moins enthousiasmant dans le deuxième dossier, « Philosophie et littérature ».
- 6 L'œuvre littéraire de Michel Tournier apparaît une fois de plus à titre d'intérêt dans ce dossier. Pour Christiane Melançon, le morcellement primitif dans son œuvre, voire « la multiplication des possibles corporels et leur *monstrance* [...] peuvent mener à l'éclatement du sujet » (50). Dans le texte suivant, Michèle Lemettais fait une lecture de la littérature francophone post-coloniale dans le cadre de la subversion du mythe de Prométhée au XIX^e siècle, une rupture d'avec la modernité qui « est aussi utilisée dans la littérature francophone post-coloniale comme "rupture" d'avec un passé historique et de tout son chargement de significations culturelles » (53). José-Manuel Losada-Goya s'intéresse pour sa part aux réflexions anthropologiques de l'écrivain Paul Claudel, une réflexion qui serait « un motif essentiel du modernisme post-symbolique » (60).
- 7 Dans le prochain article, Patrick Cingolani fait le tracé de deux types fondamentaux et profondément contradictoires de la représentation du lien social moderne — celui de l'Église, dont l'emblème serait Auguste Comte, et celui du désert, dont l'emblème serait Charles Baudelaire. Alors que « la modernité chez Comte se donne sous le fantasme d'une déchirure et du désordre » — vision qui vient légitimer sa rationalisation —, en contraste Baudelaire « revendique l'espace du loisir, de l'inutilité, de la gratuité » (72). Pour sa part, Pierre Delorme déplore les visions parcellaires des phénomènes sociaux dans la sociologie contemporaine puisqu'elles ne nous permettent pas de comprendre le présent et donc de le transformer. Il attribue le désenchantement des êtres humains,

tout comme leur repli dans la sphère privée, à « la difficulté de construire un projet qui au plan intellectuel et théorique d'abord reliera l'individu et le monde qui l'entoure » (75). L'auteur propose de raccommo-der deux pôles d'analyse, l'individu et la société, et prend appui pour ce faire sur la conception de l'imaginaire de Cornelius Catoriadis. Pierre Siguret fait dans l'analyse suivante une lecture des écrits de Georges Perec, où l'on retrouve une subversion des conceptions canoniques de l'espace et du temps propre à la modernité, et donc une remise en cause de l'opposition réalité/fiction et une problématisation du rapport entre sujet et langage, sujet et réalité, ou encore sciences naturelles et sciences humaines. Dans le dernier texte du volume, Yves Laberge nous propose une sociologie du cinéma en élucidant sa méthode, pour ensuite passer à l'analyse du film allemand *Métropolis* de Fritz Lang. L'auteur en arrive non seulement à nous expliquer le contexte de la production de ce film muet durant les années 1920, mais également à nous expliquer son retour populaire durant les années 1980 — à savoir le fait que l'inquiétude face à la technique déshumanisante et à la rationalisation demeurent.

- 8 Je recommande cet ouvrage à quiconque désire s'initier à la pensée de Gilbert Durand ou de Michel Maffesoli, sociologues qui semblent avoir saisi tant l'imaginaire de la société postmoderne actuelle que captivé celui des collaborateurs dans ce volume. Je recommanderais davantage les contributions de Krell, de Cingolani, de Delorme et de Laberge aux sociologues.

AUTEURS

VALÉRIE DE COURVILLE NICOL

Valérie de Courville Nicol, Université Concordia, Montréal.

Sylvain LAFRANCE et Pierre C. BÉLANGER (dir.) (2001), *La radio à l'ère de la convergence*

Actes du colloque tenu à Ottawa le 11 octobre 2000, Presses de l'Université de Montréal.

Philippe Viallon

- 1 Entre l'ancienneté de la presse écrite et l'omniprésence de la télévision, entre les enjeux économiques importants du téléphone et les bouleversements amorcés par l'Internet, la radio fait un peu pâle figure. Les autres médias parlent peu d'elle, alors qu'elle s'intéresse nettement plus à eux. Les chaînes de radio privées semblent avoir une place accessoire dans les stratégies des grands groupes multi-médias : ils en possèdent parce qu'il ne faut pas laisser à la concurrence une place même secondaire, mais ils les achètent et les vendent comme de simples produits. Il semble que la prépondérance de l'image en ce début de XXI^e siècle et le poids financier des industries qui s'y rapportent soient l'une des causes principales de cet effacement. Pourtant la radio occupe, faut-il le rappeler, une place importante dans la vie quotidienne des individus : le taux d'écoute moyen est de 2,8 heures par jour au Québec (source : *Les pratiques culturelles des Québécoises et des Québécois*, 1999, ministère de la Culture et des Communications) et 69 % des Français disent écouter tous les jours ou presque la radio (source : ministère de la Culture, *Chiffres-clés*, édition 2001).
- 2 Ce manque de visibilité de la radio dans l'espace public se retrouve dans la recherche : la radio est le parent pauvre des études sur les médias. Si la presse et la télévision, notamment dans leur dimension d'outils de la démocratie, attirent l'attention de nombreux chercheurs qui en font le titre de leurs travaux ou un objet de leur corpus, la radio est quasi absente. Les causes ne sont pas à chercher dans la complexité de la technique ou dans un manque d'intérêt pour ce type de communication ; en l'absence d'une étude approfondie sur les raisons de cet état de fait, on peut supposer que le caractère intimiste du média n'y est pas étranger. Le premier mérite de ce petit livre est donc d'exister, d'essayer de donner à la radio une meilleure place dans la recherche. Son objectif n'est pas d'en faire l'apologie, ni de vanter le son feutré du studio par

rapport à l'ambiance scintillante des fausses agoras des plateaux de télévision, ni même de mettre en avant ses nombreuses vertus dont sa capacité à accompagner la vie quotidienne n'est pas la moindre. Il veut plus simplement rendre compte d'un colloque qui a eu lieu le 11 octobre 2000 à Ottawa sur le thème *La radio à l'ère de la convergence*. Il en rend compte fidèlement, sans doute même trop. Les interventions et les discussions conservent beaucoup de traits de l'oralité et auraient mérité d'être réécrites afin de respecter les lois du genre livresque : la transmédiatité a ses règles.

- 3 Un autre des intérêts de l'ouvrage est de favoriser la rencontre entre deux publics : professionnels et chercheurs des deux côtés de l'Atlantique. Ce mélange des approches, souvent prôné, rarement pratiqué, ne peut qu'amener un enrichissement mutuel. Pour ce qui est du contenu, les spécialistes reconnaîtront les thèmes favoris de Dominique Wolton : le média comme lien social, la priorité à donner à l'homme sur la technique. Le chercheur français parle d'ailleurs beaucoup plus de nouvelles technologies que de radio, comme, de manière générale, la majorité des intervenants. Il y a là sans doute l'expression d'une inquiétude des professionnels face à un avenir inconnu et du souci des chercheurs de comprendre l'évolution. Après des questions de fond posées par Sylvain Lafrance sur cette convergence – quelle est la valeur ajoutée de la radio sur Internet ?, en quoi les usages vont-ils être modifiés ? –, d'autres interrogations sont soulevées notamment par Pierre Belanger : quelles sont les limites du « copier-coller » sur Internet des documents diffusés par voie hertzienne ? Qu'est-ce que les 5 000 radios actuellement disponibles sur Internet, dont beaucoup sont du type à la carte, vont changer dans les pratiques médiatiques ? Quel est le risque d'une « napsterisation » ? Philippe Breton, pour sa part, avec son sens habituel du mot juste, établit une comparaison intéressante entre les nouvelles technologies et la religion avec ses « fondamentalistes », son vocabulaire, sa prise en charge des questions morales.
- 4 Parmi les autres questions abordées dans *La radio à l'ère de la convergence*, celle de la place du service public est fondamentale. Tous les acteurs présents semblent d'accord sur le fait qu'il faille la « protéger » au nom « d'une intégrité écologique », même si la porte reste ouverte à des collaborations avec les intérêts privés. Une plus grande distance face aux considérations économiques, un rôle dans la promotion des identités régionales et des consciences nationales, dans le développement de la culture et des grandes valeurs démocratiques lui semblent acquis. Il est dommage cependant que la radio privée n'ait pas été représentée parmi les intervenants. Il aurait été utile d'entendre sa voix pour équilibrer le débat et pour avoir une vision des stratégies mises en place par les grands groupes sur cette question. Les intervenants, notamment Jean-Marie Cavada, insistent également à juste titre sur la fonction de médiation essentielle exercée par les professionnels. Le développement de la technique semble rendre cette fonction superflue, le fantasme s'installe que tout individu serait capable de produire et de devenir à son tour émetteur. L'histoire des techniques montre que cette utopie fait long feu à chaque nouvelle invention.
- 5 Ce modeste ouvrage est pour les chercheurs européens un utile état des lieux de la radio au Canada, notamment grâce à une courte histoire du média développée par Michel Filion. Le fait que la situation en Amérique du Nord préfigure souvent celle en Europe renforce son intérêt. Ce livre est également, de manière plus générale, une réflexion intéressante sur les fonctions actuelles et futures de la radio. Il soulève sans doute plus de questions qu'il n'apporte de réponses, mais c'est là une des caractéristiques de toute recherche à ses débuts.

AUTEURS

PHILIPPE VIALLO

Philippe Viallon, Université Lyon 2. Courriel : philippe.viallon@wanadoo.fr

Rowland LORIMER and Mike GASHER (2001), *Mass Communication in Canada*

Don Mills (Ontario), Oxford University Press, (quatrième édition)

François Demers

- 1 C'est un bel objet. 359 pages sur papier de qualité, format 18 ⁵⁹/₃₂ 23 centimètres, couverture glacée. Un peu partout, sans surcharge et avec bon goût, il y a des images et des photos de qualité, des encadrés et des tramés de diverses teintes du bleu. Dans la main, le livre pèse, accentuant l'impression d'un ouvrage substantiel.
- 2 C'est un manuel scolaire. Pas une thèse argumentée, ni un compte rendu de recherches empiriques ou un exposé théorique. Encore que l'intention descriptive et documentaire n'échappe jamais totalement à l'une ou à plusieurs de ces dimensions. Dans ce cas-ci, au détour des chapitres, on les rencontre effectivement toutes, en mineure. La table des matières qui fait quatre pages aligne les grands thèmes incontournables dans ce genre d'ouvrage quasi encyclopédique : la dimension sociale, la politique, l'économique, la technologie, la culture, etc. Évidemment, les exposés sont plutôt panoramiques et descriptifs, avec des intentions didactiques évidentes. À titre d'exemple, le chapitre 9 (p. 234 à 259) sur les journalistes et le journalisme — mon premier champ d'expertise — rassemble et résume, comme attendu, des considérations sur le « système de production », sur le *gatekeeping*, sur l'agenda setting, sur le contexte légal, sur les lois d'accès à l'information, sur l'apparition du journalisme-en-ligne, etc.
- 3 C'est un document à la page. À la fin de chaque section, il offre une liste de sites Internet pertinents, en sus d'une bibliographie de livres. Immédiatement après celle-ci, un encadré présente une liste de questions (nommée *Study Guide*) qui pointent les concepts et les propositions centrales du chapitre qui se termine, et qui peuvent servir de thèmes à des travaux scolaires. À la fin du volume, on trouve un glossaire de 9 pages, une bibliographie de 14 pages et un index de 10 pages. Malgré le souci d'actualisation des données, les contenus descriptifs d'au moins trois thèmes sont déjà dépassés : le changement technique, le panorama de la propriété des médias et celui des législations

et des réglementations. Mais c'était prévisible et explicitement prévu dans la préface qui souligne l'accélération du rythme dans ces domaines.

- 4 C'est un ouvrage « canadien ». Dès les premières pages, on rencontre les photos des deux grands noms de la recherche « canadienne » en matière de communication de masse : Harold Innis (p.13) et Marshall McLuhan (p.14), la première présentée en couple avec celle d'Alexander Graham Bell, l'inventeur canadien. Mais l'annonce des montres Omega affichant la tête de James Bond (Pierce Brosnan) avait quand même eu préséance en page 3.
- 5 C'est même un ouvrage « canadien ». Entièrement en anglais évidemment. Subordonnant ou ignorant la réalité francophone d'un pays officiellement bilingue. Plaçant au centre de ses préoccupations l'identité « canadienne » façonnée par les médias. Ombrageux face au gros voisin américain. De même, au détour de chaque exposé, on rencontre le mythe radio-canadien (la télévision et la radio publiques) et bien sûr, comme il convient, les préoccupations de diversité culturelle et de protection des minorités. Évidemment, chaque phrase est « politiquement correcte ».
- 6 C'est aussi un livre de professeurs/chercheurs « critiques », manière gauche du Parti libéral ou de l'ancien parti néo-démocrate. C'est donc dire qu'ils se montrent généralement plutôt sympathiques à l'intervention de l'État (fédéral) en matière de communications électroniques (surtout). Ils se font aussi les défenseurs du « système public » et soulignent volontiers les dangers de la concentration de la propriété des médias. Mais cette orientation du regard n'est aucunement agressive. Elle colore et parfume.
- 7 Au total, c'est du solide. Ce *Mass Communication in Canada* est la quatrième mouture d'un ouvrage paru la première fois en 1987. Il a eu le temps d'être revu et peaufiné, plusieurs fois, sans doute à l'aide des commentaires des cohortes d'enseignants et d'étudiants qui l'ont utilisé au fil du temps. Probablement que sans être un best-seller, ce manuel connaît une popularité scolaire constante, depuis le début, dans les classes de premier cycle en communications et dans les programmes connexes, un peu partout à travers le Canada anglais. Aussi, il ne serait pas surprenant qu'une cinquième édition soit déjà en préparation.

AUTEURS

FRANÇOIS DEMERS

François Demers est professeur au département d'information et communication, Université Laval. Courriel : francois.demers@com.ulaval.ca

Roberto MIGUELEZ (2001), *Les règles de l'interaction, essais en philosophie sociologique*

Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan (Coll. « Zêtêsis »)

Alain van Cuyck

- 1 Il s'agit d'un ouvrage extrêmement important et dense que nous propose Roberto Miguelez, professeur émérite à l'Université d'Ottawa. L'auteur nous convie en quelque 344 pages d'écriture serrées et profondes à un véritable voyage intellectuel nous emmenant à visiter les philosophies sociales de certains des penseurs les plus importants de notre tradition philosophique, et ce, dans la perspective téléologique de dégager de cette pluralité de pensées ce qui pourrait fonder une véritable herméneutique des règles de la socialité.
- 2 Paru aux Presses de l'Université Laval, dans la collection Zêtêsis, terme qui signifie étude, recherche ou enquête, le livre de Roberto Miguelez s'inscrit totalement dans cette perspective éditoriale tant est large la recherche qu'il nous propose sur les différents systèmes philosophiques qui y sont étudiés.
- 3 Que l'on en juge : le premier chapitre s'ouvre sur la pensée de Machiavel et des règles du politique, puis passe ensuite à l'examen de la pensée de Hobbes à la recherche de la dialectique passion et coopération, proposant dans le troisième chapitre d'évoquer les différences notables entre ces deux penseurs au sujet de la socialité et de la parole. Le quatrième chapitre s'ouvre sur la pensée de Leibniz centrée sur la recherche de la raison. Le cinquième visite le projet de Rousseau, fondant les règles de la coopération égalitaire. Le sixième évoque Kant et la dimension morale de la socialité, le septième visite les dimensions légales et économiques à travers les conceptions de Marx et d'Habermas et le huitième est *in fine* la synthèse que fait Roberto Miguelez de toutes ces règles de la socialité à la suite d'un long et patient travail d'analyse et de confrontation de la pensée de ces différents philosophes dans le but de dégager une dimension

« métapropositionnelle » de ces différents et irréversibles apports et conceptions des règles de la socialité.

- 4 Autant dire que le travail auquel convie l'auteur est vaste, ambitieux, profond et nécessite de la part du lecteur une lecture particulièrement concentrée pour pouvoir suivre de façon compréhensible les fils nombreux et subtils de ces différents penseurs et intégrer les différentes logiques propositionnelles auxquelles il faut absolument être attentif pour pouvoir ensuite en reconstituer la trame finale que nous propose l'auteur.
- 5 Trois grandes lignes servent de fils conducteurs dans la lecture de ces philosophes. D'une part, en arrière-fond, les visions qu'ont ces philosophes de la place de l'homme dans le social, d'autre part, les fondements normatifs auxquels il rattache leurs pensées (pouvoir, politique, raison, éthique, morale, économie, coopération...), mais également la place accordée par chacun d'entre eux au langage et au fait communicationnel. L'auteur nous guide volontairement à travers ces trois fils conducteurs, ce qui facilite énormément la progression de la pensée d'un philosophe à un autre et qui constitue *in fine* l'architecture de base du raisonnement sur lequel s'échafaude l'ouvrage.
- 6 Progressivement se dessine à travers la lecture la trame générale de ce qui va constituer la mise en évidence par touches successives de ce qui constitue les quatre grands types de règles qui traversent la socialité : les règles nomologiques qui sont celles de la causalité naturelle ou technologique, les règles de coopération et de convention (qui peuvent être soit compétitives, stratégiques ou égalitaires), les règles morales et enfin les règles de lutte. Le résultat de cette analyse devient dès lors un résultat irréversible et c'est à dessein que nous employons le terme « irréversible », car c'est bien dans la mise en évidence et en lumière de ces quatre types différents de règles que se situe tout l'apport de Roberto Miguelez, qui fait là un important travail de classification et de mise en évidence de ces règles implicitement convoquées chez les auteurs étudiés. Tout l'intérêt de ce travail est donc d'avoir fait passer ce qui était latent et implicite dans l'héritage de la pensée philosophique à un niveau manifeste et donc conscient. Il s'agit donc là d'un véritable gain de la con-science que nous apporte l'auteur.
- 7 Dans ce sens, le projet de l'auteur de construire et d'échafauder une véritable théorie « métasociologique » au sujet des règles semble être une réussite épistémologique de première importance pour tenter d'échafauder « une perspective de la socialité définie par des règles de socialité ou d'interaction d'un certain type » (p. 9).
- 8 La démarche de Roberto Miguelez constitue ainsi une véritable démarche épistémologique et, comme il le dit lui-même, l'étude des « règles de l'interaction ou de socialité peut servir à caractériser de manière suffisante les perspectives (métasociologiques) de la socialité » (p. 9).
- 9 Évidemment, dans cette perspective, on pourrait renverser la causalité du postulat implicite de Miguelez à savoir finalement que les règles de la socialité déterminent la socialité. Mais on pourrait partir du raisonnement tout à fait inverse et postuler le contraire : ce sont les conditions de la socialité qui déterminent les règles, ce que ne nie pas complètement l'auteur d'ailleurs en évoquant les perspectives marxistes des rapports économiques, du langage et de l'idéologie. Mettre trop en avant les règles de la socialité pour pouvoir comprendre la socialité même fait, bien sûr, l'impasse sur les conditions d'émergence de ces règles à partir de la socialité. Une autre phrase de l'auteur nous confirme ce parti pris de l'auteur : « les règles ne se retrouvent que dans les actions. D'autre part les actions peuvent aussi être définies comme des

comportements qui suivent des normes ou des règles, où pour lesquelles il est possible de trouver la norme ou la règle » (p. 9).

- 10 Or l'apport immense de Roberto Miguelez est justement d'avoir mis en lumière comment se sont historiquement et progressivement mises en raison les différentes règles éthique (Habermas), morale (Kant), basées sur la raison (Leibniz), de lutte et de politique (Machiavel), de rapports économiques et sociaux (Marx), de coopération égalitaire (Rousseau), de coopération compétitive (Hobbes), ce qui revient donc bien finalement à ne pas voir dans ces règles le fondement de la socialité d'un point de vue historique, mais bien justement de la socialité le fondement historique et culturel de l'émergence de la notion de règle.
- 11 Ceci nous semble important à souligner et il nous semble que, selon ce point de vue, la démarche de Roberto Miguelez, qui fait de la règle le fondement de la socialité, s'oppose à la vision d'un auteur tel qu'Ehrhard Friedberg dans *Le pouvoir et la règle* qui fait de la règle plutôt une émergence de la condition de la socialité et des rapports de force qui existent entre les différents acteurs stratégiques et une condition tout à fait historique et contingente, sans cesse remise en cause selon les logiques d'action et les logiques socio-organisationnelles qui conditionnent les processus de régulation sociale. Nous sommes bien, dans cette perspective, dans un problème de poule et d'œuf, mais qui nous semble suffisamment important ici pour que l'on mette bien en perspective des présupposés assez contradictoires et qui *in fine* conduisent à des perspectives épistémologiques qui nous semblent assez radicalement différentes : plutôt structuraliste chez Miguelez qui donne la priorité de la règle sur et dans l'action, plutôt constructiviste chez Friedberg qui fait de la règle un construit social émergent à partir des logiques d'action des acteurs stratégiques.
- 12 Ce parti pris fait également que l'auteur passe implicitement ou explicitement sous silence toute la perspective d'une microsociologie de l'interaction qui s'attacherait à mieux comprendre les variances et les logiques différentes de l'interaction à partir des contextes d'action et des logiques symboliques. Visant une perspective « métasociologique », c'est-à-dire l'élaboration d'un supra-modèle de la socialité, visant finalement à dégager un véritable modèle socio-politique et moral de l'interaction et de la socialité à partir de l'étude de penseurs et de philosophes principalement occidentaux, l'auteur ne risque-t-il pas de gommer d'une manière arbitraire toutes les variations anthropologiques et culturelles de la socialité ?
- 13 Autrement dit, les règles de la socialité peuvent-elles être appréhendées de la même manière (c'est-à-dire en visant à une métathéorie de la socialité) chez les Inuits du Canada, les Baoulés de Côte d'Ivoire ou les Sikhs du continent indien... Évidemment, là aussi, la critique est facile et ne correspond pas du tout au projet de l'auteur qui vise à essayer de dégager les règles de l'interaction sociale et politique fondées sur la morale politique, sociale et économique de la pensée occidentale. L'auteur pourrait d'ailleurs rétorquer qu'il existe également des règles techniques, morales, de coopération et de lutte dans ces différentes sociétés. Mais, on le voit, le risque d'une « métasociologie » est de gommer des différences culturelles importantes sinon fondamentales dans les conditions de la socialité, comme l'a montré toute une chaîne de penseurs allant de Bateson à Hall, centré justement sur l'importance que donne à l'interaction le fait culturel et social. Il est donc peu fait cas de l'interactionnisme pragmatique et symbolique dans ce livre et le seul auteur à être mentionné dans ce sens est Goffman qui n'apparaît qu'une seule fois dans les auteurs convoqués au titre de l'interaction.

- 14 Enfin, et toujours dans cette perspective de la dimension interactionniste, on peut saluer le souci constant qu'a l'auteur d'évoquer le langage à la fois comme régulateur opérant et intentionnel de l'interaction mais également comme opérateur intentionnel de l'agir communicationnel, et ce n'est pas là un des moindres apports que l'on peut retirer de cette lecture d'autant que l'auteur apporte un soin extrêmement méticuleux à dégager les liens que chaque penseur entretient dans ses représentations du langage. Manipulatoire chez Machiavel, premier, conventionnel, contractuel, relationnel chez Hobbes, calcul et raison chez Leibniz, émotionnel fictionnel et simulacre chez Rousseau, idéalité et morale chez Kant, agir communicationnel et éthique chez Habermas, fondement des rapports économiques et sociaux chez Marx, le langage constitue une ligne de fonds sur laquelle l'auteur cherche à élaborer la structure d'une socialité, comme il le fait par ailleurs des visions du monde et des visions politiques et sociales des auteurs concernés.
- 15 Le langage est donc conçu par l'auteur comme l'un des piliers constitutifs de la socialité et mérite donc une approche toute particulière pour en induire des systèmes de règles pouvant agir et structurer les interactions. Autrement dit, le statut du langage n'est pas sans fondement important pour l'élaboration théorique d'une métasociologie des règles de l'interaction. C'est un des apports principaux de l'auteur d'avoir mis en lumière les différentes fonctions du langage retenues par les différents philosophes dans leurs fondements théoriques.
- 16 Toutefois, là encore, même si encore une fois le fait d'avoir systématiquement visité la question du langage nous semble être d'un apport épistémologique extrêmement fécond pour l'élaboration d'une théorie des règles de l'interaction, il nous apparaît qu'un pan considérable de toute l'approche communicationnelle de la socialité est passé sous silence au seul profit de l'oralité et de la langue, soit toute l'approche comportementale et systémique de la communication, c'est-à-dire la multicanalité des actes de communication avec notamment la mise en lumière de la communication non verbale, dont certains auteurs pensent qu'elle peut constituer jusqu'à plus de 80 % de la signification des actes de communication.
- 17 Il nous semble que c'est également ici une des limites importantes à une théorie visant à élaborer des règles de l'interaction, et qui fait l'impasse sur un champ immense des comportements humains (celui de la régulation des comportements non-verbaux de la socialité incluant gestes, attitudes, comportements régulés, contexte, proxémique, temporalité, apprentissage, rites et rituels...), ce qui fait que le lecteur peut avoir un léger sentiment de frustration par rapport à l'horizon d'attente évoqué par le titre *Les règles de l'interaction*, même si le sous-titre *Essais en philosophie sociologique* restreint énormément cet horizon d'attente.
- 18 Dans cette perspective, il nous semble que le titre *Les règles de la socialité* aurait peut-être été plus fondamentalement explicite que *Les règles de l'interaction*, car il s'agit bien là de l'apport fondamental auquel nous convie Roberto Miguelez en convoquant de manière à la fois extrêmement approfondie et pertinente des conceptions à la fois philosophiques, sociales, politiques afin d'en dégager une vision de ce qui fonde les règles de la socialité, c'est-à-dire le fondement social, moral, éthique et politique de la socialité.

AUTEURS

ALAIN VAN CUYCK

Université Jean Moulin-Lyon 3. Courriel : alain.van-cuyck@univ-lyon3.fr

Stéphane OLIVESI, *La communication au travail : une critique des nouvelles formes de pouvoir dans les entreprises*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble (Coll. « La communication en plus »)

Éric Dacheux

- 1 Le livre de Stéphane Olivesi, professeur à Lyon II, est consacré à l'étude critique de la communication managériale dans les entreprises. Il se décompose en cinq chapitres. Le premier décrit l'institutionnalisation de la communication dans les entreprises françaises. Le chapitre deux montre que la communication est devenue « un nouveau mode de gouvernement du travail » (p. 42). Le chapitre trois synthétise divers travaux antérieurs portant sur la « gestion symbolique » des entreprises. Le quatrième chapitre interroge la notion de « savoir-être » qui s'impose de plus en plus dans le management et la formation continue des salariés. Enfin, le dernier chapitre est consacré aux implications de la démarche qualité. Il n'y a pas de conclusion, mais l'ouvrage se termine par dix pages de références bibliographiques. Ce livre, qui s'inscrit dans le champ de la communication organisationnelle, peut avoir deux niveaux de lecture et engendre donc deux critiques distinctes.
- 2 Pour le chercheur, spécialiste de la communication des organisations, ce livre est une synthèse claire, mais peu novatrice. Peu novatrice, en tout cas, dans le champ de la communication organisationnelle, car on peut mettre au crédit de l'auteur le fait de développer des thèses allant à l'encontre de celles qui sont diffusées dans les manuels de gestion. Mais, d'une part, ces thèses ont déjà été formulées ailleurs¹ et, d'autre part, elles ne sont pas ancrées dans des enquêtes de terrain inédites. Bien sûr, l'ouvrage recèle des passages stimulants sur le rôle de la formation professionnelle dans le management (chapitre 4), sur l'hypocrisie des audits de communication confiés à des consultants soi-disant indépendants (chapitre 3) ou sur les modifications du travail des caissières liées à l'introduction des lecteurs optiques (chapitre 2). Cependant, cet ouvrage donne de nombreux motifs d'insatisfaction. Le titre, tout d'abord, *La communication au travail*. En effet, l'ouvrage n'explore pas toutes les communications

(formelles et informelles) dans différents types d'organisations, mais la communication interne des entreprises à destination des salariés. Du coup, une fois de plus dans un ouvrage du champ, le terme communication ne donne lieu à aucun effort épistémologique de clarification. Plus gênant, la notion de travail n'est pas interrogée, tandis que des notions comme « flexibilité », « opérateur », « flux informationnel » sont reprises sans être discutées. Or, une telle discussion aurait enrichi le propos et aurait, par exemple, évité à l'auteur d'employer le terme « acculturation » (changement dans une culture du fait du contact avec une autre culture) pour signifier « déculturation » (disparition de la culture du fait du contact avec une autre culture). Autre source d'irritation du chercheur : la multiplication des affirmations péremptoires. Deux sont particulièrement choquantes. La première porte sur la communication : « Contrairement à ce que certains essayistes ont pu affirmer, pour s'en réjouir ou s'en inquiéter, la communication n'est pas un simple effet de mode et encore moins une idéologie » (p.8). On peut, certes, soutenir à bon droit cette thèse, mais des « essayistes » comme P. Breton et S. Proulx, A. Mattelart, E. Neveu ou N. Garhnam soutiennent, eux, dans leurs écrits respectifs², que la communication est aussi une idéologie. Il aurait été souhaitable de discuter leurs thèses. La deuxième a trait aux formations professionnalisantes : « Les contenus enseignés s'alignent d'autant plus nettement sur les valeurs de l'entreprise et l'idéologie managériale que ces formations en sont dépendantes » (p.73). Cette assertion n'est pas dénuée de fondement, mais mériterait d'être fortement nuancée. D'une part, un certain nombre de formations délivrées dans les IUT ont, pour diverses raisons, des contenus très éloignés de l'idéologie managériale (DUT « mesures physiques » ou « carrières sociales », licence professionnelle « économie solidaire », etc.). D'autre part, dans les IUT et IUP délivrant des formations à la communication des entreprises, les cours sont donnés, entre autres, par des enseignants chercheurs, qui, à l'image de l'auteur, publient livres et articles dénonçant le caractère manipulateur de la communication d'entreprise. Par ailleurs, l'auteur entend remplacer la notion de « management » par celle de « gouvernement dans l'entreprise ». Pour S. Olivesi, cette substitution

répond à une triple nécessité : éviter, en premier lieu, les équivoques d'une notion dont la polysémie découle de la diversité de ses usages doxologiques par les acteurs de l'entreprise ; saisir dans la forme du concept la nature du pouvoir de la communication ; conférer à l'extension de la communication un rôle prépondérant dans l'encadrement des salariés et la direction des entreprises en la définissant comme l'ensemble des pratiques orientées vers la conduite des conduites, c'est-à-dire la prédétermination coercitive des espaces idéels et matériels dans lesquels les salariés inscrivent leur force de travail (p. 11).

- 3 Or, si, effectivement, le terme de management doit être critiqué, son remplacement par l'expression « gouvernement d'entreprise » pose problème. Contrairement à ce que prétend l'auteur, cette expression ne permet pas de saisir la nature du pouvoir dans l'entreprise. En faisant de l'entreprise un système politique, cette notion masque les différences fondamentales entre, par exemple, la nature du pouvoir dans une association de citoyens où le conseil d'administration tient sa légitimité du suffrage des adhérents et du pouvoir dans une entreprise où le conseil d'administration tire sa légitimité du capital. Pour le dire en termes habermassiens, les agir qui régissent les rapports sociaux sont de nature opposée : agir stratégique dans l'entreprise, agir communicationnel dans l'association. Cette erreur conceptuelle s'explique par la réduction implicite de la communication organisationnelle à la communication d'entreprise. Or, la communication d'entreprise, la communication syndicale, la

communication associative ou la communication des administrations sont de différentes natures, justement, parce que la nature du pouvoir et les mondes sociaux qui permettent aux acteurs de s'entendre et de régler leurs controverses sont très différents les uns des autres. Autrement dit, la notion de gouvernement de l'entreprise véhicule un implicite démocratique qui n'est pas le reflet de la réalité de l'entreprise et tend à légitimer l'utilisation des outils de la communication d'entreprise à tous les autres systèmes politiques (associations, syndicats, etc.). Ce qui est, effectivement, le but des marketers², mais qui ne semble pas être le but poursuivi par l'auteur. Enfin, dernier reproche, la faiblesse de l'appareillage critique. La bibliographie est conséquente (même si les travaux du groupe « Org and Co » de la SFSIC ne sont pas cités³), mais le lecteur ne comptera qu'une seule note en bas de page dans l'ensemble du livre. Ce dernier point pose question et invite l'auteur de cette note à faire une hypothèse : la légèreté de l'appareillage critique répond probablement à une logique éditoriale : mettre à la disposition des non-spécialistes et des étudiants une synthèse claire. Si tel est le cas, si le parti pris de l'ouvrage n'est pas scientifique, mais pédagogique, le livre mérite une deuxième lecture.

- 4 Une lecture pédagogique de cet ouvrage révèle deux petites faiblesses. Tout d'abord, l'absence d'un glossaire des termes techniques. Ensuite, l'insuffisance des exemples concrets permettant d'illustrer les propos de l'auteur. Mais ces petites lacunes sont largement compensées par un style très clair qui évite de sombrer dans un jargon ésotérique. De plus, le plan est d'un équilibre formel exemplaire : cinq chapitres découpés en cinq parties. Par ailleurs, la bibliographie distingue les ouvrages théoriques des monographies et facilite ainsi le choix des futurs lecteurs. Sur le fond, chaque chapitre est une synthèse accessible qui va à l'encontre des idées reçues véhiculées par les conseillers en communication ou par les sciences de la gestion. À cet égard, le chapitre quatre, consacré à la formation interne, met justement en garde les futurs salariés contre les dangers de manipulation de toute formation touchant au « savoir être », tandis que le chapitre cinq vient opportunément rappeler que l'introduction de la démarche qualité est moins le signe du passage à une vision posttaylorienne du travail que l'aboutissement final de cette vision. De même, l'auteur parvient à maintenir une ligne critique sans sombrer dans un essai polémique et outrancier faisant des salariés des victimes sans ressources face à des managers tout-puissants car experts en manipulation. Enfin, l'auteur invite les étudiants et les non-spécialistes à la réflexion en rappelant que si un management prônant la communication est certainement plus facile à vivre pour les salariés qu'un management autoritaire visant à faire plier l'individu, il est aussi beaucoup plus aliénant, car il vise à faire en sorte que le salarié intègre les valeurs de la direction et soit l'acteur principal de sa propre exploitation. Un ouvrage que tous les étudiants des filières professionnalisantes devraient lire avec profit...

NOTES

1. B. Floris, *La communication managériale*, PUG, 1996. P. Zariafian, *Travail et communication*, PUF, 1996. A. Borzeix et B. Frankel (dir.), *Langage et travail*, CNRS éditions, 2001. N. D'Almeida, *Les promesses de la communication*, PUF, 2001.
 2. Voir par exemple J. Di Sciullo, *Marketing et communication des associations*, Juris Service, 1990 ou J. P Flipo qui a écrit un livre sur le marketing de l'église (en 1984) et un autre sur le marketing associatif (en 1998).
 3. La Société française des sciences de l'information et de la communication possède différents groupes de travail dont un, rassemblant une cinquantaine de chercheurs, travaillant sur la communication organisationnelle, le groupe « Org and Co », qui publie souvent les actes des journées d'étude qu'il organise.
-

AUTEURS

ÉRIC DACHEUX

Éric Dacheux, IUT de Roanne.

Paul RASSE, Nancy MIDOL et Fathi TRIKI (dir.) (2001), *Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*

Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques sociales »)

Bernard Lamizet

- 1 Peut-on penser l'identité culturelle dans la situation de la globalisation et de la mondialisation ? C'est la question à laquelle tentent de répondre un ensemble de contributions réunies par P. Rasse, N. Midol et F. Triki, dans ce volume consacré à l'unité et à la diversité culturelles du monde. Ce livre appellera, de notre part, bien des critiques et suscitera bien des regrets, mais peut-être nous pardonnera-t-on de commencer par regretter les trop nombreuses erreurs formelles qui finissent par gêner la lecture¹. Cependant, bien sûr, l'essentiel de la critique ne portera pas sur ce point.
- 2 Le débat sur la culture et la médiation culturelle est un débat important, peut-être, avec la question politique, le seul qui vaille la peine dans le champ des sciences de l'information et de la communication. En ce sens, les auteurs de cet ouvrage ne se trompent pas en tentant de lire la mondialisation et ses défis contemporains par le prisme de la culture et de son devenir contemporain. Encore faudrait-il, cependant, que cette interrogation sur les formes contemporaines de la médiation culturelle et sur la façon dont elles donnent au monde son unité ou sa diversité soit portée avec rigueur, précision et souci d'esprit critique.

Un ensemble de réflexions peu pensées et peu argumentées

- 3 La première critique que l'on peut adresser à cet ouvrage est le recours à des termes et à des logiques d'analyse peu pensés, peu définis, peu argumentés. On ne choisira ici que quelques exemples pour illustrer cette remarque — à commencer par le recours à ce

véritable « concept-valise » qu'est devenu le terme postmodernité, employé ici par Michel Maffesoli pour qualifier le tribalisme postmoderne. Que signifie, que recouvre, ici, un tel concept, et quelle est son utilité ? On peut se demander aussi quelle est la pertinence d'un tel concept et quelle est sa réelle valeur philosophique ou heuristique. En effet, les pratiques sociales décrites et analysées dans cet ouvrage sont bien des pratiques contemporaines, mais leur postmodernité est toute relative, puisqu'il s'agit de pratiques culturelles, voire folkloriques, mises en œuvre depuis de nombreuses générations dans les pays et par les peuples dont il est question dans l'ouvrage. C'est, d'ailleurs, une des difficultés que ce livre offre à la lecture de ne pas définir de façon convaincante la relation qu'il établit entre culture et identité, ou entre identité et unité. L'autre difficulté est que, sans doute, cet ouvrage n'énonce pas clairement une préoccupation collective : la critique du concept d'identité à partir d'une critique de différents types de pratiques culturelles et de différentes activités de sociabilité. C'est cette absence de réflexion un peu collective qui donne par ailleurs à l'ouvrage un aspect un peu éparpillé, une sorte de manque de synthèse et de vue d'ensemble de ce qui demeure, cependant, une question majeure : la question de la relation entre culture et identité. Au demeurant, d'ailleurs, la référence à la mondialisation inscrite dans le sous-titre de l'ouvrage n'est présente que de façon morcelée, parcellaire, et sans qu'y soit travaillée et formulée une analyse approfondie du concept de mondialisation².

Reformuler le concept d'identité

- 4 C'est que, pour penser la question de la culture et de l'unité ou de la diversité culturelle, encore faudrait-il se donner un concept opératoire d'identité. Cet ouvrage court après une formulation acceptable du concept d'identité dans le champ de la médiation culturelle. Sans doute, d'ailleurs, le but réel des interrogations des auteurs est-il de fonder, ou de refonder, ce concept d'identité, à la lumière, justement, des recherches auxquelles ils se livrent dans la champ de la médiation culturelle. C'est ainsi, par exemple, qu'à travers l'étude des pratiques religieuses ou à travers des réflexions sur l'évolution des modèles identitaires, J. Poirier évoque la recomposition des identités, ou, encore, c'est ainsi que P. Vermeren envisage le problème de la généalogie du concept de citoyenneté à partir d'une formulation politique de la question identitaire. Mais, pour que le concept d'identité soit pleinement opératoire pour rendre compte de la question de la culture, encore faudrait-il s'interroger sur la relation entre culture et identité, ce que ne fait pas réellement l'ouvrage. Or, justement, le concept même de médiation culturelle pourrait utilement être invoqué pour penser la formation esthétique et symbolique d'une identité partagée et portée à la fois par les sujets singuliers de la sociabilité et les acteurs collectifs du fait politique. Pour reformuler le concept d'identité, il faudrait, sans doute, aller plus loin que ce que propose l'ouvrage, et on peut se demander si, par exemple, l'entreprise ne repose pas sur un malentendu, exprimé finalement par Mounir Kchaou, par une sorte de confusion entre la dialectique entre le singulier et le collectif et la dialectique entre le privé et le public.

Le fantasme du tribalisme

- 5 Pourquoi les études sur l'identité aboutissent-elles aussi souvent sur la question du morcellement des identités, du tribalisme, de la clôture fragmentée des lieux de l'espace public ? Pourquoi faut-il que la critique de la médiation culturelle passe si souvent par le fantasme du tribalisme ? L'étude de M. Maffesoli est l'occasion, pour lui, de reprendre un de ses thèmes favoris, en considérant la fragmentation féodalisée de l'espace public comme un fait acquis et en estimant que notre société est aujourd'hui morcelée en tribus. Si l'on peut peut-être, comme Karine Tinat, évoquer, dans ce livre, ce qu'elle appelle une tribu urbaine, à propos des Pijos de Madrid, si l'on a, bien sûr, présents à l'esprit ces quartiers féodalisés par l'emploi d'une langue qui leur est propre ou par la mise en œuvre de pratiques culturelles qui les singularisent, sans doute y a-t-il tout de même loin entre l'existence de ces tendances extrêmes et le constat d'une véritable tribalisation de la société contemporaine. Sur ce point, d'ailleurs, sans doute aurait-il été intéressant d'analyser la relation, nécessairement antinomique, nécessairement contradictoire, entre les logiques du morcellement et du repli identitaire et les logiques globalisantes de la mondialisation. C'était, sans doute, une des promesses du livre, mais elle n'y est pas réellement tenue. Cela dit, l'on est bien obligé de constater, à la lecture du livre, que M. Maffesoli est obligé, pour justifier son propos sur la tribalisation de la société, de recourir à des références à un passé originel mythique, à de vieux fonds archétypaux, et d'invoquer la figure de Jung, dont on peut tout de même douter de la pertinence en matière anthropologique. Pour lire et déchiffrer la société contemporaine avec le prisme du tribalisme, sans doute est-il nécessaire de recourir à la problématique des origines ou des archétypes, qui a, tout de même, le défaut de faire l'impasse sur l'histoire et sur le politique, mais aussi sur l'analyse rigoureuse de la dimension matérielle, formelle, des modes de représentation et de communication. À moins que le terme Jet-Set (voir p.362) ne soit devenu un concept anthropologique, on s'interroge sur la pertinence théorique des observations critiques de cet ouvrage sur le fait que les pratiques culturelles contemporaines soient porteuses d'une logique tribale du monde et d'un morcellement féodal de la sociabilité. À cet égard, d'ailleurs, les analyses de Daniel Bournoux sur ce qu'il appelle le chauvinisme de l'information semblent avoir besoin, pour justifier leur pertinence, de porter sur un contexte évidemment porteur d'identité : celui de la guerre du Kosovo³. Toute guerre, en quelque sorte par définition, met en scène dans un espace public morcelé, féodalisé, discontinu, des fantasmes identitaires alimentés par la propagande (qu'il faudrait justement peut-être cesser de confondre avec la communication) et entretenus par une conception exclusive, close sur elle-même — très exactement, d'ailleurs, *forclose* — de l'identité. Sans doute la guerre peut-elle, justement, se comprendre, s'interpréter, comme un retour de la dimension close des identités tribales, mais alors on peut douter de la pertinence d'un tel cas de figure pour rendre compte d'une évolution, censée être globale, de la société contemporaine. Que recouvre l'expression *monde propre* introduite par D. Bournoux ? Peut-il exister, à l'échelle d'une société, voire d'un espace public mondialisé, une notion comme celle-là, qui ne peut avoir de pertinence qu'à propos du *corps propre*, qui, lui, concerne l'identité d'un sujet singulier et non l'identité culturelle d'un pays soumis à la mondialisation⁴ ?

La médiation culturelle dans le champ de la mondialisation

- 6 Sans doute est-ce la question de la culture et de la médiation culturelle qui est au centre du débat sur la mondialisation, car, enfin, qu'est-ce que la culture, sinon, justement, l'expression symbolique de l'identité ? Il y a donc, sans doute, contradiction entre la perspective de la mondialisation et la revendication de la nécessité des formes d'expression culturelle, ou, à tout le moins, tension entre ces deux exigences. Donc, ce point représente un aspect capital de l'ouvrage. Mais, là-dessus, on est déçu de ne trouver nulle part de définition réellement pertinente et utile de la culture et de la médiation culturelle. Certains aspects de la culture sont envisagés : ici, on pense en particulier aux réflexions de S. Chaumier sur les musées ou encore aux questionnements amusés d'Y. Winkin sur les formes touristiques de l'enchantement des identités culturelles, ou même aux activités sportives, évoquées (plus qu'analysées) dans la dernière partie, en ce qu'elles représentent des représentations de l'identité, comme dans le cas du football (la Tunisie dans le Mondial) ou dans celui des Jeux paralympiques comme activités identitaires. Mais, nulle part, on ne trouve dans ce livre de définition précise et argumentée de la médiation culturelle et de son devenir à l'époque de la mondialisation. Or, justement, c'est bien sur la question de la culture et de la représentation des identités que risque d'achopper la mondialisation. On peut s'étonner, par exemple, de l'absence, dans un ouvrage issu comme il le dit lui-même des sciences de l'information et de la communication, de l'absence de référence à la question politique majeure de ce qu'il est convenu d'appeler, justement, l'exception culturelle, signe, s'il en était besoin, de la résistance manifestée par la culture contre ce qui semble un rouleau compresseur. C'est que la mondialisation est un fait économique et politique et qu'il est impossible de penser la relation entre identité et mondialisation autrement qu'en termes politiques. Il y a là une absence curieuse de ce livre, comme si ses auteurs avaient eu peur de poser en termes politiques et en termes d'économie politique le problème de la relation entre identités culturelles et mondialisation et de l'antagonisme majeur entre les exigences de la représentation symbolique des identités et celles de la mondialisation des flux financiers des médias et de la médiation culturelle.

Les représentations de l'identité dans un monde en crise

- 7 Mais nous vivons dans un monde en crise. Peut-être, d'ailleurs, ce terme galvaudé, de postmodernité, n'est-il qu'un des nombreux symptômes de cette crise idéologique, politique, culturelle, que nous vivons à notre époque. En ce sens, il est intéressant de lire des études sur les aspects critiques de la mondialisation et de la recomposition des identités. L'article de Nancy Midol sur l'identité marginale des femmes ou encore celui de R. Abdourahmane et Y. Girault sur les représentations sociales sur le SIDA au Niger sont des textes évocateurs sur ces cas limites de la recomposition des identités, sur ce que l'on peut appeler des tensions extrêmes de la question identitaire. C'est parce que les identités sont en pleine recomposition dans ces pays ou dans ces situations-là que l'on peut parler de crise des identités. Et, aussi bien d'ailleurs, peut-on considérer, d'une façon plus générale, la mondialisation comme le symptôme quasi universel d'une

crise des identités. Mais alors, il faut se donner les moyens, les concepts, les méthodes, pour penser cette crise des identités et l'on peut regretter la timidité de cet ouvrage sur ce plan. Même l'étude d'É. Perrin, sur la médicalisation du monde, pose ici un problème très intéressant — celui de la reconfiguration des identités par la modification des pratiques culturelles de la médecine et de la connaissance du corps — mais sans se donner les moyens théoriques d'aller au-delà de certains constats très généraux sur « l'élargissement du champ d'intervention de la médecine », sans que ces constats se fondent sur des analyses précises des représentations mises en œuvre dans les pratiques de la médecine et dans l'exercice des pouvoirs qui sont les siens. Pour pleinement penser les représentations de la question de l'identité dans un monde en crise, pour comprendre, en particulier, comment la recomposition des identités est une façon, pour nous, de faire face aux interrogations auxquelles nous sommes confrontés, encore aurait-il fallu aller au-delà d'interrogations anecdotiques sur l'homo turisticus, comme l'évoque P. Lardellier. Ce n'est pas la question du tourisme qui est ici en cause ; au contraire, le tourisme est sans doute un des moyens que nous avons d'exprimer notre inquiétude sur notre propre identité en allant la confronter à celles des autres. Mais il faudrait, pour cela, aller plus loin que l'anecdote, interroger les discours des acteurs du tourisme, analyser les représentations mises en œuvre dans les guides touristiques ou dans les publicités de voyage, pour interroger ce miroir que le tourisme tend à notre identité en nous faisant entrevoir celle de l'autre.

L'unité et la diversité dans le fait institutionnel

- 8 Reste l'approche majeure en termes d'identités dans le champ de la mondialisation : l'anthropologie, avec ses interrogations sur nos institutions ou sur celles des autres, avec la reformulation du fait institutionnel lui-même comme médiation culturelle de l'identité. S'il est certain que, comme le dit P. Rasse, l'échange des civilisations est fertile (mais qui pourrait aller contre une affirmation aussi générale ?), c'est que la confrontation aux autres cultures rend possible — voire nécessaire — une interrogation de notre part sur nos propres institutions et sur la représentation culturelle de notre propre identité. Le problème, c'est que ce n'est pas cela, la mondialisation. La mondialisation, telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'est pas celle de Christophe Colomb allant à la rencontre des peuples d'Amérique. Il ne s'agit pas d'une mondialisation de découverte, de voyages, d'expériences de la rencontre : il s'agit d'une mondialisation de l'uniformisation. Je ne suis pas sûr que le concept d'identité soit poreux, comme le disent les auteurs de cet ouvrage : peut-être, au contraire, constitue-t-il une des médiations fortes de notre résistance à l'uniformisation. Peut-être, au contraire, la médiation culturelle constitue-t-elle, aujourd'hui, devant le risque de la mondialisation, un des derniers moyens qui nous restent d'assurer la diversité des formes et des cultures du monde. Mais il faudrait, pour cela, qu'à l'exigence anthropologique soit associée une exigence politique : peut-être est-il temps d'inventer une éthique de la mondialisation⁵. Pour penser la dialectique entre ces deux tendances ou ces deux logiques que représentent, dans la mondialisation, l'unité et la diversité, encore faut-il inscrire ce fait dans une perspective politique. Sur ce point, l'anthropologie est peut-être aujourd'hui à la croisée des chemins : une approche anthropologique ne peut plus désormais conserver sa pertinence, sa capacité d'interrogation et de critique qu'à condition d'assumer la dimension proprement politique de l'interrogation critique du sens du fait institutionnel. On aura compris que

je ne suis pas sûr que cet ouvrage y parvienne. Il faut aller plus loin que ne le fait S. Chaumier, dans cet ouvrage, quand il dit que la question de l'identité a été instrumentalisée. Oui, bien sûr, elle l'a été, mais par qui ? Et pour prouver quoi ? Pour fonder quelles formes de sociabilité ? Pour établir quelles sociétés politiques ? C'est en répondant à ces questions-là que l'on pourra peut-être commencer, comme P. Rasse et N. Midol nous y engagent, à « rendre intelligible (la) dynamique constitutive et transformatrice » des faits identitaires.

NOTES

1. S'il faut parler d'identités, au moins conviendrait-il, par exemple, de donner à O. Mannoni et à A. Comte-Sponville leur véritable prénom, qui ne sont ni Oscar ni Alain, ou de ne pas transformer le nom de Lévi-Strauss (étrangement devenu *Lévy-Strauss*).
 2. Sur ce thème, *Mondialisation et globalisation*, aura lieu, à Lyon, du 7 au 12 juillet 2004, le congrès de l'Association Internationale de Sémiotique, dont le but, par la confrontation de chercheurs et d'approches de tous les pays, sera de tenter de formuler une véritable critique sémiotique de la mondialisation. S'adresser, à ce sujet, à : semio2004@univ-lyon2.fr
 3. Les *Cahiers de médiologie* avaient d'ailleurs publié sur la question, en septembre 1999, un numéro intitulé *Croyances en guerre*, dans lequel D. Bougnoux abordait déjà ce « chauvinisme de l'information ».
 4. On a du mal à comprendre, d'ailleurs, le lien supposé dans l'ouvrage entre la mondialisation et la partie consacrée à ce que ses auteurs appellent *Identités et formes d'expression corporelles*. On a plutôt le sentiment, une fois encore, que c'est moins la question de la mondialisation que celle de l'identité qui est traitée dans cette partie, mais sans le dire. Pourquoi ?
 5. Que l'on me permette de renvoyer, là-dessus, à un livre récent de Jean-Luc Nancy, *La création du monde, ou la mondialisation*, Paris, Éd. Galilée, 2002.
-

AUTEURS

BERNARD LAMIZET

Bernard Lamizet, Institut d'Études Politiques de Lyon

Leslie REGAN SHADE (2002), *Gender and Community in the Social Construction on the Internet*

New York, Peter Lang

Barbara Crow

- 1 Surprisingly, there have been few interventions on the part of Canadian feminist scholars in the area of women, gender and the Internet. However, there is one Canadian scholar, Leslie Regan Shade — activist, policy advisor and theorist —, who has been working in this area since the inception of the internet. Indeed, in the last two years, Professor Shade has published an edited collection on Communication Studies in Canada with chapters on the internet *Mediascapes: New Patterns in Canadian Communication* with Paul Attallah (Nelson, 2002) and another edited collection, *e-commerce vs. e-commerce: Communications in the Public Interest* with Marita Moll, on the relations of the internet, public policy and capital (Canadian Centre for Policy Alternatives, 2001).
- 2 *Gender and Community in the Social Construction on the Internet* is an updated and revised edition of the dissertation Shade completed in McGill's Communication Studies program. Divided into seven chapters, the introduction reviews the feminist scholarship on technology generally and considers the terms gender, community and the internet. Feminist scholarship on other forms of communication technologies such as the telephone and television is reviewed and connections are made between this literature and what we can understand about the internet. Shade then examines women's participation as activists and consumers on-line with a conclusion outlining future research in this area.
- 3 While I appreciated the breadth of the book's contents, I would have liked the concept of gender to be understood in its full complexity. Women and gender are often referred to synonymously in this book. The gendered analysis is implicit in the ways the hierarchy of labour, expertise and use of this technology play themselves out ; but it is not made explicit in terms of its implications for masculinity and femininity. The

book's focus is on women's participation on the internet with much less consideration of the ways gender, race, disability, sexuality and class intersect, mediate and modify women's participation on-line. I hope that Shade pursues these rich lines of inquiry in her next book.

- 4 For those of you interested in women's on-line participation, this book provides a general overview that is easy to read with an excellent up-to-date bibliography. Shade's concluding chapter sets out some important areas of research that are yet to be conducted. For example, there is still a dearth of research on how digital technology affects men's and women's paid and unpaid labour, little on the relationship between digital technology, social movements, nationalism and transnationalism, and even less on the gendered, classed and racialized use and content of the internet. Moreover, Shade raises probably her most proactive insight on the last page of the book :

We can use the Internet to debate, inform, organize, and mobilize, but at the end of the day, when we finally turn off the computer... we're still left with the messiness of our lives. We still have bodies that need more than virtual connections, real children who need to eat real food and be reminded to do their homework, real dogs that need their daily park jaunts and real partners and friends that need conversation. No matter how much the tentacles of the new media spread in their synergistic and adulterous couplings — and believe me, we ain't seen nothing yet! — we are all, at the end of the day citizens. Not citizens.com (p. 113).

- 5 While we may quibble about her universalization of the citizen — and it is important that we interrogate and interrupt this term. However, it may just be the construct we need to make more explicit the ways in which the material body is required in the production and distribution of this technology. Privileging Canadians as citizens instead of consumers may bring different constituencies together around issues such as access, cost, privacy, surveillance, and labour practices.
- 6 The few of us who research and teach in this area, can certainly recommend Shade's short and concise book. It provides very current information on the gendered issues of Internet practice and should be included in our courses.

AUTHORS

BARBARA CROW

Barbara Crow, Communication Studies, York University (Toronto)

Sébastien ROUQUETTE (2002), *Vie et mort des débats télévisés 1958-2000*

Paris/Louvain-la-Neuve, INA/de Boeck (Coll. « Médias recherches »/« Études »)

Patrick Amey

- 1 C'est à la chronique d'une mort annoncée, celle du débat télévisé, que Sébastien Rouquette nous convie dans son ouvrage. Ce travail s'inscrit dans la lignée de la synthèse proposée par Nel (1990¹) et met en évidence, selon une perspective comparative et diachronique, la façon dont les débats de parole ont évolué en France durant ces quatre dernières décennies. À partir d'un important corpus longitudinal de plus de quatre cents débats, l'auteur montre quelles ont été les logiques internes ou télévisuelles qui ont sous-tendu la médiatisation de ces débats, logiques renvoyant tant à la sélection des invités (citoyens standards, la figure de l'expert) et aux dispositifs de médiation qu'aux modalités de cadrage de la parole. L'auteur souligne ainsi que l'action stratégique des instances médiatiques qui s'intègre dans une optique de rentabilité (audience oblige) est un gage du succès d'une émission et de son essoufflement. Il note que la volonté des animateurs de formater le déroulement des débats par le choix des thèmes traités, le contrôle des tours de parole ou le recours à une langue relâchée participe de la mise en place d'« espaces sociaux télévisés » construits désormais par et pour un téléspectateur qu'il s'agit tant de séduire que d'informer².
- 2 Pour Rouquette, les débats de parole ont donné lieu à des formules historiquement situées : une prédominance des débats classiques dans les années 1960-1980 avec les débats institutionnels et politiques, une vague polémique (1988-1992) puis dès la fin des années 1980, l'ère des « palabres télévisés » (*C'est mon choix, Ça se discute*). Pour l'auteur, les premiers débats ont avant tout favorisé la confrontation d'opinions : la médiation des instances de réalisation y est minimale. La « vague polémique » accorda une place grandissante à une mise en scène plus spectaculaire notamment par l'intermédiaire des scénographies en ring ou des simulacres de tribunaux qui valorisent la dimension agonale des confrontations. Rouquette évoque un mouvement de rupture radical avec l'émergence des « palabres télévisés » (p.56 et *sqq.*) qui érigeaient en norme un « principe du non-débat » (p.59). L'auteur évite pourtant le piège d'une dénonciation

gratuite : il opte au contraire pour une analyse multidimensionnelle de la mécanique de ces débats en recourant à des indicateurs sémiotiques (les dispositifs), sociologiques (l'identité des invités et leur sélection) et discursifs (les modes d'argumentation des débatteurs).

- 3 Cet ouvrage s'inscrit en faux contre un certain nombre d'idées reçues sur la télévision. Il semble rejeter d'abord l'opposition souvent évoquée entre une télévision à vocation informative et pédagogique, à savoir la *paléo-télévision* incarnée par l'ORTF des années 1960, et la télévision contemporaine qui ferait primer une communication relationnelle au détriment d'un échange de contenus et de savoirs. La perspective est ici sensiblement différente : les débats de société auraient désormais tendance à éluder la confrontation d'opinions, avec ou sans polémique, et à privilégier une transmission d'information (narration d'expériences vécues, primauté donnée à la subjectivité, savoir vulgarisé par les experts) qui condamne le simple quidam à être « enfermé » (p. 120) dans un rôle de témoin. Rouquette relativise aussi la portée de la thèse de Livingstone et Lunt³ (1992) pour qui la présence des experts et des profanes dans des débats avec participation d'invités tout-venant aboutit à une perte de légitimité des experts et à une mise en valeur de la parole profane. À l'aide d'un recensement statistique, Rouquette montre au contraire que la figure de l'expert demeure bien présente au fil des ans dans les débats français, mais surtout qu'elle cohabite avec la parole ordinaire sans perdre de sa légitimité, confirmant la volonté des producteurs de débats de cadrer et de généraliser la parole du citoyen standard.
- 4 Dans les chapitres cinq et six, l'auteur évoque la question du droit des débatteurs à s'exprimer en leur nom et discute plus généralement de la légitimité attribuée au citoyen standard et aux experts dans les débats de parole. Si la présence du profane dans les débats télévisés français grandit au fil des ans, elle s'accompagne dans le même temps d'un enfermement de sa prise de parole. Les critères de recrutement des invités (une pseudo représentativité), le rôle de témoin imposé au sujet profane mènent à un régime de liberté surveillée et à « une citoyenneté encadrée » (p. 120). Rouquette n'est par ailleurs pas dupe des surreprésentations de certaines catégories d'acteurs dans l'espace social télévisé : alors que certains invités bénéficient d'une plus grande légitimité médiatique que d'autres (cadres, intellectuels), la catégorie des experts, c'est-à-dire ceux qui parlent en fonction d'une compétence voire d'une proximité avec un sujet donné — sociologues et psychologues au premier chef —, maintient sa visibilité sur les plateaux des débats télévisés. Loin de menacer ou de contester les dires du citoyen/simple quidam, ces experts y tiennent un rôle complémentaire : ils normalisent, généralisent les énoncés (témoignage, narration d'expériences) des débatteurs ordinaires.
- 5 Notons que l'auteur évite de faire référence à la notion de « genre médiatique ». Ce travail de définition reste en suspens, hormis une classification rapide proposée en début d'ouvrage, mais il est vrai que l'auteur explicite ses intentions de cerner avant tout l'« évolution structurelle » (p. 20) des débats de parole. N'y aurait-il cependant pas matière à chercher des critères de genericité en recensant par exemple les espaces thématiques sur lesquels se greffent ces débats de société, en dissociant par exemple les sujets qui impliquent le territoire du Soi ou du Moi des invités de ceux qui mobilisent une citoyenneté participative ou une appartenance collective à des communautés d'énonciateurs ? D'aucuns noteront aussi que Rouquette relativise l'influence de l'agenda sociopolitique sur la légitimité accordée par le média télévisé aux débatteurs

et sur celle que ces derniers s'attribuent. La sélection des invités et la place donnée par l'instance médiatique à l'expérience des citoyens par rapport au discours explicatif des experts ne sont-elles pas tributaires de cet agenda ? Débattre par exemple de l'énergie nucléaire avant ou après le drame de Tchernobyl renvoie à des postures énonciatives et à des modes de légitimité des experts/citoyens ordinaires très contrastés. Mais à la décharge de l'auteur, on dira que ce dernier ne pouvait retenir cette dimension sans restreindre la portée générale et la visée comparative de son travail.

- 6 En privilégiant une approche à plusieurs entrées, cet ouvrage ouvre la voie à une sociologie des médias pluridisciplinaire qui recourt avec pertinence à des outils conceptuels et méthodologiques empruntés à la sémiotique, aux analyses conversationnelles ou aux théories de l'argumentation. Le constat de l'auteur est teinté d'un pessimisme lucide : dans nombre de débats/discussions télévisé(e)s, les dés sont pipés puisque l'instance médiatique fixe les règles du jeu et les conditions de son déroulement, laissant finalement peu d'espace de liberté aux débatteurs.

NOTES

1. Noël Nel (1990), *Le débat télévisé*, Paris, Armand Colin.
2. Par opposition aux premiers débats produits par l'ORTF où une position d'extériorité du téléspectateur par rapport à la scène télévisée prévalait.
3. Silvia Livingstone et Peter Lunt (1992), « Un public actif, un téléspectateur critique », *Hermès*, n° 11-12, p. 145-157.

AUTEURS

PATRICK AMEY

Patrick Amey, Université de Genève. Courriel : patrick.amey@socio.unige.ch

Jean-Jacques WUNENBURGER (2000), *L'homme à l'âge de la télévision*

Paris, Presses universitaires de France

Pierre Gosselin

- 1 Comme l'annonce l'auteur dans son introduction, « [à] première vue tout a été déjà dit sur cette civilisation audiovisuelle en pleine expansion, par les psychologues, sociologues, éducateurs, psychiatres, économistes, esthéticiens, sémiologues, etc. Et pourtant dans cette cacophonie de discours, on n'entend que peu la voix de la philosophie » (p. 11).
- 2 C'est justement cette approche, celle du philosophe, qui est particulièrement intéressante dans cet ouvrage. Effectivement, rares sont les philosophes qui s'aventurent sur le terrain de la réflexion sur l'image télévisuelle (à part Serres, Dagonet ou Popper). Wunenburger traque l'environnement télévisuel dans son aspect le plus complet, il affirme : « La télévision devient [...] l'horloge, le baromètre, le gyroscope de la vie familiale, professionnelle et sociale » (p. 13). En un mot, la télévision devient l'outil indispensable à notre vie quotidienne, celui avec lequel nous entretenons le rapport le plus étroit et il est important d'y apporter un éclairage original.
- 3 Son livre se compose de trois grandes parties : les enchaînés de l'écran, les seigneurs de l'image, les mirages de la lucarne. Ces trois thèmes baliseront notre lecture.

Les enchaînés de l'écran

- 4 Dans cette première partie, le philosophe se propose de « [...] mettre en évidence la caverne du spectacle et son public [...] » (p. 20), il souligne cette véritable « hypermédiatisation du visage qui impose [...] un abandon de la spontanéité » (p. 46). Ainsi, « [l]'écran de télévision n'est plus une façade ou un mur, mais une fenêtre et même plus un regard au rayon infini, une partie de mon corps qui s'est téléportée là où je ne suis jamais allé [...] » (p. 59).

- 5 Il conclut en s'interrogeant sur la difficulté que rencontre le téléspectateur à se situer par rapport aux images qu'il reçoit sans arrêt dans cette re-fabrication de la réalité en comparaison avec d'autres médias : « Alors que le musée a été conçu comme un lieu de rencontre polysensorielle avec des objets, l'écran entraîne une dématérialisation, une sorte d'évanescence sur l'écran » (p. 64). En un mot, nous devenons monosensoriels.

Les seigneurs de l'image

- 6 Ici, il est question de l'émetteur, des journalistes, des producteurs : « [...] l'industrialisation des images, à l'échelle planétaire, ne peut que renforcer la pulsion agressive du preneur d'images ordinaire et faire des journalistes, spectateurs armés de caméras, avant tout des acteurs plus ou moins agressifs et inhumains » (p. 80). Il rejoint Warhol et ses quelques minutes de célébrité :

Voir son image retransmise par des téléviseurs, c'est gagner en notoriété, c'est côtoyer les grands du monde, c'est exister pour un nombre illimité de regards, c'est connaître une véritable ubiquité et transmutation ontologique. Il n'est donc pas étonnant que tant d'êtres avides et vaniteux tournoient autour des caméras dans l'espoir de pénétrer dans un champ de vision qui deviendra collectif (p. 84).

- 7 On ne peut s'empêcher de souligner cette remarque prémonitoire qui annonçait, quelques mois avant leur arrivée sur les écrans français, la « télé-réalité » et tous les débordements médiatiques qu'elle entraîne actuellement.
- 8 La question est également posée sur la réalité des nombreuses images qui nous assaillent et qui nous donnent une fausse impression du réel, une télévision qui nous recompose la réalité : « La télévision souvent ne filme donc pas le réel, mais enregistre le spectacle qu'elle est elle-même en train de créer » (p. 85). L'auteur poursuit sur le fait que « [...] les émissions télévisées devraient donner lieu à des fiches techniques indiquant l'origine des matériaux, la nature des transformations ou des travestissements opérés » (p. 95). Il conclut :

Les hommes de télévisions vivent dans une sorte d'excitation magico-religieuse, qui leur donne fréquemment l'impression d'appartenir à une caste supérieure, bref d'être le sel de la terre. [...] Les métiers du petit écran risquent donc d'engendrer beaucoup d'enfants gâtés, faits rois d'un jour par la magie cathodique (p. 100-102).

Les mirages de la lucarne

- 9 Reprenant le terme de lucarne [« sur les étranges lucarnes » est une chronique hebdomadaire dans *Le Canard enchaîné*, journal satirique presque centenaire] pour désigner l'écran de télévision, l'auteur pose ici le problème de la perception que l'on a des journaux télévisés par rapport aux autres moyens d'information, il signale :

L'information télévisée ne peut donc être que superficielle, sommaire, comparée à celle des médias radiophoniques plus ouverts au commentaire et à la chronique, et surtout à la presse écrite, qui peut mettre en perspective et cumuler information et commentaires. [...] il devient donc évident que la télévision est bien un *pharmakon*, un remède et un poison, de la vie civique (p. 133).

- 10 Et de conclure : « La télévision devient ainsi un facteur d'atomisation sociale et, par voie de conséquence, de fragilisation affective croissante des individus » (p. 152). Nous allons être de plus en plus dépendants de notre écran.

- 11 Au moment où les télévisions européennes sont envahies par les *reality-show* et autres programmes mêlant fiction et réalité, où les informations télévisées sont de plus en plus contestées malgré les précautions qu'ont pu prendre les gens d'images à la suite des nombreuses questions posées pendant les événements de Roumanie ou la première guerre du Golfe, l'ouvrage de Jean-Jacques Wunenburger, soutenu par de sérieuses références bibliographiques, arrive à point nommé pour étayer la réflexion sur ces sujets qui nous interpellent de plus en plus.
-

AUTEURS

PIERRE GOSSELIN

Pierre Gosselin, U.C.O - I.S.C.E.A, Université catholique de l'Ouest

Comité de lecture

Nous remercions

Ruth Amossy
Marc-François Bernier
Roland Bertrand
Jocelyne Bisaillon
Didier Bouquillard
Arlette Bouzon
Philippe Breton
Claude Brévot-Dromzee
Ghislaine Chartron
Larbi Chouika
Didier Courbet
Jean-Pierre Courtial
Christian Côté
Gérard Derèze
Jean-Paul Desgoutte
Divina Frau-Meigs
Gilles Gauthier
Pierre Gosselin
Fabien Granjon
Ahmed Hidass
Daniel Jacobi
Bertrand Labasse
Aurélie Laborde
Bernard Lamizet
Guillaume Latzko-Toth
Judith Lazar
Marc Lits

Guyline Martel

Michel Mathien

Claude Meyer

Diane Morin

Isabelle Paillart

Clémence Préfontaine

Isabelle Rieusset-Lemarié

S. Séguinot

Jacky Simonin

Philippe Viallon

Jacques Walter